

Université du Québec
INRS Urbanisation, Culture et Société

**L'INSERTION URBAINE DES IMMIGRANTS
LATINO-AMÉRICAINS À MONTRÉAL**

Trajectoires résidentielles, fréquentation des commerces et
lieux de culte ethniques et définition identitaire

Par
Magda Garcia Lopez
Maîtrise en psychologie
DEA en démographie et sciences sociales

Thèse présentée
pour l'obtention
du grade de Philosophiæ doctor (Ph. D.) en Études urbaines
Programme offert conjointement par l'INRS Urbanisation, Culture et Société et le
Département d'études urbaines de l'UQAM

Jury d'évaluation

Présidente du jury et examinatrice interne	Annick Germain Institut national de la recherche scientifique Urbanisation, Culture et Société
Examinatrice externe	Bernadette Blanc Institut d'urbanisme Université de Montréal
Examineur externe	Maurice Blanc Institut d'urbanisme Université Marc Bloch Strasbourg
Examinatrice interne	Winnie Frohn Département d'études urbaines Université du Québec à Montréal
Directrice de recherche	Francine Dansereau Institut national de la recherche scientifique Urbanisation, Culture et Société

Résumé

À la lumière des informations dont nous disposions au début de notre recherche, nous avons pu constater que la ville de Montréal ne compte pas de quartier ethnique latino-américain doté d'institutions et de services propres. Cette dispersion relative des lieux de résidence et des principaux lieux de ressourcement (lieux de culte, commerces ethniques) des communautés latino-américaines dans différents quartiers de la ville nous a amenée à entreprendre cette thèse, qui a comme but principal de comprendre les modalités d'insertion urbaine des immigrants latino-américains installés à Montréal.

Afin de comprendre les processus et les stratégies mis à l'oeuvre par les immigrants ainsi que les contraintes qu'ils ont pu rencontrer dans leur parcours et qui seraient à la base de cette absence relative de concentration, nous avons retracé les trajectoires urbaines d'une trentaine de ménages immigrants originaires du Chili, du Pérou, du Guatemala et du Salvador.

Les dimensions que nous avons privilégiées concernent les trajectoires résidentielles, les modalités de fréquentation des lieux de culte et des commerces ethniques ainsi que la manière dont les immigrants définissent leur identité ethnique. L'analyse des entretiens approfondis nous a permis de retracer l'évolution des pratiques et des définitions identitaires des immigrants sur au moins une dizaine d'années depuis leur arrivée à Montréal.

Les modalités de leur insertion urbaine se sont avérées hétérogènes. En gros, nous avons constaté des processus de fermeture ethnique qui caractérisent des individus et des ménages demeurés très attachés à leurs racines latino-américaines en dépit du fait qu'ils habitent au Québec depuis de nombreuses années. Le contraire s'est avéré également vrai, à savoir que d'autres individus et ménages d'origine latino-américaine sont en quelque sorte devenus indépendants de leur entourage ethnique et qu'ils ont développé des processus d'insertion urbaine très peu liés à leur pays d'origine ou à leurs compatriotes sur place. Nous avons également observé des modalités d'insertion moins nettes où la fréquentation des commerces ethniques ou des lieux de culte latino-américains ou encore la manière dont les personnes interviewées définissent leur identité ethnique n'entraînent pas nécessairement le maintien de liens privilégiés avec leur milieu ethnique d'origine.

Tout compte fait, notre recherche met en évidence des cas de figure différents et contrastés quant à la manière dont les immigrants latino-américains ont développé leurs rapports aux communautés latino-américaines installées à Montréal et, de manière plus générale, leurs rapports à l'espace urbain montréalais.

Étudiante

Directrice de recherche

Remerciements

Tout d'abord je tiens à remercier ma directrice de thèse, Madame Francine Dansereau de la confiance qu'elle m'a témoignée en m'acceptant dans son équipe de l'INRS Urbanisation, Culture et Société. Madame Dansereau, avec sa rigueur, m'a fait découvrir les plaisirs et les difficultés liées à la recherche qualitative. Je lui suis très reconnaissante car la réalisation de cette thèse a été longue et difficile surtout à cause de la distance qui sépare Montréal de Barcelone.

J'adresse une pensée très spéciale aussi aux immigrants latino-américains que j'ai interviewés dans le cadre de cette recherche. Leurs témoignages ont été essentiels à la réalisation de cette thèse et je les en remercie sincèrement.

Je tiens aussi à remercier l'ensemble des personnes de l'INRS Urbanisation, Culture et Société et de l'UQAM qui m'ont aidée pendant l'élaboration de cette thèse. Je dois souligner, en particulier, l'aide de Julie Archambault pour la réalisation des cartes et celle de Ginette Casavant et Hélène Houde du centre de documentation de l'INRS-UCS. Une pensée spéciale à mes collègues Hermance Pelletier et Pia Carrasco dont le soutien s'est avéré un élément clé pour ne pas « lâcher ».

J'ai beaucoup apprécié l'aide d'Odile Saint-Raymond qui a corrigé les différents chapitres de la thèse, ainsi que les commentaires des professeurs Jacques Léveillé de l'UQAM et Annick Germain et Jacques Godbout de l'INRS-UCS sur des versions préliminaires du texte.

Ma gratitude s'adresse aussi à l'ensemble des professeurs qui ont suivi le processus d'élaboration de cette thèse, du projet à la version finale, notamment aux membres du jury.

Sur le plan personnel, je suis très reconnaissante à ma mère, grâce à laquelle j'ai l'impression de pouvoir passer à travers tout. Une pensée très spéciale à mon fils, Nil, qui aura bientôt 2 ans. Son sourire et sa présence dans ma vie quotidienne comblent tous les efforts qui ont conduit à la réalisation de cette thèse.

Enfin, je remercie les différentes institutions qui m'ont accordé des bourses de doctorat dans le cadre de cette thèse : l'INRS-Urbanisation, le Fonds FCAR (1997-1998), le CRSH (1998-1999) et le Centre d'études ethniques de l'Université de Montréal (2000-2001).

Table des matières

Résumé	iii
Remerciements.....	v
Introduction	1
1. La concentration résidentielle : significations et approches	1
2. L'ethnicité	4
3. L'immigration internationale au Québec : un phénomène métropolitain	5
4. L'immigration latino-américaine à Montréal.....	7
5. Le paradoxe de l'invisibilité relative des latino-américains.....	9
6. L'insertion urbaine des immigrants latino-américains	9
7. Le rôle identitaire des lieux de rassemblement et de ressourcement	10
8. L'identité ethnique des immigrants.....	11
9. Les objectifs de la thèse.....	12
10. Le cadre conceptuel retenu et la démarche méthodologique	12
11. Le plan de la thèse	13
Chapitre 1 : Cadre conceptuel	17
1.1. Les perspectives assimilationniste et pluraliste : le dépassement de l'assimilationnisme	17
1.2. Le débat sur le multiculturalisme et ses variantes canadienne et québécoise	20
1.3. Une société décomposée en milieux d'accueil divers.....	22
1.4. L'implantation résidentielle des immigrants	23
1.5. Les contextes d'interaction sociale et l'idée de contrainte	26
1.6. La concentration résidentielle	27
1.7. Les itinéraires résidentiels : les trajectoires et les stratégies	29
1.8. La territorialisation ethnique.....	32
1.9. La visibilité et le marquage ethniques	33
1.10. Commerces et réseaux ethniques : des lieux de rassemblement ou de ressourcement.....	33
1.11. Les lieux de rassemblement et de ressourcement latino-américains montréalais.....	37
1.12. L'identité et l'identification ethnique	39
1.13. Le choix entre visibilité et invisibilité.....	45
1.14. Le camouflage et le caméléonage ethnique.....	48
Hypothèses de travail	50

Chapitre 2 : Profil de l'immigration latino-américaine à Montréal	53
2.1. Les vagues d'immigration latino-américaine au Québec	54
2.2. Les origines nationales latino-américaines les plus présentes au Québec	55
2.3. La répartition géographique des Latino-Américains dans la RMR de Montréal	60
2.4. Le degré de concentration des populations latino-américaines dans la RMR de Montréal	63
Chapitre 3 : Méthodologie	65
3.1. Démarches préliminaires entamées auprès du milieu communautaire et <i>latino-américain</i> montréalais	66
3.2. Le recrutement	68
3.3. Le guide d'entretien	70
3.4. Le déroulement de l'entretien	71
3.5. L'échantillon d'immigrants latino-américains interviewés	72
3.6. Les démarches d'enquête sur les commerces et les lieux de culte	74
Chapitre 4 : Les trajectoires résidentielles : des logiques d'installation aux logiques d'enracinement résidentiel des immigrants latino-américains montréalais ..	77
4.1. L'expérience migratoire préalable : du pays d'origine à l'arrivée à Montréal	81
4.2. Logiques d'installation et logiques d'enracinement	90
4.2.1. Les logiques d'installation résidentielle à Montréal : de la parenté et des amis sur place, une ressource capitale	91
4.2.2. Les immigrants ne connaissant personne sur place	95
4.3. Les logiques d'enracinement résidentiel à Montréal	101
4.3.1. Le statut d'occupation actuel	103
4.3.2. Les stratégies privilégiées pour accéder au logement	108
4.3.3. Le rôle de l'agent immobilier	111
4.3.4. La figure du propriétaire et du concierge au long de la trajectoire résidentielle	113
4.3.5. L'hétérogénéité des modes de vie dans les voisinages habités	117
4.3.6. L'incidence des ruptures sur les trajectoires résidentielles	120
4.4. La trajectoire résidentielle et le milieu ethnique	122
4.4.1. Le non recours au milieu ethnique tout au long de la trajectoire résidentielle	123
4.4.2. Les immigrants qui s'autonomisent de leur milieu ethnique au cours de la première année d'installation	126
4.4.3. Les immigrants indépendants de leur milieu ethnique entre 2 et 5 ans après leur arrivée	129

4.4.4. Les immigrants qui s'autonomisent de leur milieu ethnique après 5 années de résidence	130
4.4.5. Des ménages latino-américains toujours rattachés à leur milieu ethnique	136
Conclusion	140
Chapitre 5 : Les commerces ethniques latino-américains	141
5.1. Des commerces ethniques : vers une définition	143
5.2. L'implantation commerciale espagnole : l'apparition de la Librairie Espagnole	147
5.2.1. Le développement de la Librairie Espagnole	149
5.2.2. La clientèle latino-américaine de la Librairie Espagnole	153
5.3. L'usage d'autres filières commerciales	155
5.4. L' <i>invisibilité</i> commerciale latino-américaine	164
5.5. L'emprise commerciale latino-américaine : une visibilité croissante à Montréal	166
5.6. La consolidation des commerces latino-américains à Montréal : <i>Los Andes</i>	173
5.6.1. La synergie commerciale latino-américaine liée à Los Andes	179
5.6.2. Les boulangeries chiliennes	186
5.7. La non fréquentation des commerces ethniques	189
5.8. La prolifération des commerces latino-américains à Montréal : une mode passagère ?	193
Conclusion	196
Chapitre 6 : La fréquentation des lieux de culte par des immigrants latino-américains montréalais	199
6.1. La Mission catholique espagnole Sainte-Thérèse-d'Avila	201
6.2. La Mission catholique latino-américaine Notre-Dame-de-Guadalupe	204
6.3. L'hétérogénéité croissante des lieux de culte hispanophones à Montréal.	212
6.4. La consolidation des églises catholiques offrant des messes en espagnol	213
6.5. Les églises sont-elles fréquentées davantage par les immigrants latino-américains ?	216
6.5.1. La tendance à la baisse de la fréquentation de lieux de culte.....	217
6.5.2. Une fréquentation des lieux de culte maintenue au fil du temps.....	223
6.5.3. La tendance à une implication religieuse accrue au fil du temps	225
6.6. L'essor des nouvelles tendances religieuses.....	227
6.7. Les lieux de culte hispanophones : des lieux de ressourcement ou de repli ?	233
Conclusion	236

Chapitre 7 : L'identité des immigrants latino-américains.....	237
7.1. Les tendances dans l'identité des immigrants latino-américains : des passerelles	240
7.1.1. Première tendance : des identités tournées vers le lieu d'origine	244
7.1.2. Deuxième tendance : des identités partagées	259
7.1.3. Troisième tendance : des identités tournées vers le milieu d'accueil.....	269
7.1.4. Quatrième tendance : des identités sans frontières précises.....	277
Conclusion	282
Chapitre 8 : Le sens des parcours d'insertion dégagés.....	285
8.1. Les immigrants indépendants du réseau ethnique dans leur trajectoire résidentielle	288
8.2. Les immigrants qui se sont détachés de leur milieu ethnique au cours de leur trajectoire résidentielle montréalaise.....	289
8.3. Les immigrants toujours rattachés au milieu ethnique dans leur trajectoire résidentielle	292
8.4. Caractéristiques spécifiques dégagées des sens des parcours d'insertion.....	294
Conclusion	299
Bibliographie	307
Annexes	317
Annexe 1 : Centres communautaires retenus	319
Annexe 2 : Guide d'entretien auprès des intervenants communautaires	320
Annexe 3 : Guide d'entretien adressé aux immigrants latino-américains.....	322
Annexe 4 : Guide d'enquête auprès des commerçants.....	325
Annexe 5 : Profil des ménages latino-américains interviewés	326
Annexe 6 : Liste des lieux de culte	333

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Population des immigrants nés en Amérique latine de la RMR de Montréal, selon les recensements de 1986, 1991 et 1996	61
Tableau 2 : Immigrants indépendants du milieu ethnique dès le début de leur trajectoire résidentielle montréalaise	288
Tableau 3 : Immigrants détachés du milieu ethnique au cours de leur trajectoire résidentielle montréalaise.	291
Tableau 4 : Immigrants toujours attachés au milieu ethnique au cours de leur trajectoire résidentielle montréalaise.	293

LISTE DES CARTES

Carte 1 : Arrondissements de la ville de Montréal et municipalités de la région métropolitaine de Montréal, 1996	6
Carte 2 : Concentrations relatives de la population d'origine ethnique chilienne, salvadorienne, mexicaine, péruvienne, équatorienne, colombienne, guatématèque, hispanique ou de l'Amérique latine, par secteur de recensement, région métropolitaine de Montréal, 1996	8
Carte 3 : Concentrations relatives de la population d'origine ethnique salvadorienne, par secteur de recensement, région métropolitaine de Montréal, 1996	56
Carte 4 : Concentrations relatives de la population d'origine ethnique chilienne, par secteur de recensement, région métropolitaine de Montréal, 1996	57
Carte 5 : Concentrations relatives de la population d'origine ethnique péruvienne, par secteur de recensement, région métropolitaine de Montréal, 1996	59
Carte 6 : Concentrations relatives de la population d'origine ethnique guatématèque, par secteur de recensement, région métropolitaine de Montréal, 1996	60
Carte 7 : Lieux de résidence actuelle des ménages interviewés	104
Carte 8 : Principaux commerces ethniques fréquentés	172
Carte 9 : Autres commerces ethniques mentionnés	173
Carte 10 : Lieux de culte ayant des cérémonies en espagnol au moment de l'enquête	200

Introduction

1. La concentration résidentielle : significations et approches

La concentration résidentielle ou spatiale est un thème classique des études urbaines. Depuis que les pionniers de l'École de Chicago se sont penchés sur la distribution spatiale des immigrants et sur les modèles la caractérisant, ce phénomène a été largement étudié de part et d'autre de l'Atlantique. Différentes approches théoriques et empiriques ont été retenues pour étudier la concentration résidentielle des populations aussi bien immigrées que natives. Ces approches se sont plus ou moins éloignées, au fil des ans, de celles empruntées par les chercheurs de l'École de Chicago. En gros, les travaux portant sur la concentration résidentielle ont eu tendance à concevoir soit que les minorités ethniques choisissent de vivre ensemble en raison des avantages sociaux et culturels que leur procure cette proximité (l'angle de l'agrégation, de la concentration ou de la ségrégation volontaires) soit qu'ils sont contraints à cette proximité (angle de la ségrégation forcée). Autrement dit, la ségrégation résidentielle aurait été envisagée, essentiellement, comme un choix ou comme une contrainte.

Au sein des tendances disciplinaires issues essentiellement de la sociologie et de la géographie, une certaine divergence est apparue autour des années 1970 entre les études sur la concentration résidentielle d'inspiration marxiste, mettant l'accent sur les facteurs économiques, le rôle de la classe sociale et les facteurs historiques comme le colonialisme et les besoins du capitalisme, et celles qui, au contraire, ont attiré l'attention sur d'autres facteurs de différenciation socio-spatiale dans la ville contemporaine comme les modes de vie et les affinités culturelles. Le courant marxiste ayant cédé du terrain, les chercheurs n'attribuent plus de nos jours la même importance à la variable classe sociale lorsqu'ils envisagent l'analyse de la concentration résidentielle ou spatiale. Cela dit, l'utilisation plus nuancée ou « timide » de la classe en tant que variable explicative ne signifie pas pour autant que le statut socio-économique des individus soit dorénavant exclu de ce genre d'études. En fait, depuis les années 1990, une sorte de déplacement de la variable classe s'est produit dans les études urbaines. Cette variable se trouve maintenant davantage liée, tout au moins dans plusieurs recherches menées aux États-Unis, à l'étude des populations reléguées, l'underclass. On établit une sorte d'équation entre la pauvreté urbaine et des populations hautement ségréguées.

Ce lien entre une concentration spatiale très marquée et la présence de populations extrêmement pauvres a été observé et largement étudié aux États-Unis. Plusieurs recherches, publiées au cours des années 1990, confirment la perpétuation de la pauvreté ainsi que le développement d'une sous-culture qui la caractérise et la reproduit, celle de l'underclass (Ley et Smith, 1997 ; Massey et Denton, 1993). Dans la société américaine, l'underclass désigne le plus souvent des populations urbaines noires fortement ségréguées. Ces populations, reléguées dans des ghettos, sont le fruit d'une hyperségrégation résidentielle, économique et raciale et d'une construction sociale et historique ayant favorisé la perpétuation de la pauvreté urbaine et des inégalités vis-à-vis des populations noires (Massey et Denton, 1993).

Le modèle de sous-culture de la pauvreté associée à un groupe précis n'est toutefois pas directement extrapolable à la réalité urbaine existant dans d'autres pays (le Québec par exemple) ni à l'ensemble des recherches portant sur la distribution spatiale des immigrants, d'autant plus que les populations noires américaines ne sont pas à proprement parler des immigrants. Ce qui ressort des recherches menées au Canada et au Québec est que l'association souvent faite aux États-Unis et en Europe, entre populations immigrantes et pauvreté, ne va pas de soi. La ville de Montréal montre en effet une faible corrélation entre la pauvreté du quartier et la proportion des immigrants qui y habitent (Kazemipur et Halli, 1997). Au Canada « [...] *c'est avant tout le contraste entre les riches et les pauvres ou les défavorisés qui occupe le devant de la scène plutôt que les différences ethno-raciales* » (Dansereau, 1996).

D'après Ley et Smith (1997) dans l'association « espace/pauvreté extrême », les variables ethnoculturelles sont significativement moins importantes que d'autres variables plus conventionnelles, comme les variables socio-économiques. L'analyse de la répartition spatiale des populations immigrées soulève la question des liens entre pauvreté et quartiers ethniques, mais, la région montréalaise ne s'inscrit pas parmi les cas de figure d'underclass ou de quartiers de relégation. Cela tient probablement à la grande diversité de la population immigrée au Canada.

Bien que les données des derniers recensements canadiens (1991, 1996) permettent de constater que la pauvreté se répand de plus en plus dans les grandes métropoles canadiennes, ce n'est pas précisément dans des quartiers à forte présence d'immigrants que l'on retrouve une plus haute proportion de populations défavorisées. Parmi les 3 plus grandes régions métropolitaines canadiennes (Toronto, Montréal,

Vancouver), celle de Montréal présente le plus haut niveau de pauvreté, focalisé dans l'est de la ville (Séguin, 1997), c'est-à-dire dans une zone comptant une faible population d'immigrants (Ley et Smith, 1997). Même si certains quartiers d'immigrants affichent de sérieux taux de pauvreté, la corrélation entre pauvreté extrême et concentration spatiale des groupes d'immigrants s'avère beaucoup plus faible à Montréal qu'à Toronto ou à Vancouver. Autrement dit, le lien pauvreté/immigrants va moins de soi à Montréal qu'ailleurs au Canada. Les immigrants ne forment que 27,1% de la population des zones montréalaises ayant plus de 40% de population à faible revenu; les nouveaux arrivants, eux, représentent 13,5% :

«Les espaces de concentration des faibles revenus sont donc loin d'être des milieux qui ne concentreraient qu'une population distincte sur le plan racial, contrairement aux quartiers de l'urban underclass américaine qui concentrent une population majoritairement noire» (Séguin, 1998).

Cette réalité montréalaise et canadienne, fort différente de celle que l'on véhicule dans les recherches américaines associant pauvreté et immigration incite à réexaminer les processus qui favorisent les concentrations résidentielles et leurs significations pour les immigrants (Preston, 1999).

Les recherches sur la concentration résidentielle des minorités ethniques ont commencé à adopter des approches épistémologiques et méthodologiques nouvelles. Les postulats véhiculés par l'École de Chicago ont été l'objet de critiques virulentes, particulièrement pendant les années 1960-1970, ce qui a favorisé un certain renouveau théorique permettant de dépasser ces postulats. Parmi les nouveautés épistémologiques et méthodologiques on note l'intérêt de plus en plus marqué pour les approches dites de terrain accordant une grande importance aux témoignages des immigrants eux-mêmes. Sur le plan théorique, un apport intéressant autant à la sociologie qu'à la géographie contemporaines a été la théorie de la structuration de Giddens (1987), laquelle considère, entre autre, que les structures sociales peuvent aussi bien contraindre que faciliter l'action des individus. Pour Giddens, les structures n'ont pas une existence indépendante mais elles se perpétuent dans la mesure où les individus les reconstruisent et les reproduisent à travers leurs expériences et leurs actions propres. Ce renouveau théorique ne se limite pas, toutefois, à l'apparition des travaux de Giddens.

2. L'ethnicité

La redécouverte des travaux de Georges Simmel, de Park et de Wirth compilés dans l'ouvrage «L'école de Chicago», publié en français par Grafmeyer et Joseph (1979) et le retour aux idées de Fredrik Barth, notamment de son article «Les groupes ethniques et leurs frontières» (1969) ont influencé la démarche scientifique de plusieurs études récemment publiées et ont participé à un débat intellectuel plus large à propos de l'*ethnicité* et de la *multiculturalité* croissante de la vie urbaine. En outre, dans le contexte actuel du «politiquement correct», l'utilisation de la variable race¹, si présente dans les études et dans les taxonomies américaines, a perdu de la vigueur face à la variable *ethnie*².

Toutefois, le terme ethnique et les théories de l'ethnicité ne sont ni perçues ni acceptées de la même manière de part et d'autre de l'Atlantique. En France, notamment, l'ethnique a souvent mauvaise presse, tout comme le communautarisme³, auquel on l'associe quasi automatiquement. Le communautarisme, en effet, heurte l'idéal républicain français qui privilégie le lien entre l'individu et l'État, sans faire appel à quelque forme d'intermédiation par le groupe. Dominique Schnapper (2000), qui représente en France le courant de l'universalisme républicain, suggère d'utiliser le terme de collectivité historique⁴, ce qui permet, selon elle, d'éviter les ambiguïtés attachées aux notions de race ou d'ethnie. Le terme ethnique et ce qu'il connote, à savoir le lien existant entre l'individu et son groupe culturel d'origine est davantage accepté ou «naturalisé» dans la société nord-américaine (américaine, canadienne, québécoise) et dans des pays à tradition anglo-saxonne (Australie, Grande-Bretagne) qu'en France, où l'on préfère parler de populations étrangères ou immigrées (Tribalat, 1991:6).

Au Canada, le recensement identifie les origines ethniques de l'ensemble des groupes, qu'il s'agisse de natifs francophones ou anglophones ou de populations nées à l'étranger. Toutefois, dans le langage courant, quand on parle de groupes ethniques, ou

¹ Elle n'est plus acceptée par les sociologues francophones pour caractériser les groupes humains. Les Anglais ou les Américains l'utilisent sans problème. Les francophones ou peut-être les Canadiens en général préfèrent le mot *ethnie* ou d'autres euphémismes tels *minorités visibles*, *communautés culturelles*, *groupes ethnoculturels*, etc. Au Québec et en France on parle de *groupes racisés*, etc.

² Ensemble d'individus qui partagent des caractères culturels communs.

³ «Doctrine organisant ou prônant une forme de reconnaissance publique des diverses collectivités historiques, réunies dans une même société politique» (Schnapper et Allemand, 2000).

⁴ «Ensemble d'individus partageant une histoire et des traits culturels communs» (Schnapper et Allemand, 2000).

des «ethniques», on sous-entend toujours les autres groupes que les «peuples fondateurs» ou groupes «majoritaires» qui sont ceux d'origine française⁵, anciennement appelés Canadiens français, et ceux d'origine britannique. Les autres groupes ethniques sont dits «minoritaires» (Séguin, Bernèche et Garcia, 2000:118).

3. L'immigration internationale au Québec : un phénomène métropolitain

Une des caractéristiques marquantes de l'immigration internationale au Québec est que la plupart des immigrants se trouvent dans la région métropolitaine de Montréal. Sur une population totale de 664 500 immigrants internationaux en 1996, 586 405 résident dans la région métropolitaine de Montréal, soit une proportion de 88 % (Séguin, Bernèche et Garcia, 2000:112). Cette population immigrée représente 18 % de la population totale de la région montréalaise. On observe, à l'intérieur de la ville de Montréal et dans quelques-unes des municipalités de la proche banlieue une certaine spécialisation ethnique des quartiers. Cette spécialisation est vue comme un reflet de l'évolution sociale et économique des groupes qui ont marqué ou occupent les différents morceaux de l'espace montréalais et de la tendance, variable selon les groupes, à conserver une identité spatiale distincte (McNicoll, 1993). Selon McNicoll il faut voir là davantage le résultat de processus de contiguïté et d'agrégation que de la ségrégation résidentielle, car, d'après elle, on cherche davantage ses semblables que l'on exclut les autres.

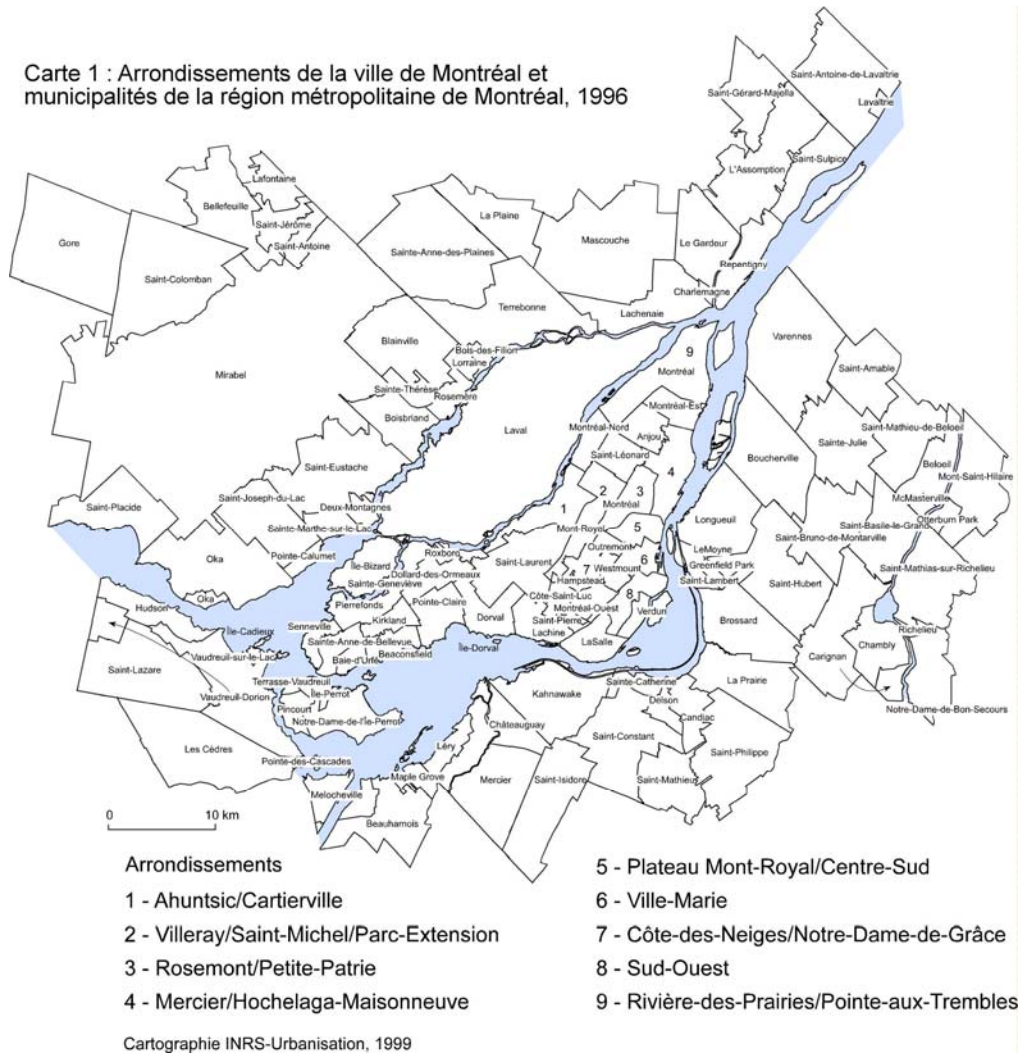
Plusieurs études portant sur l'établissement résidentiel des immigrants à Montréal, montrent qu'il n'existe pas de ségrégation ni de ghetto ethnique (Helly, 1999). Les chercheurs canadiens et québécois s'entendent pour signaler qu'il existe probablement dans les villes canadiennes des enclaves mais non des ghettos d'immigrants (Ley et Smith, 1997:46, Séguin et al. 2000:125).

La concentration spatiale d'un groupe d'immigrés de même origine nationale coexiste souvent, tout au moins à Montréal, avec celle d'autres groupes d'origines nationales différentes. Cette co-présence se reflète tant dans l'espace résidentiel que dans le tissu commercial. L'analyse factorielle de Renaud et al. (1997) constate l'existence de grands territoires à Montréal qui sont partagés par plusieurs communautés. Ils appellent ces espaces des «structures de voisinages pluriethniques». Si le lien entre la pauvreté et

⁵ Le mot « Québécois » dans le cadre de cette thèse ne s'applique pas aux immigrants.

l'immigration est complexe, la persistance de la concentration résidentielle chez certains groupes d'immigrants et leurs descendants prouve également que le lien entre la concentration résidentielle et l'assimilation l'est aussi (Dansereau, 1995; Preston, 1999).

Carte 1 : Arrondissements de la ville de Montréal et municipalités de la région métropolitaine de Montréal, 1996



Montréal présente un phénomène urbain particulier : l'absence d'un milieu d'accueil homogène, apte à fournir un modèle unique d'intégration. La question de la dualité montréalaise francophone/anglophone joue fortement sur l'absence d'un milieu d'accueil unique et homogène. En outre, l'afflux constant de nouveaux arrivants et la formation de nouvelles communautés ethniques ou culturelles engendre une dynamique qui empêche

la consolidation d'une communauté d'accueil unique ou indifférenciée. Les immigrants peuvent développer des liens au sein de leur propre communauté ethnique, avec des membres de la communauté d'accueil autochtone ou d'autres communautés ethniques (Breton, 1964). La ville de Montréal, où coexistent depuis des décennies plusieurs milieux ethniques, se caractérise par une cohabitation interethnique paisible mais distante (Germain et al. 1995).

4. L'immigration latino-américaine à Montréal

Depuis les années 1970, dans un contexte d'immigration internationale très diversifiée et concentrée davantage dans la région métropolitaine de Montréal (RMR) que dans l'ensemble du Québec, des immigrants nés en Amérique latine, d'abord originaires du cône Sud et plus tard de l'Amérique andine et centrale, s'y sont progressivement établis. L'immigration latino-américaine à Montréal est très peu significative en termes de poids démographique, à la différence de l'ampleur que revêt le phénomène dans plusieurs villes ou États des États-Unis.

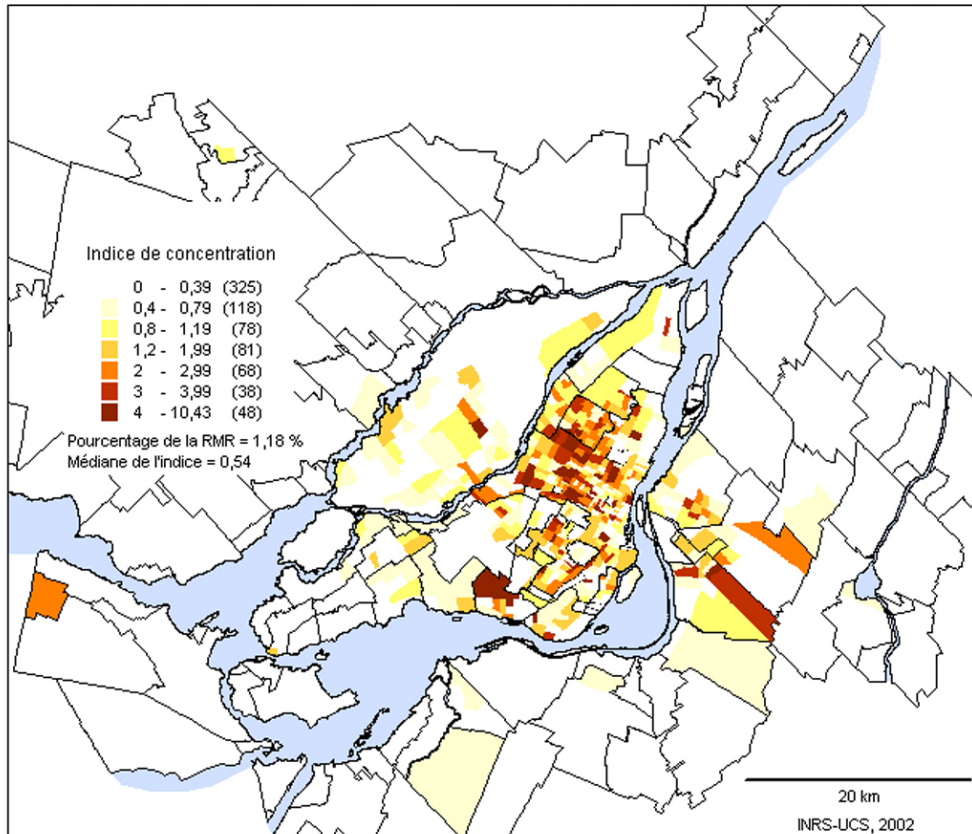
Plusieurs recherches se sont intéressées à certains aspects de l'installation au Québec des immigrés et des réfugiés latino-américains. Toutefois, les éléments liés à la dimension urbaine de leur implantation demeurent largement inconnus ou inexplorés. Plusieurs études se sont attardées soit à d'autres problématiques spécifiques (alcoolisme, santé mentale), soit aux résidents latino-américains d'un quartier précis de Montréal, comme celui de Côte-des-Neiges, ou bien de l'ensemble de la ville ou de la région métropolitaine de Montréal (Gosselin, 1984), se penchant sur un ou plusieurs groupes nationaux latino-américains en particulier. La plupart des études ont porté, dans un premier temps, sur les groupes les plus nombreux, comme les Chiliens, ou sur les Sud-Américains en général (Del Pozo, 1998).

Récemment des études se sont penchées sur les immigrants latino-américains et, spécifiquement, sur ceux de l'Amérique centrale. Quelques-unes de ces études portent sur différents groupes ethniques montréalais ou bien comparent un même groupe ethnique dans deux villes canadiennes différentes (Montréal et Toronto, par exemple).

En ce qui concerne la dimension de l'implantation résidentielle latino-américaine par rapport à d'autres groupes d'immigrants (Portugais, Italiens, Libanais, etc.) on observe une relative dispersion résidentielle. La dispersion résidentielle des immigrants latino-américains montréalais, qui résident dans différents quartiers de la ville et des

municipalités de la proche banlieue, contraste fortement avec la concentration souvent accentuée des immigrants latino-américains à l'intérieur des grandes agglomérations américaines. On est loin de la figure du barrio des villes des États-Unis. On retrouve des lieux d'attraction et de rassemblement qui prouvent que la communauté existe, grâce notamment au partage de la langue espagnole qui agit comme un élément unificateur.

Carte 2 : Concentrations relatives de la population d'origine ethnique chilienne, salvadorienne, mexicaine, péruvienne, équatorienne, colombienne, guatémaltèque, hispanique ou de l'Amérique latine, par secteur de recensement, région métropolitaine de Montréal, 1996



La langue espagnole, partagée par un grand nombre de pays d'Amérique latine, contribue à élargir le bassin des personnes ayant des origines communes et à la perception de liens avec d'autres Latino-Américains. Ceci se reflète dans la consolidation des ONG ou des associations qui regroupent des individus de plusieurs pays.

5. Le paradoxe de l'invisibilité relative des latino-américains

Le contexte de l'immigration latino-américaine à Montréal présente le paradoxe de l'invisibilité relative de ces groupes sur le plan de l'espace résidentiel (faible concentration) en parallèle avec la profusion de signes de la présence latino-américaine à Montréal (événements sportifs, manifestations culturelles et ludiques, journaux, associations). La constitution de lieux de rassemblement ou de ressourcement nous paraît révélatrice de l'apparition ou de la mise en scène des expressions identitaires et des réseaux ethniques aptes à attirer des compatriotes hispanophones. C'est à partir de ce paradoxe que nous avons élaboré la problématique de cette thèse. Nous nous sommes en effet demandé si l'on pouvait évoquer l'idée d'une communauté(s) sans territoire. Cela pose la question de ce qui définit une communauté. Le degré de concentration ou de dispersion spatiale sur le plan résidentiel ? Le type d'appropriation de l'espace commercial ? Ou bien peut-on considérer les modes d'expression de communautés qui «utilisent» des événements ponctuels ou des lieux de rassemblement ou de ressourcement afin de se doter d'une existence ?

Les communautés ethniques, quelles que soient leurs caractéristiques propres, s'appuient sur des réseaux sociaux (Wellman et Leighton, 1981) et arrivent à exprimer leur identité de manières différentes. La communauté peut exister en s'appuyant sur la concentration spatiale, laquelle constitue une sorte d'entité territoriale; la communauté existe également dans un sens sociologique, en tant qu'entité sociale. Les immigrants sont des acteurs sociaux qui circulent dans différents espaces, lesquels sont susceptibles de participer à la construction communautaire.

6. L'insertion urbaine des immigrants latino-américains

Jusqu'au moment où nous avons amorcé notre thèse, les recherches menées sur les populations latino-américaines n'avaient pas examiné leur parcours résidentiel ou leur processus d'insertion urbaine à long terme afin de vérifier dans quelle mesure ces populations tendent à se fondre dans la société montréalaise ou à demeurer plutôt attachées à leur groupe d'origine.

Notre recherche vise à mettre en évidence le sens des trajectoires résidentielles de ces populations, nous attachant surtout au sens que les acteurs sociaux eux-mêmes accordent à leur parcours résidentiel propre. L'analyse des trajectoires résidentielles de ces populations permet de connaître les logiques de leurs localisations successives, qui

les portent soit à demeurer à une certaine distance ou à se rapprocher d'autres personnes de la même origine nationale ou culturelle, appartenant ou non aux mêmes réseaux sociaux. Cela dit, l'analyse de ce processus d'insertion résidentielle s'avère essentielle mais insuffisante à elle seule pour le type d'étude que nous souhaitons réaliser. Elle porte de façon plus large sur le thème de la distanciation/agrégation des ménages immigrés dans leur processus d'insertion urbaine.

En tenant compte des éléments évoqués dans les témoignages des immigrants, susceptibles d'agir en tant que contraintes ou en tant qu'opportunités sur leurs choix résidentiels successifs, nous analysons la manière dont ces immigrants évoluent dans l'espace résidentiel afin de comprendre comment ils s'insèrent dans le tissu urbain montréalais. Les contraintes inhérentes au choix d'un logement donnant lieu à un trajet résidentiel, sont de toute évidence liées au facteur économique. Mais, à Montréal, l'opportunité dans la contrainte est assez large. Les logements à bas prix se trouvent situés dans un grand nombre de quartiers disposant de logements à prix abordable, ce qui contribue à la dispersion résidentielle relative des immigrants.

Au-delà du logement proprement dit, il nous importe d'examiner l'appropriation de la ville au sens plus large. On constate l'importance accordée par les immigrés à des lieux urbains devenus *ethniques*, tout spécialement pour ce qui a trait à l'approvisionnement en produits spécifiques et à la fréquentation de lieux de culte. Car, outre le quartier de résidence et même sans concentration résidentielle menant à la ghettoisation, les immigrants se déplacent dans la ville pour fréquenter ou échanger avec d'autres personnes de même origine culturelle, dans des établissements commerciaux et dans des lieux de culte ou de loisir. L'analyse des motivations à la base de leur appropriation de l'espace urbain, que ce soit du point de vue des activités de loisir ou d'approvisionnement en biens et en services offerts en leur langue maternelle, permet ainsi d'enrichir l'analyse portant sur la dimension résidentielle.

7. Le rôle identitaire des lieux de rassemblement et de ressourcement

La notion de lieu de rassemblement est ici utilisée pour désigner à la fois des commerces ethniques et des lieux de culte. Au sein des lieux de rassemblement, il convient de distinguer ce qui est fonctionnel (l'achat de biens ou de services, l'assistance à la messe) de ce qui est symbolique (l'ambiance, l'entre soi, la réminiscence). Lorsque nous abordons la sphère symbolique nous y référons par le

terme de lieu de ressourcement. En utilisant les termes lieux de rassemblement ou de ressourcement, nous cherchons à nous démarquer des études portant sur les enclaves ethniques et sur d'autres réalités (ethnic business, ethnic entrepreneurship) plus tournées vers la dimension économique.

Ces lieux, envisagés en tant que lieux d'approvisionnement, de rassemblement, de ressourcement ou d'identification ethnique constituent des modalités d'expression identitaire pour soi et pour l'autre. Ils sont considérés comme des lieux qui contribuent à la perpétuation ou à la création d'une identité collective et individuelle. Nous cherchons à vérifier si les immigrants considèrent les lieux *latinos*⁶, utilisés pour divers types d'activités ou de «consommation» (pratique religieuse, approvisionnement en nourriture et autres produits «spécifiques», pratiques de sociabilité, etc.), comme des lieux de rassemblement ou de ressourcement potentiels et, par conséquent, comme étant significatifs sur le plan fonctionnel ou symbolique.

8. L'identité ethnique des immigrants

Outre les différents quartiers et logements habités successivement, et les lieux qu'ils ont fréquentés depuis leur installation à Montréal, la manière dont les immigrants définissent leur identité ethnique s'avère un élément essentiel qui permet de saisir dans quelle mesure ils se sentent toujours, au niveau individuel, rattachés à leur pays d'origine. L'identité ethnique des immigrés est révélatrice de la façon dont ils intériorisent leur processus d'insertion urbaine au sens large du terme, face à leur histoire propre.

La définition de leur identité ethnique inclut la manière dont eux-mêmes se positionnent par rapport à *l'autre*, par exemple s'ils se sentent plus proches ou distants. *L'autre* entre en ligne de compte dans les différentes dimensions choisies pour analyser les modalités d'insertion urbaine des immigrants (trajectoire résidentielle, lieux *latinos* fréquentés) car elles se construisent dans l'interaction établie avec d'autres personnes. Une identité déterminée, comme l'identité latino-américaine, s'exprime et se construit tout particulièrement grâce aux lieux de rassemblement, qui correspondent à un ancrage spatial et symbolique du type *barrio*, comme on le retrouve dans les grandes villes américaines, ou à un ancrage de type *patchwork*, avec des morceaux distincts, non nécessairement caractérisés par leur continuité dans l'espace.

⁶ Nous avons défini les lieux *latinos* comme des lieux où les activités se déroulent en langue espagnole.

9. Les objectifs de la thèse

Le noyau de cette thèse consiste à analyser le sens des parcours urbains tel que vécu par les immigrants eux-mêmes, ce qui, articulé à leurs modalités de fréquentation des lieux de rassemblement ou de ressourcement potentiels (commerces ethniques, lieux de culte) et aux processus identitaires déployés, permet de construire plusieurs cas de figure illustrant des modalités d'insertion urbaine différentes.

Ces concepts nous ont paru coller particulièrement bien au contexte montréalais, une ville très plurielle sur le plan ethnique où l'implantation des immigrants latino-américains ne correspond pas à une concentration résidentielle marquée dans un quartier aux contours bien définis. Cela nous a amené à prendre nos distances vis-à-vis des approches américaines fondées sur la ségrégation, la «ghettoïsation» ou sur la dimension économique de l'enclave ethnique pour retenir plutôt d'autres concepts comme celui des trajectoires résidentielles, des lieux de rassemblement ou de ressourcement et de l'identité des immigrants. Nous avons privilégié une optique dans laquelle les dynamiques de choix résidentiel et d'usage des lieux sont analysées en relation avec les choix identitaires et les processus d'identification individuels.

10. Le cadre conceptuel retenu et la démarche méthodologique

Cette recherche diffère, en somme, des travaux déjà réalisés notamment au niveau des concepts-clé utilisés. Les mots ségrégation⁷ et ghetto s'avèrent peu pertinents pour l'approche adoptée et pour la réalité des immigrants latino-américains montréalais. Nous avons trouvé plus adéquat d'analyser la manière dont ces immigrants se sont implantés dans la région de Montréal en utilisant des concepts qui tiennent compte des aléas comme des choix inhérents aux processus de localisation et de mobilité résidentiels, tels les trajectoires et les stratégies résidentielles. Les concepts théoriques retenus renvoient à une optique apte à rendre compte de processus d'attachement/distanciation par rapport au milieu ethnique.

L'analyse fine, qualitative, du processus de concentration et de dispersion résidentielle, comme celle des trajectoires résidentielles des ménages immigrants, rend compte des choix et des contraintes ayant joué sur leur parcours résidentiel sur le long terme. Cela permet d'apprécier les phénomènes de concentration et de dispersion résidentielle de

Mis en forme : Autoriser
lignes veuves et orphelines

manière dynamique, ce qui dépasse les analyses qui se réduisent aux explications de type cause/effet où encore celles qui n'envisagent la ségrégation que de manière transversale. L'analyse des processus de concentration et de dispersion résidentielle s'avère fort pertinente, selon nous, pour comprendre la manière dont les immigrants s'insèrent dans la ville sur le plan résidentiel.

Le caractère nettement pluriel sur le plan ethnique de la région montréalaise nous a porté à préférer le concept de milieux d'accueil, au pluriel, à celui de société d'accueil homogène. Chacun des migrants interviewés a vécu dans des voisinages et des quartiers spécifiques, plus ou moins marqués par la présence des Québécois francophones ou anglophones, par des immigrants d'autres horizons culturels ou par des compatriotes du même pays qu'eux ou d'autres pays de l'Amérique latine. La caractérisation des liens sociaux établis, à titre individuel, dans ces divers milieux s'avère très importante car, c'est à ce niveau de détail qu'il est possible de personnaliser les milieux d'accueil spécifiques et le sens des parcours des immigrants rencontrés.

Nous n'avons retenu, à cet effet, que les immigrés d'expression hispanophone, ce qui exclut les personnes nées au Brésil, d'expression portugaise. Ce choix répond à notre méconnaissance de la langue portugaise ainsi qu'à des raisons démographiques car la présence latino-américaine à Montréal provient surtout de pays hispanophones. Plus précisément nous nous sommes concentrés sur des immigrants péruviens, salvadoriens, chiliens et guatémaltèques. Ces 4 origines nationales sont les plus nombreuses dans la région de Montréal chez les immigrants en provenance de l'Amérique latine.

La démarche méthodologique adoptée pour le recueil et l'analyse des données s'inscrit dans une approche qualitative et dans une optique de processus. Nous avons fondé notre approche sur les témoignages des immigrants obtenus grâce à des entretiens en profondeur afin de connaître le sens qu'ils accordent eux-mêmes à leur insertion urbaine.

11. Le plan de la thèse

Le plan de la thèse comporte la présentation de la problématique et de l'appareillage conceptuel retenus (chapitre 1). L'approche théorique, basée sur les processus

⁷ À la place du terme ségrégation nous avons préféré parler des processus de concentration ou de

d'insertion urbaine des immigrants sur le long terme, traite des parcours résidentiels, des processus de concentration et de dispersion résidentielle, des lieux de rassemblement ou de ressourcement potentiels et des processus identitaires. Après la présentation d'un bref portrait de l'immigration latino-américaine à Montréal (chapitre 2), nous abordons la démarche méthodologique suivie (chapitre 3).

Au début du chapitre 4, consacré aux itinéraires résidentiels, nous rappelons l'expérience migratoire des immigrants interviewés avant leur arrivée à Montréal. Ce chapitre s'intéresse ensuite essentiellement aux trajectoires résidentielles montréalaises retracées auprès des immigrants péruviens, salvadoriens, chiliens et guatémaltèques interviewés ; la discussion est centrée sur les logiques d'installation résidentielle et sur les logiques d'enracinement. Nous avons dégagé les caractéristiques générales des trajectoires résidentielles en mettant l'accent sur les stratégies privilégiées pour accéder au logement. Cet examen fait ressortir les rôles de l'agent immobilier, du propriétaire et du concierge au cours de la trajectoire résidentielle, l'hétérogénéité des modes de vie dans des voisinages pluriels sur le plan ethnique ainsi que l'incidence des ruptures familiales sur les trajectoires résidentielles.

Trois cas de figure apparaissent quant au type de lien établi avec le milieu ethnique : le non recours au milieu ethnique, l'autonomisation vis-à-vis de ce milieu après un certain nombre d'années et le rattachement au milieu ethnique tout au long du parcours montréalais. Le non recours au milieu ethnique, pour l'ensemble de la trajectoire résidentielle observée, caractérise les immigrants indépendants de leur réseau ethnique dès leur installation. Pour ce qui a trait aux cas d'immigrants qui s'affranchissent progressivement de leur milieu ethnique, nous avons différencié ceux qui le font au cours de la première année d'installation, entre 2-5 ans après leur arrivée ou après 5 années de résidence. Enfin, nous avons noté également le cas de plusieurs ménages latino-américains qui demeurent toujours rattachés à leur milieu ethnique.

Les chapitres 5 et 6 abordent la fréquentation de lieux de rassemblement ou de ressourcement latino-américains. Nous avons abordé séparément les commerces ethniques (chapitre 5) et les lieux de culte (chapitre 6). Le matériau utilisé dans ces chapitres est tiré d'interviews non seulement auprès des immigrants de notre échantillon, mais aussi auprès de commerçants et de responsables de lieux de culte. Le

chapitre sur les commerces ethniques s'ouvre sur une discussion théorique du concept de commerce ethnique dans laquelle nous nous écartons des approches américaines, centrées sur la dimension économique ou d'affaires pour retenir une approche autre, basée sur l'importance de ces lieux sur les plans fonctionnel et symbolique. Nous traitons ensuite de l'implantation commerciale espagnole et de l'usage des établissements espagnols par les immigrants latino-américains avant que les commerces latino-américains n'apparaissent dans le paysage montréalais. L'usage d'autres filières commerciales appartenant au réseau commercial local est également signalé dans la discussion.

En ce qui concerne les lieux de culte, nous avons constaté qu'il s'agit de lieux qui ne s'adressent pas à tous les immigrants latino-américains. La fréquentation des lieux de culte ramène à la dimension collective de l'expression ethnique et à une dynamique communautaire. Il s'agit des lieux d'interaction sociale et de co-présence avec d'autres immigrants ou natifs. Nous évoquons une certaine invisibilité des activités religieuses destinées à des immigrants latino-américains, puis la discussion fait ressortir l'hétérogénéité croissante des lieux de culte hispanophones à Montréal. L'affirmation progressive des lieux de culte offrant des messes en espagnol dans l'espace montréalais est analysée en parallèle avec les profils de fréquentation de ces lieux par les immigrants latino-américains ; ces profils se caractérisent par une tendance à la baisse ou par une fréquentation maintenue ou accrue au fil du temps. À la fin du chapitre 6 nous abordons l'essor des nouvelles tendances religieuses au sein du milieu latino-américain et le rôle des lieux de culte en tant que lieux de ressourcement ou de repli.

Le chapitre 7 est consacré aux variations de l'identité des immigrants telle que définie par eux-mêmes. Nous avons dégagé 4 cas de figure différents : des identités tournées vers le lieu d'origine, accordant parfois une place aux autres, des identités partagées, des identités tournées vers le milieu d'accueil et des identités sans frontières précises. La définition de leur identité par les immigrants incorpore la manière dont ils s'identifient aux autres (compatriotes, Latino-Américains, immigrants d'autres origines, natifs francophones ou anglophones).

Le chapitre 8 constitue une mise en relation des éléments évoqués dans les chapitres 4 à 7, portant sur le sens des parcours urbains dégagés. Enfin, la conclusion constitue

une synthèse des principaux points traités et s'accompagne de suggestions pour de nouvelles pistes de recherche.

Chapitre 1 : Cadre conceptuel

Dans ce chapitre nous présentons le cadre théorique retenu dans cette thèse. Nous avons donné priorité à des concepts dynamiques, qui permettent de tenir compte des modalités d'insertion urbaine des immigrants sur le long terme, afin d'analyser le lien existant entre leur itinéraire résidentiel, leur fréquentation des lieux «latinos» et la manière dont ils définissent leur identité personnelle.

Les recherches portant sur la manière dont les immigrants s'insèrent sur le plan résidentiel et économique se sont développées depuis une cinquantaine d'années. Ces études ont porté de manière privilégiée sur la ségrégation résidentielle, sur les ghettos et sur les enclaves ethniques. Les concepts utilisés par les chercheurs ainsi que les approches théoriques retenues pour mener ces recherches diffèrent selon les réalités urbaines particulières qui sont analysées.

La toile de fond théorique sous-jacente à ce genre de recherche a été soit d'étudier les phénomènes de ségrégation, de *ghettoïsation* ou d'enclavement comme une déviation à la norme selon laquelle les immigrants sont appelés à se fondre dans la société d'accueil (*mainstream society*), soit de démontrer que ces phénomènes permettent tout de même aux nouveaux arrivants de s'adapter à la société d'accueil même s'ils ne s'y fondent pas complètement.

1.1. Les perspectives assimilationniste et pluraliste : le dépassement de l'assimilationnisme

La perspective assimilationniste considère que les immigrants sont appelés à se dissoudre sur le plan spatial et culturel dans la société d'accueil. Dans les sociétés qui fonctionnent selon le modèle assimilationniste on s'attend à ce que les immigrants et les minorités nationales potentielles se fondent dans la société majoritaire et deviennent invisibles suite à un processus unilatéral d'adaptation culturelle (Martiniello, 1998:47). Pour leur part, les tenants du pluralisme posent que les immigrants peuvent s'adapter à la société d'accueil sans devoir, pour autant, renoncer à leurs racines et à leurs habitudes culturelles. Les postulats pluralistes admettent donc un certain degré de diversité culturelle et identitaire (Martiniello, 1998:48).

Une sorte de division est donc apparue entre les approches assimilationnistes et pluralistes. Toutefois, Martiniello (1998) considère que ce genre d'opposition entre les

modèles assimilationnistes d'une part et pluralistes d'autre part est d'une pertinence douteuse dans la réalité des pratiques. Il existe une imbrication de facto entre pluralisme et assimilation (Martiniello, 1998:44).

Le développement des études portant sur la dimension ethnique du processus migratoire a mené à l'élaboration de nouveaux concepts théoriques qui participent au dépassement de la perspective assimilationniste. Le point de vue selon lequel le processus d'assimilation culturelle et spatiale constituerait une condition *sine qua non* à l'avancement économique et social des immigrés devient de plus en plus difficile à soutenir au vu des résultats des recherches qui ont porté sur ce sujet. En effet, les études montrent que les nouveaux arrivants et les immigrants bien établis qui réussissent continuent souvent à se regrouper sur le plan spatial. Ainsi, les localisations choisies par les immigrés sont loin du melting pot homogénéisé de population - avec des proportions identiques d'immigrés de même origine nationale partout dans le tissu urbain - la dispersion spatiale ayant souvent été associée à une assimilation complète. Ce constat contredit le paradigme assimilationniste qui prédit ou postule une corrélation négative entre le temps vécu dans le pays et la concentration spatiale mesurée notamment par le coefficient de dissimilarité.

L'approche théorique qui remet en cause la perspective assimilationniste, en se plaçant essentiellement du point de vue des groupes d'immigrés, est celle de la *prise de conscience ethnique (ethnic awareness)*. Cette prise de conscience ethnique renvoie à la perception qu'ont les immigrants d'appartenir à un groupe minoritaire, à la perception qu'ils ont de la distance sociale et culturelle qui les sépare du groupe dominant et de l'existence de la discrimination basée sur des différences raciales ou culturelles. Portes (1984) réfère à Suttles (1986), à Lieberman (1982) et à Nagel et Olzak (1982), lesquels ont retenu cette approche dans leurs recherches. Cette perspective axée sur la prise de conscience ethnique accorde de l'importance au fait que l'immigrant n'a pas nécessairement tendance ou ne cherche pas à se dissoudre dans la société d'accueil. Portes (1984) cite d'autres auteurs - Glazer (1954), Parenti (1967), Greeley (1971), Olzak (1983), Alba et Chamlin (1983) - ayant souscrit, comme lui-même, à cette approche théorique (Portes et al. 1980).

Ces travaux ont en commun un constat de départ qui va à l'encontre des postulats assimilationnistes : c'est le phénomène de la résilience ethnique. Celle-ci renvoie à la prise de conscience par les immigrés des différences culturelles et ethniques ainsi qu'à

la solidarité sociale basée sur ces différences, ce qui constitue l'expérience de la plupart des groupes d'immigrés lorsqu'ils se retrouvent dans la société d'accueil. Portes (1984) cite les travaux de Greeley (1971), Bonacich & Modell (1980) et Geschwender (1978).

Sur le plan théorique, les travaux des chercheurs qu'il associe à l'approche de la résilience ethnique sont arrivés à établir, à leur tour, deux hypothèses divergentes quant à leurs implications du point de vue des processus d'intégration à la société globale (Portes, 1980). La première réfère au niveau de fermeture du groupe, appelée fermeture ethnique (*enclosure hypothesis*). Cette hypothèse établit un lien entre la fermeture des groupes d'immigrants sur eux-mêmes et leur degré de ségrégation résidentielle ou de confinement dans des niches d'emploi particulières. La prise de conscience du caractère ethnique des immigrants se trouverait accentuée par leur ségrégation dans les secteurs les plus défavorisés des marchés de l'emploi et du logement. Cette hypothèse implique que la prise de conscience ethnique sera plus marquée et plus durable précisément dans des groupes n'ayant pas été en mesure de s'intégrer ou de s'assimiler, que ce soit parce qu'on les a empêchés de le faire (discrimination, racisme) ou qu'ils n'en ont pas été capables (niveau d'éducation, de compétence linguistique, etc.). Toutefois, l'hypothèse de la fermeture ethnique ne fait pas consensus chez les chercheurs que Portes associe à l'approche de la résilience ethnique.

Une deuxième famille d'hypothèses apparaît dans le débat, centrée, elle, sur la notion de compétition ethnique à laquelle se voient confrontés les groupes d'immigrants. Elles mettent de l'avant l'idée que ce n'est pas le confinement mais plutôt l'entrée des groupes ethniques dans, par exemple, les emplois où l'on ne retrouve pas exclusivement des immigrants mais l'ensemble de la main-d'œuvre (*mainstream occupations*) qui fait en sorte que l'immigrant prend conscience de son statut en tant qu'individu ethnique. Ainsi, la prise de conscience du statut d'ethnique se réaliserait dans le rapport à la société ambiante et non dans les milieux d'emploi ethniquement segmentés que sont les enclaves ou entreprises ethniques.

La divergence qui sépare les approches basées, d'une part, sur la fermeture ethnique et, d'autre part, sur la compétition ethnique est évidente, bien que les deux approches privilégient le même constat de fond, à savoir que les immigrants prennent conscience de leur statut d'ethniques et que cette prise de conscience ne va pas nécessairement les amener vers la dissolution dans la société d'accueil.

1.2. Le débat sur le multiculturalisme et ses variantes canadienne et québécoise

À l'opposé des approches assimilationnistes - qui rejettent le communautarisme - les politiques fondées sur le multiculturalisme et sur la discrimination positive ont été appliquées dans plusieurs pays (Grande-Bretagne, États-Unis, Pays-Bas, Australie, Canada) encourageant sinon la revendication d'une identité au moins la perpétuation des traits distinctifs par l'existence des organisations ethniques (Helly, 1997:14). Le modèle d'intégration français n'encourage pas la consolidation des entités associatives ou culturelles fondées sur l'origine ethnique de leurs membres. En France, le modèle d'intégration ne favorise pas le développement des liens privilégiés avec des groupes ethniques organisés, à la différence du multiculturalisme à l'anglaise. Le multiculturalisme, tel que privilégié dans plusieurs pays anglo-saxons, met de l'avant la consolidation des réseaux et des regroupements à caractère ethnique sur le plan associatif et communautaire.

Pour certains auteurs, la notion de société multiculturelle relève pour l'essentiel d'un modèle prescriptif d'intégration, parfois postnational, et, pour d'autres auteurs, elle est moins un modèle que le propre des sociétés modernes que caractérise la coexistence de groupes culturels ou ethniques différents (Martuccelli, 1996:61). Martuccelli cite Elias (1991) lorsque ce dernier décrit l'individualisation croissante des sujets et leur désir de s'affirmer en tant qu'individus sur la scène sociale (Martuccelli, 1996:67), et considère que le multiculturalisme, à la suite du processus d'individualisation moderne, exprime l'exigence de l'accroissement de la différence dans le domaine public (Martuccelli, 1996:67-68). Selon lui, l'idée de société multiculturelle renvoie au dilemme moderne des identités, des problèmes politiques et des impasses qu'elle met en évidence (Martuccelli, 1996:62). D'après lui, le processus d'individualisation amène en effet à une poussée de revendications identitaires au travers desquelles les acteurs veulent affirmer leur spécificité culturelle et non plus se contenter de leur expression dans le seul domaine privé. Martuccelli, tout comme Wieviorka (1996) est d'avis que la politique de la différence, en visant la destruction d'un modèle dominant, risque de transformer la société en une pure juxtaposition de groupes (Martuccelli, 1996:74). En outre, au sein du dilemme identitaire, il distingue deux niveaux différents, le public et le privé, qui ne fusionnent jamais même s'ils se confondent souvent (Martuccelli, 1996:80-81).

Martiniello (1998) défend le multiculturalisme malgré le danger qu'il a de concevoir la culture comme statique et sans mélange. Martiniello préfère un concept de culture fondé sur les processus individuels et de groupe, les frontières culturelles étant, selon lui, mobiles. D'après Martiniello, le multiculturalisme peut figer l'individu dans une culture, dans une identité et dans une communauté. Il n'est pas le seul à critiquer le multiculturalisme.

Bissoondath (1994) voit dans le multiculturalisme la fragmentation de la communauté canadienne et l'émergence de tensions entre les groupes ethniques qui menacent l'unité canadienne et les solidarités collectives. Houle (1999) lui, considère que les politiques canadiennes de multiculturalisme ont toujours eu comme objectif central l'intégration et non pas l'assimilation aux valeurs dominantes. Toutefois, d'après Houle, le gouvernement a perçu différemment, selon les époques, la meilleure façon d'y parvenir ce qui n'a pas permis de concilier, tout au moins jusqu'à présent, la reconnaissance de la multiculturalité et de la multinationalité. Breton (1986) faisait dans les années 1980, une lecture plus positive du multiculturalisme. Il permettait, selon lui, une pluralisation des ressources symboliques et une meilleure répartition de celles-ci.

Au Québec, la majorité des études ethniques accordent une faible crédibilité à la thèse de l'assimilation (Helly, 1999). Le processus d'insertion des immigrants est plus ou moins long et progresse vers l'intégration ou vers le repli sur le groupe d'origine, selon les caractéristiques autant du migrant que des milieux spécifiques de la société d'accueil à laquelle il est confronté au fil du temps. En outre, le contexte politique et juridique y est pour beaucoup. Au Canada, le recrutement des immigrants et l'intégration de ces derniers constituent les deux faces d'une même réalité. Ils sont des éléments constitutifs de la politique d'immigration qui s'influencent mutuellement (McAndrew et al., 1998:100).

Le processus d'intégration est également envisagé comme une responsabilité qui repose à la fois sur la société d'accueil et sur les immigrants eux-mêmes. Cette «responsabilisation» des immigrants dans leur propre processus d'intégration repose en partie sur leur capacité à être autonomes vis-à-vis de l'État sur le plan financier. Ce critère est pris en considération dans le processus de sélection des immigrants et des ménages qui se rendent garants financièrement d'eux-mêmes et d'autres membres de leurs familles. La sélection des immigrants indépendants s'appuie surtout sur leur employabilité et sur leurs caractéristiques individuelles (maîtrise de la langue, âge, niveau d'études, etc.). Le parrainage favorise le regroupement familial des proches

(conjoint, enfants, ascendants) : les parrainés sont pris en charge par l'immigrant les ayant parrainés, ce dernier se portant garant d'eux sur le plan financier. En outre, les immigrants sont obligés de respecter les lois et encouragés à participer à diverses sphères de la société.

Le rapprochement interculturel au sein d'une société francophone prôné dans les années 1970 et au début des années 1980 par le Gouvernement du Québec présentait de nombreuses similitudes avec la politique canadienne (McAndrew, 1995). En outre, il a été qualifié de naïf dans son ouverture inconditionnelle à l'autre (Corbo, 1992) et de favoriser l'enfermement identitaire et la polarisation entre les Québécois francophones et ceux appartenant à des communautés culturelles (Fontaine, 1990 ; Helly, 1996).

Au Québec, à la place du multiculturalisme, on préfère véhiculer la notion de société francophone et plurielle à laquelle les immigrants sont invités à adhérer. L'intégration des immigrants au Québec se joue donc dans un contexte particulier, différent de celui du reste du Canada.

1.3. Une société décomposée en milieux d'accueil divers

Le terme de société d'accueil, malgré sa valeur indéniable sur le plan sociologique et métaphorique, paraît relativement vague et mérite une définition plus poussée. Nous croyons à l'existence de la société d'accueil dans le sens large du terme, par exemple, la société québécoise. Toutefois, nous voulons insister sur le fait que le caractère pluriel et hétérogène de cette société, surtout dans la région de Montréal, a une incidence marquante sur l'expérience des immigrants. À Montréal, la société d'accueil est une ville dont le tissu social a toujours été fortement segmenté, et les groupes d'immigrants sont venus, à leur manière, perpétuer ce modèle (McNicoll, 1993 ; Dansereau 1995 ; Germain, 1999). D'autre part, la société d'accueil est faite de flux et d'agrégats de population distincts :

«Ces flux, agrégats ou populations, possèdent souvent une forte antériorité culturelle collective, professionnelle, ethnique, régionale ou nationale, fondatrice de communautés, qui impose le partenariat et la négociation là où les sociétés d'accueil ne prévoyaient que la soumission et le mimétisme» (Tarrus, 1992:11).

Chacun des immigrants se retrouve dans son parcours face à des milieux d'accueil multiples ou différents. Bien que ces milieux d'accueil divers puissent se juxtaposer ou se chevaucher, il nous paraît important de définir la société d'accueil en prenant en

considération les différents secteurs avec lesquels l'immigrant entre en contact dans différents aspects de sa vie quotidienne. Puisque notre thèse porte sur la vie quotidienne des immigrants nous nous sommes penchés sur des milieux d'accueil différents (logements, lieux d'approvisionnement ou de sociabilité). De toute évidence, le déroulement d'une quotidienneté en espagnol ou en français, par exemple, mène à des milieux d'accueil divers ou hétérogènes (ethniques, natifs).

On peut, à titre d'exemple, être accueilli ou se retrouver dans une enclave ethnique sur le plan professionnel, dans un environnement ghettoïsé sur le plan socio-économique, dans un établissement multiculturel sur le plan scolaire, dans un bâtiment homogène canadien-français sur le plan résidentiel, etc. Ces différents milieux d'accueil entraînent des perceptions hétérogènes de la même société d'accueil et du même pays hôte. Le processus d'insertion urbaine se réalise donc de manière différenciée. Cette notion de société d'accueil est composite, décomposable en milieux et secteurs d'activités différenciés et ethniquement qualifiés de façons diverses. Le fait de concevoir la société d'accueil comme un ensemble de milieux d'accueil qui se juxtaposent ou s'enchevêtrent plus ou moins ne remet pas nécessairement en question l'idée de société au sens large du terme. Nous croyons que si le secteur de la société d'accueil à laquelle se voit confronté l'immigrant est majoritairement constitué de groupes ethniques minoritaires de même origine ou d'autres origines nationales que la sienne, on ne peut pas parler d'intégration au sens propre ou, en tout cas, pas d'une intégration telle qu'envisagée par la théorie assimilationniste.

1.4. L'implantation résidentielle des immigrants

Qu'on soit assimilationniste ou pluraliste, ce qui est sous-jacent aux analyses mettant l'accent sur la dimension ethnique du processus migratoire est que l'appartenance à une même culture ou pays et, plus spécialement, la maîtrise d'une langue commune comporte souvent le maintien de liens fondés sur ces affinités avec des compatriotes ou avec des personnes qui appartiennent au même bassin culturel ou qui en sont issues. D'où la consolidation de sous-communautés distinctes qui ont donné lieu à des quartiers que l'on associe à des groupes ethniques précis y habitant (Portugais, Grecs, Italiens, Libanais). Ceci peut mener à un repli sur le groupe d'origine, donnant naissance à des concentrations résidentielles ou au développement de réseaux ethniques fondés sur les origines communes. La cohésion entre individus ou sous-groupes semble prévaloir notamment lorsque les frictions de caractère historique (entre nationalités, cultures,

ethnies, religions) si elles ont jadis existé, s'avèrent surmontées et que les points en commun sont mis de l'avant en dépit des différences particulières. Ou encore, le processus migratoire, le fait de se retrouver à l'étranger, déraciné, déclenche parfois une dynamique de coalescence avec d'autres immigrants, ce qui permet de surmonter des différences. D'autres fois, le processus migratoire mène à des processus de distanciation vis-à-vis des compatriotes ou d'autres immigrants liés au passé laissé derrière soi.

Plusieurs études réalisées en Europe et en Amérique du Nord identifient les immigrants comme des populations qui risquent de se retrouver concentrées sur le plan résidentiel. Selon l'étude de Sarre, Phillips et Skellington (1989), effectuée en Angleterre, plusieurs facteurs contribuent à la concentration ethnique et à la ségrégation des minorités ethniques par rapport aux populations britanniques. Le statut socio-économique et les facteurs culturels semblent avoir influencé les choix de localisation des minorités ethniques en faveur de logements pas chers et les avoir amenés à vivre près de leurs compatriotes. D'après Sarre et al. (1989), il existe deux axes d'interprétation de la ségrégation résidentielle des groupes ethniques. Le premier met l'accent sur le choix des immigrants de vivre ensemble et d'en tirer des avantages socio-culturels. Le second considère que les contraintes peuvent les obliger à résider dans certains secteurs. S'inspirant des travaux théoriques de Giddens, ces auteurs soulèvent les limites de chacun de ces deux axes d'interprétation, à savoir celui des choix et celui des contraintes.

Plusieurs recherches montréalaises se sont attardées sur différentes dimensions de l'implantation des immigrants. Ramirez et Del Balso (1980) et Taschereau (1987) se sont intéressés, dans une perspective historique, aux immigrants d'origine italienne et ont montré la consolidation progressive de cette communauté dans la région de Montréal. L'étude de Ramirez et Del Balso, publiée suite à la conférence donnée à Toronto en juin 1979 à propos des «Little Italies in North America», constitue le premier pas vers la reconstruction de l'histoire sociale des Italiens à Montréal tout en illustrant le processus de migration et, de manière plus spécifique, l'installation des Italiens dans cette ville nord-américaine. La thèse principale de Ramirez et Del Balso consiste à illustrer le passage du travailleur migrant à l'enracinement alors qu'on fait venir la famille ou bien qu'on la crée sur place.

L'étude de Taschereau (1987) consacrée à la période 1906-1930, s'inscrit dans une démarche plus vaste touchant plusieurs aspects de l'histoire sociale des Italiens de Montréal, et met en évidence l'importance du bagage socioculturel de l'immigrant dans son interaction et son adaptation au nouveau milieu. Le suivi de la formation des chaînes migratoires et du choix matrimonial des immigrants selon leur origine géographique constitue ainsi une mesure de leur cohésion interne et de leur évolution dans le temps. Taschereau est d'avis que le thème du comportement matrimonial rejoint celui de l'identité culturelle des immigrés, celui de leur évolution et de leurs échanges avec la société hôte.

Teixeira (1986), dans son étude sur les immigrants d'origine portugaise, soulève le rôle des réseaux de parrainage de ces immigrants lorsqu'ils suivent leurs parrains ayant déjà quitté le quartier portugais afin de s'établir au nord du couloir traditionnel d'immigration montréalais. Il analyse également le processus de recherche de logement des immigrants portugais de la région torontoise de Mississauga (Teixeira, 1994). D'après cette étude, les acheteurs portugais s'appuient plus souvent que les acheteurs nés au Canada sur des sources d'information ethniques. Les études de Lavigne (1987) se penchent sur la communauté portugaise et sur la manière dont les ménages investissent dans la propriété foncière. Selon Lavigne, l'implantation des Portugais ressemble plus à une conquête qu'à un processus d'évolution reposant sur les phénomènes de succession ou de filtering définis par les théoriciens de l'École de Chicago. Les occupants du quartier portugais qu'il étudie sont, semble-t-il, refoulés par les Portugais. Selon Lavigne on sait bien que les colonies juives, italiennes et grecques se sont déplacées dans l'espace urbain et qu'elles ont non seulement survécu mais qu'elles semblent toujours aussi solides, sinon plus. Il est fort connu depuis l'École de Chicago et le constat de l'existence de vagues de succession que lorsque les immigrants d'un groupe ethnique «découvrent» les possibilités d'une zone urbaine, que ce soit sur le plan résidentiel ou autre, le processus tend à s'auto-alimenter par le biais des réseaux ethniques (Portes, 1996:32).

Germain et al. (1995) ont analysé à leur tour la cohabitation interethnique dans différents quartiers multiethniques montréalais, notamment dans différents espaces publics. Cette étude, menée dans des secteurs très contrastés, remet en question une certaine image réductrice du quartier ethnique et conclut que ce qui caractérise les échanges entre immigrants de différentes origines est plutôt un régime de coexistence pacifique dans la

distance. D'après Germain et al. ce modèle de cohabitation interethnique prévaut dans plusieurs quartiers ethniques montréalais qui sont devenus de plus en plus multiethniques au fil du temps.

La recherche de Ray (1998) analyse la géographie immigrante de manière comparative à Toronto et à Montréal. Elle examine le lien existant entre le logement, les quartiers et les réseaux sociaux des immigrants appartenant aux minorités visibles. Ray met l'accent sur le degré de ségrégation, sur les différences au niveau des caractéristiques du logement des immigrants appartenant à différents groupes ethniques, sur les enclaves verticales d'immigrants (des immeubles précis agissant comme des zones d'accueil) et sur la manière dont les réseaux ethniques (amis, famille) fournissent des appuis aux immigrants.

1.5. Les contextes d'interaction sociale et l'idée de contrainte

L'intégration, la concentration spatiale ou résidentielle des ménages immigrés ramènent aux notions de communauté, d'identité et d'appartenance ethniques. Le va-et-vient des immigrants dans l'espace permet la constitution de contextes d'interaction particuliers. Tarrus (1992) en arrive même à considérer la conjonction des mobilités, des identités et des territoires ainsi que les interstices spatiaux et sociaux comme étant au centre de la problématique urbaine envisagée sous une approche anthropologique. Giddens considère l'espace en tant qu'élément structurant de la vie sociale : «L'espace n'est pas une dimension vide le long de laquelle des groupes sociaux se structurent ; il faut plutôt l'examiner à partir de sa mise en jeu dans la constitution des systèmes d'interaction» (Giddens, 1987:434). L'interaction sociale, elle-même, se situe dans un espace contextualisé. D'après Giddens, les individus ne sont pas les seuls à être positionnés les uns par rapport aux autres ; les contextes d'interaction sociale le sont aussi (Giddens, 1987:35).

Le concept de trajectoire résidentielle, selon lequel les individus évoluent dans l'espace résidentiel, se trouve lié à celui de stratégie résidentielle car les individus sont confrontés à des contraintes et à des opportunités qui exigent des capacités de projection et d'adaptation. Les contraintes économiques liées, entre autre, au marché immobilier ou à l'emploi, peuvent constituer une entrave au regroupement où à la dispersion spatiale et résidentielle de certains groupes ethniques.

Lier directement le concept de société à celui de contrainte a constitué, à tort, une sorte de tradition dans l'histoire de la sociologie, et plus précisément dans les travaux portant sur la théorie sociale (Giddens, 1987:219). La théorie de la structuration repose sur l'idée que le structurel, l'ensemble de règles et de ressources participant à l'action, est toujours à la fois ce qui rend possible et ce qui contraint (Giddens, 1987:226-227). Le structurel est conçu par Giddens en tant qu'«une propriété des systèmes sociaux ancrée dans des pratiques reproduites et enchâssées dans le temps et dans l'espace, et «portée» par elles» (Giddens, 1987:227). L'idée de contrainte chez Giddens ne peut se réduire à un attribut qui permet de définir ce qu'est une structure. Toutes les formes de contrainte sont donc aussi, selon des modes qui varient, des formes d'habilitation (Giddens, 1987:231). Les contraintes structurelles fixent, d'après lui, des limites à l'éventail d'options dont dispose un acteur ou un ensemble d'acteurs dans un contexte donné (Giddens, 1987:235).

1.6. La concentration résidentielle

Quant aux processus de concentration résidentielle, susceptibles de donner lieu à des processus de ségrégation (que ce soit par des forces d'agrégation ou d'exclusion), un certain consensus apparaît dans les écrits quant à (1) la difficulté de définir de manière adéquate le terme ségrégation résidentielle (McNicoll, 1993), à (2) l'inégalité liée à ce concept (Roncayolo, 1994) et à (3) son absence de rigueur (Brun, 1994). Mc Nicoll attribue au «confort culturel», à la volonté de «demeurer proche de leurs compatriotes» et à la dimension ethnique la persistance de la concentration résidentielle à Montréal (Mc Nicoll, 1993:274-281).

La ségrégation est à la fois un reflet et une cause des injustices sociales à l'endroit des groupes défavorisés de la société, les rapports entre l'espace et la société étant au cœur du discours sur la ségrégation (Brun, 1994). Aux États-Unis, la ségrégation est, en effet, la cause de l'isolement social auquel font face les populations noires (Massey et Denton, 1993). À ce propos, la proximité physique n'est pas le garant d'une proximité sociale car «l'espace n'est pas le seul obstacle à la communication et la distance sociale n'est pas toujours mesurable de façon adéquate en termes purement physiques» (Park, 1926:209).

Il existe une distinction entre les constats ou les résultats de la ségrégation et les processus qui l'engendrent. Selon Dansereau, le constat de la ségrégation est celui de la concentration dans l'espace dans des proportions qui dépassent la proportion

représentée par le groupe (Dansereau, 1992). Elle considère que ceux qui définissent la ségrégation urbaine comme «l'inégalité physique d'accès à l'espace des équipements et des services collectifs» ou ceux qui font appel plutôt aux rapports sociaux de consommation, utilisent des formulations trop générales⁸. D'après elle, «il faut revenir aux facteurs proprement urbains qui engendrent et entretiennent la ségrégation». En se référant aux formulations des pères fondateurs de l'écologie humaine, Dansereau réintroduit la variable distance sociale en tant que phénomène indissociable de la vie urbaine.

Les constats et/ou les résultats de la ségrégation, auxquels réfère Dansereau se distinguent, sur le plan explicatif, des processus qui les engendrent. Mais une compréhension globale du phénomène de la ségrégation résidentielle requiert une approche théorique où les constats et les processus sont envisagés de façon imbriquée.

D'autre part, l'absence de ségrégation résidentielle marquée n'est pas synonyme d'insertion dans la société d'accueil. À cet égard, sur le plan théorique et méthodologique, nous avons privilégié une approche longitudinale⁹, capable de rendre compte des processus de regroupement et de mise en place de réseaux sociaux, autres que ceux fondés exclusivement sur la proximité spatiale ou résidentielle envisagée de manière transversale. Tout au long de leur trajectoire résidentielle montréalaise, les immigrants latino-américains ont pu fréquenter des lieux à forte connotation latino-américaine. Cette fréquentation a été analysée dans le deuxième volet de notre recherche, celle qui porte sur les lieux de ressourcement.

Les immigrants n'ont pas nécessairement des parcours identiques, surtout lorsqu'on analyse leur processus d'insertion urbaine de manière longitudinale. L'étude de leur insertion urbaine comprend différentes dimensions impliquées dans leur parcours quotidien. Ces dimensions peuvent être comparées d'un individu à un autre (analyse transversale) et au fil des ans (analyse longitudinale), ce qui permet d'élaborer différents cas de figure. Bref, l'insertion sur un plan n'est pas synonyme d'insertion sur d'autres

⁸ Dansereau cite Pinçon-Charlot, M., E. Préteceille et P. Rendu, *Ségrégation urbaine*, Paris, Anthropos, 1986 ; ainsi que *Ségrégation spatiale, Actes du colloque de Rennes 16-17 mai 1978*, Paris, Plan Construction, 1979.

⁹ «Le raisonnement longitudinal relève du principe des histoires de vie, qui prennent en compte le sens que les personnes elles-mêmes accordent aux expériences qu'elles ont connues et au déroulement de leur propre existence» (Grafmeyer, 1994).

plans. Nous adoptons donc une perspective non assimilationniste, lorsque nous considérons les processus d'expression identitaire et d'identification ethnique.

1.7. Les itinéraires résidentiels : les trajectoires et les stratégies

Les chercheurs travaillant de façon systématique sur les trajectoires utilisent habituellement les concepts de trajectoire (1) résidentielle, (2) familiale et (3) socio-professionnelle ou économique. Cette thèse de doctorat vise à identifier les caractéristiques des trajectoires résidentielles des immigrants latino-américains montréalais, arrivés au Québec avant les années 1990. L'analyse des trajectoires résidentielles s'avère un axe central de notre étude car elles sont révélatrices des processus d'insertion qui se déroulent sur le long terme. Les termes de trajectoire et de stratégie, d'histoire résidentielle ou encore d'itinéraire résidentiel apparaissent dans les travaux de différents auteurs. Ce que cette panoplie de concepts apporte par rapport à d'autres est, comme le mentionne Grafmeyer, la dimension «mobile» des individus, laquelle caractérise plusieurs dimensions de leur vie :

«La position occupée par chaque individu peut se modifier au cours du temps, de même que la configuration des liens qui l'unissent à d'autres individus. Cette mobilité peut être considérée dans ses diverses composantes (familiale, professionnelle, sociale, résidentielle). Mais elle doit s'entendre de façon plus générale comme capacité des êtres sociaux à redéfinir au cours de leur existence le sens des situations auxquelles ils se trouvent confrontés, et les enjeux qui leur importent. La biographie des citoyens n'est pas seulement une succession socialement réglée de positions dans le cycle de vie. Elle est souvent faite de ruptures dans les appartenances, de réorganisations des attitudes et des conduites, de changements d'espace de vie». (Grafmeyer, 1994:22).

Ce type d'approche accorde aux acteurs sociaux plus de marge de manœuvre que les approches rationnelles et structurelles. Elle permet aux acteurs sociaux de «prendre la parole» pour décrire et rendre compte de leurs parcours. Le terme de trajectoire suggère qu'une série donnée de positions successives n'est pas le simple fait du hasard mais s'enchaîne, au contraire, selon un ordre intelligible (Grafmeyer, 1994:66). Grafmeyer donne l'exemple du passage de la location à la propriété, en ajoutant que cela ne signifie pas pour autant que l'objectif soit directement défini par les acteurs sociaux concernés. L'explication se trouve, d'après lui, «au carrefour de logiques d'acteurs et de déterminants structurels» (Grafmeyer, 1994:68). L'itinéraire résidentiel constitue «la

succession des logements et des lieux de résidence d'un individu, d'un ménage, au cours de leur vie» (Cribier, 1989:42).

La notion de stratégie résidentielle se rapproche de celle de trajectoire résidentielle qui tient compte des marges de liberté des acteurs sociaux, lesquelles dépendent de leurs ressources et des contraintes objectives délimitant leur champ d'action (Grafmeyer, 1994). La notion de stratégie résidentielle rend compte des actions posés par les ménages dans un contexte de contraintes individuelles et collectives. L'hypothèse est que même dans des situations difficiles, les individus peuvent mobiliser des ressources afin de trouver des solutions, la mobilité étant vue comme une des possibilités. Le concept de stratégie accorde une importance première au rôle de l'individu dans la constitution du sens de ces pratiques et à sa compréhension.

Comme l'écrivent Dansereau et Navez-Bouchanine (1995), le concept de stratégie résidentielle s'appuie sur l'hypothèse que l'on a des raisons précises de choisir une stratégie en particulier même dans des situations difficiles et contraignantes. Battagliola (1984) définit le concept de stratégie comme un enchaînement de pratiques et de représentations adaptées à un but, sans que, pour autant, les sujets soient toujours complètement conscients de ces buts ni des moyens nécessaires pour les atteindre.

D'après Neyrand et Guillot (1988), ce qu'il est important de démêler, dans la complexité des trajectoires-logements et des trajectoires de vie décrites dans les récits biographiques, ce sont les éléments qui contribuent à la constitution de stratégies. La distinction entre stratégie et trajectoire réside dans le fait que la stratégie implique une certaine planification et une certaine projection dans l'avenir. La trajectoire, elle, permet de repérer les localisations successives sans qu'elles soient pour autant le fruit d'un processus réfléchi. Les chercheurs ne sont pas unanimes dans l'usage du terme trajectoire. Ainsi, Becker (1985) parle plutôt des carrières - désignant les facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre - que des trajectoires. Il y a tout un débat sur le degré de déterminisme de l'un ou l'autre de ces termes. Charbonneau (1995) est d'avis que :

«La notion de trajectoire symbolise, d'une certaine manière, la rencontre entre l'héritage que nous ont laissé des années de réflexion guidées par la recherche de déterminants à l'œuvre dans l'existence des individus et l'intérêt plus récent pour les stratégies individuelles en tant que reflet de la capacité de chacun

d'influencer durablement le parcours de sa propre vie. Le trajet est un chemin qu'on emprunte afin d'arriver à un objectif précis».

L'analyse des trajectoires résidentielles nous renseigne sur les volontés d'insertion dans un univers «immigrant» ou plus large, sur les ressources dont on dispose et que l'on mobilise, sur les motivations inhérentes aux déplacements successifs ainsi que sur l'intervention de contraintes et d'opportunités inhérentes au déroulement du processus d'insertion urbaine des populations. En outre, on peut établir un lien entre les trajectoires résidentielles et les trajectoires sociales des individus. À ce propos, les logements qu'ils occupent et qu'ils ont déjà occupés auparavant (dans le pays d'origine et dans le pays d'accueil) nous paraissent de bons indicateurs de leur trajectoire sociale, économique et migratoire plus large. Cela dit, l'attention portée au logement (qui peut s'exprimer par des conduites d'entretien ou d'appropriation) et l'importance accordée par les immigrants à l'accession à la propriété, par exemple, peuvent varier d'un groupe ethnoculturel à un autre¹⁰. L'on doit éviter de tomber dans le piège des modèles mécanistes où les trajectoires résidentielles seraient vues directement comme synonymes des trajectoires sociales ou des processus de mobilité sociale.

Les trajectoires et les stratégies (résidentielles, identitaires) contiennent une dimension dynamique. Tout cela participe du même courant ou conviction épistémologique qui renvoie à l'acteur et à l'idée d'une certaine marge de manœuvre. En outre, nous souscrivons au point de vue qui considère les «trajectoires de vie et les «trajectoires-logements» comme des éléments liés à la capacité individuelle à réagir aux éléments qui constituent sa propre histoire et qui vont déterminer le mode de réaction au contexte d'insertion sociale de chaque individu» (Neyrand et Guillot, 1988:210).

Bref, analyser les parcours et les trajectoires résidentiels c'est, au fond, comprendre «par quels ajustements une population rencontre son destin» (Samra et Finas, 1987).

¹⁰ Les recherches réalisées sur les communautés italienne et portugaise à Montréal et à Toronto montrent la valeur d'échange inhérente à l'énorme investissement effectué par ces groupes dans leurs logements et dans les secteurs où ils ont choisi de demeurer (Lavigne, 1987). D'autres recherches montrent l'importance des réseaux familiaux et du passage d'une mentalité centrée sur le provisoire à un enracinement dans la société montréalaise (Taschereau, 1987; Ramirez et Del Balso, 1980). D'autres recherches, réalisées en Angleterre, montrent que le passage vers l'achat du logement requiert que l'immigrant dispose non seulement des moyens matériels nécessaires mais surtout qu'il soit rendu à une étape où le *mythe du retour* typique des premières années d'établissement soit remplacé par une philosophie du *ici et maintenant* (Sarre, 1989). Ou encore, que les liens avec d'autres membres de leur milieu ethnique, à savoir des personnes liées au milieu de l'immobilier, soient davantage mobilisés (Fainella, 1986; Dansereau, 1988; Teixeira, 1994).

De surcroît, les trajectoires et les stratégies résidentielles peuvent donner lieu à des processus de concentration et de dispersion.

1.8. La territorialisation ethnique

La territorialisation ethnique est une appropriation de l'espace qui dépasse la sphère commerciale ou publique. Elle englobe aussi bien la sphère résidentielle (espaces privés ou semi-partagés avec d'autres) que les espaces publics (rues, places, parcs) du quartier où habitent les immigrants. Autrement dit, la territorialisation peut avoir lieu bien au delà du lieu de résidence.

Simon (1995) réfère au quartier parisien de Belleville en tant que territoire où plusieurs couches sociales et plusieurs groupes ethniques se côtoient dans un contexte précis, marqué par la rénovation urbaine. Il analyse la superposition sur un espace restreint de populations qui s'opposent par leurs pratiques sociales et culturelles, nécessitant de ce fait une organisation extrêmement complexe. Quant aux commerces ethniques, Simon identifie de grands secteurs, clairement identifiables, à savoir l'aire asiatique, le secteur des Juifs séfarades (notamment tunisiens) et la ville musulmane (avec des produits hallal) ainsi qu'une variété d'autres commerces (espagnols, africains, turcs, français). Les trois quarts des clients de ces commerces appartiennent au même groupe ethnique que le commerçant : on se trouve d'abord face à une forte endogamie commerciale. Avec le temps cette fermeture se dilue progressivement et une certaine perméabilité se développe.

Tarrius (1993) analyse les populations commerçantes internationales maghrébines du centre de Marseille en tant que formations économiques et territoriales transnationales. S'appuyant sur des tensions bipolaires entre mobilité et sédentarité, entre identité et altérité, il en arrive à suggérer un paradigme de la mobilité qui déborde les seules mobilités spatiales. Il décrit les migrants comme des êtres de mobilité, ce qui sur le plan commercial donne lieu à la mobilisation de nouveaux réseaux et à la création d'une nouvelle culture : «Il y a construction d'une nouvelle culture de la mobilité, en même temps que mise en place de nouveaux réseaux, et mise en jeu de formes de mobilités économiques, culturelles, professionnelles, qui ne se réduisent pas à la mobilité spatiale» (Tarrius, 1993:55). Il met en évidence la multi-localité des réseaux commerciaux immigrants, laquelle diffère de celle des espaces de centralité immigrée où se développent des activités commerciales qui continueront à attirer les

communautés, même après leur déterritorialisation résidentielle (Toubon et Messamah, 1991).

1.9. La visibilité et le marquage ethniques

Les enclaves ethniques, elles, expriment des dynamiques économiques et sociales, portées par certaines élites des communautés ethniques, qui se traduisent en termes urbains par une visibilité et un marquage ethnique des activités commerciales :

«Le marquage est une des formes que prend le processus «d'installation puis d'appropriation» d'un secteur urbain par une ou des communautés culturelles. Ces signes témoignent d'un sentiment de chez soi qui se démarque d'une attitude de retrait» (Germain et al. 1995:438).

Ces dynamiques expriment la consolidation et la mobilisation des réseaux sociaux et ethniques. Les activités dans les enclaves peuvent être plus ou moins visibles car il peut s'agir de commerces qui ne réalisent pas des activités destinées au public ou qui seraient difficilement identifiables à un seul groupe ethnique ou culturel.

La visibilité et le marquage ethniques rejoignent également la problématique de l'espace public. Lorsque le marquage et la visibilité sont le fait de populations particulières on peut même assister à une appropriation exclusive, voire à une sorte de «privatisation» de certains espaces publics ou semi-publics.

1.10. Commerces et réseaux ethniques : des lieux de rassemblement ou de ressourcement

En utilisant l'adjectif étranger ou ethnique les chercheurs renvoient un commerce à la spécificité sociologique de l'origine du commerçant car la caractéristique de ces commerces est d'être tenue par des individus se réclamant d'un groupe ethnique spécifique (Raulin, 1987, 1990). Plusieurs auteurs d'expression française abordent les commerces ethniques notamment sur le plan économique (Ma Mung, 1996 ; Ma Mung et Guillon, 1986). Ma Mung (1996) analyse les relations économiques au sein du milieu des gens d'affaires ethniques et s'interroge sur les raisons qui mènent à choisir un partenaire économique ethnique. Pour lui, un commerce ethnique désigne l'activité pratiquée par des personnes qui utilisent et s'appuient sur des réseaux ethniques sur le plan du financement, de l'approvisionnement, du recrutement du personnel et parfois même sur celui de l'achalandage lorsque ce commerce vise en premier lieu comme clientèle la communauté dont est issu le commerçant.

Après nous être interrogés sur la pertinence du concept d'enclave ethnique dans le cas de Montréal nous préférons parler de lieux de rassemblement ou de ressourcement ethnique car, d'après nous, la figure de l'enclave ethnique réfère à des pratiques d'emploi paternalistes fondées sur l'appartenance ethnique des individus. Lorsqu'on parle de lieux de ressourcement ethnique on embrasse plus large car on dépasse le domaine économique et d'emploi pour rejoindre des pratiques de socialisation et d'usage d'établissements ethniques ainsi que la dimension symbolique accordée par les immigrants à ces lieux.

Juteau et Paré (1997) ont étudié l'entrepreneuriat ethnique dans le quartier montréalais de Côtes-des-Neiges, plus spécifiquement dans le secteur Victoria-Van Horne, en s'inspirant des travaux de Waldinger et al. (1990). Germain et Séguin (1993) nous rappellent que, pour Remy (1990), une enclave est un quartier fondateur, un lieu d'articulation de deux univers, où l'immigrant revient périodiquement et où se construit une réalité de l'entre-deux dont le rayonnement dépasse parfois les frontières de la ville et qui s'avère assez utile en matière d'insertion et d'accueil¹¹. D'après Germain et Séguin (1993), elles contiennent des institutions et des réseaux dont l'efficacité et la portée s'étendent bien au-delà de la phase de transition où l'immigrant redéfinit ses rapports au pays d'origine et au pays d'accueil. Ces auteurs réfèrent à Taboada-Leonetti (1984) qui considère que l'enclave peut permettre l'éclosion d'un certain pouvoir politique. Germain et Séguin notent qu'on reproche à l'enclave d'entraver les occasions d'échanges interculturels, qu'elle tend à retarder le moment de la confrontation avec les valeurs et modèles de la société d'accueil, qu'elle interpose un espace social entre l'immigrant et la société d'accueil, et enfin, que son dynamisme retarde l'éclosion de relations d'échange entre groupes ethniques et autochtones.

L'enclave ethnique se caractérise par un grand nombre de services et d'activités destinées à un groupe ethnique, tout au moins à son origine, bien que plus tard ces activités puissent desservir une clientèle plus large. Le mécanisme social à l'œuvre ici prend la forme d'une obligation de réciprocité, doublée d'une solidarité ethnique, qui dépasse le cadre des rapports contractuels inhérents aux transactions économiques. En effet, les rapports entre employeurs et employés dans l'économie d'enclave ont tendance à dépasser le cadre des relations contractuelles. En outre, pour ce qui à trait

¹¹ Dans cette panoplie de termes il y a aussi la zone d'accueil (ou «*reception area*» en anglais).

aux immigrants plus démunis, ayant besoin d'un emploi et n'étant pas en mesure d'accéder à des emplois en dehors de l'économie d'enclave, ils risquent de demeurer captifs en tant que main-d'œuvre ethnique.

Portes et Sensenbrenner (1993) et Portes et Rumbaut (1996) réfèrent à la solidarité au sein du milieu ethnique et à la confiance à respecter que l'on applique aux dynamiques d'entrepreneuriat ethnique, qui peut être liée à une sorte de confinement dans le pays d'accueil, leur empêchant de s'insérer dans la société plus globale, se retrouvant dans des milieux ethniques portés à développer ce genre de solidarité. Portes et Sensenbrenner affirment que les moyens de communication (journaux d'information et d'annonces, radios et chaînes de télévision) dont la communauté et l'enclave ethnique se dotent, servent à informer, à sanctionner et à contrôler¹². En outre, ils constatent l'existence d'une sorte de nivellement vers le bas que le groupe ethnique exerce à l'encontre des efforts de mobilité individuelle. Une forme de pression des entrepreneurs visant à garder les membres opprimés du groupe, au même niveau que leurs pairs. D'ailleurs, un même comportement peut avoir des significations fort différentes selon le quartier et la ville où il a lieu. Par exemple, l'utilisation de la langue espagnole à Miami et dans le quartier new-yorkais du Bronx montre que, dans ce dernier, passer à l'anglais et angliciser son nom est un signe que l'individu en question aspire à quitter sa communauté ethnique et à améliorer son niveau de vie. Par contre, à Miami, d'après Portes et Sensenbrenner, ce même comportement entraînerait l'exclusion des réseaux d'affaires de l'enclave ethnique et des possibilités remarquables de mobilité qu'elle peut offrir.

Pour Jaret (1991), les enclaves ethniques sont des secteurs où se concentre un groupe ethnique sur le plan résidentiel, des affaires et des institutions dont il se dote. Il rappelle le fait que les chercheurs ne sont pas d'accord lorsqu'ils essaient de définir, de façon opérationnelle, l'enclave ethnique et surtout qu'ils ne sont pas encore arrivés à un consensus sur sa signification. Selon lui, bien que les enclaves soient des structures sociales d'une grande importance économique et culturelle, les chercheurs sont en désaccord avec le sens que prend cet impact. Son analyse montre bien les contraintes et les avantages liés à l'implantation des enclaves ethniques. Ainsi, il cite Hirschman et

¹² Ils citent le cas des médias en langue espagnole des latinos résidant au Sud de la Floride (Forment, 1989) qui constituent une sorte de censure virtuelle.

Wong (1984:603), qui insistent sur les contraintes liées aux enclaves lorsqu'ils soulignent, par exemple, que les enclaves du Chinatown constituent des handicaps économiques qui relèguent les immigrants dans des emplois mal payés. À l'inverse, Jaret réfère à Portes et à Manning (1986:53) qui décrivent l'enclave comme une opportunité, un tremplin pour le groupe ethnique vers une mobilité sociale et économique très rapide.

L'opposition entre l'opportunité et la contrainte liée à l'enclave ethnique a été aussi mise de l'avant dans l'analyse de Wallace (1989). Il étudie la concentration résidentielle des nouveaux immigrants centre-américains dans la région de la baie San Francisco, concentration qui représenterait, à son avis, autant de contraintes que d'avantages. Cette concentration exceptionnelle d'immigrants centre-américains dans le district de Mission, constitue un noyau résidentiel et social pour de multiples nationalités latino-américaines. Les immigrants originaires du Salvador, du Nicaragua, du Guatemala, du Mexique et d'autres nations latino-américaines vivent ensemble et partagent les mêmes institutions d'entraide. Ceci signifie qu'à Mission, la concentration résidentielle fait que l'on perçoit les latinos comme un groupe homogène. Cette perception globale du groupe empêche, d'après les élites économiques et politiques urbaines interviewées par Wallace, l'apparition de distinctions pouvant donner lieu à des établissements latinos nationaux.

Aux yeux de Wallace, le fait que les immigrants centre-américains se perdent dans un mélange indifférencié sur le plan national, par rapport aux Mexicains, clairement identifiés, affaiblit le potentiel que possède le groupe des immigrants centre-américains de développer une meilleure économie de marché d'enclave. De manière générale, d'après cet auteur, la concentration résidentielle des immigrants mexicains et centre-américains de la région de San Francisco limite, à long terme, leurs possibilités d'avancement dans la société américaine.

Cela dit, selon Wallace, la concentration résidentielle fournit tout de même un marché de biens, de services et d'activités culturelles. Parmi ces services figurent un grand nombre de restaurants spécialisés en cuisine nationale, de compagnies aériennes offrant des liens directs entre l'Amérique centrale et la ville de San Francisco, d'émissions de radio et de télévision et de journaux publiés en espagnol. Dans le même sens, les églises, les centres d'aide à l'emploi, les affaires gérées par des immigrants latino-américains et les organisations dont les services sont destinés spécialement à la population

hispanophone contribuent à créer un environnement hispanophone, grâce auquel les immigrants centre-américains peuvent s'établir en Californie sans avoir à entrer directement en contact avec le groupe anglophone dominant. Ce type d'établissements mène, d'après Wallace, à la constitution d'une identité latino. Ainsi, l'enclave ethnique, comme d'ailleurs d'autres sortes de manifestations de la spécificité ethnique, comporte des effets favorables et défavorables pour ses membres.

1.11. Les lieux de rassemblement et de ressourcement latino-américains montréalais

L'analyse de la participation à des activités hispanophones et l'usage des établissements à caractère latino par les immigrants constituent un élément central de notre recherche, mais, les études portant sur les enclaves ethniques s'avèrent en quelque sorte éloignées de notre approche et du contexte latino-américain montréalais. Le terme d'enclave ethnique, malgré certains aspects utiles, nous apparaît davantage pertinent lorsqu'on s'intéresse particulièrement à l'insertion économique des immigrants, ce qui n'est pas l'objectif de notre thèse. Nous n'avons pas priorisé, non plus, la problématique des lieux de ressourcement envisagés comme des espaces publics ou semi-publics.

Le terme de lieux de ressourcement est plus adapté à notre démarche théorique et empirique car nous accordons davantage d'importance au rôle symbolique des lieux à saveur latino-américaine, fréquentés de manière récurrente par ces immigrants, qu'à leur aspect économique, mais, notre choix ne veut pas nier l'existence passée ou actuelle des enclaves ethniques à Montréal. De ce fait nous avons identifié, à notre tour, les commerces ethniques et les lieux de culte comme des lieux de rassemblement ou de ressourcement symbolique plutôt que comme des activités susceptibles de participer d'une économie d'enclave ethnique telle que définie par les chercheurs. Nous avons privilégié une autre approche, fondée sur le point de vue des clients de ces établissements plutôt que sur le point de vue des producteurs, comme on le fait habituellement dans les recherches portant sur les enclaves ethniques.

Le travail de terrain réalisé nous a permis d'identifier deux types majeurs d'établissements ethniques pouvant agir comme des lieux de rassemblement ou de ressourcement symbolique, incorporés dans la vie plus ou moins quotidienne des immigrants latino-américains montréalais interviewés : les commerces ethniques et les lieux de culte. Les immigrants réfèrent aux commerces ethniques comme à des lieux

d'achat ou d'approvisionnement ou aux lieux de culte comme à des espaces de prière, mais, ces lieux jouent un rôle fonctionnel et symbolique. Ils s'avèrent emblématiques et significatifs pour les immigrants car leur fréquentation les rattache à leur pays d'origine et au milieu latino-américain montréalais.

Les commerces ethniques et les lieux de culte latino-américains envisagés comme des lieux de rassemblement ou de ressourcement permettent de raviver, de raffermir et de recréer des liens avec le pays natal et avec les compatriotes sur place, du même pays ou d'autres pays d'Amérique latine. Les modalités de fréquentation de ces établissements à différents étapes de leur trajectoire résidentielle constitue, à notre avis, un indicateur des processus de rapprochement ou de distanciation déployés par les immigrants vis-à-vis de leur groupe d'origine.

L'importance relative accordée par eux aux lieux de rassemblement ou de ressourcement ethniques nous paraît un élément important de la manière dont ils vivent leur insertion et leur parcours urbain. Les lieux de loisir, à eux seuls, constituent un pan important pour le rassemblement ou le ressourcement symbolique (cafés, restaurants, locaux des associations culturelles et folkloriques, terrains de jeux, discothèques), mais, nous avons choisi de centrer notre analyse sur les commerces et les lieux de culte lesquels illustrent l'existence de réseaux économiques mais aussi d'entraide, de sociabilité ou de contrôle social dont il importe d'analyser les dynamiques. Ces dynamiques dépassent l'approche spatiale territorialisée et se fondent sur les relations sociales établies entre les acteurs sociaux, comme l'ont montré, entre autres, Wellman et Leighton (1981) dans leurs études sur les réseaux.

La fréquentation des lieux de rassemblement peut faire partie de la routinisation et de la nature réursive de la vie sociale (Giddens, 1987:2)¹³. Cette routinisation éventuelle, qui se déroule en espagnol, convient à ceux qui parlent à peine le français ou ceux qui ont envie de se retrouver dans une ambiance qui leur rappelle leurs origines latino-américaines¹⁴. Certes, ces lieux de ressourcement ethniques permettent le déroulement du quotidien en espagnol. Toutefois, le fait que ces activités aient lieu dans des

¹³ «La routinisation est essentielle aux mécanismes psychologiques qui assurent le maintien d'un sentiment de confiance, une sécurité ontologique dans les activités quotidiennes de la vie sociale» (Giddens, 1987).

¹⁴ Quelques immigrants sont illettrés dans leur propre langue maternelle ce qui rend encore plus difficile pour eux l'apprentissage d'une langue étrangère. C'est pourquoi leurs journaux contiennent un grand nombre d'images.

quartiers souvent éloignés des lieux de résidence nous empêche de les concevoir comme des activités quotidiennes. Il s'agit surtout, en réalité, d'activités à caractère exceptionnel qui ont lieu avec une fréquence qui varie d'un individu ou d'un ménage à un autre. En outre, il ne s'agit pas toujours de lieux exclusifs mais de lieux caractérisés par la proximité immédiate d'autres groupes (Italiens, Vietnamiens, Québécois francophones).

1.12. L'identité et l'identification ethnique

L'étude de l'expression identitaire et des processus d'identification ethniques des immigrants s'est répandue depuis le déclin de la théorie assimilationniste. L'assimilation serait en quelque sorte incompatible avec la perpétuation de l'expression identitaire des migrants aux yeux des tenants du melting pot; ces derniers avaient imaginé que de ce brassage naîtrait une nouvelle société qui ne serait pas que la somme des différents groupes présents mais quelque chose d'autre, une sorte de société hybride, métisse. Toutefois, et bien que le cosmopolisme des grandes villes actuelles ne cesse de se déployer - avec la mise en scène des espaces ethniques fondés sur des coutumes traditionnelles mais recréés de nouveau à l'étranger - ce que les assimilationnistes n'avaient guère prévu est l'apparition de mobilisations et de revendications liées à la perpétuation des traits spécifiques des migrants : «En somme, ces identités (des immigrants) résultent de stratégies flexibles mobilisant, selon les circonstances, des ressources symboliques orientées tantôt vers l'assimilation, tantôt vers la distinction» (Vieillard-Baron, 1999:452).

L'expression identitaire et l'identification ethnique des immigrants sont des constructions individuelles et collectives : les comportements individuels sont en partie sociaux car l'individu acquiert ses modes de comportement en société. L'identité individuelle a un caractère davantage subjectif alors que les identités collectives sont associées, elles, à des revendications collectives, comme le désir de perpétuer des traits culturels spécifiques capables de mobiliser des dispositifs politiques et économiques.

Martiniello (1995) suggère qu'il faut peut-être raisonner en termes d'identification ethnique plutôt que d'identité ethnique, ce qui mène à établir une distinction entre appartenance ethnique et choix identitaire. En effet, on ne peut pas estimer a priori que tout immigrant, au niveau individuel, s'identifie nécessairement avec son groupe d'origine. D'ailleurs, le terme groupe d'origine a plusieurs acceptions. D'une part, la

société du pays de naissance : ses valeurs, ses coutumes, son histoire et son folklore. D'autre part, l'échantillon qui se trouve sur place dans le pays d'accueil¹⁵.

L'identification de l'immigrant avec l'ensemble de ses compatriotes ne va pas toujours de soi : «Tous les acteurs ne se fondent pas dans son moule» (Lahire, 1998:21), mais, provenir d'un même village ou appartenir à un même réseau familial ou d'amis contribue à la consolidation de liens lesquels vont se raffermir par des mariages ou par la création de clubs ou d'associations d'entraide ou, au contraire, vont se dissoudre au fil du temps.

Le type de société d'origine, les raisons ayant mené l'immigrant à quitter son pays ainsi que les caractéristiques de l'échantillon sur place ont une influence sur l'individu de telle sorte que ce dernier sera plus ou moins porté à s'identifier ou à demeurer identifié à ses compatriotes au cours de son parcours migratoire. La société d'accueil véhicule une représentation sociale du groupe d'immigrants qu'elle accole en quelque sorte à chacun de ses membres, ce qui, quoique légitime, peut s'avérer un exercice qui ne laisse pas à l'individu la liberté de décider lui-même de son positionnement par rapport à son groupe d'origine.

L'identité et le processus d'identification avec le groupe d'origine et avec d'autres groupes ethniques présents dans les milieux d'accueil évoluent avec le temps. L'identité à l'origine n'exclut donc pas une certaine identification avec d'autres groupes. Le partage d'un même espace de vie (immeuble, quartier, lieu de travail) contribue souvent au développement de liens ou de signes de reconnaissance avec des membres d'autres groupes ethniques. De même, l'image que les autres se font de l'immigrant et de son groupe de pairs évolue au fil du temps. L'observation de pratiques et le tissage de liens servent à vérifier ou à démystifier certains préjugés.

Hollinger (1995) préfère le concept de l'affiliation à celui de l'identité, renvoyant ainsi à une posture qu'il qualifie de post-ethnique, selon laquelle l'affiliation fondée sur une ascendance commune serait plus volontaire que prescrite¹⁶ (Hollinger, 1995:19). Waters (1990), a étudié le choix d'une identité par le biais des réponses aux recensements successifs de population chez des individus ayant des ancêtres étrangers¹⁷. Elle montre que, d'un recensement à un autre, les individus semblent changer d'identité. Dans son

¹⁵ D'autres vont s'identifier davantage à leurs compatriotes également en dehors du pays d'origine, ce qui mène au concept de diaspora.

¹⁶ En anglais «affiliation on the basis of shared descent would be more voluntary than prescribed».

¹⁷ Ce phénomène, étudié par Waters aux États-Unis, semble se produire également au Canada.

étude elle réfère au concept d'identification symbolique (symbolic identification), selon lequel l'ethnicité serait devenue une identité subjective.

Camilleri et al (1990) abordent l'identité en faisant ressortir son caractère dynamique : «Chaque individu (et chaque groupe) peut disposer, successivement ou même simultanément, de plusieurs identités dont la matérialisation dépend du contexte historique, social et culturel où il se trouve» (Camilleri et al., 1990:18). Influencés par le courant interactionniste ils conçoivent les identités sous l'angle de stratégies identitaires justement pour souligner leur caractère relationnel et dynamique (Camilleri, 1990:20). Ces auteurs font appel aux précurseurs dans ce domaine comme Festinger (1954) lequel considère que le sujet est amené à se comparer à autrui, cherchant à saisir ressemblances et différences de façon à se situer et à s'évaluer par rapport au consensus social qui l'entoure. Camilleri et al. (1990) arrivent à un consensus théorique concernant l'identité : ils l'envisagent comme le produit d'un processus qui intègre les différentes expériences de l'individu au long de sa vie. L'interaction et les stratégies identitaires auraient une grande importance sur la genèse et la dynamique de l'identité, laquelle a un caractère multidimensionnel et structuré. Malgré ce caractère mouvant, suivant les situations, et changeant dans le temps, le sujet garde une conscience de son unité et de sa continuité, de même qu'il est reconnu par les autres comme étant lui-même. L'idée que les individus et les groupes ont une certaine capacité d'action sur le choix de leurs groupes d'appartenance et de référence, c'est-à-dire sur une part de la définition de soi n'est pas neuve ; elle aurait déjà, selon eux, été esquissée auparavant par Tap (1979, 1988) qui évoque explicitement, sous le terme de stratégie, la marge de manœuvre des acteurs sociaux face aux clivages sociaux et aux contradictions institutionnelles.

Kastersztein (1990) parle des «identités circonstancielles» (Kastersztein, 1981). Selon Kastersztein, la structure identitaire n'est évidemment pas d'une plasticité totale, ce qui entraînerait la confusion psychologique ou sociologique. Il existe un «noyau dur» relativement stable des caractéristiques identitaires. D'après lui, les difficultés qu'éprouvent les individus ou les groupes à se redéfinir dans un contexte culturel nouveau en sont la preuve. Une des stratégies essentielles pour l'acteur est, d'après lui, la reconnaissance de son existence au niveau de son milieu urbain. Ce qui implique à la fois que le système lui reconnaisse son appartenance et une place spécifique et qu'il ressente subjectivement cette reconnaissance.

Pour Taboada-Leonetti (1990), l'identité a un double statut théorique. L'identité est essentiellement un «sentiment d'être» par lequel un individu éprouve qu'il est un moi, différent des autres. Selon elle, cette formule simple exprime la double appartenance théorique de l'identité : il s'agit d'un fait de conscience, subjectif, donc individuel, et relevant du champ de la psychologie, mais il se situe aussi dans le rapport à l'autre, dans l'interactif, et donc dans le champ de la sociologie. D'après Taboada-Leonetti, il n'y a que des identités en situation, produites par les interactions. Elle est d'avis que la stratégie identitaire comporte une certaine liberté des acteurs et postule que les acteurs sont capables d'agir sur leur propre définition de soi. Selon Taboada-Leonetti, les minorités et les identités minoritaires sont produites en partie par le regard de l'autre, du majoritaire, et dans le cadre des relations entre majoritaires et minoritaires qui s'établissent. Quant aux processus stratégiques, à leurs enjeux et tactiques, il faut donc comprendre, selon elle, qu'un même acteur puisse faire appel à différents types de stratégie identitaire, successivement dans le temps, ou synchroniquement, en fonction de l'enjeu qui est en cause.

La seule nuance que nous introduirions à l'article de Taboada-Leonetti serait liée à sa définition de l'autre. La figure de cet autre majoritaire, dans le cas d'une ville plurielle comme Montréal, peut prendre des acceptions différents : un Québécois francophone du quartier Plateau Mont-Royal, un Italien de Saint-Léonard ou encore un Québécois anglophone de Westmount, les trois pouvant avoir un effet d'autre majoritaire sur le migrant, selon le quartier ou le milieu d'accueil. Toutefois, pour suivre ce même raisonnement, l'Italien de Saint-Léonard ne sera probablement pas connoté aussi majoritaire que le(s) peuple(s) fondateurs.

La question de la majorité unitaire ou composite et l'influence du milieu linguistique francophone dans la sphère locale et provinciale ou anglophone sur la sphère canadienne, joue dans la manière dont les immigrants seront portés à décliner leur identité. À la dualité identitaire existant entre l'appartenance au pays d'origine et au pays d'accueil se juxtapose la dualité spécifique du contexte politique et social local du Québec vis-à-vis du Canada. En outre, dans une ville plurielle, comme Montréal, établir une différence entre un autre majoritaire ou minoritaire sur le plan des échanges interpersonnels, surtout dans des quartiers à forte présence immigrante, s'avère une tâche complexe.

Dans la définition de l'identité des immigrants, il compte le type de lien qu'ils établissent avec d'autres et la qualité de ces rapports aussi bien que l'importance démographique du groupe auquel appartiennent ces autres. Dans le cas précis de notre recherche nous avons considéré cet autre comme un Québécois francophone ou anglophone, comme un compatriote latino-américain, comme un latino-américain d'un autre pays ou comme un immigrant d'une autre origine ethnique. Ceci permet d'insérer autant un autre majoritaire que minoritaire dans les types de liens que les immigrants sont susceptibles d'entretenir.

Selon Camilleri (1990), pour un individu, son identité c'est ce qui est son moi, l'identité se confondant avec ce qui, en nous, demeure le même, comme le résultat du changement dans la continuité (Camilleri, 1980). Les individus, pas plus que les groupes, selon Camilleri, ne sont libres d'affirmer unilatéralement cette identité. Dans cette interaction avec le social ils ont affaire à des conduites par lesquelles autrui leur attribue lui-même des caractères en même temps que de la valeur : c'est-à-dire à des identités prescrites. Ils réagiront ainsi diversement à l'écart qu'ils pourront découvrir entre les caractéristiques qui leur sont attribuées par d'autres et celles qu'ils s'attribuent eux-mêmes.

Les manières dont les immigrants perçoivent leur insertion urbaine en termes d'identité, d'affiliation ou d'identification, autrement dit, en termes de positionnement individuel ou de groupe par rapport aux autres nous paraît importante. Il existe une différence entre l'identité et l'identification. L'identité peut être exprimée, entre autres, par rapport au pays d'origine ou par rapport au pays de résidence. L'identification peut se développer avec d'autres groupes ethniques en coprésence. Pour Elbaz (1996), l'identité et l'identification sont également liées, l'identité se construisant comme suit : «L'identité se construit grâce à des identifications et des liens, des distinctions et des ressemblances, un dedans et un dehors, la durée et le changement, un besoin d'authenticité et de reconnaissance» (Elbaz, 1996:8).

Cette différenciation rejoint l'idée que l'individu est complexe, pluriel, et que l'unicité du moi ne va pas de soi. Lahire (1998), remémorant les travaux de Halbwachs, revendique l'homme pluriel, les appartenances multiples des acteurs individuels, leurs socialisations successives ou simultanées dans des groupes variés et la pluralité des points de vue qu'ils peuvent mobiliser (Lahire, 1998:14). Par exemple, se définir comme ayant une identité canadienne ne signifie pas que le groupe avec lequel l'immigrant s'identifie

davantage et avec lequel il développe le plus de rapport est celui des Canadiens. Il se peut que l'identification et que l'identité soient mobilisées différemment, autrement dit que l'on définisse une identité et une identification distinctes. Toutefois, nous croyons que les processus qui sont à la base de la construction de l'identité et des processus d'identification sont imbriqués. Cette imbrication est décrite par Charles Taylor (1998) comme une sorte d'horizon encadré au sein duquel l'individu s'oriente et prend position :

«Savoir qui je suis implique que je sache où je me situe. Mon identité se définit par les engagements et les identifications qui déterminent le cadre ou l'horizon à l'intérieur duquel je peux essayer de juger cas par cas ce qui est bien ou valable, ce qu'il convient de faire, ce que j'accepte ou ce à quoi je m'oppose. En d'autres mots, mon identité est l'horizon à l'intérieur duquel je peux prendre position» (Taylor, 1998:46).

Cet horizon à l'intérieur duquel l'individu peut prendre position, auquel réfère Taylor, se rapproche des idées développées par Lahire (1998) lorsqu'il remet en question l'unicité et l'invariabilité des acteurs sociaux. De nouveau, l'idée du noyau dur, de constance et de continuité, coexiste avec l'idée du changement. Lahire réfère aux caméléons qui changent d'opinions et de comportement en fonction de leur interlocuteur et de la situation (Lahire, 1998:23-24). Il cite à ce propos les idées de Goffman remettant en question l'identité personnelle invariable et les réflexions de Montaigne sur l'être humain caméléon¹⁸. La figure de l'acteur individuel ayant des caractéristiques hétérogènes et dans certains cas opposées et contradictoires est ainsi mise de l'avant (Lahire, 1998:35). L'acteur individuel possède, selon Lahire, paraphrasant Bourdieu, des répertoires et des schémas d'action qu'il organise selon ses expériences organisatrices (Lahire, 1998:42). Au sein de cette dichotomie existant entre ce qui change et ce qui demeure essentiellement pareil, pour Taylor, l'identité joue un rôle d'orientation, de guide :

«L'identité est ce à quoi on doit allégeance, ce qu'on peut perdre, abandonner si nécessaire. (...) nous pouvons comprendre qu'elle ne joue qu'un rôle d'orientation, qu'elle ne nous fournit le cadre à l'intérieur duquel les choses ont du sens pour nous qu'en vertu des distinctions qualitatives qu'elle comporte. (...)

¹⁸ «Notre façon ordinaire, c'est d'aller après les inclinations de notre appétit, à gauche, à droite, à dextre, contremont, contrebas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons, et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où il couche» (cité par Lahire, 1998 : 17).

Notre identité est ce qui nous permet de définir ce qui importe ou non pour nous» (Taylor, 1998:49).

Taylor insiste notamment sur le caractère complexe et pluridimensionnel de nos identités, auxquelles il réfère au pluriel :

«Nous sommes tous définis par ce que nous considérons comme des engagements universellement valables (être catholique ou anarchiste, (...)) et aussi par ce que nous considérons comme des identifications particulières (être Arménien ou Québécois). Nous définissons souvent notre identité uniquement par l'une de ces identifications, parce qu'elle est la plus visible ou qu'elle est contestée. Mais, en fait, notre identité est plus profonde et bien plus complexe que toutes les formulations que nous pouvons en donner» (Taylor, 1998:48).

Taylor lie l'identité au multiculturalisme et à ce qu'il appelle la politique de la reconnaissance. Selon lui, ce qui est nouveau dans la politique de la reconnaissance est son caractère explicite. L'explicitation des traits identitaires dépend des choix réalisés par les acteurs. Selon Wieviorka (1996), le multiculturalisme fondé sur la simple perpétuation de l'identité, l'idée d'une identité immuable n'existe pas :

«(...) la différence culturelle, y compris pour les groupes les plus apparemment installés dans une définition immuable de leur identité, est changement, et non simplement perpétuation. C'est une illusion de la croire complètement figée, et plus encore de promouvoir des politiques destinées à assurer la reproduction à l'identique d'une culture minoritaire» (Wieviorka, 1996:21).

1.13. Le choix entre visibilité et invisibilité¹⁹

L'individu est en mesure de choisir s'il désire continuer à s'identifier ou non à son groupe d'origine, ce qui va l'amener à se distancier ou à se rapprocher des institutions créées sur place, et à se rendre visible ou invisible en tant qu'individu ethnique²⁰. Les associations créées sur place par les immigrants Latinos véhiculent une image du groupe et canalisent en quelque sorte les choix identitaires des individus qui en font partie par le biais de l'espace associatif. Concernant l'identité des immigrants, Oriol

¹⁹ Notre conception de la visibilité ou de l'invisibilité n'a rien à voir avec le terme de *minorité visible* ayant été répandu par les institutions fédérales canadiennes et qui porte sur les traits physiques des immigrants.

²⁰ Parfois, cette distanciation se reflète dans des changements de religion, de langue d'usage, ce qui permet *d'échapper* en quelque sorte à la pression des pairs, ou tout simplement de rencontrer de nouvelles personnes appartenant à d'autres sphères culturelles.

(1995) croit que les individus ont besoin d'une identité pour mettre de l'ordre dans leur vie quoique celle-ci peut tendre à recréer une culture qui n'aura qu'un rapport lointain avec leur identité première. D'après lui, l'identité peut aussi permettre à des sujets de relier l'ordre de leurs choix à la trame d'un destin collectif.

Le choix identitaire des immigrants ne doit pas être envisagé comme exclusif ou unique, à savoir que l'individu ne sera en mesure de décliner qu'une seule identité. L'existence des processus d'identifications multiples doit également être considérée comme un choix identitaire précis qui n'exclut pas la coexistence de plusieurs appartenances identitaires. Ces choix multiples montrent l'élargissement de l'éventail identitaire auquel l'immigrant va éventuellement puiser. L'expression de ces choix varie selon les situations et au fil des ans tout au long du parcours migratoire et identitaire. En outre, ces choix s'insèrent aussi dans des stratégies de visibilité et d'invisibilité.

L'identification choisie peut être le fait du groupe social ou des familles appartenant à une communauté différenciée. L'identification peut évoluer dans le temps comme dans le cas des Italiens qui, à Montréal, ont choisi de s'identifier à la langue anglaise ou à la langue française, selon la période. Ces processus d'identification dépendront en grande partie, entre autres, de l'intention de s'installer définitivement dans le milieu environnant, de l'expérience vécue sur place dans les rapports avec des compatriotes et avec des personnes appartenant aux milieux d'accueil. Il ne faut pas considérer les expressions identitaires comme des phénomènes de pathologie sociale, d'autant plus que «la revendication de la spécificité des appartenances apparaît désormais comme un des modes fondamentaux du développement ordonné des relations entre groupes sociaux» (Oriol, 1985:178-179).

D'après Wieviorka (1996:50), une sorte de triangulation permet à l'acteur de circuler dans un espace balisé par trois pôles : son identité, sa participation à la vie sociale et sa capacité à être maître de son expérience personnelle, de son existence et de ses choix. Martuccelli (1996:80-81) est d'avis qu'il n'y a pas de continuité entre les identités revendiquées à travers l'action collective et les identités vécues au quotidien.

La manière dont les immigrants déclinent leur identité et développent des liens avec leur groupe d'origine et avec leurs milieux environnants constitue une des dimensions de leur processus d'insertion urbaine. Ces éléments, contribuent à des modalités de visibilité ou d'invisibilité urbaines des groupes ethniques. Toutefois, les groupes ne sont pas que ce que l'on voit d'eux : on ne peut les réduire ou les associer exclusivement à

leurs éléments les plus visibles. Cela est aussi vrai sur le plan individuel. Ce n'est pas parce qu'on perçoit quelqu'un, par exemple, en tant que Latino-Américain que l'immigrant lui-même sera porté à se figer dans sa définition de sa propre identité ou dans la manière dont il s'identifie en tant que Latino-Américain. Il se peut fort bien qu'il puise d'autres identifications le long de son parcours d'insertion. Dans notre cadre théorique, les termes de visibilité ou d'invisibilité réfèrent à la manière dont les immigrants se détachent (s'invisibilisent) ou demeurent rattachés à leur milieu ethnique, se rendant ainsi visibles tant aux yeux des membres de leur communauté qu'aux yeux des autres.

Plusieurs auteurs réfèrent au processus de visibilité/invisibilisation. Michel Oriol fait allusion aux jeunes adolescents français d'origine portugaise qui sembleraient s'invisibiliser. Bertheleu et Billion (1997) se penchent sur les familles Lao dans le quartier montréalais de Côtes-des-Neiges et Morin (1993) sur les aléas identitaires des Haïtiens de New York et de Montréal. D'après Morin «tout en assumant leur visibilité au sein de la société québécoise, les Haïtiens ne vont pas l'instrumentaliser pour en faire le fondement d'une identité noire» (1993:157). La recherche de Bertheleu et Billion montre une relative dispersion résidentielle agrémentée de quelques pôles de proximité, ce qui ressemble énormément aux résultats de notre propre travail de recherche sur la localisation résidentielle des Latino-Américains²¹. Ces auteurs réfèrent à l'invisibilité (c'est chacun chez soi) procurée par la pluriethnicité du quartier et qui préserve d'éventuelles discriminations ou conflits. Ils observent donc des stratégies d'invisibilisation à l'œuvre.

L'invisibilité d'un groupe est aussi révélatrice que son affichage ou que les phénomènes de marquage ethnique sur le plan résidentiel ou commercial. Quant à l'individu, il peut adopter des stratégies identitaires qui donnent lieu à des processus de visibilité et d'invisibilisation. Le manque de recherches sur les processus d'invisibilisation des immigrants nous a conduit à élaborer de nouveaux termes comme le camouflage et le caméléonage ethnique, deux processus d'invisibilisation qui s'enchevêtrent.

²¹ Ces auteurs considèrent inopportun de parler de *concentration ethnique*. D'après eux, les Laotiens habitent aussi en banlieue et dans des environnements pluriethniques où le voisinage, les institutions et les commerces qui les entourent reflètent une grande diversité ethnique.

1.14. Le camouflage et le caméléonage ethnique

Le camouflage ethnique constitue un processus d'invisibilisation désignant un comportement adopté afin de passer inaperçu, de se détacher ou de se protéger (par exemple de la pression du groupe de pairs), de marquer sa distance par rapport au groupe d'origine ou au groupe de pairs auquel on associe l'immigrant. Il s'agit de cacher sa spécificité vis-à-vis de l'autre. Cette distanciation, cette mise à distance, peut se manifester par une sorte de passivité ethnique, lorsque l'individu montre peu d'intérêt à s'allier à d'autres compatriotes pour participer aux activités du groupe, à vivre dans les mêmes secteurs ou à perpétuer des traditions du pays d'origine. En réalité on aura plutôt affaire à des processus de camouflage ethnique occasionnels pouvant coexister avec un certain intérêt pour les activités développées au sein du groupe d'origine.

Mis à part ce que le camouflage apporte au camouflé en termes de détachement, nous nous interrogeons sur les effets de cette distanciation vis-à-vis du groupe des compatriotes et de la société d'accueil. Le camouflage ethnique se manifeste lorsque l'individu ne s'identifie pas avec l'ensemble des groupes présents dans son entourage : le camouflage prend alors la forme d'un certain exil ou camouflage intérieur. Il peut apparaître également lorsque son groupe de pairs sur place (l'échantillon), le perçoit comme un camouflé, ce qui peut l'amener à se détacher de son groupe d'origine où à se voir marginalisé par eux.

Le camouflage ethnique peut permettre à l'individu d'établir un certain ordre dans son parcours, peut prendre de l'ampleur dans différentes dimensions de sa vie, mobilisant une stratégie d'identification au milieu d'accueil, par exemple à un groupe précis comme les Québécois francophones, à plusieurs groupes comme l'ensemble des immigrants, à la ville de Montréal ou à la société québécoise de manière générale. Ceci mène à un processus d'invisibilisation caractérisé par l'identification avec le milieu environnant et un certain mimétisme. Le camouflage constitue donc un processus de coupure ou d'isolement de l'immigrant par rapport à son groupe de pairs et mène au rapprochement des autres. Ce rapprochement serait seulement possible si ces autres montraient une certaine ouverture envers ces camouflés susceptibles de devenir des caméléons ethniques lorsqu'ils mobiliseraient davantage leur identification à l'autre de la société d'accueil que leur invisibilisation par rapport au groupe d'origine.

Le caméléonage ethnique, lui, constitue une autre modalité d'invisibilisation ethnique qui consiste à développer une stratégie d'identification avec le milieu d'accueil et qui

implique l'idée de volatilité. Dans le cas précis de Montréal nous avons privilégié une approche selon laquelle les immigrants ont la possibilité de choisir en quelque sorte à qui s'identifier dans ce milieu. Autrement dit, bien que nous sachions que le groupe majoritaire est le groupe Québécois francophone, nous ne l'avons pas défini comme le seul auquel les immigrants puissent éventuellement s'identifier. Selon nous, le migrant catégorise socialement les groupes ou les individus desquels il se sent le plus proche ou le plus éloigné, ce qui n'est pas seulement lié à leur statut de groupes ethniques majoritaires ou minoritaires.

La société d'accueil joue un rôle essentiel lorsque les immigrants montrent un désir de détachement de leur groupe d'origine ou de rattachement aux groupes qui véhiculent des caractéristiques de la société qu'ils découvrent sur place. Ce mouvement vers la société d'accueil fait appel aux processus de rapprochement ethniques lesquels facilitent, entre autres, les échanges sur le plan culturel et linguistique.

Bref, le camouflage ethnique implique un désir de passer inaperçu en tant qu'individu ethnique. Le caméléonage ethnique consiste à s'identifier ou à faire semblant de s'identifier à la société d'accueil et réfère à la capacité de changer rapidement d'identité selon le milieu ou l'interlocuteur. Le caméléonage ethnique peut caractériser des individus devenus cosmopolites, pour lesquels le sens d'appartenance à un seul pays ou groupe d'origine peut coexister avec un sens d'appartenance large. Cet élargissement peut aller de pair avec le camouflage ethnique dans le sens que le migrant peut éventuellement remplacer son identification avec son groupe d'origine par une identification à l'autre. Bien qu'en français le mot caméléon comporte une certaine connotation péjorative nous l'envisageons d'une manière positive, dans le sens d'une disposition à un mode de vie ouvert, pluraliste, cosmopolite et même universaliste. Le caméléon ethnique est, d'après nous, un individu possédant une capacité d'adaptation extrêmement développée, qui entraîne une ouverture, une porosité très forte vis-à-vis du milieu environnant.

Somme toute, en ce qui concerne le caméléonage ethnique, il s'agit d'un processus d'insertion dans les milieux d'accueil²², qui peut s'appliquer à quelques groupes ou

²² Les milieux d'accueil sont utilisés ici au sens le plus large possible du terme car on fait référence aux notions de cosmopolitisme et d'universalisme.

individus qui s'avèrent particulièrement adaptables à un nouvel environnement pouvant se traduire dans des processus d'enracinement urbain fort contrastés²³.

Hypothèses de travail

Nous visons à saisir dans quelle mesure les itinéraires résidentiels et la fréquentation des lieux ethniques par des ménages latino-américains montrent une tendance vers la dissolution dans l'espace urbain, vers la préservation du groupe ou vers la préservation des identités individuelles fondées sur l'appartenance ethnique ou sur l'appartenance à la société d'accueil.

Nous cherchons à comprendre comment les différents axes retenus (trajectoires résidentielles, lieux de ressourcement, identité exprimée par les immigrants) interagissent entre eux. Par exemple, nous cherchons à vérifier si les ménages qui cherchent à vivre près de leurs compatriotes tout au long de leur parcours résidentiel sont ceux qui fréquentent les lieux de ressourcement et qui définissent leur identité comme celle d'origine, ou bien si ceux qui sont détachés de leur milieu ethnique définissent leur identité comme très liée à leur vie actuelle au Québec.

Nous nous demandons, entre autre, si des trajectoires résidentielles convergentes avec celles d'autres compatriotes caractérisent des ménages qui fréquentent des lieux de rassemblement ou bien ceux qui s'en sont détachés ; si des trajectoires résidentielles peu semblables à celles d'autres ménages latino-américains constituent une expression d'un faible désir de rétention de l'identité nationale, si la fréquentation des lieux latinos sert de compensation à l'absence d'une communauté résidentielle clairement établie, ou encore si la trajectoire résidentielle tient compte de la présence d'autres compatriotes et des établissements latino-américains. Ces questionnements nous portent à analyser, tout d'abord séparément et ensuite dans leur ensemble, ces différents éléments. Nous allons donc analyser successivement les caractéristiques des itinéraires résidentiels parcourus par les ménages immigrants interviewés, le type de fréquentation des lieux ethniques et la manière dont les immigrants définissent leur identité propre. Les informations recueillies vont nous permettre d'analyser ensuite, dans leur ensemble, les caractéristiques spécifiques liées à la manière dont ces différents ménages ont vécu leur processus d'insertion urbaine à Montréal.

²³ Nous avons accordé une marge de manœuvre très large aux individus bien que nous soyons conscients que la société *freine* en quelque sorte cette flexibilité d'action.

Cette analyse va nous permettre de conclure si chacune de ces différentes dimensions (résidentielle, de sociabilité ethnique et identitaire) se caractérisent par des logiques qui leur sont propres ou bien si ces différentes dimensions constituent des volets d'une même logique d'insertion urbaine. Autrement dit, nous cherchons à saisir, par exemple, si la manière dont les ménages évoluent sur le plan résidentiel ou socialisent au sein de leur milieu ethnique s'avèrent des dimensions séparées dans leur processus d'insertion urbaine, ou bien si ces différents éléments participent d'une même logique d'insertion dans le milieu d'accueil. D'autre part, l'identité ethnique nous paraît aussi une dimension très importante afin de comprendre si les immigrants se sont approprié leur nouveau milieu de vie ou bien s'ils continuent à s'identifier davantage aux sociétés dans lesquelles ils sont nés.

Chapitre 2 : Profil de l'immigration latino-américaine à Montréal

Dans le recensement de 1996 aucun pays d'Amérique latine ne figure parmi les 10 principaux pays de naissance des immigrants établis à Montréal. La plupart des immigrants de la région métropolitaine de recensement de Montréal proviennent d'Italie (11,2 %), d'Haïti (avec 6,8 %), de France (6,7 %), du Liban (4,3 %), des États-Unis (4,1%), de Grèce (3,6%), du Vietnam (3,5%), du Portugal (3,4%), du Royaume-Uni (3,1%) et de Pologne (2,6%). En dépit du fait qu'aucun pays d'Amérique latine n'apparaît parmi les principaux fournisseurs de populations d'origine étrangère au Québec, l'ensemble des immigrants latino-américains s'avère plus important que le nombre d'immigrants en provenance de France ou d'Haïti.

Au Canada, l'immigration latino-américaine se caractérise en termes démographiques par une diversité nationale et par une hétérogénéité dans les caractéristiques socio-économiques des immigrants (Mata, 1986). La diversité des origines nationales et l'hétérogénéité des profils socio-économiques des ménages immigrants n'ont cessé de croître depuis les années 1970. Comparativement aux États-Unis, où le poids démographique des immigrants latino-américains est très important dans quelques États de l'ouest du pays (Californie, Texas) et où la concentration de communautés nationales spécifiques dans des grandes villes est très visible (Salvadoriens à Los Angeles, Cubains à Miami), l'immigration latino-américaine au Canada demeure peu importante statistiquement.

Plusieurs vagues, avec des flux d'immigration différents, ont été observées dans les grandes métropoles canadiennes. En gros, on a vu d'abord arriver des personnes originaires de l'Amérique du Sud et plus tard d'Amérique centrale. Leur répartition géographique indique qu'ils se trouvent dans différentes régions canadiennes.

Du total de 187 335 personnes originaires de l'Amérique latine (centrale et du Sud) recensées au Canada en 1996, 56 335 résident au Québec, soit 30%. La ville de Toronto et sa région métropolitaine concentre depuis les années 1980 le plus grand nombre de Latino-Américains (Gosselin, 1984 ; Mata, 1986). Quelques groupes nationaux se concentrent davantage dans une des régions métropolitaines : on observe ainsi une certaine spécialisation nationale des immigrants latino-américains présents dans les 3 plus grandes régions métropolitaines. La région métropolitaine de Vancouver

compte en 1996 un total de 17 205 immigrants nés en Amérique latine (8 505 en Amérique centrale, 8 700 en Amérique du Sud). Les groupes latino-américains les plus importants sont les Salvadoriens (3 540), les Chiliens (2 060), les Mexicains (2 015), les Péruviens (1 600) et les Guatémaltèques (1360). Mis à part ceux d'origine mexicaine, on constate que les immigrants latino-américains qui s'installent dans la région métropolitaine de Vancouver proviennent essentiellement des mêmes pays que ceux qui résident dans la RMR de Montréal. Montréal et Vancouver attirent donc des immigrants latino-américains en provenance des mêmes pays de naissance mais dans des proportions différentes.

2.1. Les vagues d'immigration latino-américaine au Québec

Au Québec, la première vague d'immigration latino-américaine, qui date des années 1970, provient de l'Amérique du Sud et la deuxième vague, des années 1980, provient surtout d'Amérique centrale. La première vague, arrivée notamment entre 1973 et 1980 comprend un bon nombre de personnes hautement qualifiées originaires du Chili, d'Argentine, de Colombie et du Pérou, admis dans le cadre de programmes spéciaux d'accueil aux Latino-Américains en situation de détresse. Au début des années 1980, le Québec reçoit un grand nombre de réfugiés en provenance du Salvador et du Guatemala, moins scolarisés pour la plupart que la vague précédente. On retrouve une forte proportion d'ouvriers et de travailleurs dans le domaine des services. L'arrivée de Salvadoriens se poursuit entre 1987 et 1991 de sorte qu'ils deviennent les plus représentés au sein de la communauté latino-américaine montréalaise. Le Chili arrive au deuxième rang suivi par le Pérou et le Guatemala. On constate, en outre, une présence plus significative d'immigrants originaires du Nicaragua, du Panama et du Honduras. Il s'agit surtout de personnes jeunes avec des profils professionnels très différents. Jusqu'à 1986 les Chiliens demeurent les plus nombreux dans la région de Montréal, mais, selon les recensements de 1991 et 1996, les Salvadoriens deviennent le groupe le plus important, suivi des Chiliens, des Péruviens et des Guatémaltèques.

Mata (1986) repère 4 vagues chronologiques d'immigration latino-américaine au Québec qui à la fois sont distinctes et se chevauchent. Selon lui, les premières vagues d'immigration latino-américaine à Montréal dateraient de bien avant l'année 1973. La première, avant les années 1970, aurait amené des immigrants hautement qualifiés. La seconde vague, au début des années 1970, attira des travailleurs qualifiés et non qualifiés, surtout d'Équateur et de la Colombie. La troisième vague, à partir de 1973,

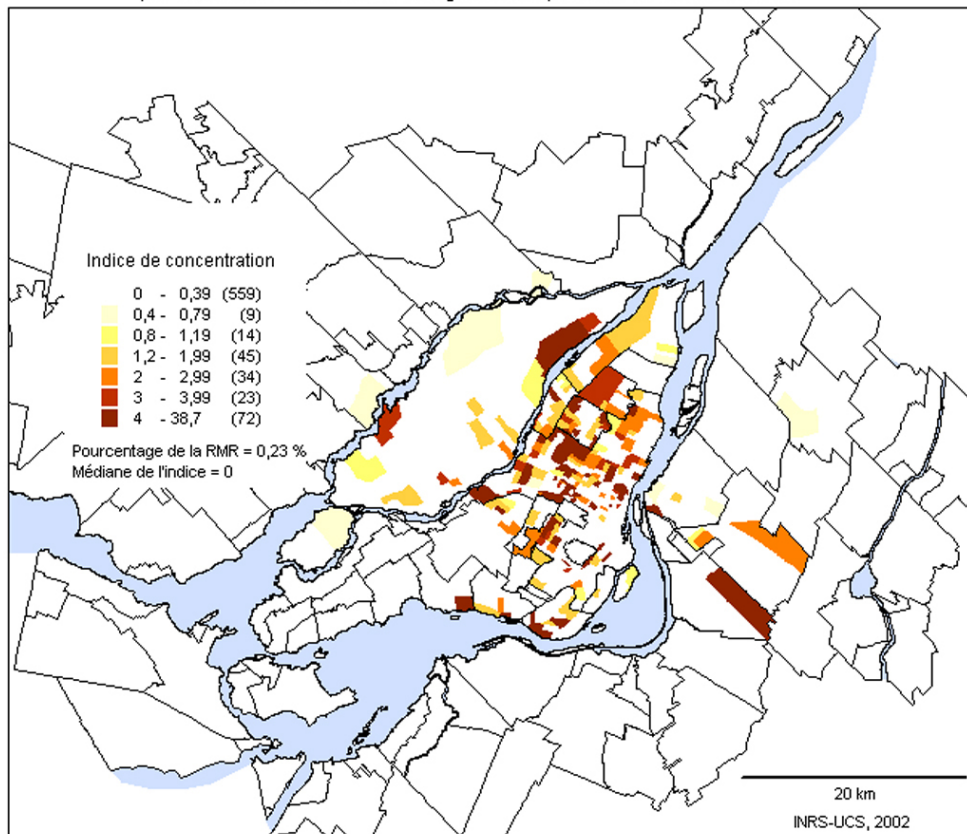
entraîna un grand nombre de réfugiés politiques du Chili et d'autres pays du Cône Sud. Avec la quatrième vague, depuis 1980, on constate, selon lui, un afflux constant de réfugiés d'Amérique centrale, particulièrement du Salvador. Ce mouvement s'enclenche notamment avec l'amnistie de 1973 qui permet aux *visiteurs* et à tous les immigrants clandestins entrés au Canada avant le 30 novembre 1972 de régulariser leur statut.

2.2. Les origines nationales latino-américaines les plus présentes au Québec

Au Québec les personnes originaires du Salvador, du Chili, du Pérou et du Guatemala constituent les contingents les plus nombreux en provenance de l'Amérique latine. Par exemple, au Chili, l'élection de Salvador Allende à la présidence de *Unidad Popular*, ouvrit un processus de transformations jugé par plusieurs comme révolutionnaire, ce qui entraîna de fortes résistances de la part de la droite chilienne et du gouvernement des États-Unis. Le 11 septembre 1973 eut lieu un coup d'état militaire qui mena à la mort du président Allende et à la prise du pouvoir par le général Pinochet, qui commença une dure répression politique et sociale. Cette expérience dictatoriale traumatisante ne prit fin qu'avec les élections du 14 décembre 1989, avec le triomphe de Patricio Aylwin. Malheureusement, l'exemple de l'expérience chilienne ne constitue pas un cas isolé dans le panorama politique et social de l'Amérique latine.

Des flux migratoires très importants vers l'Amérique du Nord font partie des mouvements de populations des pays pauvres du Sud vers les pays plus riches (d'abord les États-Unis et secondairement le Canada). Les immigrants **salvadoriens** arrivés avant 1971 au Québec sont seulement 12 personnes, et, de 1971 à 1980 on compte 700 immigrants. De 1973 à 1979, il s'agit d'immigrants jeunes, admis surtout à titre de personnes *parrainées* par des membres de leurs familles dans le cadre de la réunification familiale. La plupart d'entre eux sont des ouvriers qui cherchent à se procurer un emploi dans le secteur manufacturier ou celui des services. De 1981 à 1985, 2 680 Salvadoriens arrivent à Montréal notamment en tant que réfugiés. Plusieurs d'entre eux sont admis dans le cadre de programmes spéciaux d'accueil. Quelques-uns, faiblement scolarisés et peu qualifiés sur le plan professionnel sont d'origine paysanne. D'autres, plus qualifiés, sont des professionnels dans le domaine des services et de l'enseignement ou des entrepreneurs. La plupart sont des réfugiés qui constituent une main-d'œuvre peu qualifiée. En 1996, les Salvadoriens résidant au Québec sont 8 200 (34% du total) et 24 125 au Canada.

Carte 3 : Concentrations relatives de la population d'origine ethnique salvadorienne, par secteur de recensement, région métropolitaine de Montréal, 1996

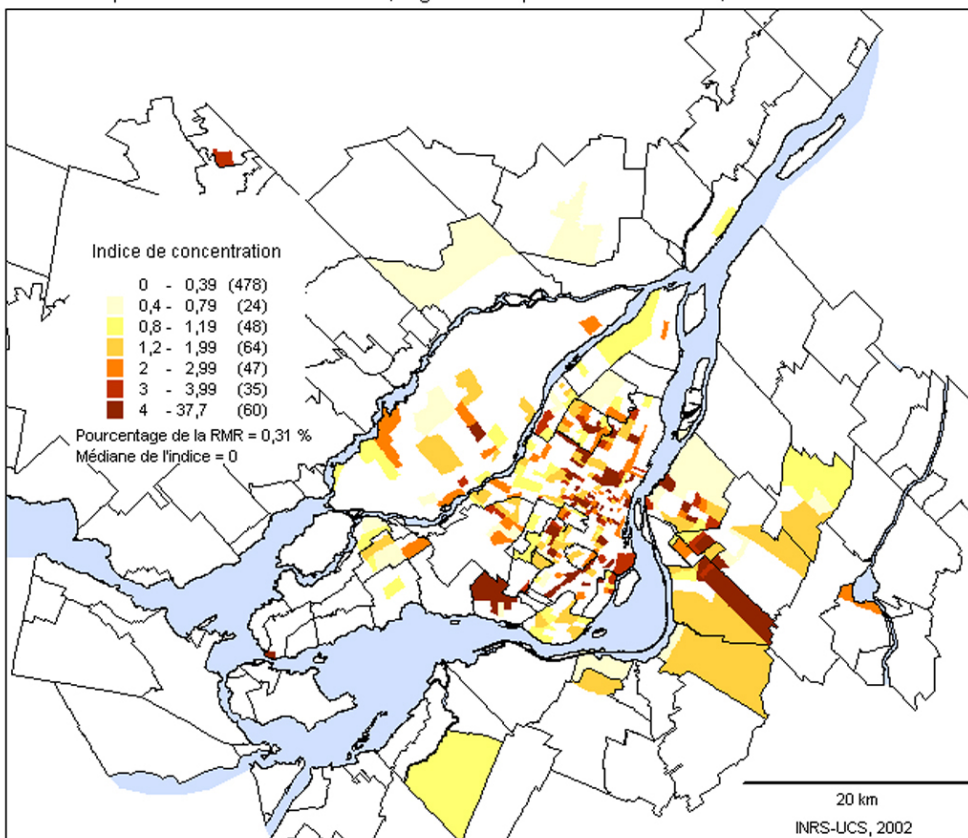


Les immigrants **chiliens** arrivés avant 1971 s'avèrent très peu nombreux (180 personnes). La plupart de ceux présents dans la région de Montréal sont arrivés entre 1971-1980 (2 700 personnes), et, ceux arrivés entre 1973-1976 sont essentiellement des réfugiés. Plusieurs d'entre eux sont acceptés dans le cadre de programmes spéciaux favorisant leur entrée au Québec. Il s'agit de personnes jeunes, d'origine urbaine, avec un haut niveau de scolarisation, ainsi que des professionnels qui travaillent dans les domaines universitaire, de l'administration et de la santé. Plus tard, de 1976 à 1980, l'immigration chilienne au Québec devient plus diversifiée quant aux profils professionnels car on note l'arrivée de professionnels mais surtout d'employés liés au domaine de la fabrication et des services.

Les Chiliens du Québec arrivés dans la période 1981-1985 représentent 1 110 personnes. Ce groupe est composé d'immigrants indépendants et d'une proportion

croissante d'immigrants admis dans le cadre de la réunification familiale. De 1986 à 1991 on comptabilise l'arrivée de 2 395 personnes. Ceux arrivés de 1981 à 1986, une immigration fort diversifiée, se retrouvent occupés dans la fabrication, le bâtiment, les services administratifs, les sciences naturelles, l'enseignement et la santé. Ceux arrivés de 1987 à 1991, moins nombreux, sont pour la plupart admis à titre de *réfugiés*. Quelques-uns sont admis en tant qu'indépendants ou dans le cadre de la réunification des familles. Ces immigrants, moins scolarisés que les vagues précédents, travaillent dans les secteurs des services et du bâtiment. En 1996, le recensement comptabilise 11 690 personnes originaires du Chili, résidant au Québec.

Carte 4 : Concentrations relatives de la population d'origine ethnique chilienne, par secteur de recensement, région métropolitaine de Montréal, 1996

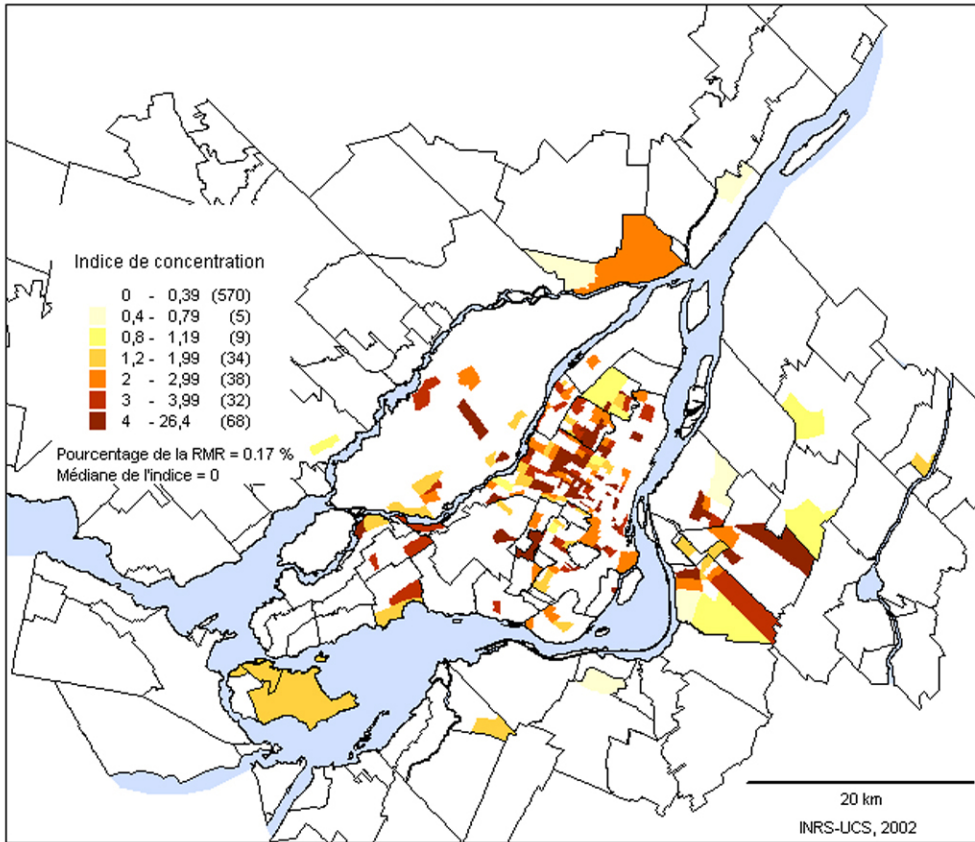


Les immigrants **péruviens** arrivés avant 1971 s'avèrent assez rares (185 personnes). Dans la période 1973-1979, il s'agit d'une immigration jeune, composée d'immigrants

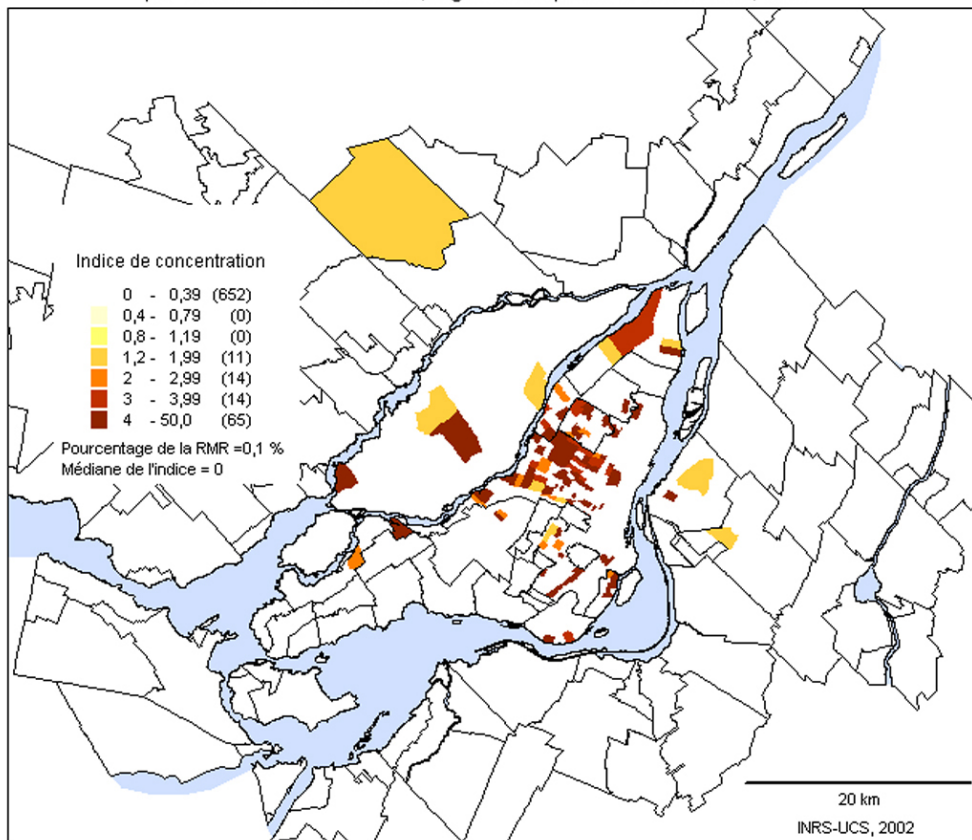
indépendants, en début de période, et surtout par des personnes ayant bénéficié de la réunification familiale (catégorie des *parrainés*) vers la fin des années 1970. Ils se dirigent notamment vers les domaines des services, des manufactures, du personnel administratif et des sciences. Les Péruviens arrivés entre 1971 et 1980 comptent 1 020 personnes. De 1980 à 1986 ceux arrivés au Québec appartiennent à la catégorie des *parrainés* et des *indépendants*. Les Péruviens arrivés entre 1981 et 1985 sont 550 personnes. Depuis, leur nombre n'a pas cessé de croître : entre 1986 et 1991 on comptabilise l'arrivée de 1 860 personnes. Aux *parrainés* et aux *indépendants* s'ajoutent, en fin de période, ceux acceptés en tant que *réfugiés* arrivés vers la fin des années 1980 et au début des années 1990. Ces personnes occupent des emplois dans le secteur des services, des techniques et des sciences ainsi que dans le secteur du personnel administratif. En 1996, les immigrants d'origine péruvienne résidant au Québec sont 6 105.

L'immigration **guatémaltèque** au Québec commence autour de 1971. Avant cette date on comptabilise seulement 40 personnes. De 1971 à 1980, ce groupe comporte 355 immigrants. Il s'agit d'une immigration jeune, essentiellement d'origine urbaine, admise entre 1973 et 1976 surtout dans les catégories des *indépendants* et dans le cadre de la réunification familiale. Pendant les années 1980 l'immigration guatémaltèque prend beaucoup d'importance, notamment entre 1983 et 1986 : de 1981 à 1985, 945 personnes, et de 1986 à 1991, 1 775 immigrants. En 1986 la situation de nombreux requérants au statut de réfugiés est régularisée dans le cadre d'un programme de révision administrative. Les autres sont admis dans le cadre de la réunification familiale. Leur faible niveau de scolarisation fait que la plupart d'entre eux occupent des emplois peu ou non spécialisés. Quelques-uns sont des professionnels et des entrepreneurs. De 1987 à 1991 l'immigration guatémaltèque est essentiellement composée de réfugiés, environ les deux tiers, et les autres sont admis comme *indépendants*. Ils sont très jeunes, surtout des hommes peu scolarisés qui se procurent des emplois peu spécialisés dans le domaine de la fabrication, du montage et de la réparation. Les plus scolarisés se dirigent vers le secteur du personnel administratif. En 1996, ce groupe compte au Québec 3 870 personnes.

Carte 5 : Concentrations relatives de la population d'origine ethnique péruvienne, par secteur de recensement, région métropolitaine de Montréal, 1996



Carte 6 : Concentrations relatives de la population d'origine ethnique guatémaltèque, par secteur de recensement, région métropolitaine de Montréal, 1996



2.3. La répartition géographique des Latino-Américains dans la RMR de Montréal

Une caractéristique de la population immigrée dans la province du Québec est sa concentration dans la région de Montréal. Au Québec, la plupart des immigrants latino-américains, comme d'ailleurs ceux d'autres origines ethniques, se retrouvent dans la région métropolitaine de Montréal (77% dans la RMR de Montréal). Quant à leur distribution au sein des différentes municipalités de la région de Montréal, la ville de Montréal est celle qui en regroupe le plus, suivie de très loin par les municipalités de Saint-Léonard, Laval, Montréal-Nord, Saint-Laurent et LaSalle. Au sein même de la ville de Montréal, les arrondissements où l'on retrouve le plus grand nombre d'immigrants

latino-américains, toutes origines nationales confondues sont, par ordre d'importance : (1) Villeray, Saint-Michel, Parc-Extension, (2) Côte-des-Neiges, Notre-Dame-de-Grâce, (3) Rosemont, Petite-Patrie, (4) Ahuntsic, Cartierville, (5) Plateau Mont-Royal, Centre-Sud.

Tableau 1 : Population des immigrants nés en Amérique latine de la RMR de Montréal, selon les recensements de 1986, 1991 et 1996

Recensement	1986 (hommes / femmes)	1991(hommes / femmes)	1996 (hommes / femmes)
Pays			
Salvador	3 070 (1 525 / 1 540)	7 160 (3 880 / 3 280)	8 765 (4 570 / 4 190)
Guatemala	1 700 (865 / 830)	2 885 (1 465 / 1 425)	3 825 (1 945 / 1 875)
Mexique	915 (450 / 460)	1 510 (750 / 755)	2 175 (895 / 1 285)
Nicaragua	205 (95 / 115)	555 (270 / 285)	1 330 (620 / 710)
Autres pays centre-amér.	320 (145 / 175)	1 655 (855 / 800)	2 475 (1 300 / 1 175)
Argentine	1 740 (810 / 935)	2 050 (1 100 / 945)	2 200 (1 060 / 1 145)
Chili	4 520 (2 355 / 2 165)	5 735 (3 100 / 2 645)	6 620 (3 280 / 3 335)
Colombie	1 800 (755 / 1 045)	2 315 (1 065 / 1 255)	2 315 (1 010 / 1 300)
Équateur	475 (210 / 265)	430 (220 / 210)	535 (215 / 320)
Pérou	1 955 (990 / 965)	3 340 (1 635 / 1 705)	5 150 (2 365 / 2 790)
Autres pays sud-amér.	1 815 (910 / 905)	2 595 (1 315 / 1 280)	3 600 (1 710 / 1 895)

Source : Données fournies par Statistique Canada à Immigration et Métropoles - Centre de recherche interuniversitaire de Montréal sur l'immigration, l'intégration et la dynamique urbaine. Note : Les totaux ne correspondent pas toujours aux données désagrégées selon le sexe à cause des arrondissements des chiffres réalisés par Statistique Canada.

En 1996, les groupes latino-américains les plus importants, à savoir les Salvadoriens, les Chiliens, les Péruviens et les Guatémaltèques se concentrent dans les arrondissements montréalais suivants :

- les Salvadoriens se retrouvent surtout dans les arrondissements de (1) Villeray, Saint-Michel, Parc-Extension, (2) Côte-des-Neiges, Notre-Dame-de-Grâce, (3) Rosemont, Petite-Patrie, (4) Ahuntsic, Cartierville (5) Mercier, Hochelaga-Maisonneuve, (6) Sud-Ouest, (7) Plateau Mont-Royal, Centre-Sud et en moindre nombre à (8) Rivière de Prairies
- les Chiliens dans (1) Côte-des-Neiges, Notre-Dame-de-Grâce, (2) Rosemont, Petite-Patrie, (3) Plateau Mont-Royal, (4) Villeray, Saint-Michel, Parc-Extension et (5) Mercier, Hochelaga-Maisonneuve

- les Péruviens dans (1) Villeray, Saint-Michel, Parc-Extension, (2) Petite-Patrie, Rosemont, (3) Ahuntsic, Cartierville, (4) Côte-des-Neiges, Notre-Dame-de-Grâce et (5) Plateau Mont-Royal, Centre-Sud.
- les Guatémaltèques dans (1) Villeray, Saint-Michel, Parc-Extension, (2) Ahuntsic, Cartierville, (3) Petite-Patrie, Rosemont, (4) Côte-des-Neiges, Notre-Dame-de-Grâce et (5) Plateau Mont-Royal, Centre-Sud.

En général, le nombre d'hommes et des femmes immigrants nés en Amérique latine est assez similaire, ce qui montre qu'il s'agit surtout, notamment sur le long terme, d'une immigration familiale.

Quant à la localisation résidentielle des immigrants centre-américains, on constate qu'elle est liée au caractère peu cher du parc résidentiel où ils s'installent, construit essentiellement dans les années 1950 et au début des années 1960 (Ray, 1998 : 45). Ray insiste sur le fait que ces immigrants sont presque absents du parc résidentiel de maisons unifamiliales isolées et qu'ils se retrouvent massivement concentrés dans des bâtiments multifamiliaux de faible hauteur, un peu partout dans la région métropolitaine (Ray, 1998 : 134). Cette réalité caractérise également des immigrants d'origines haïtienne et vietnamienne pour lesquels les quartiers dotés des bâtiments multifamiliaux de faible hauteur sont souvent le seul choix disponible. (Ray, 1998 : 144). Les rares immigrants centre-américains qui habitent des maisons individuelles ont tendance à s'installer dans des quartiers de l'ouest de l'île de Montréal et à Laval (Ray, 1998 : 138). En dépit du fait que les immigrants d'Amérique centrale se retrouvent surtout dans le centre-ville et dans les anciennes banlieues de l'île de Montréal, on a du mal à voir surgir, à Montréal, le noyau d'un quartier centre-américain (Ray, 1998 : 59).

2.4. Le degré de concentration des populations latino-américaines dans la RMR de Montréal

Afin de connaître le degré de concentration des populations latino-américaines de la RMR de Montréal, nous avons réalisé des cartes représentant leur indice de concentration²⁴. Cet indice compare le pourcentage de la population d'un groupe dans un secteur de recensement au pourcentage de ce groupe dans la région métropolitaine²⁵. Nous devons toutefois souligner que le fait de retenir à des fins de cartographie certains groupes dont les effectifs sont petits, comme c'est le cas des populations latino-américaines montréalaises, comporte les risques d'une représentation exagérée de la concentration. Les cartes réalisées correspondent d'une part à l'ensemble des populations d'origine latino-américaine (chilienne, salvadorienne, mexicaine, péruvienne, équatorienne, colombienne, guatémaltèque, hispanique ou de l'Amérique latine), et d'autre part aux populations d'origine salvadorienne, chilienne, péruvienne et guatémaltèque séparément.

Nous avons consulté d'autres cartes réalisées par *Immigration et Métropoles*²⁶ portant sur d'autres groupes ethniques pour contextualiser nos observations sur les Latino-Américains²⁷. Ces groupes, composés d'une part par des personnes originaires des Antilles, et, d'autre part, par des personnes originaires du Sud de l'Asie se trouvent surtout concentrés dans l'ouest de l'île de Montréal, dans des quartiers anglophones. Ceux issus de l'Afrique noire se concentrent aussi davantage dans l'ouest de l'île de Montréal mais leur répartition se caractérise par un plus haut degré de dispersion dans toute l'île. Quant aux groupes d'origine chinoise, il se trouvent surtout dans des municipalités comme Saint-Laurent, Brossard, Kirkland ou Pointe Claire. Pour leur part, ceux d'origine vietnamienne, cambodgienne ou laotienne se retrouvent notamment dans Blainville et aussi dans Saint-Laurent.

²⁴ Nous remercions Julie Archambault, du service de cartographie de l'INRS-urbanisation, culture et société, pour son aide dans la réalisation de ces cartes.

²⁵ Par exemple, si le pourcentage d'un groupe sur la population totale dans un secteur de recensement est égal au pourcentage de ce groupe sur la population totale dans la RMR, alors l'indice de concentration est égal à 1. Cet indice est très sensible aux petits nombres. Ainsi, pour faciliter l'interprétation, le pourcentage du groupe sur la population totale de la région métropolitaine et la valeur médiane de l'indice de concentration sont indiqués sur chacune des cartes.

²⁶ Ces cartes se trouvent dans http://im.metropolis.net/research-policy/research_content/atlas/index.html.

²⁷ Ce sont des personnes d'origine (1) vietnamienne, cambodgienne ou laotienne, (2) barbadienne, jamaïquaine, trinitadienne-tobagonienne, guyanaise, antillaise britannique ou des Caraïbes, (3) indienne de l'Inde, pakistanaise, pendjabi, tamoul, sri lankaise, du Bangladesh ou sud-asiatique, (4) chinoise, (5) somalienne, éthiopienne, ghanéenne, erylhréenne, nigérienne ou africaine noire.

Les cartes sur la distribution spatiale des populations d'origine latino-américaine montrent, de façon générale, une dispersion dans différents secteurs de recensement. Elles indiquent un certain degré de concentration des populations d'origine guatémaltèque, salvadorienne et péruvienne dans les zones à prédominance francophone situées à l'est de l'île de Montréal, et, dans le cas des Chiliens, de petites concentrations dans l'ouest de l'île de Montréal, vers Saint-Pierre, Lachine et aussi à Brossard, sur la rive Sud. Dans l'interprétation des cartes portant séparément sur les quatre groupes nationaux latino-américains retenus dans le cadre de notre recherche, il faut tenir compte du nombre relativement important des Chiliens et des Salvadoriens comparativement aux faibles effectifs de population péruvienne et guatémaltèque. Ainsi lorsqu'on examine les cartes portant sur les populations d'origine péruvienne et guatémaltèque on est porté à croire à leur plus haute concentration résidentielle. Toutefois, comme nous l'avons déjà mentionné, retenir à des fins de cartographie certains groupes dont les effectifs sont petits, comme c'est leur cas, comporte les risques d'une représentation exagérée de la concentration.

Chapitre 3 : Méthodologie

Cette recherche, qualitative et empirique, porte sur l'analyse des modèles d'insertion urbaine des immigrants originaires de l'Amérique latine installés dans la région de Montréal, plus précisément sur leurs trajectoires résidentielles, leur fréquentation de commerces ethniques et de lieux de culte et sur la manière dont ils définissent leur identité. Notre objectif est de dégager des cas de figure qui rendent compte de la diversité des cheminements parcourus, de la signification de la présence résidentielle latino-américaine, urbaine et suburbaine (Ray, 1998)²⁸, et des lieux perçus par ces populations comme significatifs, chargés symboliquement. Notre objectif n'a pas été de réaliser une étude significative du point de vue statistique mais plutôt de mettre en évidence des cas de figure distincts. La signification accordée par les immigrants latino-américains à leurs lieux d'habitat successifs (quartier, voisinage, présence ou absence de voisins *latinos*) aux réseaux (amis, parenté, connaissances à proximité et au delà du secteur de résidence) nous paraît un élément clé.

Nous avons réalisé des entretiens approfondis avec des acteurs sociaux impliqués (intervenants communautaires, immigrants, commerçants, prêtres, personnes impliquées dans le milieu *latino*), des observations des lieux de rassemblement (commerces ethniques, lieux de culte) et avons participé à des activités organisées au sein du milieu latino-américain montréalais. Ce chapitre permet de décrire la nature du travail de terrain réalisé, les outils méthodologiques retenus et de présenter le profil des ménages immigrants interviewés. Le travail de terrain s'est déroulé en deux étapes : la première a eu lieu en 1997 et la deuxième en 1998-1999.

Comme nous avons déjà indiqué au Chapitre 2 notre recherche démarre avec deux éléments de départ qui s'avèrent cruciaux. Le premier est le constat posé à partir des données des recensements de 1991 et 1996 selon lequel les populations latino-américaines de la RMR de Montréal, à la différence d'autres grandes villes nord-américaines, n'ont pas donné lieu à la formation d'un secteur *latino* (ou d'une origine nationale latino-américaine spécifique) clairement identifiable et dans lequel ces

²⁸ B. Ray, lorsqu'il note que la suburbanisation constitue une caractéristique importante de ces groupes, réfère exclusivement aux immigrants originaires d'Amérique centrale. Mais c'est aussi vrai et probablement plus encore pour les autres, d'implantation plus ancienne, et donc plus *intégrés* au modèle dominant d'accession à la propriété en banlieue.

populations seraient concentrées sur le plan résidentiel. Le deuxième est le constat de la dispersion spatiale des activités à caractère commercial et de loisir destinées de manière privilégiée aux immigrants latino-américains. Tant au niveau résidentiel qu'à celui des lieux de rassemblement, l'implantation latino-américaine se serait jusqu'à présent réalisée dans des secteurs multiethniques où le fait latino-américain n'est nullement majoritaire. Ces constats de départ, à savoir la dispersion résidentielle et celle des lieux de rassemblement ont fortement conditionné la manière dont nous avons choisi d'aborder cette thèse de doctorat sur le plan conceptuel et méthodologique. Sur le plan conceptuel, tel qu'expliqué au Chapitre 1, la dispersion à la fois des lieux de résidence et des lieux de rassemblement latino-américains nous a portée à questionner la pertinence des approches centrées sur la ségrégation résidentielle et sur le ghetto dans le contexte montréalais.

3.1. Démarches préliminaires entamées auprès du milieu communautaire et *latino-américain* montréalais

Afin d'interviewer des personnes-ressources du milieu, nous avons dressé une liste des organismes communautaires œuvrant auprès des nouveaux arrivants. Ces organismes, chargés essentiellement d'accueillir les nouveaux arrivants établis depuis moins de 3 ans dans la RMR de Montréal, ont un mandat spécifique en matière de logement. Ils fournissent une aide à la recherche d'un logement aux nouveaux arrivants de statuts variés : immigrants indépendants ou parrainés ayant le statut de *résident permanent*, demandeurs du statut de réfugié, réfugiés régularisés, étudiants étrangers ou *visiteurs* qui décident de s'installer au Québec. Nous avons aussi recensé des associations communautaires regroupant les personnes originaires de l'Amérique latine. Nous avons ensuite téléphoné à tous ces organismes et nous avons identifié le nom de la personne responsable de ce volet²⁹.

En outre, nous avons contacté les consulats généraux de la Bolivie, de la Colombie, de Cuba, de l'Argentine, de l'Équateur, de l'Espagne, du Costa Rica, du Mexique, du Pérou, du Venezuela, du Chili, de la République Dominicaine, du Honduras, du Salvador et du Panama établis à Montréal. Ceci nous a permis de recueillir un ensemble

²⁹ Le but était d'établir un lien de confiance, de tester notre guide d'entretien préliminaire et, éventuellement, de contacter ultérieurement cette personne ressource une fois rendue à la phase de recrutement des immigrants pour la deuxième étape de notre travail de terrain.

d'informations sur les communautés latino-américaines, leurs lieux de rencontre, de prière, de commerce et de loisirs. Partant de là et dans le but de discuter de la répartition résidentielle des immigrants latino-américains et des modalités d'implantation des commerces ethniques et des lieux de culte dans la RMR de Montréal, nous avons réalisé 4 entretiens avec des personnes œuvrant dans le milieu communautaire contre la violence organisée subie par les immigrants, pour le développement économique du milieu latino-américain, pour l'aide dans la recherche d'un logement et pour le soutien de professionnels latino-américains.

Nous avons réalisé d'autres entretiens téléphoniques avec 6 personnes liées à différentes organisations latino-américaines ou d'aide aux immigrants de Montréal. Les entretiens réalisés avec ces informateurs du milieu latino-américain montréalais nous ont permis de repérer des lieux, des rues, et des secteurs résidentiels *latino-américains* dans la région de Montréal. Cette étape préliminaire nous apparaissait être un élément-clé avant de passer à notre travail de terrain.

De septembre à octobre 1997, nous avons interviewé des intervenants communautaires dont le mandat était l'aide à la recherche d'un logement auprès des nouveaux arrivants, appliquant un guide d'entretien *préliminaire*. Les centres communautaires retenus se trouvent dans différents quartiers et municipalités de la région montréalaise (annexe 1).

Nous avons réalisé 16 entretiens approfondis auprès d'intervenants communautaires chargés de la recherche de logement pour les immigrants latino-américains depuis au moins 3 mois. Le guide d'entretien se trouve reproduit à l'annexe 2. Notre objectif était de nous familiariser avec les services fournis dans les centres communautaires concernant l'aide à la recherche d'un logement et de cerner le profil de leur clientèle. Suite à la transcription des entretiens réalisés et à leur traduction en langue française - car la totalité de ce travail a été fait en espagnol - nous avons rédigé deux rapports de terrain portant sur le logement et sur les lieux de ressourcement : secteurs commerciaux et lieux de culte (Garcia, 1998a ; Garcia, 1998b).

Ce travail de terrain nous a permis de constater que, tout au moins pour les immigrants aux prises avec des problèmes économiques aigus et ayant un statut migratoire encore indéfini (demandeurs du statut de réfugié en attente), les micro-concentrations

résidentielles constituent parfois des culs-de-sac résidentiels³⁰. À ce propos, nous avons complété ultérieurement les informations obtenues dans le cadre des entretiens en visitant ces culs de sacs résidentiels. Toutefois, nous avons constaté que cette problématique est spécifique aux nouveaux arrivants, ce qui s'éloigne du but principal de notre thèse qui porte sur les modalités d'insertion urbaine sur le long terme³¹.

Notre deuxième étape de travail a consisté à établir des contacts auprès des lieux de ressourcement et d'autres associations liées au milieu latino-américain montréalais³². Nous avons également actualisé la liste des lieux de culte hispanophones dressée au cours de la première étape de travail de terrain. Nous avons par ailleurs développé nos contacts dans le milieu communautaire pour le recrutement des immigrants à interviewer.

3.2. Le recrutement

La présence dans la RMR de Montréal des immigrants de l'Amérique latine s'est de plus en plus différenciée au fil des ans. Afin d'éviter l'éparpillement inhérent à une *communauté* composée d'une vingtaine de pays différents, nous avons choisi d'en retenir seulement quelques-uns. Ainsi, nous avons décidé de recruter des immigrants nés dans les 4 pays les plus représentés dans la RMR de Montréal. Ces 4 pays, à savoir le Chili, le Pérou, le Salvador et le Guatemala se trouvent situés dans 3 régions géopolitiques différentes : l'Amérique du Sud, andine et centrale.

Comme notre objectif de recherche visait l'insertion urbaine sur le long terme, nous avons choisi d'interviewer seulement des immigrants arrivés avant l'année 1991. Puisque nous avons réalisé les interviews durant la période 1998-1999, les immigrants recrutés avaient déjà vécu à Montréal pendant au moins une période de 8 ans. De cette manière nous croyons avoir exclu les nouveaux arrivants aux prises avec leurs

³⁰ Au Québec, selon un règlement provincial, un pré-requis afin de pouvoir accéder aux HLM est d'être déjà accepté en tant que résident permanent au Canada et d'avoir résidé dans le territoire de la municipalité depuis 1 an.

³¹ La problématique liée aux nouveaux arrivants mériterait, à elle seule, une étude approfondie. Mentionnons que c'est le cas de l'enquête ENI, puis de l'enquête auprès des réfugiés de Jean Renaud. Ces enquêtes ont donné lieu à une exploitation de données sur le cas particulier des nouveaux arrivants mais pas en profondeur sur le plan qualitatif.

³² En mars et avril 1998, nous avons interviewé les responsables de l'église Catholique Mission Espagnole à Montréal, le directeur du journal en espagnol *La Voz* et la directrice de l'Association Latino-Américaine de Côte-des-Neiges.

démarches d'installation. Nous n'avons pas arrêté de date limite quant à l'ancienneté de résidence dans la région de Montréal : l'immigrant ayant vécu le plus longtemps au Québec que nous avons rencontré est arrivé en 1969.

Bien que ce genre de recrutement aurait permis d'éviter les biais du système par *boule de neige*, nous avons mis de côté le projet de recruter les immigrants en ayant recours aux fichiers du Ministère des relations avec les citoyens et de l'immigration du Québec (MRCI), à cause des longues démarches administratives, des frais inhérents à ces démarches et du taux élevé de déménagements qui risqueraient d'affaiblir la fiabilité des informations obtenues et surtout à cause de la méfiance qu'éveillent les institutions gouvernementales comme carte de présentation. C'est la raison pour laquelle nous avons décidé d'aborder des immigrants plutôt par le biais de relations personnalisées, fondées sur la confiance.

Nous avons envoyé une autre lettre aux intervenants communautaires déjà contactés et nous avons fait appel au réseau personnel d'amis et de connaissances de personnes qui avaient des contacts réguliers avec des immigrants latino-américains à titre individuel. Afin de diminuer le nombre de refus, une personne de confiance a d'abord établi un premier contact avec eux.

Nous avons misé sur des quartiers précis, dans lesquels la présence d'un groupe national s'avérait importante et nous avons exprimé le besoin de nous entretenir personnellement avec eux, notamment à propos des lieux où ils ont vécu depuis leur arrivée et de leurs liens avec des compatriotes, les rassurant quant à la confidentialité des informations qu'ils pouvaient nous procurer dans le cadre d'un entretien³³. Nous avons essayé d'avoir un même nombre d'hommes et de femmes et nous avons ciblé aussi bien les personnes seules (célibataires, séparées, divorcées) que des couples. Dans le cas des couples, nous avons essayé d'obtenir la participation des deux conjoints. Nous avons retenu des immigrants ayant épousé des conjoints non originaires d'Amérique latine afin d'élargir notre répertoire de cas de figure et de ne pas recruter exclusivement des individus faisant partie de réseaux sociaux essentiellement latino-américains. Quant à leur niveau socio-économique, nous avons autant recruté des

³³ Dès qu'ils acceptaient de faire partie de notre recherche, ils avaient notre numéro de téléphone personnel, afin de pouvoir nous contacter si nécessaire, ce qui contribue également à l'établissement d'un lien de confiance avec les immigrants latino-américains interviewés. Nous sommes consciente que notre origine catalane peut avoir eu un impact sur les entrevues.

personnes de milieu modeste que d'autres faisant partie des élites. Nous n'avons pas établi de différence entre les immigrants et les réfugiés car la catégorie *réfugié*, en tant que telle, n'a pas toujours existé. En fait, quelques-uns de nos interviewés sont arrivés au Québec avant même que cette catégorie n'apparaisse dans les instances officielles.

3.3. Le guide d'entretien

Le guide d'entretien que nous avons utilisé se compose de quatre volets différents. Il porte sur le processus migratoire et les caractéristiques de l'arrivée au Québec, leur trajectoire résidentielle allant du premier logement occupé au logement actuel, le logement actuel, leur vie quotidienne et leur inscription dans leur milieu actuel, leur affiliation identitaire (voir version française du guide d'entretien à l'annexe 3). Nous avons retracé leur profil personnel et migratoire, les modalités d'arrivée, la trajectoire résidentielle montréalaise, les raisons les ayant menés à choisir chacun des logements occupés, la durée de résidence, la composition du ménage, le statut d'occupation du logement (locataire, propriétaire, colocation), l'origine ethnique du propriétaire et des voisins, et le type de sociabilité déployée dans leur vie quotidienne dans chacun des logements habités afin de savoir s'ils ont eu tendance à récréer un milieu latino-américain. Dans le même sens, nous avons interrogé nos interviewés quant à leur fréquentation des lieux de ressourcement latino-américains (commerces ethniques, lieux de culte) dans chacun des logements faisant partie de leur trajectoire résidentielle. Nous les avons aussi questionnés quant à la manière dont ils définissent leur identité et dont ils se positionnent par rapport aux autres, par exemple, par rapport à leurs compatriotes, à d'autres Latino-Américains, à d'autres immigrants ou par rapport aux Québécois francophones ou anglophones.

A priori, nous avons prévu utiliser deux guides d'entretien différents : l'un pour le répondant principal et l'autre adressé au conjoint (répondant complémentaire). Au cours des entretiens nous nous sommes aperçu que la figure du répondant principal et celle du répondant complémentaire s'enchevêtraient et que leurs interventions devenaient parfois redondantes. Nous avons adressé au répondant complémentaire simplement les questions de nature individuelle, à savoir celles portant sur sa trajectoire personnelle, sur son cercle d'amis et sur le volet de identité ethnique, par exemple.

La présence simultanée de deux conjoints pendant le déroulement de l'entretien a selon nous des avantages et des inconvénients. En ce qui concerne les avantages, il est vrai qu'à deux ils arrivent à mieux se rappeler des détails précis de leur trajectoire

résidentielle et personnelle à Montréal. Quant aux inconvénients, lorsque les immigrants s'avèrent des personnes facilement influençables il arrive parfois qu'un certain mécanisme de *mimétisme* se mette en route notamment quant au volet portant sur l'identité ethnique et sur la manière dont ils s'identifient à l'*autre* ou se positionnent par rapport à d'autres groupes ethniques. Ainsi, lorsque ceci s'est avéré possible, nous avons préféré poser ce genre de questions séparément à chacun des conjoints.

3.4. Le déroulement de l'entretien

En début d'entretien nous avons rappelé les informations déjà fournies au téléphone lors du premier contact. Les entretiens se sont déroulés presque exclusivement en espagnol³⁴, une manière *naturelle* d'établir un lien de confiance, notamment pour ceux n'arrivant pas à s'exprimer en français ou en anglais avec le même degré d'aisance qu'en espagnol. Nous avons enregistré l'entretien après avoir rassuré les interviewés sur le fait que nous allions préserver leur anonymat. Ils pouvaient demander l'arrêt de l'enregistrement afin qu'un extrait précis de leur récit ne soit pas enregistré (en partie ou dans son intégralité) ou refuser de nous répondre. Ces consignes ont contribué à qu'ils ne se sentent pas seulement comme des sujets de notre recherche mais comme des acteurs sociaux avec une certaine marge d'action.

Les entretiens se sont souvent déroulés chez les interviewés. Vingt et un (21) ménages nous ont très gentiment ouvert les portes de leur maison, où nous avons rencontré d'autres personnes de leur milieu de vie (enfants, conjoints, amis, voisins). Ceux résidant dans des secteurs d'accès difficile ou ayant des horaires très chargés ont été rencontrés ailleurs. Neuf (9) ont été interviewés sur leur lieu de travail et une autre personne a été interviewée dans une université du centre-ville de Montréal. Nous nous sommes adapté aux horaires de nos interviewés. Les entretiens ont eu lieu à tout moment (matin, midi, après-midi, soir) les 7 jours de la semaine. Nous avons retenu des immigrants référés par des personnes jugées sérieuses. Nous nous sommes toujours présentée seule et nous avons pris un minimum de mesures de sécurité préventives mais l'ensemble des entretiens se sont déroulé sans complications et sans incidents.

Nous avons constaté des modalités différentes d'appropriation de l'espace résidentiel lors de notre visite. Nous avons noté la présence d'icônes représentant la Vierge de

³⁴ Quoique l'influence de la langue française et anglaise se laisse sentir dans le vocabulaire et les expressions utilisées.

Notre-Dame-de-la-Guadeloupe chez des Centre-Américains très pratiquants. Ces images se retrouvent dans un lieu privilégié de la cuisine ou de la salle de séjour, avec des plantes et des bougies autour, à la manière d'une petite chapelle. Les interviewés laïques ou peu pratiquants possèdent, eux, de petites décorations liées au folklore et à la culture populaire ou de la musique *latino*, que l'on entend. La disposition du mobilier et les modes d'usage de l'espace résidentiel diffèrent beaucoup d'un ménage à un autre, suivant le statut social. Plusieurs ménages modestes nous ont reçue dans la cuisine et d'autres plus nantis l'on fait dans la salle de séjour ou la salle à manger³⁵. Nous avons été témoin de la préparation des repas typiques, copieux, qu'ils apportent dans des activités communautaires ou associatives.

Outre des caractéristiques liées au discours de nos interviewés (les uns plus prolixes que d'autres), la durée des entretiens était liée surtout à la trajectoire résidentielle : plus les immigrants avaient connu de déménagements d'un logement à un autre, plus nous passions du temps à retracer leur trajectoire. En général, la durée des entretiens était d'1 à 2 heures. Parfois, à cause des conflits d'horaires de nos interviewés, il a fallu réaliser un entretien en deux temps.

Nous avons fait parvenir une lettre de remerciement aux immigrants interviewés, par courrier ou en personne. Nous avons offert une copie de la transcription de l'entretien ou bien une copie de la cassette. Il s'agissait-là pour nous d'une nouvelle occasion pour rencontrer nos interviewés et discuter avec eux. Nous les avons contactés de nouveau à plusieurs reprises pour compléter de petits détails et parfois pour solliciter leur aide afin de pouvoir recruter d'autres immigrants.

3.5. L'échantillon d'immigrants latino-américains interviewés

Nous avons interviewé un total de 40 immigrants latino-américains, dont 12 sont nés au Chili, 10 au Salvador et 9 au Pérou et au Guatemala. Plus précisément, il s'agit de 31 ménages différents. Neuf personnes en qualité de répondant complémentaire ont aussi répondu au volet portant sur l'identité. C'est la raison pour laquelle nous avons retracé 31 trajectoires mais nous disposons d'une quarantaine de témoignages quant à l'identité. Les immigrants eux-mêmes nous ont parlé des établissements qu'ils connaissent, des produits qu'ils achètent et des lieux qu'ils fréquentent où la langue

³⁵ Ce genre d'appréciations liées à l'appropriation des espaces privés mériterait une étude approfondie qui déborde l'objectif de notre thèse.

d'usage est l'espagnol. Les informations obtenues concernant leurs pratiques de fréquentation des lieux de ressourcement au long de leur trajectoire résidentielle nous ont permis de reconstituer l'implantation des commerces et des lieux de culte latino-américains montréalais.

Pour ce qui à trait aux Salvadoriens, il s'agit de 6 femmes et de 4 hommes. Dans 3 cas il s'agit de couples. Pour ce qui à trait aux Chiliens nous avons 6 hommes et 7 femmes : 3 couples d'époux et un couple composé d'un frère et d'une sœur. Quant aux Péruviens, il s'agit de 4 femmes et de 5 hommes. Aucun conjoint péruvien n'a participé à notre recherche, donc l'ensemble des Péruviens y ont participé à titre individuel. Enfin, parmi les immigrants d'origine guatémaltèque, nous avons interviewé 5 hommes et 4 femmes : dans 3 cas il s'agit de couples³⁶.

L'échantillon total d'immigrants à interviewer n'a pas été fixé à l'avance. Nous avons adopté une approche «progressive» de construction de l'échantillon plutôt qu'une notion d'échantillon statistiquement représentatif, lequel n'a pas de sens dans l'enquête qualitative (Bertaux, 1997 : 22). Nous avons recruté et interviewé les ménages en essayant de ne pas cumuler de retard dans la transcription, cette dernière nous permettant d'identifier des vides d'information et de commencer à élaborer des cas de figure provisoires.

L'élaboration de cas de figure a été très complexe. Nous avons dû revoir nos catégorisations et nos grilles analytiques à plusieurs reprises avant d'obtenir des cas de figure cohérents pour notre objet d'étude :

«C'est en fonction de ce phénomène de variété des positions et des points de vue que l'on est amené à construire progressivement un échantillon, en faisant le tour des différentes catégories d'agents/acteurs, et de sous-catégories qui seraient apparues pertinentes en cours d'enquête (...). Puisqu'aucune catégorie d'acteurs ne détient à elle seule la connaissance objective, mais que la vision de chacune contient sa part de vérité, c'est sur leur mise en rapport critique par le chercheur que repose le travail de construction d'un modèle de l'objet d'étude» (Bertaux, 1997:23).

³⁶ Nous avons exclu de l'analyse finale une conjointe québécoise d'origine espagnole.

Au fur et à mesure que nous réalisons des entretiens nous représentions sur une carte de Montréal le lieu de résidence actuel de nos interviewés, ce qui permettait de comparer ainsi le profil résidentiel de notre échantillon aux statistiques disponibles. Nous avons choisi de nous arrêter de recruter de nouveaux sujets lorsque nous nous sommes aperçue que nous arrivions à un certain plafonnement dans les réponses obtenues et que, d'autre part, nous avions de plus en plus du mal à recruter des personnes appartenant aux catégories retenues. Car, comme nous l'avons déjà mentionné, aux deux critères de recrutement (nés au Chili, au Salvador, au Pérou ou au Guatemala et arrivés avant 1991) que nous avons depuis le début, nous avons dû rajouter d'autres critères, au fur et à mesure que nous construisions notre échantillon. Par exemple, afin de respecter la distribution résidentielle que nous connaissions grâce aux données de recensement, nous visions des ménages qui habitaient des quartiers précis, représentatifs des patterns de localisation propres à leur groupe national. Nous cherchions, par exemple, des Guatémaltèques qui résidaient dans le quartier Villeray ou bien des Salvadoriens qui étaient installés dans le quartier Rosemont. Au fur et à mesure que notre recherche avançait nous avions de plus en plus du mal à trouver des personnes réunissant ce genre de critères.

Nous avons réussi à recruter des personnes de statuts socio-professionnels variés. Il faut dire que le contact s'est avéré plus facile avec les plus instruits, présentant une distance sociale et culturelle faible vis-à-vis du chercheur. Nous avons élaboré un bref profil des ménages latino-américains interviewés (annexe 5).

3.6. Les démarches d'enquête sur les commerces et les lieux de culte

Les immigrants eux-mêmes nous ont parlé des commerces qu'ils connaissent et des produits qu'ils y achètent. Nous avons interviewé les propriétaires de La Librairie Espagnole et Los Andes, situées respectivement sur le boulevard Saint-Laurent et au coin des rues Ontario et Clark. L'un est d'origine espagnole et l'autre colombienne. Nous avons visité ces lieux à plusieurs reprises afin d'y réaliser des observations.

Quant aux lieux de culte, les informations dont nous disposons proviennent de différentes sources. Notre point de départ a été l'élaboration d'une liste de lieux de culte hispanophones repérés dans l'annuaire téléphonique. Cette liste a été actualisée avec les responsables de ces lieux et mise à jour au fur et à mesure que notre recherche avançait. Toutefois, la rapidité avec laquelle plusieurs lieux de culte changent de nom ou

d'adresse civique fait qu'il n'est pas possible de nous assurer que la liste élaborée soit valable pendant très longtemps. Nous avons également effectué des observations directes des lieux de culte, avant et après avoir interviewé les immigrants latino-américains. Nous avons visité différents lieux de culte montréalais pour rencontrer des personnes impliquées dans leur organisation ou pour participer aux prières³⁷. Nous avons interviewé le prêtre responsable du lieu qui s'avère d'ailleurs le plus fréquenté par les immigrants latino-américains de Montréal : la Mission catholique latino-américaine Notre-Dame-de-Guadalupe. Nous avons également interviewé un de ses collaborateurs afin d'avoir deux points de vue différents³⁸. Quant à la Mission catholique espagnole Sainte-Thérèse-d'Avila³⁹, qui se trouve étroitement mêlée à l'origine de la Mission catholique latino-américaine Notre-Dame-de-Guadalupe, elle ne compte pas actuellement de personnes ayant participé à sa mise sur place⁴⁰. Cependant, le témoignage des immigrants interviewés nous a permis de combler, tout au moins en partie, certaines lacunes dans nos informations.

³⁷ L'un d'eux est un lieu de culte catholique et essentiellement latino-américain, situé près du centre-ville de Montréal et l'autre, évangélique charismatique et francophone, situé dans un quartier montréalais récent.

³⁸ La Mission latino-américaine se trouve actuellement au 2020, rue de Bordeaux au coin avec la rue Ontario, à Montréal.

³⁹ La Mission espagnole se trouve sur la rue Rachel entre les rues Drolet et Henri-Julien, à Montréal.

⁴⁰ On nous a informé au téléphone qu'aucun membre actuel de cette mission n'avait fait partie de la mise sur pied de cette église et que par conséquent personne ne pouvait nous aider à compléter nos informations.

Chapitre 4 : Les trajectoires résidentielles : des logiques d'installation aux logiques d'enracinement résidentiel des immigrants latino-américains montréalais

«Pourquoi Montréal plutôt que Toronto ou Vancouver ? C'est naturel ! Montréal c'est latino ! Son côté latino ! À Montréal on parle le français ! Ils sont plus...ils ont plus d'affinité avec nous ! Les gens sont comme nous, tu comprends?»

Clemente, Péruvien, arrivé à Montréal en 1986

Lorsqu'il quitte son pays, le migrant emmène avec lui un bagage personnel et un passé résidentiel susceptible de modeler sa perception du paysage de la ville et des quartiers. Pour les uns, la trajectoire résidentielle parcourue en tant qu'immigrant est envisagée comme un processus lié au désir de recréer ce passé laissé en arrière et sur lequel s'appuie la volonté de vivre ou de se retrouver près de ses pairs. Pour d'autres, la trajectoire résidentielle à l'étranger va plutôt correspondre à un processus de coupure avec ce passé. Ou encore ces deux logiques de continuité et de coupure, de rapprochement et de distanciation apparaîtront à des moments différents. Quelle que soit la configuration adoptée, chaque trajectoire résidentielle constitue un parcours personnel tissé par l'enchevêtrement des choix et des contraintes rencontrées.

La trajectoire résidentielle des immigrants devient davantage la leur une fois l'étape d'installation franchie. Ils prennent progressivement en main leur propre cheminement, se procurant des logements dont ils seront eux-mêmes responsables du bail ou de l'entente verbale avec les propriétaires. Bien que quelques-uns de nos interviewés se soient débrouillés seuls dès le début de leur trajectoire résidentielle montréalaise, en général, on constate le passage d'une logique d'installation à une logique d'implantation et d'enracinement urbain plus large.

Un grand nombre de migrants ont fait appel aux filières familiales, de compatriotes ou de connaissances au moment de leur arrivée à Montréal. Cette mobilisation de ressources dont ils disposent prend plusieurs modalités. La trajectoire résidentielle montréalaise commence le plus souvent par l'accueil chez un parent ou un compatriote ou encore par l'installation dans une maison de chambres dont on avait déjà l'adresse dans le pays d'origine, habitée essentiellement par des compatriotes. Ceci traduit l'existence de filières dont l'immigrant déjà sur place constitue un maillon pour le nouvel arrivant ou

pour celui qui projette de venir s'installer à Montréal. L'influence de ce genre de filière varie d'une trajectoire résidentielle à une autre. La manière dont les immigrants ont tendance à se détacher ou, au contraire, à rester étroitement liés à leurs compatriotes nous paraît une dimension essentielle dans leur processus d'implantation urbaine. Les modèles d'établissement résidentiel des immigrants reflètent le contexte social, politique et économique du lieu où ils s'établissent ainsi que la manière dont ils ont été accueillis et leurs caractéristiques sociales, économiques, culturelles et politiques propres (Preston, 1999 : 505).

La reconstitution du passé par les immigrants latino-américains interviewés lorsqu'ils se remémorent les logements où ils ont successivement habité depuis leur arrivée à Montréal risque de différer de la réalité vécue par eux à l'époque. Le passage du temps peut apporter un certain détachement vis-à-vis des vicissitudes des expériences vécues. Il peut y avoir un décalage entre les événements vécus jadis et la manière dont ils se les rappellent et relatent les événements et leurs perceptions de l'époque. Ils évoquent leur trajectoire résidentielle avec plus ou moins de détachement. L'importance accordée aux logements et aux voisinages ou encore au fait de demeurer près des compatriotes, par exemple, varie énormément d'une personne à une autre. Pour les uns, les logements où ils ont résidé constituent une sorte de décor qu'ils évoquent avec une certaine indifférence, tout en gardant une distance entre eux et ce décor, comme si leur vie se déroulait ailleurs que chez eux. Pour d'autres, le rappel des résidences successives et la reconstitution de l'itinéraire parcouru constituent des événements significatifs de leur vie.

L'analyse de la trajectoire résidentielle des immigrants s'avère une tâche ardue car elle repose sur des données ponctuelles faisant partie d'un processus dont il importe de saisir le sens. L'objectif de ce chapitre est de présenter, d'une part, différentes logiques d'installation résidentielle et d'autre part, des logiques d'implantation plus durable que nous qualifierons de logiques d'enracinement résidentiel. Nous avons mis l'accent sur leur vie au Québec, ce qui veut dire que leur trajectoire résidentielle préalable et les séjours réalisés ailleurs depuis leur arrivée n'ont pas été examinés en détail⁴¹. Les trajectoires résidentielles sont constituées de différents aspects qui s'enchevêtrent dans

⁴¹ L'analyse exhaustive de leur histoire résidentielle antérieure aurait été un élément complémentaire très riche à l'analyse que nous présentons ici. Également, la *transnationalité* déployée depuis leur

la réalité sans relever toujours pour autant d'une même logique explicative. Étant donné les nombreux aspects qui interviennent dans la trajectoire résidentielle des immigrants, nous avons mis l'accent sur les éléments qui sont étroitement liés au cadre théorique adopté pour cette thèse, mettant ainsi en relief l'influence du groupe d'origine (compatriotes, *latinos*) sur les choix effectués à différentes étapes du parcours résidentiel.

Le processus de rapprochement et de mise à distance d'autres Latino-Américains tout au long de leur trajectoire résidentielle sera considéré comme élément central des décisions de mobilité résidentielle. Autrement dit, nous allons essayer de voir si lorsqu'ils déménagent les migrants ont tendance à se rapprocher ou à s'éloigner de compatriotes et s'ils se servent de la filière ethnique aux différentes étapes de leur trajectoire résidentielle pour trouver des logements. Pour chaque trajectoire nous allons donc analyser les motivations liées à cette mobilité et qui se concrétisent dans les raisons explicitées pour quitter un lieu et en choisir un autre et dans des modalités utilisées pour ce faire.

La mobilité résidentielle s'inscrit dans un processus où l'individu cherche à améliorer ses conditions de logement tout en s'approchant de ce qu'il considère le plus adéquat, compte tenu des opportunités et des contraintes auxquelles il fait face⁴². Comme tout autre ménage, l'immigrant sera amené à déménager pour améliorer ses conditions de logement : en trouver un plus grand, mieux situé, mieux entretenu ou tout simplement moins insalubre. Des changements dans la composition du ménage (arrivée d'un enfant ou d'autres membres de la famille en provenance du pays d'origine, séparation du conjoint, etc.) ou dans les moyens financiers peuvent se traduire par un changement de lieu de résidence. Mais, déménager n'est pas toujours possible lorsqu'on le désire, bien que l'on ait vécu des changements importants qui pourraient justifier d'envisager cette mobilité résidentielle. La période de latence entre le désir de déménager et la possibilité réelle de le faire peut être plus ou moins longue. Il peut aussi se glisser une période de transition entre le départ d'un logement et l'emménagement dans un nouveau : l'individu peut retourner de manière provisoire là où il a résidé précédemment, retrouvant une

enracinement au Québec pourraient s'avérer un objet d'étude étroitement lié au type d'analyse que nous avons développé.

⁴² À Montréal, les déménagements fréquents constituent une pratique résidentielle très répandue. Il serait intéressant de réaliser des recherches comparatives entre les Latino-américains d'autres grandes villes

forme de sécurité dans un environnement familial, ou bien il peut loger chez des proches dans l'attente d'une réinstallation résidentielle.

La durée de résidence dans un logement ne constitue pas, dans le matériau recueilli, un révélateur de la satisfaction éprouvée à l'égard de ce logement ou des autres éléments du cadre de vie, qu'il s'agisse des relations avec les voisins ou de la vie de quartier. Ce ne sont pas les logements dans lesquels on a vécu le plus longtemps qui sont nécessairement ceux auxquels on se sent le plus attaché.

Le nombre total de logements habités par les immigrants latino-américains interviewés varie énormément d'une personne à une autre et ce, sans rapport avec la période d'arrivée. Le record du nombre de logements habités s'établit à 23 : il est le fait d'une immigrante péruvienne arrivée en 1984. Un immigrant péruvien arrivé en 1974 et une immigrante salvadorienne arrivée en 1990 seraient ceux ayant le moins déménagé depuis leur arrivée : ils ont vécu dans 3 logements chacun. Ceci montre que le nombre total d'années passées sur place n'implique pas nécessairement un nombre de déménagements plus élevé.

Quant au statut d'occupation du logement, selon Bonetti (1994 : 70) *«être propriétaire de son logement c'est avant tout avoir le sentiment de se posséder soi-même, se doter d'une capacité d'extension de soi et de son corps, qui en retour permet de protéger le noyau intime de sa personnalité, son véritable corps»*. D'après cet auteur, le statut de locataire, lui, *«reviendrait à habiter chez un autre, à loger dans une certaine mesure dans le corps d'un autre, à être privé de cette possibilité d'extension de soi dans l'espace, privation qui s'accompagne généralement de l'interdiction de l'altérer, d'y imprimer sa marque, ceci pouvant être considéré comme une atteinte au corps de l'autre, une sorte de scarification»*.

Pour plusieurs, être locataire peut s'avérer intéressant car ce statut favorise la mobilité résidentielle et décharge de responsabilités majeures, au delà du bail annuel. Pour d'autres, la propriété représente un gage de constitution d'un patrimoine ainsi qu'un signe de réussite et l'achat de leur maison au Québec est une preuve de cette réussite. Le statut d'occupation ne présente pas une évolution à sens unique, allant de la location vers l'achat. Plusieurs propriétaires sont redevenus locataires et le fait d'avoir été

canadiennes (Toronto, Vancouver) et ceux de Montréal pour vérifier si les immigrants installés à Montréal auraient en quelque sorte intériorisé cette tradition montréalaise.

propriétaires une fois n'a pas constitué pour autant une garantie d'occupation à vie. Le passage du statut de propriétaire à celui de locataire constitue un scénario relativement fréquent chez nos interviewés, en particulier dans les cas de séparation : l'individu doit recommencer à mobiliser des ressources pour se procurer un logement loué après avoir été propriétaire. Les séparations et les divorces sont souvent liés à des *déchirements résidentiels* qui mènent les conjoints vers des parcours résidentiels différents⁴³. Plusieurs rattrapent leur statut de propriétaire après un certain temps tandis que pour d'autres il s'agit d'une sorte de *statut perdu* qui modifie leur trajectoire résidentielle de manière radicale.

Avant d'aborder la trajectoire résidentielle montréalaise des personnes interviewées, nous allons présenter très brièvement leur expérience migratoire préalable, avant d'arriver à Montréal.

4.1. L'expérience migratoire préalable : du pays d'origine à l'arrivée à Montréal

Pour ce qui a trait à l'expérience migratoire de nos interviewés avant d'immigrer à Montréal, environ la moitié d'entre eux a toujours résidé dans son pays d'origine (16 sur un total de 31 trajectoires résidentielles retracées). Il s'agit de 6 Chiliens, 5 Péruviens, 3 Guatémaltèques et 2 Salvadoriens. Dix d'entre eux n'avaient jamais quitté leur ville natale, qui se trouve pour la plupart être la capitale du pays (Guatemala, Lima, San Salvador, Santiago, Valparaiso). D'autres immigrants débutent leur trajectoire migratoire à l'intérieur de leur propre pays. Parmi les Chiliens, une personne aurait vécu à Chillan, à Concepción et à Osorno, et une autre à Talca, à Curicó et à Santiago. Une troisième personne d'origine chilienne aurait déménagé de Milipilla à Santiago. Quant aux immigrants Péruviens, deux d'entre eux viennent de *la sierra* (la région montagneuse du Pérou). L'un est allé s'installer à Trujillo et ensuite à Lima, tandis que l'autre est allé directement à Lima. Une autre immigrante péruvienne aurait vécu d'abord à Cajamarca et ensuite à Lima.

Plusieurs immigrants n'ayant pas vécu à l'étranger avant d'arriver au Québec disposent d'une certaine expérience migratoire acquise dans leur propre pays ou bien ils bénéficient de l'expérience des membres de leurs familles. Ces immigrants n'ayant

⁴³ Nous ne disposons pas de données quant à la trajectoire suivie par l'ancien conjoint. Toutefois, ceci serait une avenue de recherche intéressante à titre complémentaire.

jamais vécu à l'étranger sont allés s'installer dans les villes les plus haut placées dans la hiérarchie urbaine du pays d'origine. Les rares cas d'immigrants étant venus directement des régions peu urbanisées, éloignées des grandes villes, vers des grandes villes étrangères comme Montréal sont dus à de graves conflits politiques ou économiques. Cela dit, notre échantillon est trop restreint pour pouvoir généraliser ce genre de constatations. Mais, quoiqu'il en soit, ceux n'ayant pas vu le jour dans la capitale du pays ou dans des grandes villes seraient souvent allés s'installer préalablement dans des villes plus importantes du pays natal.

D'autres se sont arrêtés pendant quelque temps chez des amis ou de membres de la famille en chemin vers Montréal. Ces arrêts ont eu lieu dans un autre pays en Amérique latine (Colombie), aux États-Unis (New Jersey, New York) et au Canada (Toronto). Pour ces immigrants ces séjours se sont avérés des lieux de transit plutôt que des destinations finales. Bien qu'ils auraient pu s'installer dans ces villes pour de bon, car ils disposaient de l'appui des amis et de la parenté prêts à les accueillir, ils ont décidé de continuer leur chemin vers Montréal. Plusieurs témoignages permettent d'illustrer le rôle puissant du réseau familial et des amis déjà installés à l'étranger. Les informations et l'appui fournis par ces personnes font en sorte que la possibilité de s'installer à Montréal s'avère un projet réalisable. Le réseau d'amis et de parenté est donc un élément clé lorsque l'immigrant évalue où s'installer et qu'il a besoin de leurs appuis.

«Êtes-vous venue seule du Salvador jusqu'au New Jersey ? Oui, c'est à dire, parce que c'étaient seulement des vacances. J'avais une tante là. Et après, mes oncles qui étaient ici m'ont dit que je pouvais venir vers ici...et de ne pas retourner au Salvador car la situation était très dangereuse pour les jeunes et...alors, seule, je suis venue ici, j'ai pris l'autobus «Greyhound», mes oncles m'attendaient à la frontière et eux ont fait mes démarches migratoires...et ils m'ont parrainée...alors c'est comme ça que je suis entrée ici au Canada et...j'y suis toujours !».

Carlota, Salvadorienne, arrivée à Montréal en 1982 après un bref séjour au New Jersey

Quant à l'autre moitié de notre échantillon, à savoir les immigrants ayant déjà vécu un certain temps à l'étranger avant de s'installer à Montréal, ce groupe se compose de 15 personnes. Il s'agit de 5 Salvadoriens, 4 Péruviens, 3 Guatémaltèques et 3 Chiliens. Ces immigrants ont vécu en Amérique latine (Argentine, Chili, Cuba, Honduras, Mexique), en Amérique du Nord (Canada, États-Unis), en Europe (France, Allemagne) et en Israël. Parmi les immigrants salvadoriens interviewés ayant déjà vécu à l'étranger, l'une d'entre elles serait partie probablement de la région de Chalatenango vers Los

Angeles⁴⁴. En 1980, cette immigrante salvadorienne s'est fait expulser de ses propres terres ayant perdu son bétail et ses propriétés dans une perquisition liée à la réforme agraire de Napoléon Duarte et du colonel Arnaldo Majano. Cette femme d'origine paysanne a dû quitter sa région par la suite et se procurer un emploi de survie aux États-Unis, dans des restaurants *McDonald's* dans la région de Los Angeles. Suite à son séjour d'une durée de 14 mois en Californie, elle vient s'installer à Montréal avec deux de ses sept enfants qu'elle a confiés à un ami et qui vient la rejoindre avec ses enfants aux États-Unis. Elle décide de venir au Québec grâce à sa fille, déjà installée à Montréal, mariée à un Québécois.

Une autre a quitté San Salvador pour New York afin de rejoindre son ancien conjoint. En 1987, ils sont partis s'installer à Fort Erie, en Ontario. Suite à une deuxième séparation de ce conjoint salvadorien elle vient s'installer au Québec, en 1989, avec ses filles. Le rôle d'appui du réseau salvadorien s'avère essentiel. Pour cette immigrante c'est aussi bien sa propre famille qu'une famille amie qu'elle connaît à Montréal qui vont l'appuyer dans ses démarches d'installation. Une troisième immigrante salvadorienne a vécu à Villar de Citala et à La Reina, deux municipalités salvadoriennes, avant de se rendre à San Salvador pour y faire des études. Ensuite, à cause de la guerre, elle est allée vivre dans une région frontalière du Honduras avec le Salvador. La pauvreté, ajoutée aux conflits, fait qu'en tant que fille aînée, déjà en mesure de travailler, elle suit son père dans sa migration vers Montréal. La possibilité d'aller aux États-Unis n'a pas attiré outre mesure cette famille salvadorienne. La présence des amis ou de la famille sur place à Montréal n'apparaît pas dans son discours car il s'agit d'une des familles salvadoriennes pionnières, arrivée en 1972, beaucoup plus tôt que celles ayant pu bénéficier de la présence du réseau de compatriotes. Un quatrième immigrant salvadorien ayant déjà vécu à l'étranger a séjourné à San Salvador, ensuite au Mexique et de là il est allé se réfugier à Hull, à la frontière du Québec et de l'Ontario. Il n'y connaît personne, même pas le nom de la ville. Ce n'est qu'une fois que son épouse et ses enfants le rejoignent à Hull qu'ils viennent s'installer à Montréal. Bien qu'il arrive en 1985, 13 ans plus tard que l'immigrante salvadorienne précédente, il ne connaît personne sur place au Québec. En fait, plus il y a longtemps qu'il y a des immigrants d'un pays sur place, plus on a de chances de bénéficier du réseau d'entraide. Toutefois, quelques immigrants sont mieux

⁴⁴ Nous disons *probablement* car bien qu'elle n'ait pas voulu nous dire le nom de sa région natale, nous avons déduit par la suite qu'il s'agit probablement de la région de *Chalatenango*. Cette région a été un

connectés que d'autres à leurs compatriotes. Enfin, un cinquième immigrant salvadorien appartenant à cette catégorie ayant déjà vécu à l'étranger est parti de Candelaria de la Frontera (Salvador) pour Israël. Ce séjour en Israël, de seulement quelques mois et en solitaire, s'explique par des raisons professionnelles. En 1978, une fois retourné au Salvador, il décide de partir pour Montréal à cause de la guerre dans son pays. Il ne connaît pas la langue française et il est conscient de la rigueur du climat québécois, mais il préfère le Québec au Venezuela car deux de ses sœurs sont déjà installées à Montréal.

Parmi les immigrants péruviens interviewés ayant déjà vécu à l'étranger, l'un est allé vivre d'abord dans la capitale, Lima, et ensuite il est allé s'installer successivement dans différentes villes d'Argentine, du Chili et du Mexique. Il s'agit de tournées liées à sa profession d'artiste. Une deuxième immigrante péruvienne est partie de Lima vers la Californie (Los Angeles, San Fernando Valley), mais, après quelques années, elle décide de venir s'installer à Montréal. Le rôle de son réseau d'amies, qui la convainquent de s'installer en Californie, puis de ses cousines, qui la persuadent ultérieurement de venir à Montréal, nous paraît intéressant car cela montre l'imbrication des réseaux des compatriotes amis et de la famille.

«Quelles sont les raisons principales qui vous ont décidé à quitter votre pays ? Chercher de nouveaux horizons et commencer une nouvelle vie, non ? Rien d'autre ! Car l'idée venait d'une copine du travail qui a suivi sa sœur qui travaillait dans une autre entreprise. Ça s'est bien passé pour la sœur et elle m'a dit «Pourquoi tu ne viens pas ?» Et elle-même m'a dit la même chose, car nous étions très amies...et c'est comme ça. Vous étiez à San Fernando Valley ? Tout le temps, tout le temps. Et après qu'est-ce qui est arrivé ? Pourquoi avez vous décidé de...De venir ici ?
Oui. Une bonne question. J'ai 3 cousines, des sœurs, du côté de ma mère qui ont migré en même temps que moi, mais qui sont venues ici. **À Montréal ?** À Montréal. Alors, elles m'ont toujours dit, quand nous parlions au téléphone «Pourquoi tu ne viens pas ? Ici la vie est tranquille, il y a des emplois, tu peux parler français alors...qu'est-ce que tu fais là, toute seule !

Lupicinia, Péruvienne, arrivée à Montréal en 1985

Une troisième immigrante péruvienne est allée d'abord de Lima à Vancouver pendant 4 mois. Une fois revenue de la Colombie Britannique à Lima elle décide d'immigrer à Montréal avec son fiancé. Elle avoue l'avoir suivi car il bénéficie d'un réseau de contacts sur place qui lui permet d'envisager son départ vers Montréal. Une fois au Québec, arrivés en 1984 en tant que touristes, ils demandent le statut de réfugié qu'ils obtiennent

plus tard. Un quatrième immigrant péruvien a vécu dans différentes villes péruviennes (Ayacucho, Huancayo, Lima, Trujillo) ainsi qu'en France (Paris) et dans l'ex-URSS (Saint-Petersbourg) avant de visiter Montréal pour la première fois. Il décide alors de quitter Lima pour Montréal.

Quant aux trois immigrants guatémaltèques ayant déjà vécu à l'étranger, l'un d'entre eux a quitté la ville de Guatemala pour la région bostonienne (Lynn, Massachusetts) où il est allé travailler jusqu'au moment de rencontrer sa future épouse, également Guatémaltèque. Ils retournent ensemble au Guatemala pour se marier, ils ont une première fille, qu'ils laissent sous la tutelle de sa grand-mère au Guatemala, et ils viennent tenter leur chance au Québec où ils ont les coordonnées d'une dame qui loge des compatriotes du Guatemala. Un deuxième immigrant guatémaltèque a d'abord vécu dans la ville de Guatemala et ensuite à Los Angeles. Une fois que sa famille réussit à le rejoindre à Los Angeles, la famille au complet s'installe à Montréal, où elle est reçue par leur parenté sur place. Pour ces deux ménages guatémaltèques, Montréal n'est donc pas la première ville nord-américaine où ils ont vécu et s'avère un choix privilégié par rapport aux Etats-Unis grâce aux réseaux dont ils bénéficient. La répression politique au Guatemala joue pour beaucoup dans leur processus migratoire et dans le déploiement de filières de solidarité entre compatriotes, autant aux Etats-Unis qu'au Canada. Ces filières traversent les frontières nationales. Un troisième immigrant guatémaltèque ayant déjà vécu à l'étranger serait parti de Quezaltenango (Guatemala) dans un secteur rural du pays afin d'étudier une langue maya. Suite à cette expérience et à cause du conflit armé au Guatemala il part se réfugier au Mexique en 1983 pendant un an et demi, et ensuite à La Havane. Pendant son exil au Mexique et à Cuba il commence à mûrir son idée de venir au Québec. Il ne bénéficie pas d'un réseau de compatriotes sur place mais, par contre, déjà au Mexique et à Cuba il fait des démarches pour se renseigner davantage à propos du Canada et du Québec.

«Disons que moi, en principe, j'avais choisi la province de Québec et j'avais déjà vu plusieurs choses sur Montréal. Je me souviens quand les jeux, les olympiques, et tout ça de Nadia Comaneci, tout ça, bon, je suis de la génération de la télévision (rires) alors, quand j'ai vu ça évidemment que Montréal a attiré mon attention, donc, à l'Ambassade du Canada au Mexique aussi je suis allé voir un reportage sur les différentes villes canadiennes et Montréal m'attirait. Québec ou Montréal m'attiraient».

Gregorio, Guatémaltèque, arrivé à Montréal en 1985 après avoir vécu au Mexique et à Cuba

Quant aux trois immigrants chiliens ayant déjà vécu à l'étranger, l'un est allé de Viña del Mar à Quilpué et à Santiago, ensuite à Leipzig (Allemagne) pour y faire des études et de nouveau à Santiago avant d'envisager l'exil au Québec, à cause de la chute du gouvernement d'Allende. Il décide de s'installer au Québec après en avoir mesuré le pour et le contre. Il entame ses démarches d'émigration et son point de chute est la ville de Québec.

«Le Canada était la meilleure alternative car nous ne savions pas grand chose du Canada, mais nous savions que c'est un pays qui reçoit des immigrants et...nous sommes allés à l'ambassade et nous avons postulé comme immigrants, bien que dans le contexte du coup d'état, il y avait des milliers de personnes qui voulaient partir. Alors c'est pour ça qu'on nous a donné un traitement très rapide à notre demande et en deux mois nous avons le visa.

Vous êtes arrivé avec votre épouse et votre fils en tant qu'immigrant ? *Oui. Bien que nous étions des immigrants, en arrivant nous nous sommes aperçus qu'on nous considérait comme des réfugiés. Même le traitement en arrivant et en nous présentant à l'immigration, ici, on nous a dit «Ah ! Des réfugiés Chiliens !» Je me suis senti un petit peu étrange car pour moi, un réfugié c'est un type qui s'était mis dans une ambassade, par force, et qui avait sollicité l'asile politique, et qui avait sauté une muraille, une chose comme ça ! Et je trouvais que ma situation était moins dramatique que d'autres, mais, techniquement on m'a étiqueté de réfugié»*

Claudio, Chilien, arrivé à Québec en 1974

Une deuxième immigrante chilienne a vécu dans différentes villes du Chili : de Temuco à Concepción, de Concepción de nouveau à Temuco, de Temuco de nouveau vers Concepción, ensuite vers Mexico, de nouveau vers Temuco, de Temuco vers le Mexique encore une fois et elle est retournée au Chili avant d'envisager l'exil au Venezuela. Cet exil sera avorté lorsqu'elle se fait arrêter par les autorités chiliennes. Suite à sa libération, elle s'exile sans tarder à Montréal lorsqu'un mandat d'arrêt est émis contre elle au Chili. Le troisième immigrant chilien a toujours vécu à Santiago. Cela dit, nous l'avons considéré dans la catégorie de ceux ayant vécu à l'étranger car avant son arrivée à Montréal il a déjà séjourné dans un grand nombre de régions de son pays et il connaît une grande partie de l'Amérique du Sud (Brésil, Pérou, Bolivie, Colombie), le Mexique et le Guatemala. En outre, son projet initial est de venir à Montréal pour partir ensuite en Afrique (Angola, Mozambique) à travers un organisme de coopération internationale qu'il a déjà contacté à Montréal.

Ce que l'on dégage du processus migratoire parcouru par les immigrants latino-américains interviewés est que le Québec en général et tout spécialement la ville de Montréal ne s'avèrent pas, pour la plupart, des destinations préalablement choisies avant qu'un événement déclencheur (coup d'état, guerre, crise sociale) ne survienne.

Autrement dit, la plupart des personnes interviewées ne semblent pas avoir prévu de vivre à Montréal ou au Canada, ou encore avoir planifié depuis longtemps leur voyage vers le Québec. Que ce soit à cause d'un coup d'état, d'une guerre où d'une situation économique devenue trop précaire, la décision de venir au Québec s'est présentée en cours de route en tant que solution (lieu d'exil, de paix, de tranquillité, d'emploi) et elle se trouve étroitement liée à un cumul de circonstances auxquelles les immigrants ont dû faire face. La guerre, l'incertitude politique et économique figurent donc parmi les raisons à la base de cette immigration vers le Québec ou vers le Canada. On peut parler davantage du choix de Montréal lorsque ces personnes ont déjà repris leur souffle et retrouvé une certaine paix en dehors de leur pays d'origine et/ou que leurs réseaux d'amis et de parenté se mobilisent à l'étranger pour les aider.

«Si je suis venue dans ce pays, j'avais jamais pensé quitter le mien. C'est à dire, ce fut vraiment...on a dû le faire ou... Moi, en décembre, j'ai dit à ma mère «Je connaîtrai un autre pays, mais d'abord je connaîtrai le mien, tout. Et moi je partirai jamais d'ici. Et je partirais pas» j'ai dit. Et en janvier, j'étais venue, donc, ce n'est pas que tu le veuilles, tu vois ? Alors, moi, quand je suis arrivée ici, dans un entretien qu'on nous a fait au COFI, un professeur nous demandait «Aimes-tu le Canada ?» Je lui ai dit «Oui, j'aime le Canada mais quand je suis arrivée ici je l'ai trouvé moche», je lui ai dit. «Que les métros étaient sales». Alors une personne m'a dit «Pourquoi es-tu ici ?» «Par d'autres circonstances mais...ce n'est pas que tu n'aimes pas ton pays».

Leonora, Chilienne, arrivée à Montréal vers 1976-1977

La présence des amis ou de la parenté contribue à la poursuite de leurs trajectoires en direction de Montréal, surtout pour ceux arrivés dans les dernières années. Ils citent très souvent la présence des amis ou de la famille déjà à Montréal en tant que motivation première pour avoir choisi le Québec. Une des rares exceptions serait celle d'un immigrant péruvien, provenant d'un milieu très aisé, qui a déjà visité Montréal auparavant, à l'occasion d'un mariage, et qui semble spécialement attiré par cette ville qu'il avait trouvé très jolie. Toutefois, il faut préciser que dans son cas Montréal s'est avéré un choix après avoir été refusé par les autorités européennes alors qu'il avait préalablement envisagé de s'installer en Europe.

Des problèmes pratiques liés aux formalités (visas) qui étaient obligatoires pour les Latino-américains souhaitant demeurer aux États-Unis contrastent au moment de leur arrivée à Montréal, avec l'ouverture du Canada qui autorise l'entrée des touristes avec plus ou moins de tolérance. Plusieurs immigrants latino-américains arrivés dans les années 1960 et 1970 au Canada, ont bénéficié du fait que les démarches pour obtenir le

statut de réfugié n'existaient pas encore tel qu'on les connaît maintenant, ce qui leur a permis de franchir la frontière en tant que touriste.

«Honnêtement, la première intention était de m'en aller aux États-Unis, mais mon innocence, mon honnêteté, comme on dit, je me suis présenté à l'ambassade américaine, sollicitant un visa de touriste et on m'a refusé. Alors, c'est là que j'ai rencontré une personne qui m'a dit qu'en allant au Canada je pouvais, vraiment, avoir un visa pour les États-Unis. En ce moment, au Canada, on n'avait pas besoin de visa. C'était...l'entrée était plus facile»

Santiago, Péruvien, arrivé à Montréal en 1969

L'obtention d'un visa signifiant que l'admission est réelle s'avère le catalyseur qui accélère l'arrivée au Canada en tant qu'immigrants (par exemple en profitant du programme de parrainage qui permet à leurs familles sur place de les aider). Outre les immigrants centraméricains ayant vécu préalablement aux États-Unis, plusieurs Péruviens reconnaissent dans leur témoignage avoir, eux aussi, pensé à s'installer dans ce pays. Des problèmes dans l'obtention des visas font en sorte que leur projet américain se transforme en montréalais. La proximité géographique, le prix moins coûteux du voyage vers les États-Unis et la présence des amis ou de la famille sur place s'avèrent des raisons ayant mené plusieurs immigrants à s'y installer ou, tout au moins, à l'envisager. Les réseaux d'immigrants latino-américains aux États-Unis, surtout en Californie et à New York, sont beaucoup plus importants que ceux que l'on retrouve à Montréal et disposent d'un grand nombre de services destinés à ces communautés. L'existence de réseaux plus ou moins consolidés et liés à la diaspora centre-américaine, installée notamment en Californie, semble avoir contribué à leur passage par cette région.

Les situations d'urgence dans le pays d'origine ont parfois provoqué le départ du pays vers les États-Unis, faisant de ce dernier une sorte de choix dans l'urgence. Et, s'ils sont venus après vers le Canada ce n'est pas tant parce que le Canada était nécessairement leur objectif premier mais parce que leur vie aux États-Unis - une fois l'urgence dissipée - ne semble pas les avoir satisfaits. Les échanges d'informations au sein de la diaspora latino-américaine et la présence des amis ou de la famille à Montréal sont à la base du processus migratoire vécu par plusieurs des immigrants latino-américains et les ayant conduits à préférer le Québec.

Quant aux immigrants chiliens interviewés, les États-Unis n'ont pas figuré parmi leurs destinations préférées. Probablement des raisons de nature idéologique expliquent qu'il s'agit des seuls immigrants latino-américains interviewés pour qui les États-Unis

n'inspirent aucune sorte de fascination. Pour l'ensemble des immigrants chiliens ayant quitté le Chili à cause du coup d'état de Pinochet, ceci s'expliquerait en partie parce que le Canada leur offrait la possibilité du refuge et facilitait leur arrivée : les passages en avion financés et leur accueil assuré figurent parmi ces privilèges. Ils nous ont dit qu'à ce moment là, vers 1974, l'Australie offrait également de l'aide aux réfugiés chiliens. L'Espagne, à l'époque sous le régime franquiste, n'attirait pas davantage ces immigrants de gauche malgré l'attrait linguistique ou culturel. Selon eux, un exil en Europe s'avérait plus difficile qu'un exil au Québec car psychologiquement ils percevaient le Canada et le Québec comme une façon de rester en Amérique.

L'arrivée à Montréal constitue un moment plus ou moins significatif pour les immigrants interviewés. Pour quelques-uns, se référer au moment de leur arrivée les ramène carrément au voyage en tant que tel, aux transits réalisés et à la durée totale du voyage. Vécu par les uns comme une formalité sans complications, le voyage s'est avéré pour d'autres immigrants un véritable cauchemar, notamment pour ceux laissant en arrière des conflits politiques importants. Par exemple, une des interviewées a dû quitter le Chili d'urgence car il y avait un mandat d'arrêt contre elle.

«...je tremblais partout, partout. Nous sommes arrivés à New York. À New York, nous étions sans visa pour les Etats-Unis ni de transit ni rien...et je ne sais pas qu'est-ce qui est arrivé. Ma fille a perdu connaissance. Et un des policiers habillé en civil m'a demandé où nous allions, je lui ai dit au Canada et il m'a dit «Vous êtes arrêtée. Vous ne pouvez pas bouger d'ici. Là où vous irez je vais vous accompagner, même aux toilettes. Si vous voulez manger, je vous amène quelque chose, jusqu'au moment où vous allez monter dans l'avion». C'était une heure, je m'en souviens pas, non, environ 4 heures, je crois. Nous sommes restées là, avec ce monsieur à côté, nous étions les dernières à embarquer dans l'avion. Il nous a fait attendre que tout le monde monte. Il est monté avec nous, nous a laissées en haut...il est descendu...on a enlevé l'escalier...ils ont fermé la porte et nous sommes partis»

Rita, Chilienne, arrivée à Montréal en 1977

Le moment même de l'arrivée à Montréal amène un fort soulagement pour ceux ayant quitté leur pays de façon précipitée, comme le témoignage précédent le laisse comprendre. Toutefois, pour d'autres ayant idéalisé l'arrivée à Montréal en tant que ville hautement cosmopolite, l'arrivée hivernale à Mirabel, un aéroport éloigné du centre-ville et situé au milieu des champs, contraste fortement avec ce à quoi ils s'attendaient.

«Je suis arrivée directement à l'aéroport de Mirabel et ça m'a fait un choc quand j'étais dans l'avion. J'oublie jamais ça ! Quand j'ai regardé, j'imaginai que le Canada était beau, merveilleux, comme on rêve toujours de villes cosmopolites, non ? Alors quand on a annoncé que nous étions en train d'arriver à Montréal, que nous allions atterrir, et j'ai vu,

comme c'était le mois de mars, le 8 mars 1984, alors c'était mars, c'est la neige, c'est froid, non ? Et de l'avion j'ai regardé et j'ai dit «Je ne peux pas le croire ! Et elle est où la ville ? Et ils sont où les gens ?» Je croyais que je pouvais le voir, mais la seule chose que je voyais c'était la neige. Blanche, blanche, blanche. Et je me suis dit bon. J'ai senti une si grande désillusion... J'ai tellement voulu venir pour connaître ça !? Je pouvais pas le croire ! Ça c'est une des choses qui m'a énormément déçue !».

Isabel, Péruvienne, arrivée à Montréal en 1984

Une autre surprise mentionnée est le fait que dans leurs têtes ils arrivent davantage au Canada qu'au Québec. Le fait que les agents de l'immigration leur souhaitent la bienvenue au Québec a créé une certaine confusion chez plusieurs d'entre eux qui ne connaissent pas nécessairement toutes les nuances en matière d'immigration canadienne, que ce soit sur le plan politique ou d'accueil aux nouveaux arrivants.

«Bon, quand je suis venu, évidemment, j'ai eu une petite surprise car quand on m'a reçu à l'aéroport, je venais, dans ma tête je venais au Canada. Je venais au Québec mais je venais avant tout au Canada. Et, à l'aéroport m'a reçu une Vietnamiennne qui travaillait pour l'immigration et qui m'a dit «Bienvenue au Québec». Et j'ai dit «Québec ? Mais, moi je viens au Canada !» «Oui, oui, oui, mais bienvenue au Québec !». «Ok.»»

Gregorio, Guatémaltèque, arrivé à Montréal en 1985

4.2. Logiques d'installation et logiques d'enracinement

Les trajectoires résidentielles de l'ensemble des immigrants qui composent notre échantillon s'avèrent fort hétérogènes à partir de leur installation à Montréal. Chaque immigrant, au moment de l'entretien, se trouve dans une période spécifique de sa trajectoire résidentielle. Leur analyse constitue une tâche des plus complexes car la singularité de chacune d'elles rend difficile la catégorisation. À l'imbrication des événements spécifiques liés à chaque trajectoire résidentielle, pour l'ensemble des logements où l'immigrant a habité depuis son arrivée à Montréal, s'ajoutent deux logiques distinctes et à la fois juxtaposées : la logique transversale touchant aux événements ayant lieu à un moment précis de la trajectoire résidentielle, et la logique longitudinale, à savoir l'enchaînement de ces événements dans un processus plus large. Le point de départ de leur trajectoire montréalaise semble avoir parfois une influence sur les étapes subséquentes. Ce serait surtout vrai pour les immigrants hébergés chez la parenté ou dans des filières de compatriotes (maisons de chambres).

Nous avons établi une différence entre une **logique d'installation** en tant que telle, à savoir les lieux où on est accueilli (famille, amis) ou parachuté par les instances

officielles (hôtels, auberges) au tout début de la trajectoire résidentielle québécoise, et une **logique d'enracinement**, plus fondée sur les stratégies mises en place par les migrants ou les ménages eux-mêmes à long terme. En général, la contrainte est plus présente au début de la trajectoire lorsque l'individu n'a pas encore pris connaissance des choix possibles. À son tour, l'élément choix prend généralement de plus en plus de force lorsque l'individu connaît mieux la ville et les différents quartiers et que sa situation personnelle évolue. Dans les pages qui suivent nous allons présenter de manière succincte les logiques d'installation résidentielles dégagées et ensuite nous exposerons différentes logiques d'enracinement.

4.2.1. Les logiques d'installation résidentielle à Montréal : de la parenté et des amis sur place, une ressource capitale

Les immigrants latino-américains interviewés sont arrivés à Montréal entre 1969 et 1990. Le contexte montréalais rencontré n'est pas le même pour ceux arrivés en premier que pour ceux arrivés plus récemment. Si on regroupe les moments d'arrivée on remarque que deux sont arrivés avant 1971, 14 de 1971 à 1980, et 15 de 1981 à 1990. Ceux arrivés jusqu'à 1980 sont 7 Chiliens, 3 Guatémaltèques, 3 Péruviens et 3 Salvadoriens. Ceux arrivés pendant la période 1981-1990 sont 6 Péruviens, 4 Salvadoriens, 3 Guatémaltèques et 2 Chiliens.

Quant à la mise en œuvre d'une logique d'installation, nos interviewés ne débutent pas leur trajectoire résidentielle *montréalaise* sur un même pied d'égalité. Chacun a une expérience personnelle différente ainsi qu'un contexte d'accueil spécifique. Leur maîtrise de la langue française ou anglaise, leur réseau d'amis ou de parenté sur place et leur niveau de ressources sont très différents. Initier leur trajectoire résidentielle montréalaise, se trouver un lieu où vivre dans une ville qu'ils connaissent à peine s'est avéré une tâche plus ou moins ardue. La maîtrise insuffisante de la langue française ou anglaise, des faibles ressources économiques, l'absence d'un réseau d'amis ou de parenté sur place susceptible de prendre en charge l'immigrant nouvellement arrivé ont pu compliquer la recherche d'un premier logement. Toutefois, dans le type d'analyse que nous avons entamée, bâtie sur une optique de processus et par conséquent sur des modalités d'implantation urbaine à long terme, les nombreuses années écoulées depuis leur arrivée permettent de mettre en perspective les vicissitudes du début.

Nous avons dégagé deux cas de figure liés à la manière dont les immigrants sont accueillis à Montréal : ceux ayant de la famille ou des amis déjà installés sur place et

ceux n'y connaissant personne. Un peu plus de la moitié des immigrants interviewés (16 sur 31) ont des personnes de leur parenté ou des amis sur place au moment même de leur arrivée : 11 sont logés au tout début par leur familles, trois par des amis et deux autres, malgré le fait d'avoir des amis ou de la famille sur place, sont logés par l'intermédiaire du réseau communautaire. Le premier lieu d'établissement montréalais permet d'apporter aux nouveaux arrivants des connaissances générales sur leur nouvelle ville de résidence.

Si on se concentre sur le groupe d'immigrants ayant été accueillis par leur famille, plusieurs vont vivre chez des frères ou des sœurs (3 Péruviens, 1 Chilienne, 1 Guatémaltèque, 1 Salvadorien). Les Péruviens s'installent l'un dans le secteur du boulevard Saint-Laurent près du boulevard Henri-Bourassa pendant 4 ou 5 mois, le second dans le secteur Lajeunesse et Chabanel, dans le quartier Ahuntsic pendant 6 ans, et la troisième en plein centre-ville de Montréal pendant 3 ans, de 1988 à 1991, avec ses deux frères aînés logés dans une coopérative latino-américaine située sur la rue Sherbrooke, près du boulevard Saint-Laurent et qui accueille des Argentins, des Chiliens et des Guatémaltèques. Quant à l'immigrante chilienne ayant résidé en premier lieu chez sa sœur, elle s'installe pendant six semaines à Longueuil, une municipalité de la rive sud de Montréal où elle réside par la suite pendant de nombreuses années. L'immigrant guatémaltèque logé chez son frère réside dans le Mile-End, sur la rue Hutchison près du boulevard Saint-Joseph pendant trois semaines. L'immigrant salvadorien habite chez sa sœur sur la rue Moreau, près de la rue Ontario, où il reste un mois. Quelques intervenants communautaires ont joué un rôle important, même quand les immigrants disposent par ailleurs de l'aide de la famille sur place. Voici le témoignage de cet immigrant guatémaltèque, logé au début par son frère et qui a pu trouver un logement par l'intermédiaire des religieuses travaillant dans un centre communautaire.

«Elles étaient sur le boulevard Maisonneuve, là à Westmount. Je ne sais pas de quelle congrégation elles étaient mais...je me souviens qu'elles travaillaient en lien avec l'immigration et...elles étaient...un pont vers l'information de comment, tout d'abord, obtenir un appartement. Bon, beaucoup de choses qui m'ont été utiles à ce moment là, non ? Et je me souviens que par l'intermédiaire de ces religieuses, j'ai obtenu un logement. Alors, je me souviens qu'elles nous ont envoyés à Parc Extension. Là-bas, à Parc Extension, demandant aux gens ! Car elle m'a dit «Vas-y au métro Jean-Talon et de là tu prends le bus 179». Finalement je me suis rendu à l'endroit»

Juan, Guatémaltèque, arrivé à Montréal en 1981

Une immigrante salvadorienne et une autre chilienne ont été accueillies et parrainées par des oncles. L'immigrante salvadorienne habite à Dollard-des-Ormeaux pendant neuf mois, et la Chilienne à Lasalle, où elle habite dans différents logements du quartier. L'appui de la famille déjà sur place est perçu par les nouveaux arrivants comme une sorte de guide où les plus expérimentés ont parfois une idée préconçue du type de quartier et du type de logement dans lesquels ils «devraient» vivre. Ceci explique que parfois les immigrants ayant plus d'expérience sur place canalisent en quelque sorte les membres de leur famille et leurs amis récemment arrivés vers des secteurs concrets de la RMR de Montréal et vers des logements spécifiques qu'ils considèrent adaptés à leur situation.

*«Oui, parce que ce qui arrive est que comme ma tante disait que nous ne pouvions pas vivre ailleurs car c'était trop cher et nous avons loué dans ce sous-sol où nous sommes restés un an...c'est pour ça que nous pourrions dire qu'on nous coupait. Nous ressemblions à un bonsaï, on nous coupait comme ça. N'importe quelle idée que nous avons
«Non, c'est tout à fait déplacé....ça c'est votre réalité ! Donc, vous devez d'abord aller vivre ici, car vous devez connaître ça»».*

Elisa, Chilienne, habite chez ses oncles à Lasalle en 1990

Une immigrante péruvienne s'est installée tout d'abord chez les cousins de son fiancé dans le quartier Rosemont, pendant deux semaines. Une autre immigrante chilienne le fait chez son beau-frère pendant trois mois dans le secteur Sherbrooke à proximité du Stade Olympique. Ce bâtiment accueille à ce moment là de nombreux immigrants qui se réunissent pour organiser des activités de soutien avec le Chili. Une immigrante salvadorienne ira vivre dans un appartement de Côte-des-Neiges qui se trouve dans le même bâtiment où réside sa fille ; cette dernière est la concierge du bâtiment, ce qui lui a permis de réserver un petit appartement pour sa mère et ses deux frères.

Trois autres habitent chez des amis après leur arrivée. L'une, Guatémaltèque, a un frère sur place mais qui ne peut pas l'accueillir, ce qui fait qu'elle s'installe chez des amis guatémaltèques qu'elle connaît déjà. Un autre, Péruvien, habite lui aussi au tout début chez des amis pendant un mois. Il s'agit du foyer d'un compatriote, marié à une Québécoise, situé dans le Plateau Mont-Royal, près des rues Rivard et Rachel. Une troisième, Salvadorienne, habite également à son arrivée chez une famille d'amis salvadoriens pendant trois mois dans le secteur des rues Sherbrooke et Honoré-Beaugrand.

«C'était très joli, c'était émouvant ! (rires) Nous sommes arrivées chez des amis - toujours du Guatemala - ils nous ont donné la permission de rester chez eux pendant deux semaines, pendant que nous trouvions quelque chose, mais...sans parler la langue, sans rien de tout ça...ces amis aussi démarraient...ils parlaient pas le français et à peine l'anglais, je te dis...et ils nous ont aidé à chercher un appartement...très moche ! (rires). **Où habitaient-ils ?** Sur le boulevard Saint-Joseph et le boulevard Saint-Laurent, plus ou moins...mais je me rappelle pas exactement...oui...ils habitaient à 2, 3 blocs de Saint-Laurent sur Saint-Joseph».

Edna, Guatémaltèque, arrivée à Montréal en 1982

Mais, ce ne sont pas tous ceux qui ont de la famille ou des amis sur place qui s'installent chez ceux-ci à leur arrivée. Un Chilien ayant un compatriote ami sur place prévoyait aller s'installer chez lui, mais, à l'aéroport son ami l'informe du fait qu'il lui a trouvé une chambre au YMCA du centre-ville, sur la rue Stanley, où il habite pendant 6 semaines en compagnie d'autres Chiliens arrivés en même temps. Une Péruvienne qui a sa belle-sœur sur place à Montréal ne réside pas non plus chez cette dernière à son arrivée à Montréal en 1984. Elle suit le circuit réservé aux réfugiés offert par le centre communautaire à Westmount, géré par des sœurs et financé par le gouvernement, déjà cité, ce qui explique qu'elle se retrouve au début logée dans un foyer d'hébergement sur la rue Querbes, près de la rue Jean-Talon, où elle reste pendant quelques jours. Elle se dit déçue du fait qu'elle a insisté auprès de l'intervenant communautaire qui les aidait à chercher un logement, pour leur trouver un logement près de sa famille, autour de la rue Jean-Talon. Cela dit, il les amène à Saint-Laurent, dans le secteur de l'avenue Salaberry et du boulevard Gouin. Dans ce foyer elle s'aperçoit de la présence d'une famille de compatriotes ce qui ne signifie pas pour autant qu'elle va essayer de s'en approcher. Elle considère que cette famille logée dans le même bâtiment ne fait pas partie du même groupe social qu'elle. La distance sociale perçue entre elle et d'autres compatriotes sur place - pourtant également accueillis au même endroit en tant que réfugiés - s'entremêle à la méfiance vis-à-vis des inconnus, ce qui explique qu'elle n'a pas établi de contacts avec ses compatriotes.

«**Pourquoi vous ne les aimez pas ?** Car nous, au Pérou nous avons notre ambiance...nous n'étions pas de la haute société, non, non ! Mais, toujours, il y a ça que nous étions des professionnels⁴⁵, les gens qui sont moins et que ceci,

⁴⁵ Elle se considère comme une professionnelle car elle avait une profession à Lima - elle était professeur de gymnastique dans un lycée - ce qui constitue une façon pour elle de se distinguer des personnes des milieux populaires. Cela dit, en espagnol le terme *profesional* s'applique dans le langage courant aux professionnels libéraux.

cela, alors comme tu ne connais pas qui entre...et pour ça je ne pouvais pas me confier, ni parler ni rien...donc, je voulais pas !»

Isabel, Péruvienne, arrivée à Montréal en 1984

4.2.2. Les immigrants ne connaissant personne sur place

«Je suis arrivé seul, avec un sac de voyage, à peine tout ce qui est indispensable, comme si quelqu'un part à Cuba pendant une semaine.»

Domingo, Péruvien, arrivé à Montréal en 1987

Presque la moitié de nos interviewés ne connaissent personne sur place au moment de leur arrivée à Montréal (15 personnes sur un total de 31) : 6 ont réussi à se loger en suivant le parcours indiqué par les organismes communautaires ou associatifs responsables de leur accueil ; 5 autres disposaient d'une information clé qui les aide à se loger une fois arrivés à Montréal ; 3 autres se sont débrouillés seuls une fois rendus sur place et, enfin, un dernier, étudiant, a pu se loger dans une résidence universitaire liée à son lieu d'études pendant l'année académique. Ceux qui ont trouvé un premier lieu où s'établir par l'intermédiaire d'un organisme communautaire sont 4 Chiliens - 3 hommes et 1 femme - 1 Guatémaltèque et 1 Salvadorien. Parmi les Chiliens, un a logé au YMCA du centre-ville pendant deux mois. Les deux autres ont été logés à Québec, d'abord à la Gare maritime, et ensuite dans un appartement du quartier Limoilou. Quant à l'immigrante chilienne, il se trouve qu'elle s'est fait aider par un compatriote inconnu qui l'approche à son arrivée à l'aéroport et qui l'accueille chez lui, en compagnie de sa famille, pendant la fin de semaine. Suite à cet hébergement offert de manière désintéressée, elle rentre dans le circuit normal d'accueil aux réfugiés. Ce geste altruiste, posé par cet inconnu appartenant à la première vague des exilés chiliens de gauche, qui essaie d'aider ceux arrivés quelques années plus tard nous paraît digne de mention. D'autant plus que cette même fin de semaine il accueille aussi d'autres personnes arrivées dans le même vol que l'immigrante que nous avons interviewée.

*«Il y avait au moins 100 personnes dans cet avion. **Connaissez-vous les autres personnes ?** Non plus. Mais il y a une situation...comme dirais-je ? Amusante. Nous sommes tous Chiliens qui sortons de là, nous savons que nous venons demander asile...et nous faisons comme si nous ne nous connaissons pas. Tout le monde fait pareil, car il y avait une crainte...et tous les gens agissaient de manière réservée. Chacun se débrouille comme il peut.»*

Estefania, Chilienne, arrivée à Montréal en 1987

Quant au Guatémaltèque, il s'est installé dans un hôtel du centre-ville, qui accueille des réfugiés. Ensuite, une travailleuse sociale d'origine chilienne l'aide à se procurer un logement à Outremont, sur la rue Hutchison tout près de la rue Bernard. Le Salvadorien se rend à Hull, où il est logé avec d'autres Centre-Américains grâce à l'aide du centre d'Accueil Parrainé de l'Outaouais, et où il reste 6 mois avant de venir s'installer à Montréal, une fois que son épouse et ses enfants l'ont rejoint à Hull.

Ne pas avoir un réseau d'amis sur place ne signifie pas nécessairement que les immigrants n'entreprennent pas de démarches, avant de se rendre à Montréal, auprès de personnes liées à de tels réseaux. Ces contacts préalables, lorsqu'ils aboutissent, permettent de déblayer le terrain des nouveaux arrivants et de faciliter la création d'un réseau de connaissances (personnes, lieux) sur place. Autrement dit, plusieurs immigrants n'ayant pas de réseau d'amis ou de parenté sur place ont bénéficié tout même des contacts établis avec des gens liés à ce réseau.

Cinq de nos interviewés (2 Guatémaltèques, 1 Péruvien, 1 Salvadorienne, 1 Chilien) ne connaissant personne sur place disposent à leur arrivée d'une information clé qui va les aider. Celle-ci prend la forme des contacts au sein du milieu communautaire montréalais, d'une adresse de quelqu'un (compatriote) ou d'un lieu (maison de chambres), qu'ils gardent sur eux précieusement depuis leur pays d'origine. Ainsi, l'immigrant Chilien s'est procuré l'adresse d'un centre communautaire avec lequel il a déjà pris contact depuis le Chili afin de travailler dans le milieu de la coopération internationale. Il est toutefois étonné et déçu d'apprendre à son arrivée que la personne avec laquelle il a entamé des contacts est décédée. Ceci l'entraîne à s'insérer davantage dans le réseau chilien ce qui s'avère porteur sur le plan du logement : il sera hébergé gratuitement par des compatriotes de la gauche chilienne, d'abord deux semaines à Beaconsfield, ensuite pendant un mois chez quelqu'un du Plateau Mont-Royal parti en vacances et enfin un autre mois à Brossard, chez une autre famille chilienne.

Quant au Péruvien, il s'avère le messenger d'une amie péruvienne restée à Lima et qui a son amoureux à Montréal. Elle l'a prié de lui apporter une lettre et un paquet. Lors de cette rencontre, il avoue à son compatriote ne pas savoir où aller vivre. Cela fait en sorte qu'ils se lient d'amitié et qu'ils cohabitent ensemble sur la rue Fielding à Notre-Dame-de-Grâce pendant 3 mois. Pour ce qui a trait aux deux Guatémaltèques, le premier, arrivé avec son oncle, dispose d'une adresse où il a prévu se rendre en arrivant à Montréal.

Une fois sur place, cette adresse sur le boulevard Saint-Laurent et l'avenue Fairmount, s'avère celle d'une maison de chambres. Ils y restent pendant deux mois. Ils se rendent compte de la présence exclusive des Guatémaltèques dans cette maison de chambres. Il fait parvenir, à son tour, cette même adresse à un ami resté au Guatemala qui arrive pendant son séjour dans cette maison de chambres. Le responsable étant Guatémaltèque, ce lieu devient exclusivement guatémaltèque avec une circulation d'information au sein même de ce groupe assez intense. Cette maison de chambres se trouve localisée dans le quartier Mile-End, lequel s'est avéré un lieu privilégié d'accueil pour les immigrants guatémaltèques montréalais.

*«C'était...remarquez que dans ce temps-là, ces maisons étaient comme des maisons abandonnées, non ? Celles là, maintenant, on les a refaites. Au rez-de-chaussée, au 1er étage, mais dans ce temps-là, ces maisons...au plancher il y avait des trous. Il n'y avait pas d'entretien dans le bâtiment, n'est-ce pas ? **C'était un «plex» typiquement montréalais ?** Il y avait un 2ème et un 3ème étage. Il me semble que c'étaient deux appartements et chaque étage avait sa salle de bain, alors, il me semble que les propriétaires étaient des Espagnols. Alors eux louaient les chambres. **Comment payiez vous ?** On payait à la semaine. **Avez-vous signé un bail ?** Non, non. **C'était un accord verbal ?** Oui. **C'était meublé ?** La seule chose qu'il y avait c'était un lit. Un lit et rien d'autre et dans la salle à séjour il y avait une table et un réfrigérateur. **Y avait-il des souris ?** Peut-être, non ? Mais non...je n'en ai jamais vu, je les ai jamais vues. **Et des cafards ?** Non, j'en ai jamais vu. **Donc c'était plutôt...**En mauvais état, oui. Oui, ça manquait un peu de peinture. Les salles de bain étaient ...très anciennes, non ? C'était loin d'être parfait».*

Pablo, Guatémaltèque, arrivé à Montréal en 1972

Quant à la deuxième Guatémaltèque, elle s'est également rendue à Montréal avec l'adresse - fournie par sa mère - d'une dame compatriote, installée à Montréal, qui a l'habitude de loger des Guatémaltèques. Cette dame, qu'elle connaît seulement de nom, la loge chez elle gratuitement pendant un mois, avec une autre famille guatémaltèque, récemment arrivée, elle aussi, à Montréal. Ce logement se trouve dans le quartier du Mile-End, sur l'avenue du Parc, près de la rue Saint-Viateur dans un bâtiment à appartements que plusieurs Guatémaltèques interviewés connaissent sous le nom de *El Palomar* (Le pigeonier). Ce lieu, emblématique pour plusieurs, fait partie de la filière guatémaltèque des immigrants arrivés au début des années 1970.

«Nous, dans notre pays, nous appelons pigeonier une construction avec plein de chambres où tout le monde y habite, non ? Et où il y a plein de monde ! Comme les pigeons, qui entrent et sortent, qui entrent et sortent, et on ne sait ni qui y vit ni combien y vit, non ? Quand on dit palomar c'est donc dans un sens péjoratif».

Pablo, Guatémaltèque, ayant vécu à «El Palomar» en 1973

Cette appellation témoigne du grand nombre de personnes qui y résident et du degré d'impersonnalité inhérent à ces logements. Toutefois, ceux y ayant habité ont gardé un bon souvenir de la complicité tissée entre compatriotes en dépit du fait que le bâtiment est très insalubre et dangereux. Malgré l'insalubrité, plusieurs des ménages y sont restés longtemps jusqu'au moment de déployer un réseau plus large. Des liens d'amitié qui perdurent toujours auprès des immigrants venus du Guatemala se sont tissés dans cet immeuble. Plusieurs familles compatriotes y ont partagé un même logement tout de suite après leur arrivée à Montréal et elles se sont entraïdées au long de leur trajectoire résidentielle à plusieurs reprises. Dans d'autres cas, des hommes arrivés seuls ont également cohabité au sein de ce même bâtiment. La présence des souris et des cafards ainsi que la figure du concierge, un Français qui profite de sa position de pouvoir à l'égard des nouveaux arrivants sans aucune maîtrise de leur nouveau milieu, sont évoqués par nos interviewés.

«Il (le concierge) profitait du fait de n'avoir que des immigrants dans le bâtiment. Il profitait du fait que personne ne connaissait ses droits, que nous parlions pas la langue....alors il nous donnait pas de meubles...il les vendait - il les louait meublés - lui ne les meublait pas. Il nous donnait des bouts de lit, des bouts de meuble, et le chauffage, on nous l'enlevait pendant la nuit. Nous allions frapper à sa porte, mais lui disait «Ça fonctionne ! Ça fonctionne !» Il y avait des cafards et il y avait des souris. Là il y a toujours eu des cafards et des souris. Depuis que nous sommes arrivés la première journée. Nous avons vu qu'ils sortaient pendant la nuit, car les cafards sortent la nuit. On se lève pour aller à la salle de bain, allume et BUU! Dans la cuisine...traînent là les cafards et parfois, quand nous étions en train de regarder la télévision....la petite souris sortait de la cuisine...et nous la regardions.»

Pablo, Guatémaltèque, ayant vécu à «El Palomar» en 1973

Cette filière guatémaltèque montre bien les rapports de solidarité et d'entraide déployés au moment de l'installation résidentielle des nouveaux arrivants en provenance du même pays. Une Salvadorienne s'est également trouvé un premier logement où aller vivre grâce à une adresse qu'elle amène avec elle depuis le Salvador. En effet, lorsqu'elle se rend à Montréal avec son père, elle habite avec lui, dans deux chambres séparées, dans une maison de chambres située sur la rue Sherbrooke face au Parc Lafontaine, pendant deux ans. La propriétaire du bâtiment est une dame québécoise, qui, bien qu'elle ne parle pas l'espagnol, a énormément d'affection pour les immigrants salvadoriens. Elle en accueille plusieurs de La Reina, un canton de la région de Chalatenango, à la frontière du Salvador et du Honduras.

«Oui. Nous habitons dans une maison. C'était une dame québécoise, très bonne personne, qui avait une grande maison et elle avait plusieurs immigrants, plusieurs personnes qui arrivaient et elle leur louait des chambres. Ça c'est sur la rue Sherbrooke face au parc Lafontaine. **C'était seulement vous 3 qui habitiez là ?** Non, il y avait aussi d'autres messieurs salvadoriens. Un qui est déjà décédé. Il y en avait un autre dont je me rappelle pas du nom, 4 ou 5 qui habitons là dans la maison. **Comment avez vous rencontré la propriétaire ? Votre père la connaissait déjà auparavant ?** C'était par x. C'était x qui a réussi. La belle-sœur de la sœur de...je ne sais pas comment....Ah! Parce que ceux qui habitaient là étaient d'où nous venions, de La Reina, car après la guerre nous sommes allés vivre à un endroit qui s'appelle La Reina».

Esther, Salvadorienne, habite dans une maison de chambres de 1972 à 1974

En début de trajectoire plusieurs habitent dans des maisons de chambres, dans des pensions, dans des hôtels ou dans des appartements ordinaires qui fonctionnent comme des petites auberges temporaires. Il s'agit de lieux qui les dépannent jusqu'au moment où ils se procurent un meilleur endroit où aller vivre. Ces types de logement sont occupés pendant de courtes périodes. Le fait d'y demeurer pendant plus longtemps fait partie d'une stratégie d'épargne afin de pouvoir accéder à un meilleur logement par la suite.

La spécificité nationale des maisons de chambres citées jusqu'ici est un fait à souligner. Que ce soit une maison de chambres *guatémaltèque* propriété d'un Espagnol, que ce soit une maison de chambres informelle où une dame guatémaltèque accueille des compatriotes, ou que ce soit une maison de chambres *salvadorienne* gérée par une dame québécoise, ce qui frappe est la spécialisation nationale des clientèles fréquentant ces lieux. Il s'agit de lieux devenus exclusifs pour des immigrants arrivés du même pays. Ceci peut se comprendre par le fait qu'il s'agit du premier lieu de résidence sur place, ce qui rend les nouveaux arrivants un peu dépendants des informations fournies par d'autres compatriotes (sur place ou restés au pays d'origine).

Trois des immigrants interviewés se sont débrouillés seuls, une fois rendus sur place. Il s'agit de deux Péruviens et d'un Guatémaltèque. Les deux immigrants péruviens, l'un arrivé 18 ans après l'autre, une fois rendus au centre-ville décident de faire la même chose. Ils arpentent la ville jusqu'à ce qu'ils trouvent une affiche annonçant une chambre disponible.

«Je suis venu avec l'autobus depuis l'aéroport. À l'immigration on nous a dit «Allez au Queen Elisabeth Hotel». Comme j'ai vu que le Queen Elisabeth Hotel était un grand hôtel et que j'avais pas assez d'argent pour pouvoir payer...je pouvais payer un jour mais...le lendemain j'aurais pas eu assez de fric ! Donc j'ai décidé de chercher une

*chambre. **Où êtes-vous allé ?** Bon, je suis arrivé à Montréal, que...dans ce temps, je me rappelle, je suis allé à la rue Dorchester, qui dans ce temps là s'appelait Dorchester et aujourd'hui s'appelle (boulevard) René-Lévesque. Donc, c'était justement le 1445 de Dorchester ouest...qui n'existe plus car il a été démolit et.. **Comment avez-vous trouvé cet endroit ?** Regardez, au début, quand l'autobus arriva au Queen Elisabeth (rires) je suis entré par une porte et je suis sorti par l'autre (rires) car je voyais que l'hôtel était très cher pour moi et j'ai décidé de marcher avec ma valise, cherchant un endroit où il pouvait y avoir une chambre, quelque chose, pour pouvoir dormir et marchant et marchant, donc, j'ai pris direction ouest...et après avoir marché, j'ai trouvé une «chambre à louer» comme on dit, donc, j'ai loué la chambre et c'était une Espagnole qui m'a reçu. C'était une dame espagnole qui heureusement parlait l'espagnol et ça m'a aidé à pouvoir me débrouiller avec elle. **C'était le premier endroit où vous êtes allé ?** Exactement».*

Santiago, Péruvien, arrivé à Montréal en 1969

Quant au Guatémaltèque, une fois rendu à l'aéroport, un inconnu lui suggère de s'adresser à une association d'immigrants espagnols sur le boulevard Saint-Laurent, où on lui fournit l'adresse d'un monsieur qui loue des chambres. Il reste dans cette maison de chambres propriété d'un Espagnol pendant 6 mois. Cet endroit est probablement le même que celui où les autres Guatémaltèques ayant bénéficié des informations clé en provenance du Guatemala ont aussi habité. Puisque cet immigrant arrive en 1970 et que les témoignages précédents référaient à l'année 1972, ceci nous porte à croire que soit cette maison de chambres est en effet la propriété d'un Espagnol, devenue un lieu d'hébergement très connu au sein du réseau guatémaltèque montréalais, soit que ce monsieur est en fait un Guatémaltèque qu'on croit originaire d'Espagne à l'association des immigrants espagnols du boulevard Saint-Laurent.

*«Bon, quand je me suis retrouvé à l'aéroport, sans savoir où rester, une personne dans l'aéroport m'a dit «Bon, vous allez au Centre Espagnol ! Où vont tous les Latino-Américains perdus». Là nous avons rencontré un monsieur, une très bonne personne, dont je me rappelle très bien, qui nous indiqua où aller. Il avait une maison d'appartements, de chambres ! Il louait des chambres et je me suis logé là dans des chambres à lui. **Où c'était ?** Sur Saint-Joseph et Saint-Laurent. **Pourquoi y êtes-vous resté ?** Je connaissais pas et le problème était que quand nous sommes arrivés ici l'espagnol ne se parlait pas. Maintenant tout le monde parle espagnol mais dans ce temps là c'était difficile de trouver des personnes qui parlaient l'espagnol».*

Paulo, Guatémaltèque, arrivé à Montréal en 1970

Nous avons jusqu'ici montré la manière dont les immigrants débutent leur trajectoire résidentielle à Montréal. Passons maintenant aux logiques d'enracinement résidentiel déployées ultérieurement et que nous avons dégagées en analysant leur trajectoire résidentielle.

4.3. Les logiques d'enracinement résidentiel à Montréal

Nous allons présenter d'abord les caractéristiques générales qui se dégagent des 31 trajectoires résidentielles retracées et nous allons ensuite nous appuyer sur quelques-unes de ces trajectoires, en tant que cas de figure, afin de montrer différents processus d'attachement et de détachement des immigrants vis-à-vis d'autres Latino-Américains au long de leur trajectoire résidentielle. La trajectoire résidentielle est liée à la dimension individuelle, familiale et/ou ethnique, selon les ressources mobilisées. Il s'agit, d'une part, des caractéristiques liées aux quartiers et aux municipalités où se sont déployées ces trajectoires et, d'autre part, des particularités quant aux stratégies mobilisées au long du processus résidentiel.

Si on tient compte de l'ensemble des logements habités tout au long de leur trajectoire résidentielle montréalaise, les immigrants latino-américains interviewés ont davantage résidé par ordre d'importance, dans le Mile-End, le Plateau Mont-Royal, le centre-ville de Montréal, la Petite Patrie, Rosemont, Villieray, Saint-Michel, Côte-des-Neiges et Ahuntsic. Les municipalités de Longueuil, Laval, Montréal-Nord, Saint-Laurent et Saint-Léonard s'avèrent aussi des destinations de choix au fil de leur trajectoire résidentielle. Ces quartiers et ces municipalités semblent réunir des caractéristiques particulières qui les attirent davantage que les quartiers de Centre-Sud, Mercier ou Hochelaga-Maisonneuve qui accueillent d'ailleurs fort peu d'immigrants internationaux. Plusieurs témoignages font allusion à la dégradation des conditions de vie dans le quartier Parc Extension qu'ils présentent comme contrepoint à des municipalités comme Saint-Léonard à forte présence italienne, ou à des quartiers montréalais comme Rosemont ou Ahuntsic qui les attirent davantage. L'un de nos interviewés, d'origine guatémaltèque, a d'abord vécu dans le quartier Parc Extension pendant quelques années et il a gardé des souvenirs agréables liés à la présence des immigrants d'origine grecque.

«C'était un secteur de Grecs, non ? Alors, peu à peu, j'allais au dépanneur ou je connaissais des gens qui étaient des voisins du lieu et je pense que l'immigrant a cet avantage d'être plus ami, non ? À la différence de...ma vision personnelle est que le Québécois est un peu plus isolé. Dans ce temps là je peux dire que les rares amis que j'ai réussi à avoir là c'étaient aussi des Grecs».

Juan, Guatémaltèque, réside dans le quartier Parc Extension de 1981 à 1987

En 1997, 10 ans plus tard, il s'est installé de nouveau dans ce même voisinage suite à son divorce mais sa perception du quartier diffère énormément. Il le perçoit dorénavant comme dangereux notamment à cause des changements opérés dans la composition ethnique et dans l'atmosphère du voisinage. Après un an de résidence dans ce quartier il décide de quitter Parc Extension car il dit ne plus s'y sentir à l'aise à cause des gens «nouveaux»: des Pakistanais, des Turcs et des Africains.

«Il n'y avait plus...cette immigration qu'il y avait anciennement de Grecs. Maintenant il y a des gens nouveaux, par exemple, une tendance comme Pakistanais, des gens de la Turquie...des gens de l'Afrique. Donc, j'ai même trouvé l'endroit...assez dangereux comparativement à autrefois».

Juan, Guatémaltèque réside de nouveau dans le quartier Parc Extension de 1997 à 1998

Une immigrante péruvienne définit également le secteur composé des rues Durocher, Jean-Talon et de l'avenue Querbes du quartier Parc Extension comme désagréable par rapport à la municipalité de Saint-Léonard qu'elle apprécie énormément.

«Car on le voyait sale, les rues pleines de déchets, plein de gens de couleur mais comme de personnes louches, plein d'Hindous...des gens qu'on voyait bizarres, non ? Peut-être ils n'étaient pas mauvais, mais on les voyait tellement sales, non ? Et Saint-Léonard c'est le contraire, car c'est propre, tranquille, non ? Et les écoles sont bonnes».

Lupicina, Péruvienne, réside dans le quartier Parc Extension de 1990 à 1992

La ville de Saint-Léonard semble dégager une atmosphère qui les attire davantage. Ceci est lié, selon eux, à une certaine proximité culturelle avec les personnes d'origine italienne, au caractère résidentiel et paisible du secteur et les familles avec enfants apprécient les écoles de cette municipalité. Cette proximité culturelle se fait sentir également lorsqu'ils côtoient des personnes d'origine portugaise. Que ce soit dans les rapports de locataire/propriétaire, à titre de voisins ou au sein des commerces ethniques fréquentés, on voit bien qu'en général, ils apprécient cette proximité culturelle dans leur milieu de vie. Les immigrants latino-américains se retrouvent souvent dans des secteurs spécifiques, visiblement habités par des québécois francophones et par des immigrants qu'ils considèrent proches culturellement. Dans leur trajectoire résidentielle, ils se retrouvent davantage dans des secteurs de l'île et de la ville de Montréal où d'autres groupes d'origine latine, comme les Portugais ou les Italiens, sont assez présents dans des voisinages plutôt francophones qu'anglophones.

«Avec eux (la famille du propriétaire portugais) il y avait beaucoup de rapports car le monsieur faisait du vin⁴⁶ et il nous en offrait des carafes, et bon, parfois...une année son vin était du vinaigre pur (rires) mais bon...c'était une famille très gentille et très...très latina, disons...la dame parfois faisait des plats très bons et montait par la porte en arrière. Un peu maman, elle nous disait «ici je vous amène ça»...et...oui...c'était très...».

Gregorio, Guatémaltèque, habite dans le quartier Villeray de 1993 à 1996

La convivialité et l'entraide établie entre les locataires latino-américains et la figure du propriétaire portugais ressort également dans le témoignage d'une personne d'origine chilienne ayant vécu dans le quartier Côte-des-Neiges.

«Il (le propriétaire portugais) nous a aidés à notre arrivée. À chercher des meubles et...le lit...je sais pas s'il l'avait dans le garage...ils ont cherché un matelas et l'ont désinfecté, ensuite, après, ils ont acheté ce avec quoi on rembourse les matelas...la couverture, la table c'est lui qui nous l'a donnée ! Des chaises... c'est que...nous avons tout eu ! Donc...l'amitié ..quant il faisait la cuisine...ou faisait...des choses typiques de son pays...l'après-midi souvent nous disait...venez prendre un café...».

Leonora, Chilienne, habite dans le quartier Côte-des-Neiges de 1976 à 1979

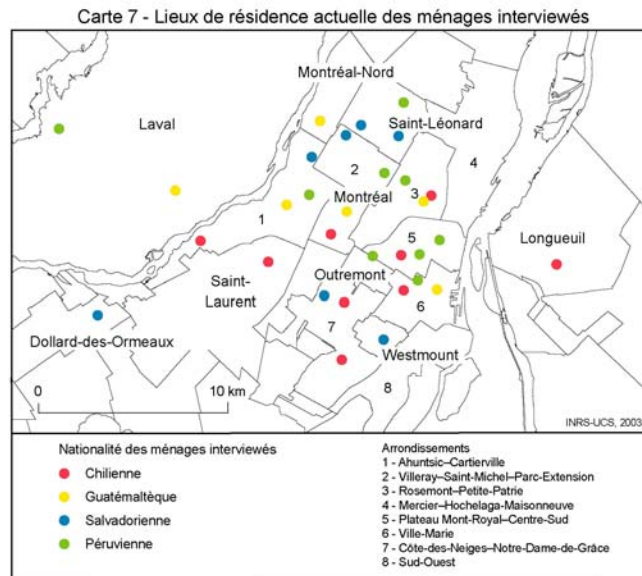
Parfois ce confort culturel s'établit dans le cadre du travail lorsqu'ils se retrouvent dans un milieu portugais et qu'ils en arrivent même à apprendre la langue avant d'être en mesure de parler français ou anglais. Par exemple, plusieurs ont travaillé dans les manufactures de vêtements du secteur Chabanel, surtout des femmes, et elles ont eu la possibilité d'apprendre à parler le portugais avec leurs collègues de travail. D'autres fois ce sont les enfants qui italianisent en quelque sorte la famille lorsqu'ils fréquentent une crèche avec des enfants d'origine italienne notamment lorsqu'ils habitent à Montréal-Nord ou à Saint-Léonard.

4.3.1. Le statut d'occupation actuel

Le statut d'occupation du logement de nos interviewés au moment de notre enquête varie comme suit : ils sont locataires dans le marché privé (13) ou dans un logement social (5), ou bien ils sont propriétaires de leur logement (13). Les locataires du marché privé sont Péruviens (5), Chiliens (4), Guatémaltèques (2) et Salvadoriens (2). La plupart d'entre eux (11) ont toujours été locataires, bien que deux d'entre eux, 1 Guatémaltèque et 1 Péruvienne, se sont retrouvés de nouveau en location à la suite d'une rupture

⁴⁶ Probablement du *vinho verde* que les Portugais font souvent eux-mêmes.

conjugale. En fait, 11 locataires (sur 13) ont connu des séparations ou des divorces et dans un seul cas la relation a repris ultérieurement.



Si l'on regarde la répartition géographique actuelle des 13 locataires du marché privé, 3 habitent en ce moment à Saint-Léonard (2 Salvadoriens, 1 Péruvienne). En ce qui concerne les quartiers montréalais récents, une Guatémaltèque réside à Ahuntsic, une Péruvienne dans le quartier Saint-Michel et une Chilienne à Cartierville. Deux locataires habitent actuellement à Villeray (1 Chilien, 1 Guatémaltèque), une Chilienne réside à Notre-Dame-de-Grâce et une autre Chilienne à Côte-des-Neiges. Une Péruvienne habite sur la rue Cartier, près de la rue Sherbrooke. Un Péruvien réside dans le quartier Milton-Parc et un autre Péruvien habite dans la municipalité d'Outremont, tout près du Mile-End.

Les 5 locataires des logements subventionnés habitent dans des quartiers anciens de la ville de Montréal, au centre-ville et dans les quartiers Milton-Parc, Rosemont et Côte-des-Neiges. Il s'agit d'une Salvadorienne à la retraite qui bénéficie d'un logement subventionné par la ville de Montréal, d'un Guatémaltèque qui réside dans un HLM avec son épouse et ses deux enfants et de trois Chiliens qui se trouvent logés dans des coopératives d'habitation. Parmi les trois coopératives d'habitation l'une est nettement chilienne : les personnes qui ne sont pas d'origine chilienne au sein de cette coopérative

sont en fait leurs conjoints. La deuxième coopérative, exclusivement destinée à des familles chiliennes au moment de sa création, loge en ce moment des familles d'origine centre-américaine et marocaine. Enfin, la troisième coopérative de logement est notamment composée par des résidents québécois. Parmi les trois Chiliens qui habitent dans des coopératives de logement deux ont divorcé de leurs conjoints depuis leur arrivée à Montréal. Ainsi, deux ménages sont monoparentaux et un seul de nos interviewés y réside avec son épouse et un de ses fils, toujours célibataire.

«Il y a beaucoup de coopératives, bon, actuellement bien sûr, où habitent (des gens) de différents nationalités. Nous avons eu la chance de tomber dans une où il y avait seulement des Chiliens ! C'était une de premières qui s'est constituée. Maintenant il y en a beaucoup partout. Avant tout c'était aller vivre dans une chose qui était faite récemment. Car ici, quand nous avons commencé à faire ça, cet endroit n'existait pas ! Il y avait le terrain seulement ! Alors, nous sommes arrivés à une chose nouvelle, d'abord, car bon, ici on peut trouver des appartements, des maisons, mais ils sont du Moyen Age, non ? (rires) En réalité ils sont bon marché mais non...non».

Ricardo, Chilien, réside dans une coopérative de logement chilienne depuis 1984

Pour l'ensemble de notre échantillon, la distinction entre immigrants locataires (18) et propriétaires (13) au moment de notre enquête n'est pas si nette lorsqu'on envisage la trajectoire résidentielle dans une optique de processus. Comme nous avons déjà mentionné, quelques propriétaires sont redevenus des locataires après s'être séparés de leur conjoint et se retrouvent à refaire le cheminement de la location vers la propriété. Par contre, l'ensemble des propriétaires actuels est passé auparavant par un logement locatif. Autrement dit, aucun de nos interviewés propriétaires n'a directement acheté son logement sans avoir préalablement vécu en location depuis son arrivée à Montréal.

Sept immigrants interviewés (2 Chiliens, 2 Guatémaltèques, 2 Péruviens, 1 Salvadorienne) se caractérisent par une trajectoire résidentielle aboutissant à l'accession à la propriété d'un logement en banlieue. Résider en banlieue s'avère un défi de plus à l'intégration sociale des immigrants, même dans des banlieues riches peuplées d'immigrants qualifiés (Preston, 1999: 509). En ce qui concerne les Chiliens, l'un d'entre eux ayant acheté une maison à Longueuil trois ans après son arrivée, y réside toujours avec son épouse et sa belle-mère. L'autre Chilien a acheté un cottage à Ville Saint-Laurent 4 ans après son arrivée et il l'a vendu en 1985 à cause de son divorce. En 1994 il achète un appartement à Saint-Laurent avec sa nouvelle conjointe d'origine chilienne. Quant aux deux ménages guatémaltèques, le premier, arrivé en 1972, a possédé 3 logements en propriété depuis son arrivée. D'abord, le couple a acheté une maison à

Rivière-des-Prairies, en 1984, 12 ans après leur arrivée; ils ont vendu cette maison 3 ans plus tard, en 1987, s'engageant dans une autre maison, plus chère, à Saint-Hubert. Ils ont revendu cette maison en 1991, 3 ans après l'avoir achetée. Ce n'est qu'après 7 ans de location dans le marché privé montréalais qu'ils ont de nouveau acheté une maison à Laval, en 1998, où ils habitent au moment de notre enquête. Quant à l'autre ménage guatémaltèque, il a acheté un bâtiment de type *plex* à Montréal Nord en 1990, 8 ans après son installation à Montréal où il réside toujours. Pour ce qui a trait au propriétaire d'origine péruvienne, il est arrivé à Montréal en 1969 et il a pu se faire construire une maison 12 ans après son arrivée, en 1981, à Laval. Il a bénéficié d'abord de l'opportunité offerte par son voisin québécois qui possédait un terrain et ensuite de l'aide de sa belle-famille québécoise pour la construction. Ses 7 beaux-frères, son beau-père et son épouse l'ont aidé afin que la construction soit rapide et peu chère. En 1996, ce même immigrant d'origine péruvienne qui avait construit sa propre maison a acheté une autre maison à Rivière-des-Prairies, cette fois-ci avec sa nouvelle conjointe d'origine italienne tout en gardant la propriété de sa première maison à Laval où réside son épouse québécoise.

«Car mon voisin m'a dit qu'il avait un terrain...oui...et comme il était très ami avec moi il m'a dit «Je te donne l'opportunité!» Et j'ai dit «Pourquoi pas ?» Donc lui a fait sa maison et j'ai fait la mienne». «J'ai eu l'aide de mes beaux-frères. J'ai 7 beaux-frères du côté de mon épouse, même mon beau-père est venu pour mettre les planches de plywood, en haut. Le reste nous l'avons fait mon épouse et moi...mettre le gyproc, faire les joints, tout. Donc les placards je les ai faits. Toutes les installations, la plomberie, c'était une personne spécialisée dans la plomberie, l'électricité».

Santiago, Péruvien ayant construit sa propre maison à Laval en 1981

Une de nos interviewés d'origine salvadorienne est devenue propriétaire, elle aussi, avec son époux, d'une maison à Dollard-des-Ormeaux, en 1990, 8 ans après son arrivée au Québec. Trois autres ménages interviewés (deux Salvadoriens, un Péruvien) ont accédé à la propriété de leur logement dans des quartiers montréalais récents, précisément dans les quartiers Saint-Michel et Ahuntsic. Un de ces ménages, Salvadorien, a d'abord acheté un bâtiment de type *plex* de trois étages en 1981, neuf ans après leur arrivée à Montréal, grâce au déploiement d'une stratégie d'achat familiale, dans le quartier du Plateau Mont-Royal. Les parents de notre interviewée et elle-même avec son mari ont participé à titre de copropriétaires à cet achat qui a permis à l'ensemble de la famille de s'installer dans le même immeuble : les parents au rez-de-chaussée, elle et son mari au deuxième étage et sa sœur au troisième étage. Après 13

ans de résidence au sein de ce bâtiment, notre interviewée et son mari achètent un bâtiment duplex en 1994 dans le quartier Saint-Michel où ils s'installent avec leurs filles. En ce moment, ils louent l'appartement au-dessus à leur belle-sœur ce qui leur permet de recréer de nouveau leur environnement familial salvadorien. Les deux autres ménages interviewés propriétaires de leur logement dans un quartier montréalais récent (une famille péruvienne et une autre salvadorienne) ont acheté un seul logement depuis leur installation à Montréal. La famille péruvienne a déployé une stratégie d'achat avec la sœur et le beau-frère du mari, en 1981, sept ans après leur arrivée à Montréal. Notre interviewé habite au rez-de-chaussée avec son épouse et leur fils et une de ses sœurs a acheté l'étage supérieur avec son époux. Les deux ménages ont ainsi été en mesure de partager les frais d'achat et la propriété de l'immeuble. Quant à la famille salvadorienne, elle a acheté un duplex dans le quartier Saint-Michel en 1982, 4 ans après son arrivée à Montréal. En ce moment cette famille loue un des logements à leur fils, marié à une compatriote salvadorienne.

«Je ne savais pas si tel quartier était meilleur...moi...Montréal, c'était Montréal, non ? Je ne connaissais pas non plus qu'il y avait un quartier avec plus de Salvadoriens, plus de Latino-Américains, rien de tout ça».

Miguel, Salvadorien, achète sa maison dans le quartier Saint-Michel en 1982, 4 ans après son arrivée

D'autres ménages (4) ont acheté leur logement dans des quartiers anciens de Montréal. L'un, d'origine guatémaltèque, a acheté une maison dans le quartier Rosemont en 1988, 15 ans après son arrivée. Il a trouvé une *aubaine* qu'il qualifie de *maison japonaise* à cause de ses petites dimensions, où il s'est d'abord installé avec son épouse et leurs enfants mais étant donné qu'il divorce après, il y habite seul au moment de notre enquête. Une autre famille, d'origine salvadorienne, a d'abord acheté une maison à Dollard-des-Ormeaux en 1978, six ans après son installation au Québec. Ils y ont résidé pendant sept ans mais la vie en banlieue ne leur aurait pas plu outre mesure. En 1985 ils la vendent et ils en achètent une autre à Westmount. Un autre immigrant d'origine péruvienne intéressé par l'architecture montréalaise, repère un bâtiment ancien, classé patrimonial, dans le quartier Plateau Mont-Royal. Il l'achète un an après son arrivée à Montréal. Puisqu'il y habite seul et que la maison comporte d'énormes frais d'entretien, il décide de la vendre quelques mois plus tard et de racheter un immeuble de type *plex* dans ce même quartier. Il transforme le bâtiment en condominiums ; il vend un des appartements à des Québécois et il s'installe au rez-de-chaussée. Une autre interviewée, aussi Péruvienne, participe en 1997 à l'achat d'un bâtiment de type *plex*

dans le quartier Rosemont, 9 ans après son arrivée à Montréal. Dans son cas il s'agit d'une stratégie familiale mobilisée par le père mais dans laquelle participent à titre de propriétaires notre interviewée elle-même ainsi que ses frères et sœurs.

4.3.2. Les stratégies privilégiées pour accéder au logement

Les modalités déployées afin de se procurer chacun des logements habités dans la région montréalaise tout au long de leur trajectoire résidentielle montrent que le repérage à l'aide des affichettes s'avère la plus répandue : la plupart des logements habités ont été repérés grâce à des affiches visibles de l'extérieur du bâtiment. Toutefois, il serait naïf de croire à une modalité de recherche de logement caractérisée par un seul type de stratégie. En effet, remarquer un logement à louer par le biais d'une affiche n'exclut pas le déploiement d'autres modalités de recherche parallèles comme, par exemple, parler autour de soi de son intérêt à louer un logement ou bien regarder dans les annonces publiées dans la presse. Mais, quoiqu'il en soit, avoir repéré une affiche annonçant un logement disponible s'avère la modalité la plus porteuse auprès de nos interviewés. Quelques-uns des immigrants évoquent la «découverte» du logement faisant référence à la manière dont ils l'ont repéré (se baladant à pied, en vélo ou en voiture).

Outre le repérage des affiches, les amis compatriotes ou originaires d'autres pays d'Amérique latine jouent eux aussi un rôle très important dans les stratégies de recherche déployées, ce qui rejoint, de nouveau, la filière ethnique. En fait, les amis s'avèrent la deuxième modalité privilégiée. Ils fournissent des informations parce qu'ils connaissent un logement disponible, parce qu'ils agissent en tant que *conseillers* concernant les secteurs ou les types de logements à privilégier ou à éviter, parce qu'ils habitent dans un immeuble où un logement se libère, qu'ils font la connaissance d'un propriétaire ou d'un concierge, personnellement ou indirectement, à travers leur réseau d'amis, de parenté, au sein des habitués d'une même église ou, encore, dans leur milieu de travail. En plusieurs occasions ces réseaux d'amis et de compatriotes agissent de telle sorte que les immigrants prennent la relève du bail d'un logement occupé auparavant par un compatriote ami ou par une connaissance appartenant au même réseau. D'autres fois, ils s'installent dans un logement qui est la propriété d'un membre de leur famille ou encore ils déménagent chez leur conjoint ou chez des amis, en colocation où à titre de locataires.

«C'était parce que des jeunes Guatémaltèques qui étaient allées vivre ensemble, environ 5 filles, et elles allaient se séparer...chacune allait...une allait se marier...et la chose est qu'elles pouvaient pas continuer dans l'appartement et elles avaient déjà signé un contrat. Alors, comme elles ont vu que nous cherchions un appartement elles nous ont parlé, oui, elles nous l'ont offert».

Jairo et Antonia, Guatémaltèques, ayant résidé à Ahuntsic en 1976

Nous n'avons pas demandé systématiquement le nombre de logements visités par l'ensemble de nos interviewés lorsqu'ils ont procédé à l'achat ou à la location de leur logement. Cela dit, nous avons remarqué que plusieurs louent le premier logement qu'ils visitent, notamment au début de leur trajectoire résidentielle, marquée par l'urgence de se procurer un logement à soi et par la méconnaissance du marché locatif privé. Au fur et à mesure qu'ils connaissent davantage les différents quartiers et qu'ils se forgent eux-mêmes une idée de leurs préférences et qu'ils apprennent à en tenir compte, leur recherche d'un logement se fait beaucoup moins à l'aveuglette.

À un moment donné de leur trajectoire plusieurs affirment rechercher un nouveau logement qui répond à une idée précise, que ce soit au niveau des caractéristiques du voisinage, de la taille du logement ciblé, de la localisation dans un quartier précis ou du type de bâtiment. Plusieurs ont attendu longtemps avant de matérialiser leur idéal et en dépit d'une longue attente avant d'être en mesure de trouver une résidence appropriée ils n'ont pas modifié leur projet initial. D'autres se laissent porter par les possibilités qui se présentent, se montrent très influençables face aux conseils d'autrui ou adaptent leur recherche à l'hostilité ambiante. En fait, que ce soit à cause de la discrimination vis-à-vis de leur accent et de leur allure ou à cause de la présence des enfants, mal accueillis par certains propriétaires, plusieurs trajectoires résidentielles retracées se sont vues modifier de manière radicale. Dans notre échantillon, deux ménages ont modifié leur recherche dans le marché privé de la location et ont déployé une stratégie d'achat afin de contourner l'hostilité des propriétaires. D'autres ménages ont dû changer de quartier cible dans leur recherche à cause de la même raison.

*«Nous avons cherché et c'était très dur. Car au début nous avons cherché près de son frère à demeurer près de Sherbrooke. Après nous avons cherché près de Jean-Talon n'importe quel endroit que nous trouvions joli et beaucoup de fois les gens nous disaient «Avez-vous un chien ou un chat ? Si c'est un chien ou un chat oui, mais pas des enfants». Donc, lorsqu'on te posait cette...l'enfant disait «Maman, on s'en va !» Car c'était choquant pour un jeune enfant. Où ? Dans des nombreux endroits. Qui étaient ces propriétaires ? Des Canadiens francophones beaucoup de fois ou d'autres, des Italiens...mais...des personnes âgées ! Des gens qui disent «Ah non ! Je veux des lieux tranquilles et sans enfants !» Mais ça nous est arrivé beaucoup de fois en cherchant ! **Combien d'appartements***

avez-vous visités ? Une dizaine d'appartements. Ce n'est pas toujours qu'on te refuse l'appartement. C'est qu'à nous, ils ne nous ont pas plu ou qu'il était trop sombre, ou qu'il s'agissait d'un sous-sol. Ce n'est pas qu'on te refuse toujours mais ça, ça m'est resté dans mon esprit, je crois que c'était la seule fois au Canada que ça m'est arrivé».

Leonora, Chilienne, réside sur la rue Barclay bien qu'elle ait envisagé le secteur Jean-Talon en 1976

Outre la modification du quartier visé, l'accession à la propriété plutôt que la location est parfois une solution adoptée face à la discrimination à laquelle plusieurs ont dû faire face dans leur recherche d'un logement dans un quartier précis. Par exemple, une de nos interviewées a recherché un logement à louer pendant presque un an dans le quartier Rosemont, un quartier qui lui tient vraiment à cœur. Malgré l'entraide de ses amis québécois, elle n'a pas réussi à franchir les barrières à la discrimination liées à son accent. En effet, lorsqu'en 1992 elle entame la recherche d'un logement à louer dans ce quartier, ceci s'avère une expérience pénible. Elle fait l'objet de discrimination de la part des propriétaires québécois francophones. Ce scénario se répète à maintes reprises, des dizaines de fois. Pendant des mois de recherche, elle repère des logements annoncés dans le journal et ses amis québécois, sans accent latino-américain, font systématiquement des appels à sa place et franchissent le premier «tri» téléphonique. Mais, à chaque fois qu'elle se présente personnellement pour visiter le logement, et que l'on remarque son allure et son accent latino-américain, on la refuse en tant que locataire en disant que déjà quelqu'un d'autre se serait montré intéressé. Après des mois de recherche infructueuse et bien qu'elle ait diminué ses attentes car à la fin elle recherche des logements moins chers et même des sous-sols en imaginant que cela pourrait faciliter la tâche, elle a fini par aller vivre dans une coopérative de logement, grâce au soutien d'un travailleur social. Ultérieurement, et afin de ne plus être confrontée à la discrimination des propriétaires, elle participe avec sa famille (parents et fratrie) à une stratégie d'achat d'une maison dans ce même quartier de Rosemont.

«C'était les gens, à peine ils me trouvaient un accent ils disaient qu'il était déjà pris et, par exemple, j'avais vérifié plusieurs fois. Je faisais appeler une amie pour savoir s'il n'était pas loué l'appartement et quand elle téléphonait - une Québécoise - on lui disait que l'appartement était disponible mais quand j'appelais on me disait qu'il était déjà pris. Lorsqu'il était disponible j'allais le visiter...mais quand...j'allais le visiter...on me disait «Non. On l'a déjà visité. Il paraît qu'ils vont le prendre». Alors, c'est là, la première fois que je sentais qu'un peu de discrimination...qui sait pourquoi ? Par ma façon de...Parfois je regardais près de là, plus ou moins, que ce soit un sous-sol, qui ne soit pas si cher».

Carmen, Péruvienne, recherche un logement dans le quartier Rosemont en 1992

Un autre de nos interviewés, d'origine salvadorienne, finit par déployer lui aussi une stratégie d'achat afin de contourner la discrimination à laquelle il fait face à cause de la présence de ses 4 enfants. Au long de sa trajectoire résidentielle il a dû donner de l'argent en cachette aux concierges (20-30 \$) afin de s'assurer un logement à louer car lui, son épouse et leurs enfants se font rejeter à maintes reprises. Malheureusement, lorsque il n'y a pas de concierge et que les démarches se déroulent directement avec les propriétaires ses chances s'amointrissent. Suite à cette expérience frustrante, il décide ultérieurement de viser l'accès à la propriété, la meilleure solution afin de ne plus être confronté à ce genre de discrimination.

Toutefois, ces exemples ne devraient pas nous amener à croire que l'ensemble des immigrants qui deviennent propriétaires le font justement pour contourner la discrimination à laquelle ils font face. La stratégie de l'achat est parfois déjà présente et ce genre de problème ne fait que catalyser le processus. Les témoignages des propriétaires font ressortir leur habilité à mobiliser un maximum de ressources, individuelles et familiales, afin d'accéder à l'achat. Souvent, les ménages louent d'abord des logements peu chers ou demeurent très longtemps dans des maisons de chambres afin de commencer à épargner un montant d'argent à chaque mois. S'il s'agit des ménages composés du couple et d'enfants en bas âge, ce sont les parents qui se chargent des démarches d'achat, mais lorsque les enfants sont d'âge adulte ils participent activement dans le processus d'achat du logement car ils maîtrisent souvent nettement mieux la langue et les ressources locales et ils participent également au financement lorsqu'ils sont salariés. Nous avons noté la participation des adolescents à la recherche des logements à louer car ils connaissent mieux la ville que leurs parents et que des enfants adultes, toujours célibataires, ne quittent pas le foyer parental à un âge aussi jeune que les adolescents québécois. Cette cohabitation avec les parents contribue également à la perpétuation du modèle familial et à l'épargne d'un montant d'argent mensuel chez les jeunes avant leur mariage.

4.3.3. Le rôle de l'agent immobilier

Lorsque la figure de l'agent immobilier intervient il s'agit d'un professionnel que les immigrants choisissent eux-mêmes dans leur cercle latino-américain d'amis ou de connaissances ou d'un professionnel inconnu, souvent Québécois francophone ou anglophone, lié à une agence ou à une société immobilière. Il se peut qu'ils fassent appel à un agent immobilier chargé d'un immeuble précis qui les intéresse

particulièrement ou bien qu'ils se laissent guider par l'agent immobilier. Plusieurs ayant acheté leur logement ont choisi un agent immobilier appartenant à leur réseau latino-américain d'amis ou de connaissances. Ceci personnalise ce processus de recherche qui se déroule en espagnol et participe à l'établissement d'un lien de confiance. Par exemple, une de nos interviewées d'origine guatémaltèque a choisi une agent d'immeuble d'origine argentine amie d'une collègue de travail. Une famille salvadorienne a choisi d'abord, pour l'achat de sa première maison, un agent immobilier d'origine équatorienne ami de son père, rencontré dans l'église latino-américaine et plus tard une autre agent, d'origine salvadorienne, également rencontrée grâce au réseau de cette même église (la nièce d'un compatriote salvadorien connu à l'église). Une autre femme d'origine salvadorienne a choisi une agent immobilière d'origine ontarienne car elle serait une de ses clientes dans le salon de coiffure où elle travaille dans une municipalité anglophone de l'Île de Montréal.

Mais, l'agent immobilier n'est pas toujours une personne choisie à l'avance par les immigrants. Quant à l'origine ethnique de ceux non choisis préalablement et qui sont intervenus dans les démarches pour l'achat de leur maison, les plus nombreux sont des Canadiens (francophones, anglophones). Parfois plusieurs personnes d'une même agence participent au processus : la personne qui fait visiter les maisons est hispanophone, adaptée à sa clientèle, et ensuite les démarches finales se réalisent avec un agent québécois. Plusieurs agents rencontrés par les ménages sont hispanophones, d'origine cubaine, équatorienne, espagnole ou salvadorienne. Il est probable que les agences immobilières retenues par les ménages interviewés ont souvent à faire à des clients hispanophones.

Un des ménages s'est laissé convaincre par un agent immobilier d'origine cubaine qui lui a vendu une maison au delà de ses moyens. Cette «opportunité» a attiré le couple à cause de la présence des compatriotes guatémaltèques qu'ils fréquentent dans ce même secteur. Ce même ménage, a du vendre cette maison à peine 3 ans après l'achat et étant redevenu locataire dans le marché privé montréalais de 1981 à 1988, s'est montré très intéressé à l'égard d'une annonce publiée dans la presse par un constructeur immobilier latino-américain.

«Nous sommes venus, surtout parce que nous avons vu une annonce dans le journal, d'une compagnie, d'un constructeur «latino» et alors nous avons parlé pour voir quelle possibilité il aurait et lui, donc, nous a montré ce secteur d'ici...il nous a montré un autre secteur - mais celui-ci c'est celui que nous avons plus aimé - et c'est comme ça

que nous avons fait le business. Il nous a plu davantage car les commerces sont plus près, tout est plus central, tout. Et aux autres endroits où ils nous a emmenés, plus loin, c'était plus isolé. Plus isolé, oui».

Jairo et Antonia, Guatémaltèques, résidents à Laval depuis 1998

Plusieurs éléments évoqués dans cette section illustrent la mobilisation des ressources au sein du milieu ethnique et familial. Le réseau ethnique appuie les immigrants dans les démarches liées à la recherche d'un logement ou à leur achat. La participation des agents immobiliers hispanophones et même la présence des constructeurs latino-américains dans la région de Montréal montre l'émergence et la consolidation d'un marché immobilier lié au milieu latino-américain.

4.3.4. La figure du propriétaire et du concierge au long de la trajectoire résidentielle

La figure du propriétaire et du concierge du logement est tributaire du type de trajectoire résidentielle parcourue. Le propriétaire est très présent au long de la trajectoire résidentielle lorsque les immigrants louent des appartements situés dans des petits immeubles du type *plex* et surtout lorsque le propriétaire habite lui-même le bâtiment. S'ils louent dans des bâtiments plus grands, la figure du propriétaire se mêle à celle du concierge. Autrement dit, les figures du concierge et du propriétaire sont liées à la typologie du bâtiment. Il arrive parfois que les immigrants ne sachent pas avec certitude qui est le propriétaire du logement qu'ils occupent car le concierge agit à la place du propriétaire ou que le propriétaire soit en fait une compagnie immobilière: pour ceux ayant vécu dans des grands bâtiments la figure du propriétaire se confond avec celle du concierge et de la société immobilière chargée de la gestion du bâtiment.

Les figures du concierge et du propriétaire apparaissent également dans les maisons de chambres. Les parents d'une de nos interviewées salvadoriennes ont agi à un moment de leur trajectoire résidentielle à titre de concierges d'une maison de chambres propriété d'un Québécois. Cette situation a été vécue par cette famille comme une amélioration dans leur trajectoire résidentielle car l'ensemble d'entre eux a bénéficié d'un grand logement sans avoir à payer de loyer. Ceci a permis de louer une chambre à notre interviewée dans ce même bâtiment, après son mariage, bénéficiant ainsi de la proximité des membres de sa famille.

L'analyse de l'origine ethnique des propriétaires et des concierges rencontrés par nos interviewés dans les logements où ils ont habité au cours de leur trajectoire résidentielle

dans la ville de Montréal et dans les municipalités de la RMR nous permet d'affirmer qu'en ce qui concerne les propriétaires, la figure du propriétaire québécois ou canadien-français s'avère la plus souvent citée. Pour l'ensemble de nos interviewés, 32 propriétaires des logements où ils ont habité ont été identifiés en tant que québécois francophones ou canadiens français. À ce groupe pourraient s'ajouter deux couples mixtes de propriétaires (italien-québécois, français-québécois). Ceci montre que leur trajectoire résidentielle se déploie surtout dans des voisinages francophones et que lorsqu'ils s'implantent dans des quartiers anglophones ils le font davantage auprès des propriétaires d'autres origines ou bien à titre de propriétaires, ayant affaire plutôt à des agents immobiliers qu'à des propriétaires d'immeubles.

Les liens d'amitié et de solidarité établis entre immigrants, concierges et propriétaires québécois francophones, notamment lorsqu'ils sont de nouveaux arrivants, sont dignes de mention. Par exemple, un Péruvien arrivé seul à l'âge de 17 ans, a été fortement épaulé par sa concierge québécoise et sa fille, agissant en quelque sorte comme sa famille sur place.

«Elles m'aimaient beaucoup...elles ne me laissaient pas partir ailleurs. Même quand je leur ai dit que j'allais me marier, elles ne voulaient pas en entendre parler....elles se fâchaient. Elles ont fait tellement pour moi...que...elles me faisaient même les repas pour que je ne me marie pas, oui !».

Santiago, Péruvien ayant résidé au centre-ville de Montréal de 1970 à 1971

La figure du propriétaire d'origine italienne au sein de la trajectoire résidentielle des immigrants latino-américains interviewés s'avère elle aussi très présente dans leurs témoignages : un total de 25 logements loués. Les propriétaires d'origine portugaise et italienne ressortent par la complicité tissée avec les immigrants latino-américains interviewés. En dépit du fait que les propriétaires portugais ne sont pas nombreux dans leurs trajectoires résidentielles - 4 logements sont de leur propriété - les immigrants latino-américains semblent avoir noué des liens très profonds avec eux. Parfois, ces propriétaires en arrivent même à pleurer lorsqu'ils décident de déménager ailleurs, ce qui montre les liens affectifs qui se sont développés. Voici le témoignage d'une immigrante salvadorienne ayant appris à parler l'italien grâce à son employeur dans un salon de coiffure où elle travaillait dans une municipalité anglophone de la région de Montréal. Elle réfère à l'attachement de la propriétaire italienne du logement où elle et son mari ont vécu dans le quartier Ahuntsic en 1989.

«Oui, car la dame venait nous donner de la nourriture, très souvent, et nous parlait, elles nous aimait bien, elle voulait qu'on reste là. Le jour où nous lui avons annoncé que nous partions elle s'est mise à pleurer (rires)».

Carlota, Salvadorienne, ayant vécu dans le quartier montréalais d'Ahuntsic en 1989

Les propriétaires d'origine portugaise et italienne ont en commun certaines caractéristiques. Il s'agit, d'une part, de l'empressement avec lequel ils s'occupent des réparations, de l'entretien et de l'amélioration de leurs immeubles et d'autre part, de la perpétuation d'une sociabilité familiale marquée par le partage de plats typiques et qui assure une certaine complicité locataire/propriétaire au sein de la sphère résidentielle. En contrepartie, ils s'attendent à ce que leurs locataires prennent soin de leur logement et respectent certaines règles. L'attachement qu'ils développent vis-à-vis de leurs logements, émotif, symbolique et matériel est assorti d'attentes vis-à-vis de leurs locataires. Lorsque les propriétaires s'aperçoivent qu'ils ne prennent pas suffisamment soin du logement et qu'ils se montrent selon eux insouciant (oublient les fenêtres ouvertes, ne respectent pas le silence) les propriétaires perçoivent ce genre de comportements comme des provocations et comme des défis aux règles de leur bâtiment. Nous avons recueilli le témoignage d'une immigrante péruvienne ayant vécu dans le quartier Saint-Michel et qui a eu des conflits avec le propriétaire italien du logement.

«Le propriétaire a ouvert la porte (entre son appartement et le leur). Il a frappé à notre porte, il était en robe de chambre. Il m'a dit des choses horribles, des choses offensantes. Que sa maison n'était pas, bon, pour nous, dire un bordel c'est un gros mot, pour lui sûrement pas...car après il m'a expliqué face au juge de la Régie du logement qu'il l'avait dit car c'est une expression québécoise ! Et je lui ai dit «Je ne suis pas Québécoise moi» et lui est Italien et il m'a dit en français «Ma maison n'est pas un bordel !» Que chez lui était devenu un bordel. Ça c'était super insultant car un bordel c'est un bordel dans mon pays ! Et alors c'est pour ça que nous en sommes arrivés là. Il m'a menacé qu'il allait me faire payer car c'était impossible de continuer à vivre là-bas!».

Lupicinia, Péruvienne, ayant vécu dans le quartier montréalais de Saint-Michel en 1992

Bien que le nombre de logements loués à des propriétaires d'origine grecque soit supérieur (9 cas) au nombre de logements loués à des Portugais, les propriétaires grecs et les résidents latino-américains ne semblent pas avoir entretenu des liens aussi étroits. De plus, les interviewés ont dans certains cas fait état d'une négligence de leur propriétaire vis-à-vis de l'entretien du bâtiment. Ce comportement insouciant a été observé auprès des propriétaires d'origines grecque, polonaise, espagnole, chinoise et haïtienne. En général, les propriétaires appartiennent à une très grande variété

d'origines : juive (marocaine séfarade ou allemande), espagnole, colombienne, ukrainienne, péruvienne, allemande, asiatique, chilienne, chinoise, égyptienne, haïtienne, hongroise, de l'Inde, libanaise, philippine, polonaise ou roumaine. En quelques occasions l'origine ethnique ne demeure pas claire.

«Je crois qu'il était libanais le type. Quelque chose comme ça, Libanais, mais de ces nationalités comme ça, comment dire ? Eh...un Asiatique, je ne sais pas s'ils sont du Viêt-nam de....c'était...je crois qu'il était Libanais».

Rita, Chilienne, réside dans la rive-sud en 1978

Nous avons comptabilisé un logement habité par un de nos interviewés en tant que propriété d'une personne d'origine roumaine. Ce même immeuble à appartements a expérimenté une rotation de propriétaires assez considérable pendant les 13 ans que notre interviewé y a résidé. Cette réalité décloisonne l'association que nous avons établie d'un seul propriétaire à chaque logement habité. En outre, les 4 propriétaires différents ayant possédé ce bâtiment ont entrepris des rénovations, ce qui s'avère également assez rare.

«L'intéressant de ce bâtiment c'est que les Philippines le vendent à des Chinois ou des Coréens, je ne sais pas, des Asiatiques...et ils vendent le bâtiment à des...Anglophones...et les Anglophones...le vendent à une fille d'origine roumaine. C'était une notaire, mariée à un Espagnol. Et c'est incroyable car dans tout ce temps là, à chaque fois le bâtiment est rénové...oui. Il est devenu un appartement de luxe ? De luxe ! Il est devenu de luxe. Alors moi heureux, car je payais très peu, j'étais un vieux locataire...tu sais qu'on ne peut pas augmenter un 5-10% et il faut justifier l'augmentation...et...c'était curieux car peut être...la motivation très souvent est que tu en as marre, non ? De l'appartement, non ? (rires) Pas moi ! (rires)».

Pedro, Péruvien, réside dans un immeuble du quartier Côte-des-Neiges de 1981 à 1993

La figure du concierge d'origine québécoise (18 cas) s'avère la plus souvent rencontrée dans les immeubles habités par nos interviewés. Le lien établi avec lui est lié à la taille du bâtiment. Lorsque le nombre de résidants est faible, le plus souvent le concierge devient un ami. Par exemple, une de nos interviewées d'origine chilienne a même choisi le couple de concierges québécois du premier logement qu'elle loue en 1987 à Longueuil, comme parrains pour le baptême de sa fille née tout de suite après son arrivée à Montréal. Ces concierges lui ont fourni tout ce dont elle a eu besoin pour démarrer une nouvelle vie : d'une cuillère à une laveuse et une sècheuse. Quatre de nos interviewés ont eu un même concierge d'origine française (celui de *El Palomar*), deux autres concierges cités sont d'origine espagnole et péruvienne, un autre a été identifié comme hispanophone et un dernier comme d'origine portugaise.

Le rôle stratégique joué dans le réseau des immigrants par un compatriote ou un latino-américain devenu concierge au sein d'un immeuble est un autre élément qui ressort de l'analyse des interviews. L'information se répand au sein du réseau ethnique et le bâtiment devient pour plusieurs un lieu privilégié dans le cadre de leur recherche d'un logement. La présence d'un hispanophone dans un rôle lié à la gestion de l'immeuble semble rassurer plusieurs immigrants interviewés car ils le perçoivent comme proche de leur mode de vie notamment par le partage d'une langue commune. Nous avons remarqué ce même type de phénomène lorsque nous avons analysé les logiques d'installation résidentielle ainsi que les choix des agents immobiliers auxquels les immigrants ont recours lors des démarches d'achat de leur maison.

«Alors elle (une amie Péruvienne) m'a dit que la concierge de ce bâtiment était une Péruvienne ! Et alors elle lui a parlé...et c'est comme ça que je suis arrivée à cet édifice».

Edna, Guatémaltèque, réside au secteur De Castelnau et du boulevard Saint-Laurent de 1986 à 1987

4.3.5. L'hétérogénéité des modes de vie dans les voisinages habités

À propos de l'hétérogénéité de modes de vie, plusieurs événements liés, par exemple, au soin porté au logement, aux horaires choisis pour réaliser les tâches ménagères, pour recevoir chez soi, ou la présence à elle seule de petits enfants, conduisent parfois à des conflits lorsque les résidents ont des modes de vie, des âges ou des horaires contrastés. À ces différences se rajoutent parfois des degrés différents d'attachement symbolique vis-à-vis du logement, par exemple de la part de «vieux» résidents. Il suffit de se retrouver dans un environnement où les immigrants latino-américains sont en quelque sorte décalés par rapport aux autres pour que des tensions apparaissent. Par exemple, s'ils ne se soucient pas de leur logement dans un bâtiment qui compte des résidents de longue date, hautement investis dans leur cadre de vie, les conflits risquent d'émerger. Voici le témoignage d'une immigrante péruvienne qui a eu des désaccords avec une voisine d'origine italienne.

«Alors la dame, comme elle était très propre, elle se levait à 6 heures du matin pour passer l'aspirateur. J'imagine, car je suis allée à son appartement, et c'était très beau, tout plein de tapis - moi j'avais pas de tapis - mais, ils y habitaient depuis 20 ans ! C'était une maison ! Alors, ils faisaient du bruit à tous les jours. Elle commençait le lavage à 7.30 du matin, les tuyaux donnaient sur notre chambre, c'était un scandale ! Je dors même s'il y a un tremblement de terre, mais pas mon conjoint, alors ça c'était un problème pour moi qui le rendait de mauvais humeur. Il commençait à crier, à donner des coups au plafond avec le balai ! Dieu ! Il me faisait faire toute sorte de choses ! Alors je devais monter, parler avec la dame. Très aimable, elle me disait «Oui, mais quand vous faites des réunions et vos enfants et vos

familles viennent, les mêmes bruits que vous faites ici, on les entend au-dessus !» *Selon mon conjoint c'est impossible d'entendre au troisième, je sais que oui mais bon...»*

Lupicinia, Péruvienne, réside à Saint-Léonard de 1993 à 1995

La présence des jeunes enfants s'avère un motif de tension lorsqu'ils jouent chez eux, qu'ils résident dans un bâtiment où ils ont des voisins au-dessous ou que dans leur entourage les familles avec des jeunes enfants se font rares. Le climat québécois ne permet pas aux jeunes enfants de jouer dehors comme ils le faisaient dans leur pays d'origine, notamment avant qu'ils se familiarisent avec les jeux d'hiver. En outre, la vie dans une grande ville, au début inconnue, est davantage repliée sur le logement que tournée vers la rue ou les espaces publics extérieurs. Plusieurs ménages n'ont pas eu conscience du fait que leur appropriation de l'espace résidentiel n'était pas celle à laquelle leurs voisins étaient habitués ce qui a produit des incompréhensions et des moments de frustration de part et d'autre. Cela a influencé leur trajectoire résidentielle ultérieure lorsqu'ils ont recherché des logements au rez-de-chaussée afin de moins déranger les autres et de disposer d'une cour extérieure pour leurs enfants.

En quelques occasions, ils se sont vus obligés de quitter un logement à cause des problèmes liés au bruit occasionné par les enfants, ou au bruit des pas sur le plancher en bois. Des escalades d'agressivité conduisent à agir de façon impulsive vis-à-vis d'autrui en donnant de coups de balai au plafond, comme l'époux de l'immigrante péruvienne dont nous venons de citer un extrait, ou en faisant appel à la police qui agit en tant qu'intermédiaire. En général, lorsque les conflits s'avèrent insurmontables les ménages quittent le logement à la fin du bail. Il suffit de se retrouver dans un milieu plus adéquat à leur propre cycle de vie pour que tout devienne de nouveau harmonieux. Le retour à cette harmonie passe par le changement du type de logement ou par le changement de voisinage. Voici le témoignage d'une famille ayant eu des problèmes avec leurs voisins québécois d'au-dessous et qui ont été très bien acceptés dans leur logement suivant, où ils ont eu des voisins italiens.

«Ils aimaient pas que les enfants courent, qu'ils bougent les chaises...ils faisaient du bruit...ils prenaient des bâtons, ils nous faisaient du bruit, ils ont appelé la police pour se plaindre que nous faisons beaucoup de bruit, alors pour éviter les problèmes nous avons décidé de quitter».

Jairo et Antonia, Guatémaltèques, habitent dans le quartier Ahuntsic en 1976

En général, ce qui caractérise les liens de voisinage ce ne sont pas tant les conflits, qui demeurent plutôt rares lorsqu'on regarde les raisons qui mènent les ménages à

déménager, mais plutôt le fait que ces liens se tissent souvent en dehors du logement, dans les espaces extérieurs (cour, rue, escalier). Lorsque nous avons demandé aux immigrants qui leur rend visite, ils insistent sur le fait qu'avec les voisins ils établissent des liens de politesse, sous la forme de brèves conversations liées à la vie quotidienne mais ils se parlent au seuil de la porte, dans l'escalier ou dans l'entrée. Ceux qui se fréquentent le font pour prendre des cafés mais il est rare que les rapports dépassent ce niveau d'échange. S'ils s'offrent des plats, c'est également au seuil de la porte, pour que l'on puisse les déguster chez soi, sans la présence de l'autre, comme nous l'avons déjà évoqué dans le cas des propriétaires portugais qui offrent des plats à leurs locataires. Souvent ce sont les enfants qui brisent la glace car ils communiquent entre eux, ils jouent ensemble ou bien ils fréquentent une même école : ils vont d'une résidence à une autre mais leurs parents demeurent le plus souvent chez eux. En fait, une certaine retenue existe dans la manifestation de signes de reconnaissance entre voisins.

«Je me suis aperçu quand j'ai essayé de les aborder mais non...c'était une chose de Bonjour ! Bonjour ! C'était surtout les voisins d'à côté, d'un côté et de l'autre, Bonjour ! C'est tout».

Juan, Guatémaltèque, propriétaire d'une maison à Laval de 1987 à 1997

Plusieurs immigrants avouent avoir essayé d'établir des relations avec leurs voisins immédiats, des Québécois francophones, mais sans succès. Ils attribuent ce fait au mode de vie nord-américain et des pays industrialisés. Ils se sont plaints de cette froideur relative par rapport au type de relations de voisinage auquel ils étaient habitués en Amérique latine.

«Il n'y a pas beaucoup de relation et, comme je vous dis, pas nécessairement parce que on est immigrant. Même entre eux ils ne se disent pas bonjour ! Ils se saluent pas ! Je vois ceux d'ici, pas comme nous. Nous avons même la porte ouverte ! Et nous sommes mal à l'aise si nous ne parlons pas à quelqu'un. Nous sortons et nous parlons. Ici on met des clôtures pour que les gens...pour ne pas voir l'autre, pour éviter que les gens entrent».

Pablo, Guatémaltèque, habite dans le quartier Rosemont au moment de notre enquête en 1998

Cette retenue s'impose aussi dans la manière dont plusieurs ménages s'approprient leur propre logement car ils apprennent que les murs, notamment ceux des appartements, n'isolent pas toujours les bruits émis. Lorsqu'ils sont dérangés par les bruits des voisins ils se rendent compte à leur tour que les voisins sont susceptibles également de les entendre. Plusieurs ménages nous ont expliqué que dans leur pays ils n'avaient jamais habité dans des appartements et qu'à Montréal ils regrettent de ne pas avoir d'espace extérieur lorsqu'il résident dans des immeubles à appartements. Quelques-uns décrivent

les murs des appartements «comme du carton», pas de «vrais murs» comme ceux qu'ils avaient en Amérique latine. En outre, plusieurs ménages qui ont résidé dans des quartiers ou dans des municipalités à forte présence anglophone ont remarqué des différences entre les voisinages francophones et anglophones. Les voisinages francophones sont perçus comme plus vivants et populaires et les quartiers anglophones comme plus froids et davantage résidentiels, avec moins d'échanges entre voisins et sans une vraie vie de quartier.

«Quand on vit comme ça dans des maisons individuelles on connaît seulement les voisins par le salut. J'ai l'impression que ça c'est une situation très propre aux gens anglophones...qui...ont un peu plus de froideur. Je remarque que l'anglophone est plus...il n'est pas comme le «latino» qui est plus solidaire, qui est plus fraternel, vit avec les voisins...dit «Bonjour» à celui-ci, à celui-là».

Ricardo, Chilien, habite dans le quartier anglophone de Notre-Dame-de-Grâce de 1979 à 1983

Les témoignages recueillis mettent en évidence leur capacité à mieux reconnaître les différents groupes ethniques qu'ils côtoient au fur et à mesure que les années passent. En fait, à leur arrivée ils ne savent pas toujours qui est cet *autre* avec lequel ils partagent la sphère résidentielle.

«Je pense qu'ils étaient d'origine africaine et d'origine arabe, je crois, non ? Je me souviens pas. C'est incroyable ça, eh ? Il faut le dire....peut-être j'avais pas cette espèce de sensibilité pour détecter les cultures encore, eh ? Après, déjà j'ai commencé...avec le temps tu sais qui est Arabe, qui est Africain et qui...non ?».

Pedro, Péruvien, habite dans un bâtiment multiethnique de 1979 à 1980

4.3.6. L'incidence des ruptures sur les trajectoires résidentielles

Un des faits importants qui marquent les trajectoires résidentielles des immigrants latino-américains interviewés est le nombre important des ruptures conjugales (séparations, divorces) depuis leur installation au Québec⁴⁷. Dans notre échantillon, 15 interviewés (sur 31) ont subi des séparations ou des divorces depuis leur arrivée. Il s'agit de Chiliens (6), Péruviens (5), Guatémaltèques (3) et Salvadoriens (1). Huit de nos interviewés ont vécu avec au moins deux conjoints depuis leur arrivée et plusieurs ont eu des conjoints d'origines nationales différentes de la leur (argentine, catalane, colombienne, espagnole, italienne, mexicaine, québécoise francophone et anglophone, suisse, uruguayenne). Les trajectoires familiales avec

⁴⁷ Il serait intéressant d'approfondir cet aspect portant sur le lien éventuel entre le processus migratoire et les ruptures conjugales auprès des immigrants latino-américains installés dans la région de Montréal. Dans notre échantillon la solidarité entre femmes latino-américaines déployée suite au divorce apparaît comme un phénomène important à souligner.

séparations, divorces et mises en ménage répétées de plusieurs des interviewés ont une incidence très claire sur leur trajectoire résidentielle. Ces ruptures sont à la base de plusieurs cas de reculs et de piétinements dans les trajectoires résidentielles, notamment le fait de rester dans le locatif privé sans amélioration des conditions d'un logement à l'autre. Au sein même de la dynamique familiale les séparations et les divorces influencent la manière dont la famille attribue l'espace entre ses membres. Par exemple, une famille devenue monoparentale, composée de la mère et de ses deux enfants, a alloué la chambre principale au fils, qui, en tant que seul «homme» de la famille acquiert ainsi un statut privilégié par rapport à la mère et à la sœur au sein du foyer.

«J'ai prêté ma chambre à mon fils - car c'est le seul homme de la maison - moi, avec ma fille, nous dormons dans la même chambre, mais elle a le meuble pour ses vêtements, sa table de chevet, son placard et moi aussi».

Estefania, Chilienne, réside dans le quartier montréalais de Cartierville depuis 1994

Outre la brusque altération que supposent les séparations dans la trajectoire résidentielle, ces ruptures arrivent même à influencer la manière dont plusieurs immigrants perçoivent leur intégration sociale au Québec. Par exemple, une de nos interviewées, ayant été abandonnée par son mari à cause d'une Québécoise, a soudainement replongé dans le milieu latino-américain, tout en s'éloignant du milieu péruvien de son ex-mari et du milieu québécois qu'elle affirme détester depuis. Elle a quitté le quartier où elle habitait avec son mari et où son ex-belle famille réside et a déployé une stratégie d'insertion urbaine complètement différente, au centre-ville de Montréal, avec un nouveau conjoint d'origine chilienne, inséré dans le milieu anglophone.

«Là oui je me suis repliée...je ne voulais rien savoir des Québécois et je me suis repliée avec des latinos.»

Isabel, Péruvienne, s'installe au centre-ville de Montréal suite à son divorce en 1989

Un autre de nos interviewés nous a avoué vouloir rentrer dans son pays, le Guatemala, après avoir vécu son divorce. En effet, ce genre de rupture a parfois comme conséquence de vouloir quitter le logement, le quartier ou la ville afin de ne plus être confronté au même environnement. Certains immigrants qui ont à faire face à des frais élevés de logement se voient obligés de vendre ou de déménager. À ce propos, deux de nos interviewées, récemment divorcées, ont trouvé un logement en coopérative où elles sont allées s'installer avec leurs enfants. D'autres immigrants divorcés ont cohabité avec des compatriotes qui leur ont tendu la main. La solidarité entre compatriotes et entre Latino-Américains ressort lorsque ces ruptures ont lieu. Parfois, la solidarité dépasse

largement les frontières de la ville et s'appuie sur la diaspora latino-américaine nord-américaine. Une immigrante péruvienne interviewée a reçu de l'aide d'autres femmes appartenant au milieu latino-américain installées en Colombie-Britannique et à Miami ce qui l'a amené à aller vivre dans ces régions ainsi que dans la région de Boston avant de revenir à Montréal. Passons maintenant à l'analyse de l'incidence du réseau ethnique dans la trajectoire résidentielle montréalaise de nos interviewés.

4.4. La trajectoire résidentielle et le milieu ethnique

Nous avons tenté de cerner dans quelle mesure le milieu ethnique (compatriotes, amis, parenté sur place) intervient au cours des trajectoires résidentielles retracées. Ceci nous a permis de dégager plusieurs cas de figure, définis en fonction des modalités d'attachement et de détachement des immigrants latino-américains vis-à-vis de leurs compatriotes ou de leur réseau ethnique dans le déploiement de leur trajectoire résidentielle. Quel que soit le processus qui caractérise la trajectoire résidentielle (attachement ou détachement du milieu ethnique) il est intéressant de noter que plusieurs cas de figure coexistent et qu'ils ne suivent pas toutes la même logique. Nous avons constaté, d'une part, une logique qui répond à un processus d'attachement perpétué ou renoué au fil du temps auprès du milieu ethnique et, d'autre part, une tendance à se détacher de l'influence du milieu des compatriotes ou des latino-américains au fur et à mesure que la trajectoire résidentielle se déploie. Dans notre échantillon nous avons plusieurs ménages qui ont fait appel régulièrement à leur filière ethnique depuis leur arrivée à Montréal chaque fois qu'ils entament une nouvelle étape de leur trajectoire résidentielle. D'autres ménages, au contraire, se caractérisent par le non recours au réseau ethnique pour l'ensemble de leur trajectoire résidentielle.

Nous avons identifié à partir de quel moment précis, après combien de temps depuis leur installation à Montréal, la trajectoire résidentielle des ménages ne s'avère plus influencée par le milieu ethnique ou, inversement, depuis combien d'années leur trajectoire résidentielle s'appuie toujours sur le milieu ethnique. Afin de dégager nos cas de figure nous avons analysé la trajectoire en ciblant plus spécifiquement l'influence de leurs compatriotes dans tout ce qui a trait à la variable logement. Nous insistons sur le fait que l'analyse a été réalisée à partir de la dimension strictement résidentielle. Il ne s'agit pas pour nous ici d'analyser, par exemple, l'influence du milieu ethnique au niveau de la sociabilité ou des loisirs. Nous nous sommes concentrés dans cette analyse sur ce qui est directement lié à la dimension résidentielle, que ce soit au niveau de la

recherche d'un logement, de la cohabitation avec des compatriotes ou du désir de s'installer à proximité de la parenté ou des amis latino-américains ; nous avons vérifié, entre autres, pendant combien de temps les ménages s'appuient sur le réseau ethnique avant de compter davantage sur le milieu local, dans leur trajectoire résidentielle. Dans notre analyse nous n'avons pas établi de différence entre l'appui reçu par les personnes originaires du même pays et par le milieu latino-américain plus large car, surtout au sein du milieu centre-américain, la mixité nationale est assez présente.

La moitié des ménages interviewés se sont appuyés sur leur milieu ethnique pendant les cinq premières années qui ont suivi leur installation au Québec. Plusieurs autres se sont détachés progressivement de ce milieu après ces cinq ans et quelques ménages s'appuient toujours sur ce réseau dans leur trajectoire résidentielle au moment de notre enquête. Dans les pages qui suivent nous allons présenter différents cas de figure dégagés quant à l'attachement ou au détachement des immigrants interviewés vis-à-vis d'autres Latino-Américains au long de leur trajectoire résidentielle montréalaise. Nous allons nous pencher sur ceux qui se sont détachés de l'influence du milieu ethnique dès les premières années suivant leur arrivée. Ensuite, nous allons présenter la trajectoire résidentielle d'autres immigrants qui sont demeurés rattachés à leur milieu ethnique pendant plusieurs années dans leur processus pour ensuite se rendre autonomes vis-à-vis de leur milieu ethnique. Enfin, nous allons illustrer le cas de figure de ceux qui demeurent toujours très liés, dans leur trajectoire résidentielle, à leur milieu ethnique.

4.4.1. Le non recours au milieu ethnique tout au long de la trajectoire résidentielle

Au cours des cinq premières années qui suivent l'installation dans la région de Montréal, environ la moitié des ménages de notre échantillon (15 ménages sur un total de 31) ne s'appuient plus sur leurs compatriotes ou le milieu latino-américain dans ce qui touche à la dimension résidentielle. Trois d'entre eux ont à peine fait appel à leur réseau ethnique tout au long de leur trajectoire résidentielle. Ces trois immigrants, d'origine salvadorienne, guatémaltèque et péruvienne, arrivés respectivement en 1972, 1981 et 1987, se sont très rapidement appuyés sur le milieu local, québécois, dans leur trajectoire résidentielle. Que ce soit parce qu'ils ont été déçus par l'échantillon de compatriotes sur place, parce qu'ils ont davantage développé des liens auprès du milieu québécois francophone et anglophone, ou parce que leurs liens avec le milieu ethnique latino-américain sont demeurés essentiellement au niveau professionnel, leurs trajectoires se

caractérisent par un détachement de leur milieu ethnique depuis pratiquement leur arrivée à Montréal pour tout ce qui touche la variable résidentielle. Au sein de ce petit groupe composé de 3 immigrants, on remarque plus particulièrement la manière dont l'un d'entre eux, d'origine péruvienne, a ressenti que son profil de nouvel arrivant latino-américain intéressé à l'architecture patrimoniale montréalaise à titre d'acheteur diffère énormément de la représentation sociale que les agents immobiliers québécois se sont fait de ce groupe. Son intérêt pour l'architecture ancienne découle du fait qu'au Pérou il a toujours vécu dans des maisons patrimoniales propriété de sa famille.

«C'était surtout, je crois, la surprise de voir un immigrant, avec le préjugé des latinos, c'est-à-dire immigration fraîche, démunie, non ? Ce n'était pas un Italien, un Grec, un Portugais qui...bon, qui sont des immigrants mais dont on pense qu'ils ont de l'argent, car ils ont leur business...une chose que nous, nous sommes une immigration nouvelle, qui arrive, nous sommes encore en train de laver la vaisselle, en faisant des jobs que les autres ne veulent pas faire, alors...Comment c'est que cette personne vient et veut acheter une maison qui vaut près de 300.000 \$, non ?».

Domingo, Péruvien, achète une maison patrimoniale dans le quartier Plateau Mont-Royal en 1988

Plus tard, il revend cette maison et il achète un triplex dans le Plateau Mont-Royal qu'il transforme en condominium et dont il vend un appartement à des Québécois. En dépit du fait qu'il ne s'est pas appuyé sur la filière ethnique au long de sa trajectoire résidentielle, dans ce quartier montréalais il a retrouvé un milieu qui lui rappelle ses origines et il a lui-même récréé une certaine atmosphère latino-américaine dans son cadre de vie, précisément dans son jardin.

«Quand j'ai acheté, j'aimais l'ambiance un peu latino du Plateau. Il y avait des cafés un peu...les petits commerces, les gens qui vivaient sur la rue avaient un certain niveau économique, mais qui était un peu plus fun, comme on dit, plus...il y avait une ambiance...oui...comme...ça me rappelait un peu le profil des quartiers et des urbanisations parfois d'Amérique du Sud. J'ai une terrasse, un jardin que j'ai aménagé - le paysage style latino-américain - avec une fontaine et ces choses là, comme pour recréer un peu mon milieu»

Voici la trajectoire résidentielle caractérisée par le détachement du milieu ethnique d'un immigrant d'origine salvadorienne qui, depuis son arrivée, ne s'est pas appuyé sur son groupe de pairs pour se procurer un logement. Bien que ses compatriotes aient été présents dans son milieu de sociabilité, leur présence n'a cessé de diminuer dans son entourage au fil du temps.

Roberto, Salvadorien (indépendant de son milieu ethnique depuis son arrivée)

En 1972 il arrive seul et réside d'abord dans les résidences universitaires pendant deux semaines. Ensuite, il partage un logement découvert grâce à une affichette sur la façade avec un camarade d'études. Il s'agit d'un 3 ½ pièces qui se trouve dans le quartier Côte-des-Neiges au sein d'un bâtiment de 3 ou 4 étages, avec 15 appartements. La propriétaire est une dame québécoise qui habite dans le Plateau Mont-Royal. La seule personne qu'il connaît dans cet immeuble est le monsieur québécois qui fait le ménage.

En 1973, son épouse et sa fille arrivent pour le rejoindre, ce qui motive le déménagement dans un autre logement du même quartier, un appartement de 3 ½ pièces, qu'il découvre également grâce à l'affiche accrochée sur la façade. Il s'agit d'un endroit qui lui plaît par sa tranquillité et parce qu'il se trouve face à un parc. Le bâtiment, petit, compte 20 appartements dont les concierges sont une famille portugaise. Le propriétaire habite ailleurs et ils sont les seuls résidents salvadoriens du bâtiment. Les autres voisins sont notamment des juifs d'origine marocaine mais ils ne se fréquentent pas. Ils échangent surtout avec les concierges. La composition du ménage se modifie avec la naissance de son 2ème fils et l'arrivée du Salvador de ses beaux-parents qui s'installent avec eux.

Il découvre une municipalité anglophone de la banlieue ouest de l'île de Montréal fort agréable pour des enfants en bas âge. Il visite plusieurs maisons repérées dans les journaux, avec un agent immobilier québécois, jusqu'à en trouver une à son goût, peu chère, avec 4 chambres à coucher. Ils l'achètent en 1978 et ils y vivent jusqu'à 1985. Le ménage se compose du couple, ses deux enfants et les beaux-parents. Ils connaissent leurs voisins immédiats, qui pour la plupart sont des Québécois anglophones, ainsi qu'une dame québécoise francophone, un Américain et un couple mixte dont le mari est d'origine libanaise et son épouse québécoise.

Sa fille étudie dans un quartier anglophone de Montréal et son épouse y travaille au centre-ville. Il s'aperçoit que leur vie en banlieue manque de loisirs et qu'ils perdent énormément de temps en déplacements.

Vers 1985, il revient dans un quartier plus central et achète une maison dans une municipalité anglophone proche de Montréal après avoir cherché pendant presque un an. Ils l'ont repéré grâce à une affiche et suite à la visite avec l'agent immobilier anglophone et à la négociation du prix d'achat ils finissent par l'acheter. Il avoue que ce quartier l'a toujours intéressé, depuis son arrivée à Montréal. Il s'agit d'une immense maison étalée sur deux étages, avec 6 chambres à coucher, plusieurs salles de bain et plusieurs salles de séjour, des bureaux, une salle à manger, une cuisine et des celliers au sous-sol. Bien que les beaux-parents s'installent avec eux dans cette maison, 3 ans plus tard, en 1988, ils déménagent dans un appartement à eux. Quant aux rapports de voisinage, il avoue n'avoir que très peu de liens avec ses voisins. Au début, deux ou trois fois par an, ils organisaient des activités. Selon lui le manque de participation a fait en sorte que ces activités ont disparu. Son voisinage est surtout composé de Juifs anglophones, l'un d'entre eux d'origine roumaine et un Québécois francophone marié à une dame anglophone. En ce moment il n'envisage pas de déménager car ce quartier lui plaît. Eventuellement, lorsqu'ils seront retraités ils déménageront dans une maison plus petite. Ce qui lui plaît dans ce quartier est la qualité de vie qui se mesure selon lui par la proximité du centre-ville, qui plaît à l'ensemble de sa famille, la sécurité du secteur et la qualité des services municipaux (ramassage des déchets, bibliothèques, parcs). Il maintient peu de contact avec ses compatriotes salvadoriens car chacun a pris de chemins différents.

4.4.2. Les immigrants qui s'autonomisent de leur milieu ethnique au cours de la première année d'installation

D'autres immigrants latino-américains ne se sont plus appuyés sur le milieu ethnique pour déployer leur trajectoire résidentielle dès la première année d'installation à Montréal. Il s'agit de trois Chiliens et d'un Salvadorien. L'un d'entre eux, explicite clairement le moment où il a décidé de ne plus s'appuyer sur la filière ethnique dans sa trajectoire résidentielle après avoir hésité à aller cohabiter avec une Québécoise anglophone.

«J'y ai réfléchi, non ? Car ceci signifiait quitter la famille, non ? Quitter ce nid...le nid que nous commençons à bâtir...qui était comme une espèce de continuité, en réalité, de ce que nous vivions au Chili, non ?».

Enrique, Chilien, cohabite avec une Québécoise anglophone en 1978

À partir du moment où il s'affranchit de la protection de ses pairs, il développe un attachement vis-à-vis du quartier Mile-End. Ce quartier s'avère une destination de choix au long de sa trajectoire résidentielle montréalaise, notamment à cause de son caractère multiculturel.

«Le quartier c'était un bon quartier, non ? Pour nous un bon quartier c'était un quartier hétérogène, oui ? Un quartier où il y avait la différence, l'autre, hein ? Et nous pouvions partager, non ? Ce multiculturalisme, non ? Ça comptait beaucoup pour nous, non ? Pas vivre dans un lieu «pure laine», non ? Anglo/Anglo ou Québécois/Québécois comme ça, non ?».

Enrique, Chilien, réside dans le Mile-End en 1980

Les deux autres Chiliens décident de couper avec leur milieu ethnique à cause de l'ambiance très politisée qui y règne. Quant au Salvadorien, il attribue son détachement du milieu ethnique au traumatisme de la guerre dans son pays et à son besoin de recommencer une nouvelle vie. Il avoue ne pas avoir eu envie de tisser des liens avec d'autres Salvadoriens sur place.

«En réalité, pour nous ce fut un trauma. Ça, cette chose fut comme un cauchemar, non ? Car un mouvement du Salvador vers ici, si rapide, et arriver ici avec 4 enfants, sans parler la langue, tous les problèmes avec l'immigration, pas vrai ? Nous devons aller tous les mois à Dorval, pour changer le permis de travail, chaque mois, alors ça me coûtait car...prendre les autobus, et tout ça, non ? Et après je devais prendre un taxi et toutes ces choses là, ce fut difficile ! Alors peut-être toutes ces choses là, non ? Que moi je ne cherchais pas des relations ni rien de tout ça, n'est-ce pas ? Je me suis concentré dans mon travail, dans la famille, avec mes enfants et mon épouse et tout ça a créé des problèmes à la maison. Nous avons eu de sérieux problèmes avec mon épouse, des discussions, peut-être les nerfs

d'elle aussi...de la famille là-bas au Salvador...ma famille qui avait déjà des problèmes de politique...et quelques-uns s'étaient enfuis...et tout, tout ça. Pour moi, ma vie du Salvador c'est comme si elle était terminée, non ?».

Miguel, Salvadorien ayant dû fuir son pays en 1978

Nous avons retenu, à titre d'exemple, la trajectoire résidentielle d'un Chilien qui a suivi, au cours des premiers mois d'installation à Montréal, le même parcours que d'autres compatriotes. Mais, suite à son divorce et à la prise de distance avec le milieu chilien, trop politisé à son goût, il entame une nouvelle vie, après une année passée en France. Depuis seulement quelques années il a renoué avec quelques-uns de ses compatriotes au sein d'une association chilienne mais il ne s'est pas appuyé sur eux au cours de sa trajectoire résidentielle.

Ignacio, Chilien (indépendant de son milieu ethnique à partir de la 1^{ère} année)

En 1974 il arrive à Montréal avec son épouse et ses deux filles. Il s'installe au YMCA du centre-ville, sur la rue Stanley, pendant 6 semaines. Grâce à l'aide d'autres Chiliens ils commencent à découvrir les différents quartiers et ils se procurent un logement de 4 ½ pièces, au sud de la Petite-Patrie, sur l'avenue Papineau, dans un bâtiment de 6 appartements récemment rénové. La propriétaire et le concierge sont Québécois. Ils meublent ce logement grâce à des objets usagés qu'on leur donne ou on leur prête. Il ne s'agit pas du premier bâtiment qu'ils visitent car ils ont préalablement visité le secteur Henri-Bourassa, près de Pie IX, mais ils ne le retiennent pas car il est trop éloigné et il n'ont pas de voiture. La moitié des résidents de ce bâtiment sont des Chiliens (3 familles sur un total de 6) ayant été logés également dans le YMCA. L'autre moitié sont des Québécois. Ce voisinage est marqué par la présence des ménages d'origine italienne. À cette époque il connaît exclusivement des Chiliens : les voisins du bâtiment et les amis qui leur rendent visite résidant dans d'autres quartiers. Avec les voisins les rapports sont très étroits. Il reste 3 mois dans ce logement avec son épouse et leurs deux filles jusqu'à leur divorce.

Il s'installe seul dans le quartier Ahuntsic, près du boulevard Henri-Bourassa dans un logement de 3 ½ pièces, meublé, situé dans un grand immeuble à appartements, dont le concierge est Québécois. Il repère ce logement grâce à une affiche et il le retient car il y connaît 4 ou 5 ménages d'origine chilienne. Dans le quartier il y a plus d'une dizaine de familles chiliennes qu'il fréquente également.

Vers la fin de l'année 1974 il quitte le Québec pour l'Europe. À son retour, lui et sa nouvelle conjointe s'installent chez un ami d'origine grecque qui réside dans une municipalité de l'est de l'île de Montréal dans un duplex dont il est propriétaire. Il y reste environ 2 ou 3 mois. Le ménage se compose d'un total de 5 personnes. Son ami leur prête un des 3 chambres à coucher jusqu'à ce qu'ils se trouvent un emploi. À cette époque il fait quelques petits contrats pour des collègues chiliens mais il fini par s'éloigner de ce milieu très politisé. Il entame la recherche d'un logement en regardant les annonces sur les façades et dans les journaux. Il trouve un logement dans le quartier Côte-des-Neiges. Ce secteur les intéresse car sa conjointe travaille dans la banlieue nord de Montréal et il s'agit d'un secteur

relativement central. Ils louent ce logement de 5 ½ pièces qui se trouve en haut d'un duplex. Les fils adolescents de sa conjointe viennent les rejoindre ; ils sont donc 4 personnes dans le ménage. Le propriétaire est un Juif séfarade d'origine marocaine qui habite au rez-de-chaussée. Il signe un bail pendant un an, jusqu'à 1976. Quant au voisinage du quartier il le trouve très hétérogène sur le plan ethnique.

En 1976, après cette année à Côte-des-Neiges, ils s'installent dans une municipalité du nord de l'île de Montréal. Ils ne se sont pas installés là pour se rapprocher d'autres Chiliens. Ils trouvent ce logement, un 5 ½ pièces en haut d'un duplex, grâce à une annonce dans les journaux. Le propriétaire, qui habite au rez-de-chaussée, est d'origine juive séfarade et son épouse d'origine polonaise. Dans ce voisinage il fait la connaissance de compatriotes chiliens mais ils ne se fréquentent pas. Par l'intermédiaire de ses enfants il connaît d'autres voisins québécois mais surtout des gens qui parlent l'espagnol ou le français.

En 1978 ils décident d'acheter une maison individuelle qui se trouve aussi dans la même municipalité, par l'intermédiaire d'un agent immobilier québécois. La raison est de nature économique car le loyer est élevé et l'achat devient un investissement. Cette maison, de 10 ½ pièces plus un garage, comporte 2 étages et dispose d'un sous-sol. Il vit dans cette maison avec sa conjointe pendant 8 ans, jusqu'à 1986. La composition du ménage change avec le départ des enfants de sa conjointe. Quant à son cercle d'amis, il compte très peu de Chiliens.

En 1985 il part au Chili pour la première fois depuis son exil. Au cours de ce voyage il renoue des liens avec une ancienne camarade d'université qui deviendra plus tard sa conjointe actuelle, une Chilienne qui se rendra à Montréal un peu plus tard, en 1987. De nouveau à Montréal il entame les démarches de séparation de sa conjointe française. Il vend la maison et il démarre sa recherche d'un appartement à louer dans un secteur précis de la même municipalité avec lequel il est familier car des amis à lui, d'origine israélienne y auraient vécu. Cette grande tour d'appartements de 16 étages et 12 appartements par palier appartient à une compagnie immobilière québécoise. Il loue un logement de 3 ½ pièces où il vit pendant 6 ou 7 mois, jusqu'à 1987. D'abord il s'installe seul et ensuite avec sa conjointe arrivée du Chili.

En 1987 ils emménagent au sein du même bâtiment dans un logement un peu plus grand, de 4 ½ pièces. Dans ce bâtiment ils ont des relations surtout avec une voisine québécoise et avec son enfant qui est souvent chez eux.

En 1994, ils achètent un logement de 4 ½ pièces, plus petit que le précédent, qui se trouve en face, dans une tour d'appartements de 14 étages. La clientèle de l'immeuble est très hétérogène sur le plan des origines ethniques (québécoise, colombienne, argentine, chilienne, libanaise, syrienne, grecque, hongroise). La plupart sont des Québécois francophones et des personnes arabophones (Libanais, Syriens, Égyptiens). Dans le voisinage ils ont des connaissances mais pas vraiment des amis. Ils connaissent les voisins de palier mais sans se fréquenter. Sur leur palier les résidents sont essentiellement des Québécois francophones plus 3 familles d'origine étrangère (hongroise, arabe, espagnole). Il s'agit d'un bâtiment de copropriété où les résidents sont des propriétaires. L'ancienne propriétaire de leur logement, achetée auprès d'un agent immobilière québécois anglophone est d'origine italienne. Il fréquente une association chilienne depuis 2 ou 3 ans. En ce moment il n'a aucun projet de déménagement. Il n'exclut pas la possibilité de faire la navette du Québec au Chili rendu à la retraite.

4.4.3. Les immigrants indépendants de leur milieu ethnique entre 2 et 5 ans après leur arrivée

D'autres interviewés ne se sont plus appuyés sur le milieu des compatriotes pour ce qui a trait à leur trajectoire résidentielle dès leur deuxième année de résidence dans la région de Montréal. Il s'agit d'un Guatémaltèque et d'un Péruvien. Le Guatémaltèque a gardé des liens avec d'autres Latino-Américains, notamment depuis son divorce, au niveau des loisirs (discothèques, football) mais ce qui touche à sa trajectoire résidentielle est davantage lié à sa vie privée qu'au milieu ethnique. Le Péruvien avoue avoir été très déçu par le milieu de ses compatriotes lorsqu'il a divorcé de son épouse car il a fait l'objet de critiques. Depuis, ses liens avec d'autres compatriotes demeurent assez superficiels. Il est arrivé très jeune à Montréal, a épousé une jeune Québécoise francophone et a déployé une stratégie résidentielle, notamment à partir de la deuxième année qui suit son installation, qui s'appuie surtout sur le milieu québécois.

À partir de la troisième année de résidence à Montréal, d'autres immigrants interviewés (1 Chilien, 1 Salvadorienne) s'appuient dorénavant sur le milieu local pour la suite de leur trajectoire résidentielle. Le premier ménage, Chilien, découvre sans l'aide de personne de leur milieu ethnique, grâce à des annonces publiés dans les journaux, des logements à louer disponibles sur la rive-sud. Ils accordent une priorité à l'espace extérieur disponible et à la *verdure* plutôt qu'à l'influence du milieu ethnique qui leur avait conseillé de rester près d'eux, dans le secteur de l'avenue du Parc et du boulevard Décarie. Quant à la dame salvadorienne, elle a recherché plutôt la présence des communautés religieuses catholiques, d'abord hispanophones et ensuite francophones ainsi que des milieux visiblement italiens. Après 3 années de résidence à Montréal, l'influence du milieu catholique francophone prend plus de place dans sa vie que le milieu ethnique l'ayant épaulé à son arrivée.

«Oui. Ça m'a aidé davantage, car...je suis allée vivre à côté d'une église catholique. Mais francophone, alors elle était à peine...je croisais simplement...et j'étais déjà dans l'église...alors j'ai commencé là».

Sara, Salvadorienne, réside dans le quartier Villeray en 1992

À partir de leur 4e année de résidence, d'autres Salvadoriens se détachent également de leur milieu d'origine dans leur trajectoire résidentielle. Le premier décrit comment, en 1987, au moment de son installation à Montréal, un ami salvadorien l'accompagne au cours de sa première visite prospective de la ville, pendant que son épouse et ses enfants l'attendent à Hull. Son ami salvadorien lui conseille de s'éloigner d'autres Latino-

Américains afin que ses enfants ne tombent pas dans des groupes de jeunes à problèmes.

«Il m'a dit regarde ce secteur ici, n'est-ce pas ? C'est bien car il y a des secteurs où beaucoup de latinos sont en train de s'installer, et selon moi, pour tes enfants, il vaut mieux, il m'a dit, de chercher un lieu un peu plus éloigné».

David, Salvadorien, habite dans le quartier Saint-Michel en 1987

Depuis, sa trajectoire résidentielle a été guidée par une mise à distance vis-à-vis d'autres Centre-Américains. Toutefois, cette réticence vient de loin et elle est due à la guerre au Salvador.

«Le pays était en guerre et on ne savait pas qui venait. Les réfugiés, par exemple, on ne savait pas qui ils étaient. Les gens aussi étaient méfiants. C'est bizarre, mais c'était très difficile pour établir des rapports au COFI, apprendre à identifier un peu plus, et ça c'est la raison pour laquelle, moi, la seule personne avec laquelle nous habitons tout au début, était un Nicaraguayen. Celui-ci a été le seul ami, le plus ami. C'est-à-dire, ce n'est pas que nous avons peur mais il y avait quelque chose...une question de méfiance et comme vraiment on disait que le réfugié on ne savait pas s'il était un policier ou si c'étaient des guérilleros et tout...il y avait plein de problèmes pour communiquer».

David, Salvadorien, ayant du quitter son pays à cause de la guerre, arrivé au Québec en 1985

Quant à la dame salvadorienne, elle a seulement gardé des liens auprès des ses enfants sur place car elle se méfie aussi de ses compatriotes. Enfin, au cours de la cinquième année deux autres immigrants interviewés s'appuient désormais sur le milieu local québécois. Dans les deux cas, suite à des échecs sentimentaux la fréquentation du milieu ethnique a énormément diminué.

4.4.4. Les immigrants qui s'autonomisent de leur milieu ethnique après 5 années de résidence

Le détachement de l'influence de leurs compatriotes et d'autres Latino-Américains devient plus rare au fur et à mesure que les années passent. Leurs chances de déployer une trajectoire résidentielle qui ne repose pas exclusivement sur leur milieu d'origine semblent s'amoinrir avec le temps. Un ménage guatémaltèque, ainsi qu'une interviewée d'origine chilienne, se sont détachés de leur milieu ethnique à partir de la 6ème année de résidence à Montréal. Le premier a trouvé un créneau porteur, celui des logements sociaux pour lequel il s'est adressé aux ressources locales. Toutefois, il a récréé un milieu de sociabilité nettement latino-américain.

Voici la trajectoire résidentielle de l'immigrant guatémaltèque. De son récit ressort le fait qu'à un moment donné de sa trajectoire il s'appuie sur des immigrants d'origine

grecque. Ceci nous permet de prêter attention au fait que parfois ne pas compter sur son propre milieu ethnique pour se loger ne signifie pas nécessairement que les ressources locales sur lesquelles on s'appuie soient québécoises. Autrement dit, d'autres groupes, comme dans ce cas-ci les immigrants d'origine grecque, sont utilisés en tant que ressource dans une période précise de la trajectoire résidentielle.

Paulo, Guatémaltèque (détachement du groupe ethnique à partir de la 6^{ème} année)

Il arrive en 1970 avec sa sœur et 2 autres compatriotes amis. À son arrivée à l'aéroport on le dirige vers une association d'immigrants espagnols du boulevard Saint-Laurent à Montréal, où on lui conseille de louer une chambre, dans le secteur des boulevards Saint-Joseph et Saint-Laurent, au sud du quartier Mile-End (maison de chambres comptant 2 étages). Le propriétaire est d'origine espagnole et le rez-de-chaussée est consacré aux activités commerciales. Il y reste pendant 6 mois. Il n'y connaît personne et dans ce voisinage il est difficile à ce moment là de rencontrer des hispanophones. Les seules personnes qu'il connaît sont les résidents de la maison de chambres (Espagnols, Uruguayens, Argentins). Il se procure un emploi dans un restaurant italien situé dans le secteur Côte-des-Neiges près de Queen Mary, avant d'aller travailler à l'Expo. Plus tard il travaille dans un restaurant français.

De 1970 à 1975 il s'installe dans le quartier Plateau Mont-Royal, près de la rue Rachel, dans un appartement de 3 ½ pièces, situé dans un duplex. Le propriétaire est d'origine juive ou allemande. Il habite pendant ces 5 ans avec un compatriote rencontré à Montréal. Il trouve ce logement par l'intermédiaire d'un ami Uruguayen rencontré dans la maison de chambres qui les aide en tant qu'interprète. Le choix du quartier est lié à la proximité du métro Mont-Royal mais surtout il s'agit de la proximité de l'église espagnole où ils connaissent le prêtre et une religieuse les ayant beaucoup aidés. Les voisins du bâtiment sont des Québécois francophones. Ses amis sont de différents pays d'Amérique latine (Argentins, Uruguayens de l'avenue de l'Esplanade, une femme âgée Péruvienne d'Outremont) et des pays méditerranéens (Espagnols, Grecs, Italiens). Quant aux loisirs il fréquente des discothèques qui visent la clientèle hispanophone, situées au centre-ville de Montréal. Il décide de quitter ce logement car sa mère et une de ses sœurs arrivent du Guatemala en 1976 et l'appartement devient trop petit.

De 1976 à 1986, il s'installe dans un appartement plus grand, à l'est du Plateau Mont-Royal, près de l'avenue du Mont-Royal, dans un logement de 5 ½ pièces, situé dans un bâtiment ancien. Il repère ce logement, le seul dans l'immeuble, grâce à une affiche. Il se dit habitué au quartier qu'il apprécie pour la proximité de son travail au centre-ville et à cause des commerçants du secteur (Grecs, Portugais, Espagnols). Le propriétaire du logement et son épouse sont des commerçants d'origine grecque. Il s'y installe avec sa mère (qui décède ultérieurement), sa sœur (qui rentre plus tard définitivement au Guatemala) et avec sa future épouse arrivée en 1978. Ils se marient en 1979 et ils ont 2 enfants. Son cercle d'amis devient de plus en plus marqué par la présence de personnes d'Amérique latine. Il considère avoir toujours eu de bons rapports avec les immigrants d'origine grecque installés à Montréal et se sert en fait de la filière grecque pour aller chez le médecin. Il participe dans un *club* guatémaltèque, sur Rachel et Saint-Dominique, où on trouve des membres de différentes origines (centre-américaine, vénézuélienne, colombienne). Il participe aux matchs de football du Parc Jeanne-Mance. Il quitte ce logement car les propriétaires grecs projettent de réaménager le

bâtiment. Bien qu'on lui propose de s'y installer de nouveau ultérieurement, lorsque les travaux seront terminés, il n'y revient plus car il est accepté dans des logements sociaux situés au centre-ville de Montréal, où ils habitent depuis 1986. Les voisins actuels sont originaires de différents pays. Ils se saluent mais ils ne se visitent pas. Dans d'autres bâtiments il a repéré la présence de familles originaires d'Amérique latine qu'il salue mais ils ne se fréquentent pas non plus. Il connaît des Québécois dans l'association de locataires. Maintenant à la retraite, il apprécie vivre au centre-ville et avoir accès aux transports publics. En ce moment son épouse est handicapée et ils ne veulent pas déménager ailleurs car ils habitent dans un rez-de-chaussée. Leurs amis sont essentiellement des Guatémaltèques qu'ils connaissaient depuis le Guatemala.

Quant à l'immigrante chilienne, elle s'est affranchie de sa famille sur place dans ses démarches liées au logement et s'est appuyée davantage sur les ressources locales en ce qui touche sa trajectoire résidentielle. Elle avoue s'être sentie en quelque sorte dépendante de sa famille sur place pendant les premières années. Ce qui explique qu'elle ait vécu dans une municipalité de l'île de Montréal qu'elle n'aimait pas seulement parce que la présence des oncles s'avérait rassurante. Elle se dit soulagée de vivre en ce moment dans un quartier montréalais près du mont Royal, moins bétonné et plus vivant.

«Seulement parce que c'était près de ma tante et parce que nous avons peur d'aller ailleurs car si quelque chose nous arrivait nous n'avions pas de voiture et elle en avait une. Car nous n'aimions pas le quartier. Jamais il nous a plu. Nous nous sommes jamais sentis à l'aise dans ce quartier. Et il fallait prendre la voiture à chaque fois que c'était loin pour venir au centre-ville et c'était pas beau, disons. Que du béton ! C'était pas le vert que tu vois ici, à côté de la montagne et nous n'aimions pas l'ambiance. Toutes les maisons pareilles, je sais pas, les gens pareils, je sais pas, non».

Elisa, Chilienne, habite dans une municipalité du sud-ouest de l'île de Montréal de 1990 à 1994

À partir de la 7^e année, une autre Chilienne s'appuie désormais sur le milieu local plutôt que sur la filière latino-américaine en ce qui concerne sa trajectoire résidentielle. Elle est devenue très dépendante d'un lieu de culte québécois qu'elle et ses enfants fréquentent plusieurs fois par semaine. Elle est allée s'installer tout près de cet établissement qu'elle qualifie comme «sa famille» ou «ses frères et sœurs». Un autre immigrant, d'origine guatémaltèque ne s'est plus appuyé sur le milieu ethnique à partir de sa 8^{ème} année de résidence à Montréal, notamment depuis qu'il partage sa vie avec une Québécoise.

«Disons que je suis le seul (rires) la seule petite mouche dans le bâtiment. Je suis le seul foncé...mais oui je suis le seul Neo-Québécois ou minorité ethnique - un mot que je déteste, bon - qui habite dans ce bâtiment».

Gregorio, Guatémaltèque, réside avec sa conjointe québécoise depuis 1993

Ce n'est que 12 ans après leur arrivée à Montréal que d'autres interviewées (1 Salvadorienne, 1 Péruvienne) se détachent de leur milieu ethnique. La Salvadorienne, ayant vécu d'abord dans une municipalité anglophone de l'ouest de l'île de Montréal, s'est beaucoup appuyée sur le milieu salvadorien au début de sa trajectoire résidentielle. Le premier logement qu'elle occupe, dans le quartier Ahuntsic, a été trouvé grâce à la filière salvadorienne.

«Toujours à cause d'une amie qui a dit que là c'était joli le bâtiment, car l'amie habitait là, alors nous nous sommes retrouvées dans ce bâtiment. En réalité ce fut parce que quelqu'un nous l'a dit. C'était à cause d'une amie à notre amie, la copine qui habitait avec nous, Salvadorienne».

Carlota, Salvadorienne, réside dans le quartier Ahuntsic en 1982

Même son époux, rencontré à Montréal, entre dans sa vie par l'intermédiaire de sa famille sur place.

«Mon oncle voulait que je rencontre un garçon qu'il connaissait...et il me disait que pourquoi j'allais pas lui couper les cheveux car je coupais les cheveux chez moi. J'avais jusqu'à 11 clients qui venaient pendant la semaine. Et bon, ça marchait très bien. Alors, je devais couper les cheveux à une autre personne qui vivait avec lui, alors c'est là que je l'ai rencontré».

Carlota, Salvadorienne, rencontre son époux au sein du milieu ethnique salvadorien sur place en 1985

L'immigrante péruvienne a également disposé du soutien du réseau péruvien au long de sa trajectoire résidentielle. Par exemple, elle s'installe à un moment donné au centre-ville de Montréal, dans un immeuble à appartements, grâce à ses amis compatriotes qui connaissent le concierge ainsi que 2 autres résidents d'origine péruvienne.

«Un ami péruvien passa un mot à sa belle-sœur et cette fille - que moi j'avais déjà connue par l'intermédiaire de ma cousine - m'a dit que le concierge de ce bâtiment était un monsieur péruvien ! Que ça allait m'intéresser car comme je venais d'arriver et tout ça, et le monsieur était très gentil, il ne posait pas de problèmes pour le loyer et ce n'était pas cher. C'était 265 \$ que je payais. C'était un 1 1/2, mais assez grand, et pour moi c'était suffisant».

Lupicinia, Péruvienne, réside dans la centre-ville de Montréal en 1987

Plus tard, lorsqu'elle cohabite avec son conjoint, aussi Péruvien, elle a comme objectif de s'installer tout près de sa belle-famille bien que le quartier ne lui plaise guère.

«C'était car la mère et le père étaient près, car j'avais seulement des amis. La zone c'était plus ou moins mais...nous avons cherché dans les journaux, nous sommes allés chercher comme ça, de maison en maison. Je me suis entretenue avec cette famille, avec les propriétaires, et l'appartement m'a plu».

Lupicinia, Péruvienne, réside dans le quartier Saint-Michel en 1992

Une autre immigrante péruvienne s'est détachée du milieu latino-américain en ce qui touche à sa trajectoire résidentielle à partir de sa 14^e année de résidence. Lorsqu'on analyse son parcours on remarque que déjà au moment de son arrivée, elle envisage de se rapprocher seulement des compatriotes de son propre milieu social et des membres de sa famille. Dans son témoignage elle regrette ne pas être en mesure d'avoir une maison avec un jardin comme celle qu'elle possédait au Pérou et devoir rester si près d'autres immigrants. Déjà dès la deuxième année qui suit son arrivée elle recherche un logement dans un quartier avec peu d'immigrants, selon elle, parce qu'ils profitent du gouvernement. L'arrivée de sa belle-mère et d'autres membres de sa belle-famille à Montréal l'oblige à les loger et à demeurer dans un milieu très péruvien jusqu'à son divorce. Son divorce a une incidence très nette dans sa vie sociale et personnelle ; elle s'entoure d'amies latino-américaines et elle coupe ses liens avec des Québécois (car la nouvelle amie de son mari est Québécoise). Après avoir cohabité avec un conjoint Chilien au centre-ville de Montréal et dans le quartier Côte-des-Neiges, elle part du Québec après avoir récréé un milieu de sociabilité très latino-américain. Aidée par une copine équatorienne elle se rend à Miami où elle réside pendant quelque temps jusqu'à ce qu'elle reprenne sa relation avec son conjoint Chilien, ce qui la conduit à revenir à Montréal. Ensuite, elle part en Colombie-Britannique et plus tard à Boston, appuyée par des amies latino-américaines, jusqu'à son retour à Montréal où elle est aidée par son ex-belle famille et par une ancienne amie péruvienne. Au moment de l'entretien elle a déjà habité dans 23 logements depuis son arrivée à Montréal en 1984. Son logement actuel est le premier qu'elle a obtenu sans l'appui de personnes appartenant à son milieu ethnique.

Voici la trajectoire résidentielle d'une immigrante chilienne qui s'est détachée du milieu chilien après 16 années de résidence à Montréal car elle considère que ses compatriotes manipulent sa vie lorsqu'ils lui conseillent de résider près d'eux.

Rita, Chilienne (détachement du groupe ethnique à partir de la 16^{ème} année de résidence)

En 1977, elle et ses filles sont logées par sa sœur dans une municipalité de la rive sud pendant 6 semaines. Ce logement de 4 ½ pièces accueille 8 personnes et se trouve dans un petit bâtiment de 4 appartements, très propre. Pendant qu'elle y réside elle fait la connaissance d'une famille d'origine chilienne amie de sa sœur. Ensuite, elle trouve un appartement, propriété d'un Québécois, où elle s'installe avec ses filles pendant 6 mois. Il s'agit d'un logement de 3 ½ pièces, meublé, très petit, près de chez sa sœur. Ce bâtiment regroupe 12 familles chiliennes et plusieurs familles

québécoises. Cette présence chilienne favorise le tissage de liens. Elle participe, peu de temps, à une association chilienne montréalaise mais elle se dit très déçue par ses compatriotes. Ses amis sont ceux de sa sœur, des Chiliens, et un couple québécois. Elle travaille dans un restaurant grâce à une Chilienne qui lui procure la place, mais elle la quitte deux semaines après car le chèque qu'elle reçoit est sans fonds. Elle envisage déménager à cause de la saleté du bâtiment.

En 1978, elle s'installe avec ses filles dans le premier logement qu'elle visite, toujours dans la même municipalité, dans un 4 ½ pièces, dans un bâtiment de type *plex* de 3 ou 4 logements propriété d'un monsieur qu'elle croit *Libanais* qui habite là. Elle trouve cet appartement grâce à une annonce et elle signe un bail pour un an. Les raisons qui la portent à aimer ce logement sont liées à la structure du bâtiment qu'elle considère comme une maison et à la proximité de chez sa sœur. Le propriétaire et un jeune chilien l'aident à démarrer cette nouvelle vie, très précaire. Les résidants du bâtiment sont des muets québécois, énormément bruyants.

Vers 1979, elles s'installent tout près de là, dans le sous-sol d'un bâtiment de 3 étages, de 4 ½ pièces, propriété d'un Québécois francophone. Elle trouve ce nouvel appartement grâce à une affiche. Ce bâtiment regroupe 40 logements, propres et bien protégés. Elle s'installe près des Chiliens qui avaient également vécu dans le bâtiment qu'elle définit comme *sale*. Elle ne connaît personne d'autre pendant l'année qu'elle y réside. Les amis qui lui rendent visite sont toujours des compatriotes chiliens. Quant à l'emploi, elle travaille dans 3 hôtels de Montréal et dans une usine du boulevard Saint-Laurent avec des personnes de différentes origines (italienne, portugaise, chilienne, guatémaltèque, colombienne, québécoise). Ensuite, grâce à un ami espagnol, elle travaille dans un hôpital montréalais puis elle se retrouve en chômage et, par la suite, bénéficiaire de l'aide sociale. Sa fille aînée quitte la maison familiale et elle décide de déménager à cause du manque d'isolation du logement et des problèmes de chauffage (cher et en panne).

De 1980 à 1993, toujours dans la même municipalité de la rive sud, elle s'installe dans un logement de 4 ½ pièces, au 2ème étage d'un bâtiment comptant une 40 appartements très propres et bien protégés. Pour ne pas être refusée en tant que locataire elle cache au gestionnaire québécois du bâtiment sa condition de bénéficiaire de l'aide sociale et se présente comme gardienne d'enfants. Elle choisit ce logement pour demeurer sur le même palier que 2 familles chiliennes qu'elle côtoie depuis longtemps. Elle ne connaît pas les autres résidants québécois. Elle vit avec sa fille et pendant 6 mois elle partage son appartement avec un conjoint québécois qu'elle quitte par la suite. Les amis sont toujours des compatriotes chiliens. Toutefois, un processus d'éloignement se produit avec ce milieu, composé de couples, bien qu'ils avaient projeté de constituer une coopérative de logement. Elle commence à travailler en faisant du ménage. Une des familles québécoises qui l'emploie lui propose de garder leur fille, ce qui la mène à emménager chez eux, de 1993 à 1997, à titre de locataire, dans un autre appartement du même bâtiment. Ce logement, de 3 ½ pièces est très joli avec une énorme terrasse. Quant aux voisins du bâtiment, en fait plusieurs étaient ses employeurs depuis de nombreuses années (une fille mexicaine, un Libanais, une Française et 2 Québécois. Depuis 1997, suite à une longue maladie, elle habite seule dans un quartier anglophone de la ville de Montréal. Bien qu'à la sortie de l'hôpital ses amis chiliens se seraient chargé de lui trouver un logement sur la rive sud, précisément en face de chez eux afin de pouvoir s'occuper d'elle, elle a préféré ne pas aller s'y installer.

Le logement qu'elle occupe actuellement, est un 6 ½ pièces, situé au rez-de-chaussée d'un triplex, propriété d'un Égyptien, qu'elle a trouvé annoncé dans le journal. Depuis qu'elle y habite, elle a connu une voisine d'origine belge, déjà partie. Elle salue deux voisins québécois et d'autres voisins à proximité, d'origine haïtienne. En ce moment, son contact avec les autres Chiliens est devenu occasionnel et surtout téléphonique. Dans l'avenir, si c'était seulement une question de prix du logement, elle aimerait retourner sur la rive sud car elle a des ennuis économiques. Cela dit, elle perçoit son éventuelle installation sur la rive sud comme une sorte de relation de dépendance vis-à-vis d'autres compatriotes d'origine chilienne.

4.4.5. Des ménages latino-américains toujours rattachés à leur milieu ethnique

Plusieurs ménages s'appuient toujours sur le milieu latino-américain en ce qui touche leur trajectoire résidentielle (3 Péruviens, 2 Guatémaltèques, 2 Chiliens, 1 Salvadorien). Que ce soit parce qu'ils font appel à des agents immobiliers de leur réseau latino-américain, parce qu'ils s'appuient sur leur réseau de connaissances latino-américain ou parce qu'ils ont reproduit un microcosme qui recrée leur milieu de vie latino-américain, ces ménages demeurent rattachés à leur milieu d'origine en ce qui touche leur trajectoire résidentielle. Un Péruvien, propriétaire de son logement a plusieurs membres de sa famille dans son quartier et sa sœur est propriétaire de l'étage supérieur du duplex où ils habitent.

«Bon oui la tante de...j'ai mon cousin, qui habite où j'habitais auparavant...il habite pas loin d'ici, j'ai ma...la tante de mon épouse, la sœur de mon épouse qui habite à un demi-bloc d'ici, j'ai le beau-frère de mon épouse qui habite aussi».

Mariano, Péruvien, réside dans le quartier Ahuntsic depuis 1982

Voici d'abord la trajectoire résidentielle d'un des ménages Guatémaltèques.

Jairo et Antonia, Guatémaltèques (attachés à leurs compatriotes depuis leur arrivée)

En 1972, ils arrivent dans le quartier du Mile-End (secteur de l'avenue du Parc) et s'installent pendant deux semaines dans une chambre d'un logement de 5 ½ pièces. Il s'agit d'un hébergement gratuit dans un appartement qui fonctionne comme une maison de chambres. Ce bâtiment compte un total de 80 logements. La personne qui les accueille est une dame du Guatemala. Ils sont 6 personnes dans ce même appartement, tous Guatémaltèques.

Ils emménagent dans un autre appartement de 4 ½ pièces du même bâtiment qu'ils dénomment *Le Pigeonnier* qu'ils partagent avec une autre famille du Guatemala pendant 5/6 mois. Le concierge du bâtiment est d'origine française. Il s'agit d'un bâtiment qui accueille des nouveaux arrivants Latino-américains (Salvadoriens, Colombiens, Guatémaltèques) ainsi que quelques familles d'origine asiatique. Leurs amis sont des compatriotes guatémaltèques qui habitent près de chez eux dans le secteur du boulevard Saint-Laurent.

En 1972, ils emménagent dans une maison de chambres, dans un duplex du Mile-End, à la suite d'une entente verbale avec le propriétaire, un Québécois anglophone. Il s'agit d'une stratégie d'épargne car ils ont des dettes liées à leur immigration. Ils la découvrent par l'intermédiaire d'une famille guatémaltèque qui y réside et qui avait vécu au *Pigeonnier* avec eux. Les autres résidants sont d'origine jamaïcaine. Ils commencent à travailler dans des usines grâce à l'aide des compatriotes.

En 1973, ils reviennent au «pigeonnier» dans un logement de 4 ½ pièces récemment rénové. Leur fils naît pendant les 6/7 mois qu'ils y habitent mais ils quittent aussitôt qu'ils s'aperçoivent du mauvais fonctionnement du chauffage et de la présence des cafards et des souris.

Ils s'installent pendant un an dans le quartier du Mile-End, dans un logement de 4 ½ pièces, qu'ils repèrent grâce à une affiche. Le propriétaire est un anglophone d'origine grecque. Le bâtiment est un triplex avec des commerces au rez-de-chaussée. Au ménage, se rajoute la grand-mère et leur fille aînée arrivées du Guatemala. Avec les voisins, d'origine grecque, ils ne se parlent pas. Leur cercle d'amis demeure guatémaltèque, constitué de personnes ayant vécu au *Pigeonnier* ou qui jouent au football avec lui. Ils se voient forcés de quitter ce logement car des infiltrations d'eau provoquent l'effondrement du plafond sans que le propriétaire remédie la situation.

En 1974, ils emménagent juste en face, dans un appartement de 3 ½ pièces, plus petit, au 1er étage d'un duplex dont le propriétaire et les voisins sont d'origine grecque. La seule amitié qu'ils établissent c'est avec une voisine qui garde leur petit enfant. De nouveau, des problèmes surgissent avec les tuyaux.

En 1976, ils emménagent dans le quartier Ahuntsic, dans le secteur de la rue Sauvé, dans un logement de 4 ½ pièces, au 2ème étage d'un duplex. Les propriétaires, originaires de l'Inde, habitent près de là. Ils trouvent ce logement par l'intermédiaire des anciennes locataires, 5 filles du Guatemala qu'ils connaissent et qui recherchent quelqu'un qui prenne en charge leur bail. Leur voisin du dessus est un Québécois et le voisinage est italien, ce qui fait qu'à la crèche leur enfant commence à parler en italien. Ils quittent ce logement car les enfants dérangent les voisins québécois d'au-dessous.

En 1979, ils demeurent dans le même secteur du quartier d'Ahuntsic, dans un rez-de-chaussée de 4 ½ pièces doté d'une cour. Il s'agit d'un triplex propriété d'un monsieur d'origine italienne qui habite ailleurs. De nouveau la filière guatémaltèque oriente leur trajectoire résidentielle car ils sous-louent le logement à d'autres Guatémaltèques avec lesquels ils ont cohabité dans leur 1er logement à Montréal, dans le *Pigeonnier*. Ce voisinage à forte présence italienne compte de nombreuses personnes âgées, aimables, avec lesquelles ils échangent davantage que dans les voisinages grecs où ils ont vécu auparavant. Toutefois, la convivialité a lieu seulement dans la cour et dans la rue. Ils élargissent leur cercle d'amis guatémaltèque au sein du milieu catholique pratiquant latino-américain (Colombiens, Salvadoriens, Chiliens, Péruviens, Argentins).

En 1984, ils achètent une maison vieille de 12 ans, semi-détachée, avec 2 étages, sous-sol, 3 chambres à coucher et jardin qui coûte le même montant mensuel que leur dernier loyer, dans une municipalité du nord-est de l'île de Montréal. L'agent immobilier, d'origine italienne, les dirige vers ce quartier dont ils n'avaient jamais entendu parler

auparavant. Pendant qu'ils habitent dans cette maison elle tombe enceinte de son 3ème enfant. Les voisins immédiats sont 2 familles (1 Québécoise, 1 Italienne). Ils gardent les mêmes amitiés latino-américaines de l'église.

En 1987, ils vendent cette maison suite à plusieurs offres d'achat. Ils obtiennent des gains dans la transaction mais ils regrettent de l'avoir vendue car ils contractent une nouvelle dette pour l'achat d'un bungalow plus cher, avec plus de terrain. Ce bungalow se trouve dans une municipalité de la rive sud et comporte un garage, un jardin et 3 chambres à coucher. Le couple s'est laissé influencer par l'agent immobilier d'origine cubaine et par son collègue québécois de l'agence immobilière. Sur la rive sud ils connaissent des compatriotes guatémaltèques ce qui les a motivé à chercher davantage dans ce secteur.

Après 3 ans, ils doivent vendre la maison car elle est au-dessus de leurs moyens, ce qui les oblige à revenir en location à Montréal, de 1991 à 1998, dans le quartier Saint-Michel. Ce sont des amis guatémaltèques qui leur conseillent d'aller s'installer dans cet appartement. Il s'agit d'un 5 ½ pièces, qui se trouve au-dessus d'un restaurant. Cet immeuble appartient à un propriétaire d'origine italienne. Le loyer dépasse les 500 \$ par mois et au bout d'un moment ils ont l'impression de jeter leur argent et décident d'acheter de nouveau une maison.

Depuis 1998 ils vivent dans une maison qu'ils ont achetée à Laval (2 étages, sous-sol, 3 chambres à coucher, garage). Dans ce secteur mixte, industriel et résidentiel, ils ne connaissent personne. Ils ont été amenés à découvrir ce nouveau secteur par un constructeur de logements d'origine latino-américaine. Cette maison, faisant partie d'une rangée de maisons identiques, se trouve entourée de champs au pied d'une route. Dorénavant ils projettent demeurer dans cette maison et de se stabiliser après autant de déménagements.

Voici une autre trajectoire résidentielle, celle d'un ménage d'origine chilienne. De nouveau, l'importance du milieu ethnique ressort depuis leur arrivée jusqu'à maintenant.

Ricardo, Chilien (attaché à ses compatriotes depuis son arrivée)

En 1974, il arrive dans le centre-ville de Montréal où il est logé pendant 2 mois au YMCA, sur la rue Stanley, avec son épouse et ses 3 enfants. Il se renseigne sur les différents quartiers montréalais auprès d'autres compatriotes jusqu'à ce qu'il trouve un logement dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce grâce à l'aide de Chiliens : un 3 ½ pièces, situé dans un immeuble de 30 appartements. Le concierge est Québécois. Ils y restent seulement 20 jours car les voisins se plaignent du bruit occasionné par les enfants. Le concierge leur permet de casser le bail car les résidents sont des personnes âgées qui ne sont pas habitués au bruit. Ce même concierge les dirige vers le quartier Côte-des-Neiges où ils pourront louer un appartement bon marché.

De 1974 à 1979, ils s'installent dans le quartier Côte-des-Neiges, sur la rue Barclay, dans un appartement de 5 ½ pièces, avec jardin. Il s'agit du premier bâtiment où ils sont allés se renseigner. Il compte 3 étages et 2 logements par palier. Le concierge est un hispanophone qui semble habitué à louer des appartements à des familles avec enfants. Ils font la connaissance des voisins du bâtiment dont la plupart sont des hispanophones (Espagnols, Chiliens) mais il y en a aussi d'autres origines (italienne, africaine, grecque, américaine). Les seuls à leur rendre visite sont des Chiliens, surtout ceux du quartier. À cette époque lui et son épouse participent à des activités de soutien au peuple chilien

pendant plusieurs années. Il définit ce quartier comme un ghetto d'immigrants. Ultérieurement, des Chiliens arrivés plus tard s'installent près de chez eux. Une fois terminé le COFI ils commencent à travailler. Ils n'ont pas dû mobiliser leur réseau chilien pour obtenir des emplois car à l'époque on pouvait très facilement s'en procurer.

En 1979, ils quittent leur appartement de la rue Barclay car un ami chilien décide d'acheter une maison et il leur offre la possibilité de devenir ses locataires. De cette manière ils emménagent dans un rez-de-chaussée, de 5 ½ pièces. Leur compatriote propriétaire réside à l'étage supérieur. Cette maison, confortable, spacieuse et dotée d'un jardin, se trouve plus à l'ouest, au nord du quartier Notre-Dame-de-Grace. Ils y habitent pendant 4 ans, jusqu'à 1983. Le seul Latino-Américain qu'ils connaissent dans ce secteur est leur ami chilien qu'ils ont d'ailleurs rencontré à Montréal. Quant aux autres voisins immédiats ce sont pour la plupart des Juifs anglophones. Ils considèrent ce voisinage comme très froid car ils n'ont pas tissé beaucoup de liens avec leurs voisins immédiats, à cause selon eux du caractère plus froid des anglophones et de la structure même du parc résidentiel composé de maisons individuelles. Ils reçoivent la visite des amis chiliens qui se sont progressivement installés dans différents quartiers au fur et à mesure que leur situation s'améliore. Ils n'établissent pas de liens auprès de personnes d'autres pays d'Amérique latine. Ils quittent ce quartier car leur ami Chilien, propriétaire du logement où ils habitent, part travailler à l'étranger et décide de vendre la maison. À cette époque ils participent à la gestation d'un projet de coopérative d'habitation mis sur place avec des compatriotes chiliens.

De 1983 à 1984, en attendant que la coopérative soit construite, ils habitent pendant 11 mois dans le quartier Nouveau-Rosemont, près de la rue Beaubien, dans un appartement de 5 ½ pièces. Ils découvrent ce logement car ils voient une affiche l'annonçant et font les démarches auprès du concierge québécois. Ce logement retient leur attention notamment parce qu'ils connaissent un couple (lui Chilien, elle Canadienne) qui réside dans ce secteur. Leurs amis sont toujours essentiellement les mêmes, à savoir des exilés chiliens. Ils se réunissent avec d'autres Chiliens dans un local sur le boulevard Saint-Laurent.

En 1984, ils emménagent dans la coopérative d'habitation construite au sud du Mile-End. Le choix du secteur est lié à sa bonne localisation, à la disponibilité des terrains vacants et au budget coopératif. Les raisons les ayant menés à faire partie de cette coopérative ne sont pas seulement liées au désir de résider dans un bâtiment exclusivement habité par des Chiliens mais aussi au fait de vivre dans un bâtiment neuf. L'appartement compte 5 ½ pièces et la coopérative est de 6 logements. L'ensemble des membres de la coopérative se connaissaient avant la mise sur pied du projet. Depuis leur installation dans cette coopérative, les voisins sont restés les mêmes sauf 1 Salvadorien marié à une Chilienne et 1 Québécoise mariée à un Chilien. En ce moment ils habitent avec un de leurs fils célibataire. Pour l'instant ils n'envisagent pas de déménager. Les raisons qui les mènent à demeurer dans la coopérative sont de nature économique et surtout liées à la localisation, près du centre-ville et sans problèmes de parking. Quant aux quartiers qui les intéressent ils ne pensent pas pouvoir aller vivre dans ceux qu'ils trouvent jolis. *«Bon, ici à Montréal il y en a plusieurs....beaucoup d'endroits jolis ! Mais c'est surtout...des rêves....(rires)».*

Conclusion

Nous avons décrit des logiques d'installation et des logiques d'enracinement des ménages immigrants latino-américains au fil de leur trajectoire résidentielle montréalaise. En ce qui concerne les logiques d'installation, nous avons souligné l'importance des réseaux ethniques constitués par la parenté et les amis sur place, l'aide du milieu associatif chargé de l'accueil des nouveaux arrivants et, pour plusieurs, le fait de disposer d'informations clés leur ayant permis de se loger dans des maisons de chambres où dans des bâtiments précis (*Le Pigeonnier*). La spécialisation nationale de quelques-uns de ces réseaux d'entraide aux nouveaux arrivants en est un exemple. Les logiques d'enracinement permettent de constater autant la perpétuation du milieu national ethnique que l'existence d'une mixité latino-américaine, notamment au sein du milieu centre-américain, et du confort culturel établi avec d'autres groupes ethniques (Portugais, Italiens, Québécois francophones).

Il existe une très grande hétérogénéité de parcours résidentiels : environ la moitié des ménages interrogés se sont affranchis de l'influence d'autres Latino-Américains dans leur trajectoire résidentielle au cours des 5 premières années suivant leur installation dans la région de Montréal. D'autres ménages se sont détachés de l'influence du milieu ethnique plus tard dans leur trajectoire résidentielle tandis que d'autres demeurent toujours rattachés à leur milieu ethnique sur le plan résidentiel, ayant récréé des milieux de vie très proches de ceux dont ils sont originaires.

Au delà de la dimension strictement résidentielle, plusieurs ménages cherchent à maintenir ou à recréer des liens auprès de leurs compatriotes dans leurs activités quotidiennes. Souvent, ceci se passe au niveau de la sociabilité ou se manifeste également par leur attrait vers des lieux qu'ils considèrent proches de leurs origines, comme les commerces ethniques ou les lieux de culte. Dans les prochains chapitres nous allons aborder précisément ces modalités de rattachement au milieu d'origine recréées au delà de la sphère résidentielle, à savoir au sein des commerces ethniques et des lieux de culte que nous considérons en tant que lieux de ressourcement.

Chapitre 5 : Les commerces ethniques latino-américains

Les commerces ethniques donnent lieu à une mise en scène, une sorte de *scénographie commerciale* qui traduit la diversité des modes de fonctionnement commercial en termes d'interaction avec la clientèle ou plus exactement avec les clientèles concernées» (Raulin, 2000 : 18). Les commerces ethniques constituent le premier volet de ce que nous avons appelé les lieux de rassemblement et de ressourcement. Ces lieux permettent, en effet, de raviver, de raffermir et de recréer les liens avec le pays d'origine, avec les compatriotes établis sur place et avec des natifs ou d'autres immigrants qui font partie de leur clientèle. Les activités de consommation réalisées dans les commerces ethniques ramènent surtout à la dimension individuelle et familiale et aux pratiques de perpétuation ou de récréation des modes de vie ethniques. Les activités de consommation ethniques sont exceptionnelles, plutôt que routinières. La routine, telle que définie par Giddens (1987) est «tout ce qui est accompli de façon habituelle et qui est un élément de base de l'activité sociale de tous les jours».

La manière dont s'est effectuée l'implantation des commerces latino-américains et, plus largement, hispanophones dans l'espace urbain montréalais ainsi que les modes de fréquentation de ces lieux par les ménages latino-américains constituent des modalités de leur insertion urbaine. Dans le présent chapitre, nous allons montrer dans quel contexte précis sont apparus les commerces latino-américains montréalais pour ensuite aborder l'usage qu'en font les immigrants. Les modalités de fréquentation de ces établissements par les ménages à différentes étapes de leur trajectoire résidentielle constituent un indicateur de leurs modes d'insertion dans la société d'accueil et des processus d'identification ou de distanciation qui les caractérisent face à leur groupe d'origine. L'ensemble des établissements fréquentés par un ménage constitue son univers d'approvisionnement (Marenco, 1985)⁴⁸. Les activités de consommation contribuent à la reproduction à la fois familiale et culturelle, révèlent des formes de préservation de l'originalité culturelle et des rythmes divers d'acculturation (Raulin, 2000 : 17-18). La fréquentation des lieux de rassemblement et de ressourcement peut diminuer ou augmenter, selon que l'on observe un espacement entre chaque visite de ces lieux ou, au contraire, un rapprochement.

⁴⁸ Cité par Anne Raulin (2000), page 18.

Ce qui fait qu'un établissement commercial ait pour les immigrants un caractère ethnique et qu'il soit par conséquent considéré comme un lieu d'approvisionnement ou de ressourcement privilégié ce n'est pas tant qui en est le propriétaire que ce que l'on peut s'y procurer, par exemple, des produits typiques ou courants en Amérique latine. Plusieurs commerçants apprennent ou pratiquent l'espagnol lorsqu'ils s'aperçoivent que cette clientèle s'avère porteuse.

Quant aux immigrants, leur perception de ce qu'est au juste un commerce ethnique latino-américain demeure assez subjective. Plusieurs d'entre eux, ayant constaté que leurs habitudes alimentaires se rapprochent de celles d'autres immigrants en arrivent en quelque sorte à adopter les commerces ethniques des immigrants d'autres pays tout en adoptant leurs produits. Plusieurs quartiers, devenus de plus en plus hétérogènes ont des commerces exotiques agissant comme lieux d'approvisionnement latino-américains grâce aux types de produits que l'on peut s'y procurer. Ainsi, dans les commerces haïtiens, nos interviewés côtoient également des latino-américains qui se sont ouverts à une nourriture différente. Ce type d'ouverture caractérise aussi la société d'accueil, les Québécois : *«Lorsque j'achète la piñata sur Bélanger, je vois aussi des Québécois qui s'achètent des fajitas. Avant, chez les Italiens, le réseau était exclusivement italien, pas chez les latino-américains»*⁴⁹.

Nous avons combiné la trajectoire résidentielle des immigrants interviewés et leurs pratiques de fréquentation des établissements, ce qui nous a permis de reconstituer l'implantation commerciale latino-américaine et de saisir son rayonnement auprès des immigrés qui résident dans différents quartiers de l'espace montréalais. En reconstituant leurs habitudes commerciales au long de leur trajectoire résidentielle, nous avons pu observer différents *patterns*. Certains ont tendance à aller de plus en plus s'approvisionner dans des commerces ethniques, ce qui témoigne d'un repli sur le groupe. D'autres ont tendance à y aller de moins en moins, ce qui reflète un détachement par rapport aux pairs et au milieu latino-américain. Enfin, plusieurs ont tendance à y aller surtout au début de leur installation en diminuant leur fréquentation au fil des ans ou, à l'inverse, à ne commencer leur fréquentation qu'après des années d'enracinement à Montréal. Nous avons dégagé des modèles différents à cet égard, en

⁴⁹ Témoignage d'une intervenante communautaire du quartier Hochelaga-Maisonneuve.

cherchant à cerner aussi bien les raisons qui incitent les immigrants à fréquenter les établissements ethniques que celles qui les conduisent à ne pas le faire.

Nous allons aborder, dans un premier temps, ce que nous entendons par commerce ethnique. Dans le cadre de notre étude, consacrée spécifiquement aux commerces ethniques latino-américains, il n'en demeure pas moins qu'une définition générale, théorique, mérite d'être mise de l'avant. Comme nous l'avons évoqué précédemment, pour nous, les commerces ethniques sont des lieux potentiels de ressourcement, c'est-à-dire des lieux jugés significatifs par nos interviewés à la fois parce qu'ils y vont pour s'approvisionner et parce que symboliquement il s'agit de lieux qui les rattachent à leur origines.

Il ne s'agit pas de faire ici l'historique de la totalité des établissements latino-américains que l'on retrouve actuellement à Montréal mais plutôt d'en connaître davantage sur ceux qui ont été fréquentés par nos interviewés depuis leur arrivée. Comme ils ont parfois un souvenir très vague d'un commerce où ils sont allés rarement, nous n'avons pas pu repérer l'ensemble des lieux fréquentés. Quelques commerces ont disparu depuis, ce qui nous a empêché d'en interviewer les propriétaires. Nous avons, en somme, favorisé le repérage des commerces les plus cités dans leurs témoignages et nous avons concentré notre intérêt sur les lieux qui se sont avérés les plus importants, les plus fréquentés ou plus significatifs du point de vue symbolique ou d'approvisionnement. À la lumière de ces témoignages, des entretiens ont été réalisés auprès des propriétaires des commerces s'étant avérés les plus importants : la Librairie Espagnole et *Los Andes*. Les rencontres avec les commerçants qui en sont les propriétaires nous ont permis de dégager l'historique de ces établissements et de mettre en contexte les témoignages recueillis auprès de nos immigrants.

5.1. Des commerces ethniques : vers une définition

À Montréal, il est parfois difficile de distinguer un commerce ethnique d'un commerce qui ne l'est pas. Nous connaissons tous des petits commerces de quartier qui sont possédés par des immigrants ou dont les employés sont eux-mêmes immigrants. Si le propriétaire est une personne d'origine étrangère mais que les produits offerts dans son commerce ne sont pas ethniques, s'agit-il d'un commerce ethnique ou encore si l'on retrouve des produits ethniques chez un commerçant québécois, peut-on en conclure qu'il s'agit d'un commerce ethnique ? Dans le cadre des entretiens que nous avons réalisés, les interviewés ont parfois du mal à distinguer un commerce *ethnique* d'un

autre qui ne l'est pas. Cette confusion provient du fait que des employés latino-américains travaillent dans des commerces qui ne s'adressent pas essentiellement aux Latino-Américains mais à l'ensemble de la population. Ces employés sont recherchés dans les magasins et les grandes surfaces surtout par les immigrants n'ayant pas encore maîtrisé la langue française ou anglaise car ils semblent les rassurer. Pour la plupart des Latino-Américains interviewés, les commerces ethniques évoquent surtout la figure de l'épicerie et du dépanneur beaucoup plus que celle du supermarché. Ce sont des petits commerces, où l'on trouve un peu de tout, avec plus ou moins de choix, et où les employés et/ou les propriétaires sont des hispanophones.

D'après Anne Raulin (1987), en utilisant l'adjectif étranger ou ethnique les chercheurs renvoient un commerce à la spécificité sociologique de l'origine du commerçant car, selon elle, la caractéristique de ces commerces est d'être tenue par des individus se réclamant d'un groupe ethnique spécifique. Elle considère que l'origine du commerçant n'est pas une condition *sine qua non* ni une condition suffisante pour qualifier un commerce d'ethnique. D'après sa définition (Raulin, 1988), les commerces ethniques sont «ceux qui affichent explicitement leur identité par leur nom ou par les produits offerts». Les commerces ethniques sont des commerces qui récréent l'atmosphère d'ailleurs et qui agissent en tant que lieux potentiels de ressourcement pour les immigrants du pays ou du bassin culturel récréé qui les fréquentent, bassin qui peut s'élargir à d'autres groupes ethniques faisant partie de leur clientèle. Il est possible que ces commerces s'adressent à un bassin culturel large, comme c'est souvent le cas à Montréal (Antillais, Latino-Américains, Asiatiques).

Les commerces se présentant comme une récréation des commerces d'ailleurs, dont ils sont en quelque sorte un petit ambassadeur à l'étranger, correspondent fort bien à notre définition de commerce ethnique. Il peut y avoir des différences entre les commerces dans leur pays d'origine et les commerces montréalais où il se sentent comme chez eux et qui sont en quelque sorte des récréations du type de commerces que l'on retrouve dans le pays d'origine. Il peut y avoir, dans cette récréation des ajouts provenant d'autres pays (d'Amérique latine en l'occurrence) et du pays d'accueil (Canada, Québec). Le fait même de faire ses courses dans ces commerces où il trouve des produits qui lui sont familiers, où il entend parler espagnol et où souvent on écoute de la

musique latino-américaine ramène l'immigrant à son pays d'origine⁵⁰, ce qui fait que, du point de vue symbolique et affectif, l'immigrant développe des liens avec ces lieux montréalais.

Nous ne considérons pas les grandes surfaces qui ont des produits étrangers sans pourtant s'en vanter dans leur affichage extérieur comme des commerces ethniques à moins qu'elles deviennent un lieu essentiellement adressé à un bassin d'immigrants précis. Dans le contexte spécifiquement montréalais, de nombreuses épiceries de quartier sont ethniques et même multiethniques dans leur affichage tant extérieur qu'intérieur; on les retrouve surtout dans des quartiers où plusieurs groupes d'immigrants se côtoient. Vu les formes d'implantation commerciale actuelle des Latino-Américains montréalais, nous n'avons pas détecté de grandes surfaces, de grands supermarchés mais plutôt des petits commerces de quartier.

Une définition pertinente des commerces ethniques devrait tenir compte des définitions proposées par des chercheurs, des caractéristiques spécifiques de l'implantation commerciale et urbaine du groupe et prendre en considération ce que les immigrants eux-mêmes ont à dire, car au fond, ce sont eux qui déterminent quels genres de commerces s'avèrent pour eux des lieux d'approvisionnement privilégiés ou des lieux de ressourcement. Nous avons donc laissé la parole aux immigrants pour qu'eux-mêmes déterminent quels sont les commerces ethniques qu'ils fréquentent à Montréal, où ils trouvent des produits de leur pays et où ils peuvent faire leurs courses en espagnol. Ils nous ont cité des lieux qu'ils considèrent être des commerces ethniques latino-américains ou de leur pays d'origine spécifique.

Quelques commerces adressés à d'autres groupes (Espagnols, Italiens, Portugais, Haïtiens, Québécois) ou gérés par des personnes non latino-américaines (Espagnols, Ukrainiens, Portugais) sont perçus par eux comme des commerces latino-américains. Qu'un commerce soit tenu par des Latino-Américains ou par des personnes d'autres origines ne s'est pas toujours avéré comme une condition *sine qua non* pour que nos immigrants le considèrent comme un commerce ethnique latino-américain. Cette constatation nous a permis de mieux préciser, tout au moins pour notre échantillon d'immigrants leur perception d'un commerce ethnique. Un commerce ethnique est un établissement qui, soit par la langue qu'on y utilise, les produits que l'on y retrouve, ou

⁵⁰ Pour plusieurs il s'agit en quelque sorte d'un retour *au passé*, à leur enfance.

l'origine nationale du propriétaire, des clients et des employés ou encore par le type de convivialité qui s'y dégage et qui fait que l'immigrant s'y sent «comme chez lui» le rapproche des commerces traditionnels qu'il a connus dans son pays et constitue de ce fait un lieu de ressourcement.

Cette approche des commerces ethniques n'exclut donc pas des commerces appartenant à des immigrants non latino-américains, car, pour les immigrants interviewés, ce ne sont pas seulement les lieux qui s'affichent comme latino-américains qu'ils considèrent comme «leurs» lieux. Ceci montre que, tout au moins à Montréal, les commerces ethniques ne sont pas nécessairement des lieux exclusifs à un seul groupe d'immigrants. Plusieurs immigrants s'entendent pour signaler que souvent, pour eux, les lieux d'approvisionnement privilégiés sont ceux où les produits de leur pays sont disponibles. Ceci décloisonne en quelque sorte la vision que l'on peut avoir d'un commerce ethnique adressé exclusivement à un groupe ethnique en particulier. Les témoignages rassemblés permettent de montrer comment se combine la fréquentation des lieux latino-américains à celle de commerces adressés à d'autres groupes ethniques ou à l'ensemble de la population montréalaise.

Le fait que des immigrants d'origine espagnole, portugaise et italienne, entre autres, étaient déjà sur place lorsque les immigrants latino-américains sont arrivés à Montréal a certainement contribué au type de liens qu'ils établissent entre eux et au mode d'implantation commerciale latino-américaine. Sur le plan commercial, les Latino-Américains s'appuient sur l'expérience d'autres immigrants ayant réussi à s'implanter commercialement à Montréal. Ils ont pu s'en inspirer, notamment grâce à la proximité linguistique et culturelle, avant que leurs propres commerces voient le jour. En effet, l'implantation commerciale des immigrants d'origine portugaise, italienne et espagnole, entre autres, était bien amorcée à Montréal lorsque les premiers immigrants latino-américains ont commencé à arriver. Ainsi, les commerces latino-américains se sont ajoutés à ceux déjà créés par des Italiens, des Portugais et des Espagnols, pour ne citer que les plus proches sur le plan culturel ou linguistique, en élargissant le choix commercial des Montréalais.

Les commerces ethniques le plus souvent évoqués sont la Librairie Espagnole et *Los Andes*. Ces commerces ne sont pas les seuls à avoir vu le jour mais, dans les témoignages des immigrants, ils sont identifiés comme ceux ayant le plus marqué l'implantation commerciale latino-américaine à Montréal. Une caractéristique importante

est qu'il s'agit des établissements fréquentés par des personnes de différentes origines ethniques. Ce ne sont pas des commerces qui sont demeurés repliés sur la clientèle espagnole, pour ce qui est de la Librairie Espagnole, ni auprès des Colombiens, pour ce qui est de *Los Andes*. Ces établissements ont, toutefois, évolué très différemment au fil des ans. La Librairie Espagnole est devenue un grossiste pour quelques produits, un marchand de journaux latino-américains et beaucoup moins une librairie qu'au début. Quant à *Los Andes*, ses propriétaires ont développé plusieurs commerces (agences de voyages, épiceries, location de vidéos, services de messagerie postale) à Montréal, Toronto et Vancouver. *Los Andes* et la Librairie Espagnole ont incorporé dans leurs rayons, dans leur type de clientèle et au sein de leurs employés une diversité croissante⁵¹. Voyons maintenant l'historique de ces établissements.

5.2. L'implantation commerciale espagnole : l'apparition de la Librairie Espagnole

La Librairie Espagnole s'adressait à l'origine aux immigrants espagnols montréalais désireux de lire des livres de leur pays. Elle est actuellement située sur le boulevard Saint-Laurent, près de l'église espagnole. Il s'agit d'un secteur du Plateau Mont-Royal où les Portugais et les Espagnols se sont installés d'abord alors que les Latino-américains sont arrivés plus tard. La colonie espagnole ne se trouve pas concentrée dans un secteur spécifique de la ville de Montréal : ses membres habitent un peu partout, notamment à Laval ou dans des banlieues de la rive Sud. Mais lorsqu'ils sont arrivés, ils se retrouvaient autour du boulevard Saint-Laurent, où, d'ailleurs, on retrouve toujours trois associations espagnoles à quelques mètres de distance l'une de l'autre : le Club social espagnol du Québec, le Club galicien du Québec et le Club espagnol du Québec. Leur recrutement a fléchi au cours des dernières années, ce qui ajouté au fait qu'elles visent un bassin d'immigrants vieillissants fait qu'elles doivent s'ouvrir à d'autres groupes afin de ne pas périr.

Quant aux immigrants portugais, établis à proximité autour du Carré Saint-Louis, ils ont créé des commerces et des établissements dans ce secteur. Leur église se trouve sur la rue Rachel, à l'angle de la rue Saint-Urbain. Il ne s'agit toutefois pas des seuls immigrants ayant conquis cette zone car le secteur du boulevard Saint-Laurent se caractérise par son caractère cosmopolite depuis très longtemps. La manière dont la

⁵¹ *Los Andes* emploie des Latino-Américains, des Portugais et des Québécois hispanophones.

Librairie Espagnole a réussi à s'installer sur le boulevard Saint-Laurent constitue un exemple de succession ethnique commerciale où l'on voit des Polonais anciennement arrivés à Montréal céder leur emplacement à des immigrants espagnols plus récents et plus jeunes. Lorsqu'on demande au propriétaire actuel de la Librairie Espagnole si son commerce est une librairie, il répond que «*Ce n'est pas une librairie; c'est un puzzle. Ce sont les commerces de la nostalgie*», lesquels, d'après lui, ont une période de vie, mais il arrive un moment où cette période de nostalgie décline, avec les enfants des immigrants. Selon lui, cette nostalgie diminue encore plus chez les petits-enfants, ou se manifeste de manière occasionnelle, éventuellement à Noël, alors que l'on achète des produits typiques.

La genèse de la Librairie Espagnole se trouve chez un autre immigrant espagnol qui, à partir de 1964, reçoit chez lui des photos-romans espagnols (*Corín Tellado*, *Estefanía*) et le journal *ABC*, publié à Madrid⁵². En 1967, l'actuel propriétaire de la Librairie Espagnole, un Espagnol né à León, se rend à Montréal après avoir vécu en Angleterre. C'est à Montréal qu'il fait la connaissance des Espagnols propriétaires du kiosque dont il a déjà entendu parler en Angleterre. Ils se lient d'amitié et le 23 avril de 1974 il finit par acheter le kiosque à ses compatriotes amis⁵³. De 1967 à 1974, avant de devenir le propriétaire de la Librairie Espagnole cet immigrant espagnol travaille à l'Exposition universelle qui a lieu à Montréal en 1967, ainsi qu'à l'hôtel *Ritz Carlton* et au restaurant espagnol *La Bodega*⁵⁴. Le choix de la localisation, d'après son propriétaire actuel, allait de soi car il s'agit à l'époque du secteur *latino* à Montréal : les propriétaires polonais de la boucherie cachère Oberman située sur le boulevard Saint-Laurent décident d'abandonner les affaires à cause de leur âge avancé et de mettre en vente le bâtiment. Ils en parlent au kiosque, où ils achètent des billets de loterie, et l'Espagnol qui en est le propriétaire décide alors de l'acheter. Une fois le bâtiment rénové, le propriétaire actuel

⁵² Après avoir vécu en Catalogne, il immigré à Montréal avec son épouse, dans les années 1950, dans le cadre de l'opération *bisonte* (des expéditions composées de 20-30 familles arrivées avec un contrat de travail et qui faisaient du ménage dans des hôpitaux, par exemple). À cette époque, ces publications se rendent à Montréal par bateau et sont soumises aux aléas du voyage. Dès son arrivée il se chargeait de les distribuer dans son cercle de connaissances. Plus tard il démarre en affaires au coin des rues Roy et Saint-Dominique dans un petit kiosque.

⁵³ Ils vieillissent et leurs enfants ne veulent pas continuer en affaires.

⁵⁴ Il se trouve sur l'avenue du Parc entre les rues Milton et Sherbrooke et il s'agit d'un lieu de ressourcement pour des hispanophones et des Portugais. Un ancien employé en est actuellement propriétaire. Les fondateurs de *La Bodega* étaient un Espagnol né en France et un Portugais. Au début, le staff était constitué par les 2 propriétaires, le frère du copropriétaire espagnol et l'actuel propriétaire de la Librairie Espagnole.

y emménage en 1978. En 1979 il ferme le *Hogar Latino*⁵⁵, un autre kiosque de presse latino-américaine qu'il avait racheté à un Uruguayen, concentrant ainsi toutes ses affaires dans l'emplacement actuel de la Librairie Espagnole⁵⁶.

La Librairie Espagnole, maintenant située sur le boulevard Saint-Laurent⁵⁷, se trouvait auparavant au coin des rues Roy et Saint-Dominique, à 100 mètres de sa localisation actuelle. À ce moment-là il y avait un grand *boom* commercial et il était difficile de se procurer un local commercial sur le boulevard Saint-Laurent : la demande était forte et les prix très élevés. À Montréal, les immigrants de toutes origines qui voulaient acheter des produits typiques se dirigeaient vers le boulevard Saint Laurent, qu'on appelle la *main*. En effet, dans les années 1970 et 1980, les produits et les commerces européens y abondent (Polonais, Yougoslaves, Allemands, Juifs) et le boulevard Saint-Laurent est un lieu de rencontre pour ces immigrants. Jadis, la poissonnerie la plus connue de Montréal, sur la rue Roy, était *Waldman's*. Les fins de semaine, les immigrants espagnols et les rares pionniers latino-américains se rendaient acheter le journal à la Librairie Espagnole et le poisson chez *Waldman's*. À l'heure actuelle, les immigrants n'ont plus besoin de se rendre sur le boulevard Saint-Laurent pour se procurer du poisson frais. D'autre part, les journaux espagnols, très peu coûteux dans les années 1970 à cause du bas niveau de vie en Espagne, ont vu leur prix grimper et leur vente diminuer⁵⁸.

5.2.1. Le développement de la Librairie Espagnole

Tout au début, les produits espagnols que l'on pouvait se procurer à la Librairie Espagnole arrivaient par bateau (livres, journaux, produits alimentaires ou typiques). La Librairie Espagnole était un point de vente au détail et recevait en moindre quantité des produits latino-américains en provenance de New York : quelques boîtes de *yerba mate*⁵⁹ et des produits des marques *Goya*, *Iberia* et *La Cena*, les grandes compagnies latino-américaines établies à New York et à Miami. Lorsque les produits espagnols

⁵⁵ Sur la rue Rachel au coin de la rue Saint-Dominique.

⁵⁶ *Las Américas* est une autre librairie montréalaise créée en 1972, située depuis 1989 au 10, rue Saint-Norbert, au Sud de la rue Sherbrooke, propriété d'un Espagnol, spécialisée dans la vente de livres en espagnol.

⁵⁷ Le bâtiment comporte 2 étages : le rez-de-chaussée, destiné à l'espace commercial, et l'étage supérieur au bureau.

⁵⁸ L'apparition de sites internet a également freiné la vente.

commencent à arriver à Montréal par avion, la cadence chaotique avec laquelle ils arrivaient auparavant, surtout pour ce qui est des magazines et des journaux disparaît (souvent les exemplaires récents arrivaient avant que les plus vieux soient écoulés ce qui en rendait difficile la commercialisation) et la réception hebdomadaire des envois facilite la vente de ses produits.

«Les produits ont commencé à arriver 10 ans après que nous étions ici. Le seul endroit où nous pouvions acheter quelque chose qui s'approchait un peu de ce que nous mangions était la Librairie Espagnole. Nous achetions de la gelée, nous achetions un peu de farine, de polenta ou des magazines, surtout des livres car nous nous sentions si isolés, non ? Que notre refuge était la lecture. Et comme encore nous ne maîtrisions pas la langue, nous devons aller nous procurer des livres. Je m'achetais des livres à la Librairie Espagnole. Dans ce temps-là ils étaient très chers, hein ? Très chers ! Nous y allions une fois par semaine. Une fois par semaine, oui.»

Pablo, Guatémaltèque, habite dans le quartier Plateau Mont-Royal en 1972

Depuis les années 1970, avec l'arrivée à Montréal des immigrants latino-américains (du Sud d'abord, de l'Amérique centrale par la suite) et aussi d'autres bassins culturels méditerranéens, la Librairie Espagnole se développe tout en se transformant. Jusqu'à présent elle s'adressait surtout aux Espagnols et aux Sud-Américains. Dorénavant, ses clients proviennent de l'Amérique centrale et du bassin méditerranéen. Dès que de nouveaux commerces adressés aux immigrants d'Amérique latine, du Liban et de Syrie, font leur apparition à Montréal, la Librairie Espagnole établit une stratégie de collaboration avec des commerçants de ces régions du globe. Par exemple, des commerçants colombiens et salvadoriens s'y procurent des produits en gros. La Librairie Espagnole a des liens avec la boucherie salvadorienne *El Mundial* (sur la rue Bélanger, près du Marché Jean-Talon), lui fournissant la presse internationale, des livres, de l'eau de Cologne et de la musique.

Elle garde donc son caractère local, de commerce de quartier, de vente au détail, mais mise également sur son rôle d'intermédiaire auprès d'autres commerces ethniques. Grâce à ces échanges commerciaux, la Librairie Espagnole embrasse un plus grand marché et élargit son rôle de vendeur au détail. Elle se procure à son tour des produits spécifiques auprès des commerçants centre-américains, en élargissant ainsi le type de produits que l'on retrouve sur ses rayons. Les produits d'Amérique centrale ont ainsi pris un peu plus de place au cours des dernières années. La Librairie Espagnole développe

⁵⁹ La marque la plus connue est *Cruz de Malta* mais ils importent à l'heure actuelle 6 ou 7 marques

un rôle d'intermédiaire dans le commerce de la *yerba mate*, qu'elle importe en grande quantité (60000 kg d'un coup) qu'elle revend à des prix avantageux. Cette sorte de thé, très consommée par des Argentins, des Uruguayens, des Libanais et des Syriens est revendue à son tour par la Librairie Espagnole aux commerçants montréalais du bassin méditerranéen et de l'Amérique latine⁶⁰. Ce commerce de *yerba mate* s'est élargi vers l'ouest canadien : la Librairie Espagnole compte des acheteurs réguliers implantés à Calgary, Edmonton, Vancouver et Toronto. Il s'agit de commerces libanais et syriens qui sont reliés à la même compagnie libanaise qui achète la *yerba mate* à Montréal. Avec ces commerces situés dans d'autres villes canadiennes, la Librairie Espagnole agit en tant qu'intermédiaire, tandis que pour nos interviewés elle est perçue comme un petit commerce à caractère local.

«À cette époque avez-vous trouvé un commerce où pouvoir acheter des produits péruviens ? Non. Y avait-il un lieu où vous procurer des journaux en espagnol ? Il y en avait pas. Il y avait des journaux en espagnol, mais il s'agissait surtout des journaux de l'Espagne. Il n'y en avait pas car la communauté ethnique qu'il y avait, qui était ici à Montréal, n'était pas assez grande pour faire venir des journaux».

Santiago, Péruvien, habite au centre-ville de Montréal de 1970 à 1971

Les journaux disponibles à la Librairie Espagnole ont changé au fil du temps. Au début on y recevait la presse espagnole barcelonaise (*La Vanguardia*, *La Gaceta*) et madrilène (*La Codorniz*, *ABC*, *Ya*). Ces publications sont devenues démodées au fil des ans pour les lecteurs montréalais et, en fait, plusieurs ne se publient plus. Le seul journal espagnol que l'on peut se procurer en ce moment à la Librairie Espagnole est *El País*. En ce qui a trait au rôle de la Librairie Espagnole en tant que distributrice de la presse espagnole et latino-américaine, elle distribue aussi des journaux espagnols à Toronto. Quant à la presse des pays d'Amérique latine, la Librairie Espagnole conserve toujours l'exclusivité à Montréal. On peut s'y procurer des journaux du Mexique, de la Colombie, du Guatemala, du Salvador, du Honduras, de Costa Rica, du Pérou, du Chili, d'Uruguay et d'Équateur.

différents.

⁶⁰ De nombreux autres produits sont consommés dans plusieurs pays d'Amérique latine. Par exemple, le *dulce de leche*, que l'on peut se procurer à Montréal, un dessert typique en Argentine et en Uruguay, est consommé également dans d'autres pays comme le Chili, le Mexique et la Colombie. La Librairie Espagnole est fréquentée par des ressortissants de pays différents à la recherche des produits souvent très similaires et parfois même identiques. Cela dit, des produits très particuliers, par exemple de l'Amérique centrale, sont plus facilement repérables dans des commerces adressés à ces ressortissants.

La Librairie Espagnole s'approvisionne auprès d'intermédiaires latino-américains installés à New York, mais, dernièrement elle en importe très peu car ils reviennent très chers à cause des tarifs douaniers et des taxes de vente locales. Ces compagnies latino-américaines sont très hétérogènes : les unes ont un large éventail de produits, d'autres sont des petites compagnies d'envergure plus locale. Des compagnies distributrices plus petites que *Goya*, comme *La Cena Fine Food*⁶¹ et *Iberia Fine Food*⁶², s'occupent d'exporter des produits latino-américains des Etats-Unis vers Montréal. À New York, d'autres distributeurs encore plus modestes, exportent des produits typiques d'une région spécifique (du Pérou et de l'Equateur, par exemple) ce qui échappe à des grandes compagnies, non spécialisées dans des produits typiques et adressées à un marché plus large. Ces grandes compagnies s'occupent même d'emballer une vaste gamme de produits en vrac (pois chiches, haricots, lentilles). Puisqu'elles disposent d'un choix de produits très large, les commerces au détail qui font affaire avec ces grandes compagnies peuvent se procurer un peu de tout.

À Montréal, une petite entreprise de distribution, gérée par des Cubains, importe des produits de New York ou de Miami, notamment de la marque *Goya*⁶³ qu'elle distribue à son tour, depuis une dizaine d'années, à des commerces comme la Librairie Espagnole. Quant aux produits espagnols, la Librairie Espagnole en importe toujours : le cidre de pomme, importé de Villaviciosa dans la région d'Asturies (Espagne) figure parmi les produits disponibles. À titre anecdotique, et puisque au Québec la vente d'alcool est contrôlée, la Librairie Espagnole commande à ce producteur d'Asturies du cidre sans alcool, le seul qu'il ait le droit de vendre⁶⁴. Encore une fois, l'importation de grandes quantités s'avère le plus avantageux du point de vue économique. Il en est de même pour les produits qui sont importés de la Catalogne (casserolles en terre cuite, livres, eau de Cologne).

⁶¹ Créée par le fils d'un Cubain exilé à Miami suite au triomphe de Fidèle Castro en 1959, cette compagnie s'est spécialisée dans la distribution des aliments.

⁶² Cette compagnie de distribution a été rachetée par l'entreprise de soupes *Knorr*.

⁶³ *Goya* est une compagnie née il y a 60-70 ans à Puerto Rico. Propriété d'abord d'une famille espagnole, galicienne, elle est devenue une entreprise d'envergure multinationale. Aux Etats-Unis, elle mène même des campagnes publicitaires à la télévision (*Si c'est Goya, c'est bon*) et commercialise environ 300-400 produits : du fromage *manchego*, du cidre, du *turrón*, du poisson, des jus de papaye, de goyave, de la mangue et même des épices.

⁶⁴ La Librairie dispose d'un conteneur de 20 000 kilogrammes pour le cidre de pomme.

Actuellement, outre les habitués latino-américains et espagnols de la Librairie Espagnole plusieurs Québécois (francophones, anglophones), parfois référés par les consulats, la fréquentent suite à des voyages où ils découvrent des produits latino-américains qu'ils cherchent à se procurer lorsqu'ils reviennent à Montréal. Depuis quelques années, la mode d'apprendre l'espagnol fait que des clients non hispanophones s'y rendent afin de regarder des livres, d'acheter un magazine, ou tout simplement d'écouter parler un peu en espagnol. Les employés ont toujours été des hispanophones (la famille du propriétaire, des Espagnols, des Uruguayens, des Vénézuéliens).

5.2.2. La clientèle latino-américaine de la Librairie Espagnole

La clientèle de la Librairie Espagnole est devenue très hétérogène au fil des ans. Au tout début, il s'agissait des clients de la fin de semaine qui venaient se procurer des légumes et du poisson sur le boulevard Saint-Laurent, un secteur à forte tradition européenne. Pour se procurer les produits dont ils avaient besoin, les immigrants latino-américains arrivés dans les années 1970 s'adressaient à la Librairie Espagnole, aux commerces québécois (supermarchés, dépanneurs) ou bien aux commerces tenus par d'autres immigrants. La part de choix dans tout cela, vu le vide commercial latino-américain à cette époque, est difficile à estimer car les commerces latino-américains commençaient tout juste à émerger. La fréquentation de la Librairie Espagnole ne peut pas être considérée, globalement, comme un vrai choix puisqu'il s'agit alors d'un des seuls lieux d'approvisionnement de produits latino-américains. À défaut des commerces vraiment latino-américains, les commerces espagnols sont sans doute perçus par ces immigrants comme parmi les plus proches à cause de la proximité linguistique et culturelle.

*«Nous allions toujours à un commerce espagnol qui existe toujours, la Librairie Espagnole. Il y a eu une succursale ici, qui était sur la rue Saint-Dominique, auparavant. **Dans quel secteur ?** Justement la rue où elle se trouve maintenant. On y achetait les journaux. Nous y allions acheter des livres en espagnol. Généralement des livres. **Vous y achetez des journaux chiliens ? Et des bouquins.** À cette époque connaissiez-vous d'autres endroits mise à part la Librairie Espagnole où vous procurer de la nourriture, des fruits de mer, des choses chiliennes ? Non, non. Ce n'est que depuis quelque temps seulement que ces choses ont commencé à arriver. Car il faut comprendre une chose qui est fort importante, que les Chiliens massivement nous étions une nouvelle immigration en comparaison avec les Portugais, les Italiens qui sont des générations qui viennent de beaucoup plus loin...alors eux, c'est déjà une communauté beaucoup plus solide».*

Ricardo, Chilien, habite dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce en 1974

À la fin des années 1970, les produits disponibles dans la Librairie Espagnole proviennent surtout d'Espagne et du Chili ce qui allait de pair avec la clientèle hispanophone du moment. Ensuite, il s'est agi des Argentins et des Uruguayens.

«Bon, je peux acheter un livre, s'il y a un livre qui m'intéresse. J'achète des petits chilis mexicains, j'achète des tortillas, j'achète du chorizo espagnol. J'étais élevée avec la nourriture très à l'espagnole, alors, «el pan y el puchero», les «migas»⁶⁵ et toutes ces choses que je ne mange pas depuis des années, mais, le «puchero», la morue à la «vizcaina» et toutes ces choses. **Y allez vous très souvent ?** Je te dirais qu'une fois à chaque deux mois, donc, chaque fois que j'ai dû aller à l'hôpital, qui est en face, l'Hôtel-Dieu, je passe, j'essaie d'y aller. J'achète une revue. J'aime beaucoup tisser, le crochet, ok ? Oui. J'achète des revues, *Labores del hogar*⁶⁶, j'achète des bonbons chiliens, ou si non, j'adore l'eau de Cologne chilienne, mais la Cologne pour le bain, alors quand j'en ramène pas, maintenant j'en ai plein que j'ai ramenée cette année quand j'y suis allée (au Chili). Quand je n'en ramène pas j'y vais, je m'achète la Nenuco⁶⁷ ou n'importe quelle autre de ces eaux de Cologne espagnoles. **Comme la lavande ?** Oui ! **Et depuis quand allez vous à la Librairie Espagnole ?** Depuis que je la connais, la Librairie Espagnole, et ça fait tellement d'années ! Par exemple, ce plat je l'ai acheté à la Librairie Espagnole⁶⁸, les autres je les ai ramenés du Mexique. Depuis, combien d'années ? 15 ans ! **Et c'est le seul endroit que vous fréquentez où il y a des choses chiliennes ou espagnoles ?** Oui, oui».

Rita, Chilienne, fréquente la Librairie Espagnole depuis 15 ans

Plus tard, vers les années 1980, arrivent des Péruviens et enfin, des Centre-Américains. Les clientèles sud-américaines et centre-américaines ont des habitudes alimentaires particulières.

«On allait toujours à la Librairie Espagnole...je ne me souviens pas d'avoir trouvé des haricots ailleurs...les haricots noirs, et c'est la raison par laquelle nous y allions. **Qu'est-ce que vous achetez ?** Des trucs en boîte, aussi des haricots en boîte, le piment d'Amérique, des magazines en espagnol. **Quelle sorte de piment d'Amérique achetez-vous ?** C'est le serrano ou jalapeño...oui. **Vous y allez une fois par mois ?** Oui. **Donc, ceci n'a pas changé, vous y êtes toujours allée ?** Toujours, oui».

Edna, Guatémaltèque, habite dans le quartier Parc-Extension de 1987 à 1990

La découverte et la fréquentation de ce genre d'établissement ethnique ne se produit généralement pas au moment même de l'arrivée des immigrants : apprendre à se repérer dans la ville, se procurer un logement et un emploi, apprendre la langue, constituent sans doute leurs priorités. En fait, vu le type de produits qu'ils disent aller s'y

⁶⁵ Sorte de friture de mie de pain.

⁶⁶ Il s'agit d'une revue espagnole sur le crochet, la réalisation des travaux artisanaux pour la maison.

⁶⁷ Il s'agit d'une eau de Cologne espagnole, très douce, sans alcool, pour les enfants qui est également utilisée par les adultes.

procurer, l'on déduit que ces établissements constituent des lieux où ils ne vont pas tous les jours. Ils s'y procurent des *extras* comme des sucreries, des épices et des farines pour faire des recettes typiques de leur pays d'origine. Aucun des immigrants interviewés ne fait ses emplettes exclusivement dans des établissements ethniques. Les commerces ethniques ne font pas partie, en général, de la routine quotidienne. La notion de quotidien ramène au quartier où on vit tandis que les lieux de rassemblement et de ressourcement ethniques ramènent plutôt à l'exceptionnel, sauf pour ceux qui habitent à proximité.

«C'était après que j'ai commencé à les découvrir (les commerces latino-américains), mais dans ce temps là non ! (Tout au début de son installation en 1985) **Quand tu habitais à Outremont⁶⁸ combien de fois allais tu à Los Andes et à La Librairie Espagnole ?** Disons que j'y allais seulement pour acheter la coriandre, la farine de maïs et à la Librairie Espagnole j'allais y acheter des gâteaux d'amandes. Tu devrais les goûter, oui, ce sont des petits gâteaux d'amandes argentins, oui, et des choses comme ça».

Gregorio, Guatémaltèque, habite à Outremont de 1985 à 1986

Maintenant que nous avons vu comment la Librairie Espagnole s'est adressée dans un premier temps aux immigrants espagnols et ensuite aux immigrants d'Amérique latine nous allons aborder l'usage que les immigrants ont fait d'autres filières commerciales montréalaises, en dehors de celles considérées comme ethniques.

5.3. L'usage d'autres filières commerciales

Les immigrants se servent davantage du réseau commercial local, des supermarchés généraux et des dépanneurs de quartier que des filières ethniques. Ils nous ont parlé des grands supermarchés (*Steinberg, IGA, Metro, Provigo*). Les commerces ethniques constituent des lieux d'approvisionnement épisodiques ; les courses habituelles sont effectuées dans des grands supermarchés et des dépanneurs généraux. Pour plusieurs, les commerces ethniques s'avèrent un vrai luxe car les prix y sont plus élevés que dans les supermarchés généraux: leurs emplettes y sont-elles ponctuelles et précises.

⁶⁸ Il s'agit d'un plat en céramique, accroché au mur.

⁶⁹ Il s'agit de son premier logement à Montréal, en 1985-86, où il habite pendant 8-9 mois.

«J'allais faire mes courses chez Steinberg, sur Henri-Bourassa (rires) qui se trouvait plus près, oui. Et de temps en temps au boulevard Saint-Laurent. Je crois qu'il y avait un commerce latino dans ce temps-là, où j'allais acheter la farine pour faire des tortillas de maïs. **Comment s'appelait-il ?** Je crois que ce sont Los Andes ? Je ne sais pas si c'était ce nom, mais je crois que c'était le même commerce. Sur Saint-Laurent près de Mont-Royal, oui».

Gregorio, Guatémaltèque, habite le quartier Ahuntsic de 1986 à 1987

Outre les grands supermarchés appartenant au réseau commercial local à Montréal, plusieurs ont fréquenté des établissements gérés par des commerçants d'autres origines afin de se procurer des produits d'Amérique latine. Il s'agit de commerçants des groupes ethniques présents à Montréal depuis plus longtemps que les Latino-américains ou avec lesquels ils sentent une certaine affinité (Haïtiens, Portugais, Italiens, Espagnols). Plusieurs de ceux qui fréquentent ce genre de commerces ethniques habitent le quartier Plateau Mont-Royal, un secteur de la ville de Montréal qui a su attirer des nombreux Latino-Américains ayant fréquenté des commerces de différents groupes ethniques déjà présents à Montréal. Un immigrant du Guatemala qui, au début des années 1970, habitait dans le quartier du Plateau Mont-Royal nous a parlé de la Boucherie Coloso⁷⁰, située au centre-ville de Montréal, sur le boulevard Saint-Laurent près de la rue Sainte-Catherine. Cette boucherie est un des rares commerces agissant en tant que lieu d'approvisionnement pour les Latino-Américains de ce temps-là. Puisque les commerces vraiment latino-américains n'existaient toujours pas, il allait chez des Haïtiens afin de se procurer des produits latino-américains. Ceci montre que les lieux d'approvisionnement spécifiques de nos immigrants ne sont pas nécessairement des lieux latino-américains. Cette fréquentation, en quelque sorte forcée des commerces ethniques non latino-américains à cette époque là, l'est plus par nécessité que par choix.

«C'était le seul endroit où il y avait plus ou moins de gens qui parlaient l'espagnol. C'était ici, sur Saint-Laurent et Sainte-Catherine, oui. C'était un commerce qu'on appelait tous chez les Noirs. C'était la Boucherie Coloso, non ? Oui. Ça fait des années qu'elle existe cette boucherie. Elle existe toujours. **Pourquoi l'appeliez-vous Les Noirs ?** Parce qu'il me semble qu'ils étaient des Haïtiens. Le voisinage était...c'étaient des magasins des Grecs. Il y avait des Grecs et des Haïtiens, je crois, et ils avaient des produits latinos. **Alors vous y alliez faire vos courses ?** On y allait là faire des courses. **Qu'est-ce que vous y achetiez ?** Bon. Là-bas on achetait les haricots, les tortillas car la pâte pour faire les tortillas ça c'était difficile à trouver ici, car, dans ce temps-là, on invitait une personne à manger chez nous, on disait, «Pas du poulet», non. Par contre, on pensait aux haricots, ce qui est la nourriture de chez nous, avec des

⁷⁰ Il appelle ce lieu *Les Noirs* sans doute parce que les propriétaires sont d'origine Haïtienne.

tortillas, ce qui était un festin, un banquet pour les gens. Combien de fois alliez-vous à El Coloso ? Bon, parfois une fois à tous les 15 jours, car comme auparavant je travaillais j'avais à peine le temps. Connaissez-vous d'autres endroits ? Non, où l'on puisse parler l'espagnol non....non, non».

Pablo, Guatémaltèque, habite dans le quartier Plateau Mont-Royal de 1970 à 1975

Outre les commerces gérés par des commerçants non latino-américains qui vendent tout même ce genre de produits, nous avons recueilli le témoignage d'un autre immigrant du Guatemala qui recherchait, déjà au début des années 1970, des produits asiatiques. En 1974, lorsqu'il habite dans un logement du quartier Plateau Mont-Royal, les produits asiatiques s'avèrent des aliments qu'il recherche car déjà au Guatemala il avait l'habitude d'en manger. Pour lui, les commerces asiatiques s'avèrent des lieux d'approvisionnement sporadiques car il peut s'y procurer des produits avec lesquels se nourrir comme il le faisait déjà au Guatemala.

«Nous allions acheter des produits aux supermarchés chinois, non ? Ils ont des produits qui nous intéressaient. Comme la sauce soja chinoise, vermicelles, piquant. Y alliez-vous souvent ? Non. Seulement quand on y pensait, occasionnellement».

Pablo, Guatémaltèque, habite dans le quartier Plateau Mont-Royal en 1974

Une autre raison évoquée pour fréquenter des commerces ethniques non latino-américains est le fait que le commerçant parle la langue espagnole. Une immigrante salvadorienne avoue que son père aimait vivre près du boulevard Saint-Laurent car on y trouve de tout en espagnol. En fait c'est le père qui a choisi que sa famille aille vivre tout près du boulevard Saint-Laurent à cause de la présence hispanophone dans ce secteur du Plateau Mont-Royal. Vers 1979, ce Salvadorien a comme habitude de faire ses courses à la Librairie Espagnole et dans le commerce d'un Ukrainien qui parle couramment l'espagnol. La présence d'employés hispanophones dans un supermarché local constitue une raison de plus pour s'y rendre faire ses emplettes, surtout pour ceux qui ne maîtrisent pas complètement la langue française.

«Avez-vous trouvé des endroits où faire vos achats et parler l'espagnol ? Oui, en face. C'était un dépanneur ? Oui, c'était un commerce et le Métro, Super Métro, qui était là. Il y avait des gens qui parlaient l'espagnol. Les employés du Métro ? Oui, oui. Je les cherchais surtout ! (rires) Oui ! Pour qu'on m'aide, oui !».

Sara, Salvadorienne, habite à la frontière des quartiers du Nouveau-Rosemont et Mercier de 1990 à 1992

Une fois que des supermarchés installés dans des quartiers un peu éloignés du centre-ville, comme par exemple *Les 4 frères*, au coin de Querbes et Jean-Talon, à Parc Extension, disposent des produits qu'ils recherchent, plusieurs d'entre eux expriment moins le besoin de «descendre» jusqu'au Plateau Mont-Royal. Une des raisons évoquées est la similitude avec les produits consommés par d'autres groupes. Par exemple, selon une Péruvienne, la substitution des ingrédients péruviens par des produits grecs ne change pas grande chose au goût de ses recettes.

«Je cuisinai pas beaucoup mais ils vendaient des choses latinos. L'avais parfois besoin de la coriandre. C'est une herbe, comme le persil, mais avec un autre arôme. Du fromage fêta, qui est semblable au fromage de chèvre de chez nous, les olives, tout ce qui...la nourriture grecque s'utilise beaucoup dans les mets péruviens, alors, oui, avec ça je me débrouillais, et elle me suffisait, donc».

Lupicinia, Péruvienne, habite dans le quartier Parc-Extension de 1990 à 1992

Ce même commerce a été cité par un Guatémaltèque ayant vécu dans le quartier Parc Extension, dans les années 1980-1990 et en 1997. Plusieurs des employés sont latino-américains, on y parle l'espagnol et ils offrent des produits d'Amérique latine, la dominante grecque du quartier ayant diminué depuis les années 1980.

«Y alliez-vous parce qu'il y avait des produits de votre pays ? Exactement, oui, c'est certain. Qu'est-ce que vous y achetiez ? Bon, des choses qui servaient pour les tortillas, que nous mangeons beaucoup, non ? L'avocat, que maintenant vous voyez partout mais surtout dans ces lieux et des choses, en général, qui font partie de la nourriture qu'on utilise à tous les jours. Ce lieu vous l'avez fréquenté depuis votre retour de Laval ? Bon, je le connaissais déjà, mais, comme je vous répète, il était (auparavant) à dominante grecque, non ? Donc alors, il y a eu un certain changement dans tout ça...alors, de toute évidence, les produits qu'ils vendent ils ont aussi changé».

Juan, Guatémaltèque, habite dans le quartier Parc-Extension, de nouveau, en 1997

Plusieurs arrêtent d'aller à la Librairie Espagnole à un moment donné malgré ils continuent de fréquenter de petits dépanneurs du boulevard Saint-Laurent qui élargissent leur gamme de produits afin de rejoindre la clientèle latino-américaine du secteur car ils s'aperçoivent qu'il devient en quelque sorte latinisé. Un couple guatémaltèque se rend de Saint-Hubert, sur la rive Sud, jusqu'au Plateau Mont-Royal.

«À la Librairie Espagnole on a arrêté d'y aller. Bon, à ce moment là déjà sont apparus d'autres petits commerces. Il y avait des petits endroits où ils ont commencé à recevoir de la nourriture, de conserve. Des enchiladas du Guatemala, par là par Saint-Laurent. Je ne me souviens pas du nom du commerce. C'était une dame où nous allions acheter, qui est face à la station d'essence, bon, je m'en souviens plus. C'était à côté d'un restaurant. Il n'existe plus non plus. Il y avait des commerces qui ont fermé. C'étaient pas des commerces latinos mais ils apportaient des choses latinas. Alors

la nouvelle se propageait, hein ? «À telle place vendent des choses latinas». **C'était un dépanneur ?** Oui, des petits dépanneurs québécois mais qui amenaient des choses, de la nourriture, des produits latino-américains. Comme ils s'aperçoivent que c'était devenu un secteur de latinos donc alors eux aussi ils ont commencé à amener des choses latinas. **Sur le boulevard Saint-Laurent ?** Oui. Autour de Mont-Royal. Oui, vers Pins. **L'avenue des Pins ?** Oui, oui, dans ce secteur, oui»..

Jairo, Guatémaltèque, habite à Saint-Hubert de 1987 à 1991

Toujours vers 1987-1991, cette même famille guatémaltèque découvre aussi un commerce dans le Mile-End au coin de la rue Saint-Viateur et du boulevard Saint-Laurent, tenu par des immigrants de l'Inde, qui commencent, eux aussi, à leur tour, à proposer des produits de l'Amérique latine. Le circuit commercial où ils s'approvisionnent en produits d'Amérique latine s'élargit sur le plan spatial car ils se rendent donc un peu plus au nord du quartier Plateau Mont-Royal, dans le Mile-End. Le boulevard Saint-Laurent est toujours l'axe autour duquel on retrouve ce genre de commerces.

«Je m'en souviens du commerce sur Saint-Viateur et Saint-Laurent, oui, oui, ce commerce était des Hindûs, il me semble, mais ils ont commencé à amener des choses, oui, oui. **Avec quelle fréquence alliez-vous dans ces commerces sur Saint-Laurent ?** À tous les 15 jours, oui, oui, nous achetions, bon, surtout ce que l'on cherche c'est la farine. La farine de maïs. Et où il y avait cette farine, ensuite, on le faisait savoir pour qu'on puisse l'acheter, oui, et les épices pour les tamales : le sésame, la pepitoria, le chili de pasa, le chili guate, des choses comme ça, oui, la feuille, la feuille aussi, qui lui donne le goût, pour l'envelopper, oui, oui. **Une feuille de maïs ?** De banane, oui, oui, la feuille, oui. **Donc, sur le boulevard Saint-Laurent vous pouviez tout trouver ?** Oui, oui».

Jairo, Guatémaltèque, habite à Saint-Hubert de 1987 à 1991

Nous avons recueilli d'autres témoignages d'immigrants salvadoriens qui se rendent tout au long des années 1970 dans plusieurs secteurs différents du centre-ville de Montréal, Plateau Mont-Royal et Côte-des-Neiges. Dans le centre commercial Plaza Côte-des-Neiges du quartier de ce même nom, un commerce à saveur centre-américaine, rappelant le Salvador semble s'avérer un lieu d'approvisionnement pour les immigrants originaires de ce pays. En plein centre-ville de Montréal, les Salvadoriens s'adressent à un commerce appelé *Elkin* et à une boucherie qui se trouve juste à côté, appelée le *Marché Saint-Laurent* où ils achètent du poulet et de la viande. Ces commerces se trouvent sur le boulevard Saint-Laurent, près de la rue Sainte-Catherine. Un autre commerce fréquenté vers la fin des années 1970 par les immigrants salvadoriens de l'époque était une boucherie appelée *Melrose*, qui se trouvait dans le secteur du

boulevard Saint-Laurent, de la rue Saint-Dominique, près de l'avenue du Mont-Royal. Cette boucherie a démarré quelques années après *Elkin* ou le Marché Saint-Laurent. Le nom de ces commerces semble indiquer qu'il ne s'agit pas de lieux gérés par des immigrants latino-américains. L'apparition de la boucherie *Melrose* fait que le circuit commercial auprès des boucheries du quartier s'élargit. Plusieurs immigrants se déplacent d'un quartier à un autre afin de se procurer des produits à leur goût. Ce qui ressort à cette époque là est que l'attraction du centre-ville de Montréal s'avère une constante, surtout la zone d'influence du boulevard Saint-Laurent.

«Lorsque vous faisiez vos courses, alliez vous toujours dans Elkin ? Oui. Effectivement nous allions toujours à ces endroits et il y en avait d'autres qui se sont développés sur la rue Saint-Dominique et sur la rue Mont-Royal. Il y avait une boucherie qui s'appelait, je crois, Melrose et pratiquement les fins de semaine, précisément le samedi, c'était une pérégrination à ce secteur de Saint-Laurent pour aller acheter des produits que nous considérons à notre goût, non ? Y alliez-vous plus souvent qu'auparavant ? Je crois que oui. Effectivement j'y allais plus, pour 2 raisons. La première est que j'avais ma famille, et j'avais besoin de faire plus de courses. En deuxième lieu, moi je travaillais déjà, je n'étais pas seulement en train d'étudier».

Roberto, Salvadorien, habite dans le quartier Côte-des-Neiges de 1973 à 1978

Vers le début des années 1980, ce secteur exerce toujours une forte influence sur les habitudes de consommation des immigrants latino-américains. Nous avons recueilli le témoignage d'une immigrante du Guatemala qui fréquentait avec ses colocataires la Librairie Espagnole et des commerces portugais et italiens de l'avenue du Mont-Royal. La similitude du pain portugais et celui du Guatemala semble contribuer à la fréquentation des boulangeries portugaises. En outre, la proximité linguistique avec les commerçants portugais et italiens fait en sorte que ces commerces constituent des lieux de ressourcement pour cette immigrante qui semble trouver un confort culturel grâce à la fréquentation de ces établissements dans le Plateau Mont-Royal. Il s'agit d'un des rares témoignages recueillis où l'immigrant dit faire l'ensemble de ses courses dans un circuit commercial composé exclusivement d'épicerie et de boulangeries ethniques. Le fait qu'elle ne parle pas la langue française et que le premier logement qu'elle occupe à Montréal se trouve dans un quartier fortement marqué par la présence commerciale portugaise et italienne joue énormément en faveur de ce choix.

«Je me souviens qu'il y avait un commerce où nous pouvions obtenir des choses pour cuisiner. Des choses du pays. Qu'est-ce que vous y achetiez ? Des haricots (rires) ! Des haricots, je me souviens, parce que je n'arrivais pas à le trouver ailleurs. Le pain, le lait, le haricot noir, celui que nous mangeons, les épices, je me souviens, le laurier, oui, le «tomillo», des choses comme ça. Peut-être y en avait ailleurs mais je ne le savais pas, je ne marchais pas beaucoup

et alors c'est pour ça que nous allons là ! Je crois que c'était des Italiens et ils parlaient à moitié l'espagnol, n'est-ce pas ? **Vous aimiez y aller car vous y étiez à l'aise ?** *Pour ça, oui. Pour ça. Avec quelle fréquence?* *Une fois par semaine. Oui, on y allait les 3. Nous achetions tout ce dont nous avons besoin et les dépenses nous les divisions en 3.* **Alliez-vous dans d'autres commerces faire vos courses ?** *Non, toujours là. Savez-vous si ce commerce existe toujours ?* *Ça fait longtemps que je n'y suis pas allée. Je pense que oui, il existe.* **Avez-vous commencé à aller ailleurs ?** *Nous avons aussi...comment s'appelait cet autre endroit sur Coloniale et Mont-Royal, au coin même de ces 2 rues. C'était aussi une autre place où ils étaient Portugais. Et on y achetait du pain, aussi sur Mont-Royal. Mont-Royal et c'est quoi l'autre rue ? Il y a aussi une boulangerie portugaise et le pain est très semblable à celui que nous mangeons, oui.* **Alliez-vous tous les jours chercher du pain ?** *Non, non. À tous les 2, 3 jours, plus ou moins.* **Parce que là les Portugais parlaient en espagnol ?** *Oui. Et ça vous aidait ?* *Oui ! (rires) Ça nous faisait nous sentir mieux ! (rires)».*

Edna, Guatémaltèque, habite dans le quartier Plateau Mont-Royal de 1982 à 1985

Cette même immigrante du Guatemala nous a expliqué que quelques années plus tard, lorsqu'elle s'installe plus au sud du centre-ville, elle fait ses courses au supermarché local et aussi dans un petit commerce de fruits qui se trouve sur la rue Sainte-Catherine où elle peut se procurer des fruits typiques du Guatemala. Il ne s'agit pas d'un commerce latino-américain ni essentiellement fréquenté par des immigrants d'Amérique latine. Il s'agit d'un commerce géré par des Québécois. Elle s'approvisionne donc en produits du Guatemala dans des épiceries non nécessairement ethniques mais qui introduisent dans leurs rayons ce genre de produits exotiques, notamment des fruits tropicaux très recherchés par des Centre-Américains.

«J'y achetais de tout ! Surtout des fruits. Ça m'a plu. Une fois je me suis sentie très heureuse car j'ai vu un melon qui venait du Guatemala ! (rires) Il disait pas Guatemala, il disait Maya, mais les Mayas sont des Guatémaltèques (rires) alors je suis devenue très contente ! Et j'y ai acheté plusieurs fruits qu'on ne trouvait pas ailleurs. Il y en a un que j'appelle zapote. Il y en a un qui s'appelle mamey aussi. Le mamey est dur à l'extérieur, couleur café, mais lorsqu'on lui enlève... L'écorce ? Oui, c'est jaune. Un jaune très fort. Et il a un noyau grand, comme ceci, comme un œuf. Café aussi. J'en ai jamais revu ici. Parfois j'y vais, mais c'est très rarement. Et connaissez-vous le nom de ce commerce ? Non, mais il existe toujours car j'y suis allée. C'est sur Sainte-Catherine et Guy, juste au coin. Le patron de ce commerce est un latino ? Non. Bon, latinos ce sont ceux que j'y vois moins. Ils doivent être des Québécois ou... ».

Edna, Guatémaltèque, habite au centre-ville de Montréal en 1987

Cette sorte de mixité dans la clientèle des commerces ethniques semble également se produire à Saint-Laurent, un secteur très multiculturel de l'île de Montréal. Alors qu'on n'y relève pas de commerces appartenant à des Latino-Américains, on y côtoie quelques clients latino-américains dans les commerces asiatiques.

Au cours des années 1980, les commerces ethniques où les immigrants latino-américains se procurent des produits typiques s'est étendu à des quartiers éloignés du centre-ville de Montréal, comme Ahuntsic. À ce propos, plusieurs interviewés nous ont parlé de deux commerces qui se trouvent au nord de Montréal et qu'ils fréquentent afin de se procurer des produits que l'on ne retrouve pas dans les supermarchés locaux. L'un se trouve au coin du boulevard Saint-Laurent et de la rue Sauvé et l'autre, propriété d'un commerçant italien ayant vécu en Uruguay, se trouve à l'angle de l'avenue du Parc et de la rue Chabanel⁷¹. Le premier commerce embrasse un bassin culturel large (natifs, immigrants). On y vend des fruits tropicaux (papaye), des épices (cumin), des condiments (haricot *canaris*), des légumineuses (*menestras*, haricots de style mexicain) et de l'eau gazeuse importée des Etats-Unis.

Outre les commerces, le marché public Jean-Talon, au nord de la ville de Montréal, occupe une place de choix dans le circuit commercial de plusieurs immigrants latino-américains. Ce marché, fortement marqué par les immigrants italiens du secteur et très achalandé surtout lorsque le beau temps fait son apparition, s'avère une destination de choix pour un grand nombre de Montréalais de toutes origines et constitue même une attraction touristique dans la belle saison. Ce marché et les commerces situés dans sa zone d'influence, notamment dans le quadrilatère formé à l'ouest par la rue Henri-Julien, à l'est par la rue Saint-Dominique, au sud par la rue Jean-Talon et au nord par la rue Bélanger constituent une zone d'approvisionnement privilégiée pour les immigrants latino-américains. Bien que les commerçants du marché ne soient pas des latino-américains, l'ambiance qui s'y dégage et les produits frais que l'on peut s'y procurer font que les ressortissants d'Amérique latine l'associent aux marchés de leurs pays. Plusieurs étiquettent ce marché de *latino* ou de style «européen»⁷², en plein air, au moins pendant la saison estivale, où les producteurs de la région viennent y vendre leurs produits. En hiver ce marché diminue la surface destinée à l'étalage de produits frais et les légumes sont importés des régions plus chaudes. Voici le témoignage d'une dame chilienne qui le fréquentait déjà vers 1980.

⁷¹ Ce commerçant d'origine italienne a acheté tout le pâté de maisons et est également propriétaire d'un restaurant.

⁷² L'adjectif *européen* a été utilisé par le directeur des marchés publics de Montréal que nous avons eu le plaisir d'interviewer dans le cadre de cette recherche.

«Nous allions surtout au marché Jean-Talon. On y va parce que...ce n'est pas parce que tu y trouves des personnes qui parlent l'espagnol ! Si non parce que tu y trouves plus des choses de ton pays et des choses...c'est comme plus...typique acheter dans ces endroits !».

Leonora, Chilienne, habite près de la rue Jean-Talon de 1979 à 1982

La zone d'influence marquée par la présence latino-américaine se trouve sur la rue Bélanger, au sud du marché. Cette rue concentre depuis quelques années plusieurs commerces latino-américains faisant partie du circuit commercial des clients latino-américains du marché Jean-Talon à longueur d'année. Ce secteur, à proximité de la rue Saint-Laurent et du boulevard Saint-Denis, est très imprégné par la présence des immigrants italiens qui l'ont partiellement conquis commercialement depuis déjà quelques décennies.

«Un lieu que nous avons trouvé et qui nous a toujours plu jusqu'à date c'est Jean-Talon. Au marché Jean-Talon tu trouves de tout et aussi là il y a des produits latino-américains, aussi. Il y a une petite rue où ils vendent. Il me semble que c'est Bélanger, je ne m'en souviens pas. Ils vendent de tout. **Y vas-tu ?** Oui, oui. Une fois par mois. Oui. J'y achète ce dont j'ai besoin car ma mère aime beaucoup faire la cuisine, ce qui est typique. **Qu'est-ce que tu y achètes?** Les haricots canaris, les haricots castille, nous achetons là le piment d'Amérique, un poivron jaune qui a un goût différent de l'autre, qui est le piment d'Amérique panca qu'on appelle. Un rouge qu'on ajoute dans différents plats typiques».

Carmen, Péruvienne, habite dans le quartier Rosemont depuis 1997

Les commerces italiens du quartier (épicerie fines, boucheries) très présents et réputés par la qualité de leurs produits ont été incorporés dans le circuit commercial de plusieurs immigrants interviewés. Précisément, l'un d'entre eux, originaire du Guatemala, fait ses emplettes sur le boulevard Saint-Laurent et sur la rue Papineau, ce qui s'avère un circuit commercial d'une superficie assez vaste. Il dit ne pas sentir le besoin d'aller vers le Plateau Mont-Royal. Le plaisir que cet immigrant exprime à faire ses courses au marché Jean-Talon et dans les commerces du quartier à cause de la fraîcheur des produits et de leur qualité est due, selon lui, à l'ambiance du marché laquelle lui rappelle son pays, le Guatemala. Ce secteur s'avère pour lui un lieu de ressourcement. Il dit préférer les marchés publics avant tout, et se dit incapable d'acheter des légumes ou du fromage, emballés, dans un supermarché. Dans les grandes surfaces il limite ses emplettes à des produits qu'il ne peut pas se procurer dans les petites épicerie de quartier.

«Je vais acheter les fromages chez Hamel, les légumes au marché Jean-Talon, donc, disons que l'ambiance du quartier me plaît beaucoup plus que l'indifférence et les produits emballés des supermarchés. Je continue d'aller au

marché Jean-Talon. Je vais toujours sur Bélanger, je vais toujours sur Saint-Zotique, je vais toujours acheter mon café au Café Italia sur Saint-Laurent, chez Milano sur Saint-Laurent, au commerce latino...je vais là quand je veux manger de la viande grillée en été...tu vas me trouver terrible mais la coupe de la viande est importante ! (rires) Alors, je vais à un commerce latino, où ils font la coupe...Où ? C'est le Marché Latino qui se trouve sur Saint-Laurent, près de Saint-Zotique. Je vais là et aussi sur Papineau où je vais plus souvent acheter la viande, mais quand je veux une coupe particulière, pour me faire de la viande grillée, je vais là, oui. Disons que la boucherie sur Papineau, où je vais le plus souvent, je me souviens pas du nom de la boucherie. C'est une boucherie comme ça, grande, et ils vendent seulement de la viande. Différents sortes de viande, ils ne vendent pas de poisson. C'est un lieu latino-américain ? Non. C'est un endroit italien. Oui. Ma copine aime pas y aller car...l'autre fois qu'on y est allés, une mamma Italienne est arrivée et a demandé de la cervelle de mouton et ils se sont mis à ouvrir le mouton devant elle, et elle est sortie (rires)».

Gregorio, Guatémaltèque, habite dans le quartier Villeray depuis 1989

L'emprise de la Librairie Espagnole se fait sentir aussi dans ce secteur du marché Jean-Talon (la *Petite Italie*), plus au nord du boulevard Saint-Laurent. Plusieurs commerces destinés aux immigrants latino-américains et italiens y vendent des produits au détail distribués par la Librairie Espagnole : la boucherie salvadorienne *El Mundial*, sur la rue Bélanger, et la Boucherie Saint-Viateur⁷³, sur le boulevard Saint-Laurent, fondée par un Italien d'origine argentine et qui emploie un immigrant d'origine chilienne. Maintenant que nous avons parlé de la visibilité commerciale nous allons aborder ce que nous appelons l'invisibilité commerciale.

5.4. L'invisibilité commerciale latino-américaine

Avant que les commerces deviennent visibles il y a parfois une sorte d'invisibilité commerciale. Il s'agit d'une étape davantage informelle, qui sert parfois à tester, en quelque sorte, leur possibilité de succès. Nous avons déjà vu ce genre de phénomène dans la genèse de la Librairie Espagnole, lorsque la distribution de journaux et de revues en provenance de l'Espagne se faisait dans la résidence privée des immigrants. Parfois, ces expériences que nous appelons d'invisibilité commerciale n'aboutissent pas nécessairement à la création de véritables commerces ethniques. Cela dit, ce genre d'expérience inspire parfois d'autres immigrants pour démarrer ce genre d'entreprise.

Au début des années 1970, une période d'activité commerciale «invisible» a eu lieu au sein du milieu péruvien de l'époque, ce qui a précédé l'implantation commerciale péruvienne à Montréal. Une bonne cuisinière péruvienne du quartier Rosemont,

⁷³ Cette boucherie se trouvait auparavant sur la rue Saint-Viateur d'où son nom.

préparait des plats typiques péruviens, chez elle, avant que les restaurants péruviens fassent leur apparition formelle à Montréal. Le domicile de cette dame devient ainsi un lieu de sociabilité et de ressourcement pour les immigrants car toutes les fins de semaine plusieurs familles s'y retrouvent pour discuter et pour acheter des plats typiques faits maison qu'ils dégustent sur place ou chez eux. Il s'agit d'une sorte de traiteur familial.

«**Y avait-il un endroit péruvien à cette époque là ?** Péruvien, non. Mais il y avait des dames qui préparaient des repas, les fins de semaine. C'est là que nous allions et nous achetions. **De manière plutôt informelle ?** Exactement. **À Laval ?** Non, non, à Montréal. C'était vers le nord-est, vers Rosemont. Des Péruviennes qui cuisinaient. **Pour des compatriotes ?** Exactement. **Qu'est-ce que vous y achetiez ?** Bon, elles faisaient des plats typiques de notre pays. Il y avait le caucáo, y avait le lomo sauté. **Caucáo ?** Caucao c'est un plat typique du Pérou. Du mondongo. Je ne sais pas si vous connaissez, ce que c'est que le mondongo ? Le mondongo est l'estomac de la vache ! **Je connais pas.** «Ya». Bon, même mon épouse disait au début «Uuu ! L'estomac de la vache !» mais une fois elle l'a goûté... Mon épouse qui est Canadienne adore ce plat. Après vous avez les anticuchos. Anticucho c'est le cœur du bœuf. Oui, le cœur du bœuf, ça fait que...ils sont faits au grill⁷⁴. Ou si non, on nous faisait des plats comme le encebollado, le steak encebollado ou si non, on nous faisait le lomo sauté qui était...je ne sais pas si vous connaissez les patates frites avec steak ou tout entreverado avec de la tomate et oignon, bon, cette fois-ci je commence à avoir de l'appétit ! (rires) Et la papa a la guancaina aussi qui est un plat que l'on sert comme entrée. **Des patates ?** Oui, des papas avec une sauce jaune par dessus et un œuf, c'est un plat typique au Pérou. Et le plat le plus connu qui est le ceviche. Du poison cru mariné au citron. **Y alliez-vous une fois par mois ?** Non ! Presque à toutes les semaines. Oui ! Car c'était un endroit où nous nous trouvions plusieurs Péruviens et...**C'était où à Rosemont ?** C'était Papineau et Rosemont ! **La cuisinière l'avez-vous connue ici ?** Je l'ai connue ici et quand une personne nous dit «Elle cuisine bien» beaucoup de gens y vont et en même temps on s'amuse car vous savez que le latino quand il se trouve dans un endroit et il est en groupe, on fait des blagues, on rigole, on s'amuse. Je n'ai jamais été quelqu'un qui boit, mais, j'y allais pour...pour l'ambiance ! Pour l'ambiance qu'il y avait, pour ne pas être confronté avec la tristesse. C'est une chose que...les fins de semaine est le seul jour qu'on a pu oublier ses problèmes. **Y alliez-vous tous les dimanches matin ?** Ça dépend. **La dame y était toute la fin de la semaine ?** Exactement. **Alors, à tous les dimanches vous vous rendiez de Laval pour acheter des plats ?** Exact».

Santiago, Péruvien, habite à Laval de 1973 à 1976

Cette formule caractérisée par l'invisibilité commerciale a duré pendant plusieurs années car ce même immigrant continua à s'y rendre même au début des années 1980. Au fil des ans, d'autres dames péruviennes ont copié cette idée ce qui a donné lieu à une

⁷⁴ Petit morceau de foie de vache rôti avec du piment, qui se vend percé par une petite tige.

certaine concurrence. Celles ayant démarré en affaires plus tard, se trouvent plus à l'ouest, dans le quartier Plateau Mont-Royal, précisément sur la rue Rachel, entre la rue Saint-Denis et le boulevard Saint-Laurent. Cette formule de restauration familiale, invisible aux yeux de ceux qui n'appartiennent pas au réseau d'immigrants est pratiquée, à la fin des années 1990, dans l'église catholique latino-américaine *Notre-Dame-de-Guadalupe*, où des mets latino-américains sont vendus sur place. Ce sont des dames centre-américaines qui les préparent chez elles pour ensuite les apporter à l'église. Ces bouchées sont consommées sur place, comme des *tapas*. Il ne s'agit pas toutefois d'un service de traiteur. Revenons maintenant au processus d'implantation commerciale latino-américain et à sa visibilité.

5.5. L'emprise commerciale latino-américaine : une visibilité croissante à Montréal

On pourrait se demander si la concentration résidentielle latino-américaine précède la visibilité commerciale. Si nous nous appuyons sur l'expérience commerciale des Espagnols et de la Librairie Espagnole il semblerait que le choix de sa localisation, sur le boulevard Saint-Laurent, allait de soi, car il s'agissait à l'époque du secteur où habitaient la plupart des Espagnols de Montréal. Alors, pour ce qui est des Espagnols, la concentration résidentielle aurait précédé la visibilité commerciale et associative. La métamorphose ultérieure de la Librairie Espagnole, lorsqu'elle passe d'être une librairie essentiellement espagnole à un lieu significatif autant pour les Espagnols que pour les Latino-Américains semble également avoir été appuyée par la présence dans ce quartier des immigrants d'Amérique latine. Toutefois nous ne sommes pas en mesure d'extrapoler ce processus, ayant eu lieu dans le secteur du boulevard Saint-Laurent - précisément dans le quartier du Plateau Mont-Royal - à d'autres secteurs commerciaux latino-américains de Montréal qui se sont développés ultérieurement, comme par exemple celui du secteur Jean-Talon et Bélanger.

En effet, il faudrait éventuellement établir une nuance, car la visibilité commerciale semble avoir appuyé l'installation résidentielle, déjà enclenchée, des latino-américains dans le secteur du boulevard Saint-Laurent tandis que son implantation commerciale dans le secteur Jean-Talon et Bélanger semble avoir précédé la concentration résidentielle. Le projet de village commercial latino-américain sur la rue Bélanger a été controversé à cause du potentiel d'isolement par rapport à la société d'accueil qu'il présentait et aussi en raison des possibilités d'exploitation commerciale abusive de

l'étiquette ethnique. Ainsi, selon le témoignage du propriétaire du commerce *Los Andes*, lequel s'est en quelque sorte approprié l'étiquette « latino », lorsqu'il a créé des commerces destinés aux Latino-Américains dans le secteur des rues Jean-Talon et Bélanger, les résidents latini-américains n'étaient pas très nombreux dans le secteur. Ce n'est qu'ultérieurement que, selon ce commerçant colombien, la présence des immigrants latino-américains et la visibilité commerciale latino-américaine dans ce secteur semblent avoir démarré. Cela dit, plusieurs immigrants témoignent du contraire, à savoir que la présence latino-américaine était déjà importante lorsque ces commerces adressés à ces populations ont vu le jour. Quoiqu'il en soit, en général, la création des commerces ethniques et la visibilité qu'ils dégagent n'est pas simultanée avec les vagues d'arrivée des immigrants. La consolidation du groupe sur place semble préalable au processus d'investissement commercial qui l'accompagne par la suite. Le laps de temps qui s'écoule entre l'arrivée des immigrants et l'apparition des établissements qui leur appartiennent dépend en grande mesure de leurs ressources économiques, du bassin de demande sur place, de leur expérience en affaires et sans doute de leur volonté de rester pour de bon.

À Montréal, comme dans d'autres grandes villes, l'apparition des commerces ethniques est liée aux vagues d'immigration. Par exemple, les secteurs italiens (Jean-Talon, Saint-Léonard) ou grecs (Parc-Extension) font preuve de la consolidation de ces groupes ethniques à Montréal. Toutefois, ce ne sont pas tous les groupes qui semblent tendre vers la visibilité commerciale ou vers la « conquête » d'un secteur résidentiel précis avant de créer des commerces ethniques dans un secteur spécifique. Autrement dit, la visibilité commerciale ou résidentielle ne caractérise pas tous les groupes ethniques. Quelques groupes d'immigrants semblent davantage enclins à développer ce genre d'entreprises commerciales que d'autres. En effet, quelques groupes semblent plus tournés vers le commerce et vers la création de leur propre emploi⁷⁵. À Montréal, et pour ce qui est des immigrants latino-américains, le processus d'implantation commercial latino-américain semble avoir démarré vers le début des années 1970. Toutefois, même si quelques commerces ont vu le jour ici et là, ce n'est qu'un processus qui commence à se manifester, de façon très timide. Il est probable que ce processus d'implantation

⁷⁵ Aux États-Unis, par exemple, il semble que les immigrants coréens de la région de Los Angeles semblent très portés vers la création de commerces ethniques. Pour le cas précis de Montréal, il serait intéressant de vérifier si les Latino-américains ont un taux de création et d'achat de commerces ethniques inférieur à celui des Vietnamiens, par exemple.

commerciale soit passé inaperçu, au tout début, aux yeux de plusieurs immigrants latino-américains de l'époque.

Pour ce qui est des Chiliens, très politisés lorsqu'ils arrivent au Québec dans les années 1970, la création et l'organisation d'associations politiques liés au Chili a précédé sans doute celle des commerces ethniques. Leur priorité dans les premiers temps était évidemment de portée politique. Ils étaient davantage intéressés à pouvoir rentrer dans leur pays, au retour de la démocratie qu'à s'affirmer au sein de la société montréalaise et québécoise. Leur intérêt était davantage tourné vers la solidarité avec leurs compatriotes (au Québec et restés au Chili) que vers une présence commerciale à Montréal. Leurs associations politiques sont, elles aussi demeurées invisibles pendant quelque temps, leurs réunions se déroulant, dans les premières années, dans des maisons privées.

Nous avons recueilli le témoignage d'un immigrant chilien, qui s'est installé à Québec avant de vivre à Montréal. Selon lui, le seul lieu latino-américain qui existait dans les années 1970 dans la ville de Québec, était un bar propriété d'un Paraguayen situé à l'entrée du Vieux-Québec. C'était selon lui le lieu de réunion de toute la communauté *latina*. Rendu à Montréal, cet immigrant chilien commence à fréquenter des lieux latino-américains montréalais. Lorsqu'il habite dans le quartier Côte-des-Neiges, entre 1990-1993, il se déplace jusqu'à la Librairie Espagnole pour y acheter des journaux une fois par semaine. Il s'agit du seul commerce hispanophone qu'il connaît à cette époque. Il fréquente également une association chilienne.

«**Y avait-il une association Chilienne ?** Oui. Comment s'appelait-elle ? S'appelait l'organisme de la solidarité, ça c'était un nid de problèmes ça, car là il y avaient des partis politiques organisés, et ils continuaient avec les mêmes engueulades qu'au Chili, tout ça c'était horrible ! Ils avaient eu une école, pour les enfants et cela avait échoué...**Où se trouvait cet endroit ?** Ça fonctionnait dans les maisons ! Ça a jamais fonctionné comme le centre Pablo Neruda (à Québec). Ils ne se sont jamais mis d'accord pour avoir un local. **L'association Pablo Neruda était aussi une association de solidarité avec le Chili ?** Bien sûr. **Y avait-il un autre endroit créé ?** Tout fonctionnait par parti politique ici. Vous vous réunissiez avec les gens de votre parti et on organisait où aller, dans les maisons où se tenaient les réunions. Je parle toujours des gens qui faisaient la solidarité avec le Chili, pas d'autres qui rapidement se sont éloignés, ou les gens de droite, d'extrême droite qui étaient déjà ici. **Y avez-vous participé ?** Oui, oui. Entre 1986 et 1989. **Et après vous avez arrêté ?** Ça servait à rien !».

Esteban, Chilien, habite dans le quartier Côte-des-Neiges de 1990 à 1993

Ce n'est que plus tard que cette association chilienne réussit à avoir un local, d'ailleurs tout près de l'église espagnole (Mission espagnole) et de la Librairie Espagnole. La présence commerciale chilienne à Montréal demeure presque inexistante au début des années 1970. Il faudra un changement dans leurs objectifs de retour, autrement dit, qu'il se projettent davantage dans l'avenir au Québec qu'au Chili, pour que l'on voit apparaître plusieurs boulangeries chiliennes à Montréal⁷⁶. Ce processus s'est beaucoup accentué pendant les années 1980 et surtout dans les années 1990. En général, les Chiliens montréalais ne se sont pas distingués par leur implantation commerciale à Montréal, tout au moins pendant les années 1970, sans doute à cause du fait que plusieurs percevaient leur séjour au Québec comme provisoire, en attendant un retour prochain au Chili. Leur exil était souvent lié à des raisons politiques qui faisaient que le Québec ne représentait pas pour eux un vrai choix migratoire mais un lieu d'exil momentané. Il semble que de nombreux Chiliens ont gardé leur valises prêtes pour repartir, même pendant des années, ce qui explique en partie, que leur implantation commerciale soit si tardive. Plusieurs sont rentrés au Chili depuis quelque temps ou bien prévoient une retraite imminente avec des allers et retours réguliers.

À Montréal, les commerces créés ou pris en main par des Espagnols et par des Sud-Américains ont précédé, en général, ceux des Centre-Américains ce qui va de pair avec les vagues successives d'arrivée. Ce n'est que lorsque les commerces centre-américains feront leur apparition à Montréal, et qu'ils vont se rattraper par rapport à ceux des Espagnols et des Sud-Américains, que la possibilité de choisir entre un commerce espagnol et latino-américain (sud-américain, centre-américain) s'avère enfin réelle. Lorsque l'éventail des commerces latino-américains devient plus large, plusieurs immigrants laissent tomber la fréquentation des établissements espagnols, sud-américains ou d'autres groupes ethniques, plus éloignés de leur origine nationale, et se tournent vers des commerces centre-américains (Salvadoriens, Guatémaltèques). D'autres vont continuer à les fréquenter indifféremment, sans s'arrêter aux différences nationales ou géographiques.

⁷⁶ Dans la ville de Québec, la création de l'association Pablo Neruda a sans doute précédé l'apparition des commerces ethniques chiliens. En outre, à Montréal, la création de l'École Chili et des organisations liés à des partis politiques chiliens attachés à la solidarité avec le peuple chilien a, elle aussi, précédé l'apparition des commerces comme par exemple les boulangeries chiliennes ayant vu le jour plus récemment.

À titre d'exemple, une famille du Guatemala qui fréquentait la Librairie Espagnole depuis des années commence à faire ses courses dans l'établissement *Los Andes*, un commerce propriété d'une famille d'origine colombienne et qui vise la clientèle centre-américaine. Face à l'absence des établissements guatémaltèques au début des années 1970, ce commerce, ayant démarré comme un club de vidéo (*Vidéo Latino*), est perçu comme plus proche de leurs origines. Quant à la Librairie Espagnole ils y achètent des revues et des journaux de leur pays, mais très peu de nourriture car ils ne connaissent pas vraiment les produits espagnols. *Los Andes* a pris peu à peu de l'ampleur et est devenu la nouveauté commerciale la plus importante au sein du milieu latino-américain, spécialement centre-américain, des années 1970.

«Avez-vous connu de nouveaux commerces à cette époque ? *Seulement Los Andes à cette époque, oui. Qu'est-ce que vous y achetiez ?* *De tout. Des haricots - ce que nous préférons est le haricot - ils ont commencé à offrir le ducal, oui. C'est le haricot de conserve, oui. Ducal c'est la marque, oui. Et alors comme nous connaissions la marque...Du Guatemala ?* *Oui. Et quoi d'autre y achetiez vous ?* *C'est ça. Nous cherchions le chili piquant ! (rires)* *Oui et aussi tout ça pour faire les tamales. La farine, oui, c'est ça ce que nous cherchions. Y alliez-vous une fois par semaine ?* *Chaque 15 jours, plus ou moins, oui».*

Jairo, Guatémaltèque, habite dans le quartier Plateau Mont-Royal en 1976

Nous avons d'autres témoignages de familles du Salvador. La première a fait partie de la clientèle de la Librairie Espagnole et, plus tard, est devenue une habituée de *Los Andes*: depuis 12 ans elle y achète de tout sauf de la viande. La deuxième est aussi une habituée de l'établissement *Los Andes* situé sur la rue Bélanger et du marché Jean-Talon. L'incorporation de la Librairie Espagnole et de *Los Andes* dans le circuit commercial de cette famille d'origine salvadorienne répond au besoin de s'approvisionner de produits typiques et du fait qu'ils s'avèrent également des lieux de ressourcement. Ils agissent comme des espaces de retrouvailles, de sociabilité, d'information et de rapprochement de leur milieu culturel.

«Y avait-il un commerce où vous pouviez vous procurer des produits du Salvador ? *À Jean-Talon, au marché Jean-Talon et à Los Andes. Alliez-vous très souvent aux Andes ?* *Pas très souvent mais oui. Deux fois pas mois. Qu'est-ce que vous y achetiez ?* *J'y achetais de la farine de maïs ou du tamarin, de l'orge, de l'orgeat, des choses du Salvador, des avocats (rires) oui. Connaissez-vous une autre place ?* *Non. C'était essentiellement Los Andes et le marché Jean-Talon ?* *Oui, oui. Il y avait une autre place mais c'était un peu plus, disons, sophistiquée, la Librairie Espagnole. Là-bas, j'y allais, car quelques amis essayaient de se procurer des bouquins, des choses comme ça, latino-américaines, non ? Et là-bas ils en vendaient, et aussi quelques affaires de cuisine et plus que tout autre chose c'est que les gens parlaient espagnol ça fait que...(rires) Ça vous arrangeait de pouvoir parler un peu en*

espagnol ? *Pour demander quelques affaires et quelques gens se retrouvaient comme ça, du pays, on pouvait bavarder un peu, l'ambiance était un peu... Y allez-vous souvent ?* *Oui, disons, une fois par mois, oui, peut-être.*
Alliez vous à Los Andes seulement pour acheter ou parce que vous pouviez parler un peu avec quelqu'un ?
Oui, parfois je rencontrais des gens que j'avais jamais connus. On se saluait, oui, et tout. On louait un film car là aussi on louait des films. Ils louaient aussi des films ? *Oui, des films oui, en espagnol, mexicains... Vous en louiez très souvent ?* *Non, de temps à autre».*

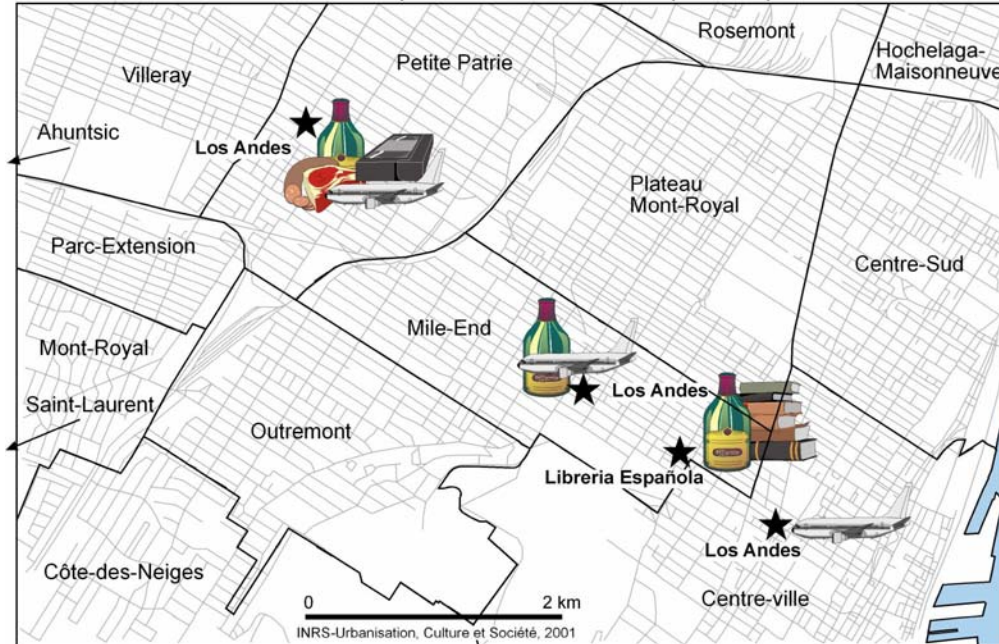
Dorotea, Salvadorienne, habite dans le quartier Villeray de 1987 à 1989

Du point de vue spatial, l'implantation commerciale latino-américaine semble avoir débuté sur le boulevard Saint-Laurent, l'axe cosmopolite montréalais par excellence, dans le quartier Plateau Mont-Royal. La présence progressive des Latino-américains dans ce secteur s'est reflétée dans l'apparition de commerces adressés essentiellement ou en partie à ces immigrants⁷⁷. Les produits latino-américains sont devenus disponibles dans quelques dépanneurs du quartier tenus par des immigrants ou par des commerçants québécois lesquels ont ainsi essayé d'attirer la clientèle latino-américaine présente dans le voisinage. Cette stratégie a été utilisée par des commerçants québécois, indiens, italiens, vietnamiens ou portugais du centre-ville de Montréal et d'autres quartiers et municipalités de la région montréalaise. L'incorporation des produits latino-américains peut même s'accompagner d'autres stratégies personnelles ou commerciales, par exemple par l'apprentissage de la langue espagnole pour mieux communiquer avec ces clients⁷⁸. Parfois, il s'agit de commerçants déjà hispanophones, ce qui favorise les échanges commerciaux avec les immigrants latino-américains. Passons maintenant à aborder la consolidation des commerces latino-américains à Montréal.

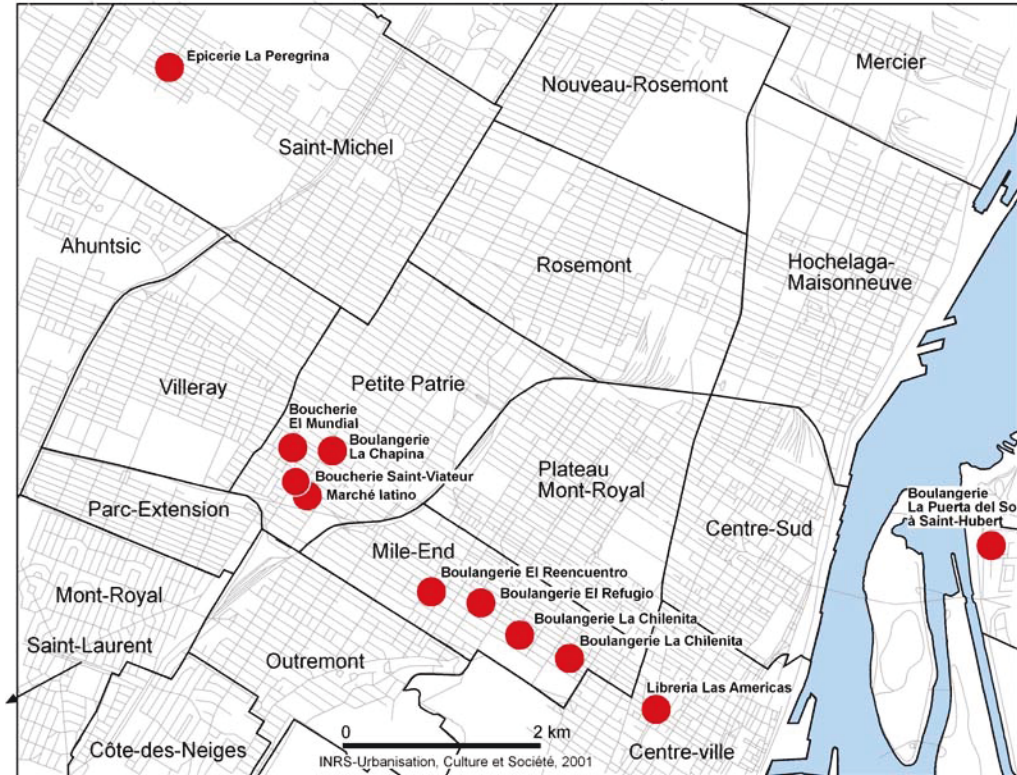
⁷⁷ La Librairie Espagnole demeure tout même un lieu adressé aussi aux espagnols.

⁷⁸ À LaSalle un commerçant de l'Inde, installé dans cette municipalité, a même commencé à apprendre l'espagnol pour attirer cette clientèle.

Carte 8 : Principaux commerces ethniques fréquentés



Carte 9 : Autres commerces ethniques mentionnés



5.6. La consolidation des commerces latino-américains à Montréal : *Los Andes*

La consolidation des commerces latino-américains montréalais se reflète dans son rayonnement auprès des immigrants qui habitent dans la ville de Montréal, dans les municipalités environnantes et dans des quartiers éloignés du centre-ville. Le témoignage des immigrants guatémaltèques ayant vécu à Greenfield Park et à Saint-Hubert montre qu'ils se rendent sur le boulevard Saint-Laurent pour se procurer des produits associés à l'Amérique latine (aliments, billets d'avion afin de voyager au pays d'origine). Ils déploient une sorte de loyauté vis-à-vis de ces établissements qu'ils fréquentent depuis qu'ils les ont découverts.

«Depuis à peu près 15 ans les commerces latinos sont devenus populaires ici et on a déjà tout ce dont on avait besoin auparavant. Oui, j'y vais, mais, comme je vous dis, pas toutes les semaines. Je vais au Vidéo Latino. Il y en a un sur Bélanger et il y en a un autre sur le boulevard Saint-Laurent, celui où je vais. **Et ça s'appelle Vidéo Latino ou Los Andes ?** Los Andes. **Los Andes se trouve sur le boulevard Saint-Laurent ?** Sur Saint-Laurent et sur Bélanger. **Pourquoi l'appellez vous Vidéo Latino ?** Parce que ça a commencé avec un vidéo. Avant ils vendaient pas...c'étaient des vidéos. **Et là, qu'est-ce que vous y achetez ?** Nous achetons des produits du Guatemala. Les haricots, les tortillas, bananes, pain du Guatemala. Le pain sucré comme nous l'appelons. L'autre fois, j'ai eu l'opportunité de parler avec une dame dont l'époux vient de l'Espagne et elle dit qu'il est très similaire au pain sucré espagnol. Si bien qu'elle m'a demandé l'adresse pour aller en acheter car son époux...».

Paulo, Guatémaltèque, habite au centre-ville de Montréal depuis 1986

Une immigrante péruvienne qui habite à Saint-Léonard continue, elle aussi, de fréquenter *Los Andes* malgré l'énorme distance à franchir depuis son domicile. Elle considère même y aller plus souvent depuis qu'elle a eu des enfants, car elle prépare davantage des plats traditionnels. Toutefois, ces produits d'importation demeurent coûteux pour des personnes à faible revenu.

«Quand j'ai commencé à avoir mes enfants oui, j'allais à Los Andes, bien sûr. **Qu'est-ce que vous y achetez ?** J'y achetais des choses pour préparer la cuisine péruvienne, la yucca. **Yucca ?** C'est comme la papa mais, c'est une racine. **Qu'est-ce que vous faites avec ?** Donc, on prépare la cuisine péruvienne, comme pour faire un repas accompagné de cette yucca, donc, j'y vais et j'achète quinoa ce qui est un produit, c'est comme une semoule très fine, que l'on fait bouillir et que l'on donne aux enfants avec du lait, très nutritive ! Après, j'achète les haricots, les bananes pour frire, ou même la viande qu'ils vendent, les tripes, des choses latinas qu'ils vendent pour préparer les repas. **Vous y allez souvent ?** Une fois par mois, ou à chaque fois que je peux, car les produits, comme ils sont importés, ils sont pas très bon marché, non ?»

Lupicinia, Péruvienne, habite à Saint-Léonard, de 1996 à 1997

Suite à l'apparition des commerces latino-américains dans différents coins du Plateau Mont-Royal et du centre-ville à proximité du boulevard Saint-Laurent, d'autres commerces se sont développés plus au nord de la ville de Montréal, vers la zone d'influence du marché Jean-Talon. Ce n'est que plus tard que de nouveaux noyaux commerciaux latino-américains se sont en quelque sorte affranchis de la zone d'influence du boulevard Saint-Laurent dans le quartier Plateau Mont-Royal. La création et surtout la consolidation de *Los Andes* ont joué un rôle clé dans le développement commercial latino-américain du secteur de la rue Bélanger, notamment à proximité de la rue Saint-Denis. Voici le témoignage d'une Salvadorienne qui se déplaçait du quartier Ahuntsic jusqu'au secteur de Jean-Talon afin de se procurer des produits de son pays.

Même maintenant, depuis qu'elle s'est installée à Dollard-des-Ormeaux, elle continue d'y aller pour acheter des produits qu'elle connaît depuis son pays, et d'autres qu'elle a découverts à Montréal. Cet établissement constitue une sorte de vitrine des produits latino-américains disponibles sur place.

«**Et vous y allez ?** Oui, oui, car mon mari il aime manger des tortillas et toutes ces choses là. Alors nous, par exemple, même d'ici (Dollard-des-Ormeaux) nous allons une fois par mois au Vidéo latino, alors j'achète des tortillas, je les met au congélateur. Et d'autres choses. **Allez-vous au Vidéo latino depuis le temps où vous habitez à Ahuntsic ?** Oui, oui. **Allez-vous ailleurs ?** Seulement là. **Pour les tortillas ?** Ils en vendent ailleurs, mais, seulement là. Ils vendent de la nourriture et ils vendent de tout. Ils vendent du pain sucré - ce que nous achetons - , ils vendent des haricots de conserve mais de ceux du Salvador (rires), chiles jalapeños, ça c'est mexicain mais nous en mangeons aussi, des piquants et beaucoup de choses d'autres pays. Et nous goûtons à tout ce qu'il y a, il y a des platanes machos, oui, c'est ça. **Vous y allez souvent ?** Une fois pas semaine ou une fois toutes les 2 semaines, au Vidéo Latino. Quand nous habitions dans ce secteur (Ahuntsic), avec mon époux, une fois toutes les 2 semaines !».

Carlota, Salvadorienne, habite dans le quartier Ahuntsic de 1988 à 1990

Ces extraits témoignent de l'importance des commerces *Los Andes*, sûrement les plus fréquentés. Le propriétaire, Colombien, a été l'initiateur et ses enfants ont acquis, à leur tour, des responsabilités au sein des différents établissements. Ils sont connus sous différents appellations (*Vidéo Latino*, *Los Andes*) en raison de l'évolution suivie. Plusieurs ont changé de vocation et de localisation depuis leur implantation à Montréal. *Los Andes* a débuté à Montréal et s'est étendu ensuite vers d'autres grandes villes canadiennes. La première agence de voyages que cette famille créa à Montréal, en 1976, était située au coin des rues Ontario et Clark, où elle se trouve toujours. En 1979, ils ouvrent une deuxième agence de voyages sur la rue Jean-Talon, entre les rues Saint-Denis et Saint-Vallier⁷⁹, laquelle sera par la suite transférée sur la rue Bélanger. Lorsque l'agence de voyages *Los Andes* ouvre sur la rue Bélanger, son propriétaire s'aperçoit des potentialités du marché auprès de la clientèle latino-américaine. Suivra donc l'ouverture d'un commerce qui débute en tant que *Vidéo Latino* également sur la rue Bélanger à quelques mètres de l'agence de voyages. À ce moment là, les produits offerts par les commerces *Los Andes* sont essentiellement liés à la récréation et aux voyages (vidéos, transport). Au commerce de vidéo, où l'on dispose d'un choix très vaste de films en espagnol, ce commerçant se rend compte du fait que la clientèle latino-américaine, en plus des films à louer en espagnol, nécessite d'autres produits, liés

aux modes de vie latino-américains. Ce qui était donc à l'origine un commerce destiné à l'emprunt de vidéos devient avec le temps un supermarché beaucoup plus grand, dans lequel l'espace alloué aux vidéos s'est vu rétrécir avec les années. En ce moment on peut s'y procurer des fruits et des légumes (frais, conserve), de la viande, des épices et des aliments divers. L'établissement dispose d'un petit comptoir où l'on peut consommer également des petits plats chauds (*empanadas*, par exemple) ou bien les emporter chez soi. Les établissements *Los Andes* comptent à Montréal 3 agences de voyages (sur la rue Ontario, sur le boulevard Saint-Laurent et sur la rue Bélanger), un *tour opérateur* sur la rue Chateaubriand, et 2 supermarchés sur la rue Bélanger et sur le boulevard Saint-Laurent. Ces supermarchés sont toujours tout près des agences de voyages localisées sur la même rue : sur le boulevard Saint-Laurent, les deux se trouvent côte à côte ; sur la rue Bélanger ils sont à peine à quelques mètres de distance l'un de l'autre. Le bâtiment sur le boulevard Saint-Laurent a été racheté par *Los Andes* à un Portugais, celui sur la rue Chateaubriand à un Italien et celui sur la rue Bélanger près de Saint-Denis à un Portugais, ce qui montre que la succession commerciale s'est fait des Portugais et des Italiens vers des Latino-Américains.

En Ontario, les propriétaires de *Los Andes* possèdent un commerce à Toronto ainsi qu'à Ottawa. Le commerce torontois ouvre ses portes en 1984 et commence en tant qu'agence de voyages, fusionnant plus tard avec le commerce de location de vidéo. Ils ont donc l'agence de voyages, le *tour opérateur* et un service de courrier (*multi-express*). Ils avaient un supermarché qu'ils ont vendu. Ces services se trouvent dans un secteur de Toronto qui était latino-américain dans les années 1980 et qui est en ce moment en train de devenir un secteur asiatique. À Montréal, sur la rue Bélanger, le même phénomène est en train de se produire, surtout sur la rue Saint-Denis. Avec le coût actuel de la vie à Toronto, les Latino-Américains semblent quitter ce quartier pour la banlieue torontoise où les loyers sont moins cher. Un dernier commerce *Los Andes* se trouve à Vancouver, vers l'est de la ville, justement dans un secteur très cosmopolite et qui est en quelque sorte l'équivalent du boulevard Saint-Laurent montréalais. Malgré ce développement vers l'ouest canadien, Montréal est toujours le siège social de la compagnie. Quant aux services fournis, à Vancouver, le développement s'est fait à l'inverse, avec le démarrage de *multi-express*, un service de courrier qui débuta en 1993. Ce n'est que plus tard que l'agence de voyages a été mise sur pied, vers 1997. À

⁷⁹ La rue Saint-Vallier (nord/sud) est la première rue parallèle à l'est de la rue Saint-Denis, Montréal.

Montréal, ils ont débuté avec l'ouverture des agences de voyages et des locaux où l'on pouvait louer des films en espagnol. Il s'agit d'une filière qui a permis aux immigrants latino-américains de pouvoir s'affranchir de la dépendance vis-à-vis des commerces espagnols. Pour la famille colombienne propriétaire de *Los Andes*, leur implantation au Canada s'insère dans la continuité des activités commerciales qu'ils avaient déjà en Colombie. Il s'agit de marchands qui gagnaient leur vie en achetant et en revendant des articles, dans le domaine de la restauration. Rendus à Montréal, ils commencent à importer des produits latino-américains vers la fin des années 1970 et surtout pendant les années 1980. À l'époque, ces produits étaient extrêmement chers : ils coûtaient 10 fois plus que maintenant.

«Nous avions pas de véhicule, nous allions où c'était plus près, donc, nous n'allions pas...je ne m'occupais pas de marcher...«Que je veux aller là», «Que je veux manger tortillas, que je devais manger tortillas...! Non ! Moi, je faisais ce que j'avais à faire, je mangeais ce qui était le plus nécessaire et sans dépenser plus que prévu ! Car nous ne pouvions pas ! Nous ne pouvions pas nous accorder ce luxe à cette époque !».

Carlota, Salvadorienne, habite dans le quartier Ahuntsic de 1983 à 1984

Afin de contrer ce problème, ils importent des grandes quantités, ce qui permet de diminuer les prix et de rendre la consommation des produits plus accessible. Ce genre d'établissement était donc loin d'être à la portée de tout le monde, surtout lorsqu'il s'agit de nouveaux arrivants confrontés aux difficultés liées au processus d'installation : leurs priorités sont davantage liées à leur survie qu'à la perpétuation de leurs habitudes gastronomiques.

*«Au début j'y allais pas, car j'avais pas d'argent ni pour acheter de la nourriture. C'étaient les religieuses qui me donnaient la nourriture. Et malgré que je ne l'aimais pas, je devais la manger. Alors, je ne cuisinais pas vraiment ma nourriture péruvienne. Beaucoup de temps j'ai vécu comme ça. Après une année, je crois, peut être j'y suis allée, mais très peu. **Quand vous y alliez qu'est-ce que vous y achetiez ?** Moi ce que j'achetais c'étaient des piments d'Amérique spéciales, donc, mes piments d'Amérique, des condiments, plutôt. Farine non, car je ne suis pas du tout portée à faire beaucoup de tourtes ni de trucs, je ne suis pas, moi je cuisine seulement».*

Isabel, Péruvienne, habite à Saint-Laurent de 1984 à 1986

En ce moment, la diversité de produits latino-américains à Montréal dépasse celle de nombreux pays d'Amérique latine : la variété de produits argentins, chiliens, colombiens, équatoriens, péruviens et de l'ensemble de l'Amérique centrale en fait preuve. Au début, le contact avec la clientèle de *Los Andes* était familial, avec des rapports chaleureux mais avec l'augmentation du nombre d'immigrants, l'individualisme l'a emporté

changeant le type de rapports avec la clientèle. Lorsque ces établissements ont débuté, les Latino-Américains représentaient 90% de leur clientèle. Les commerçants de *Los Andes* ont constaté un élargissement des «frontières nationales» des produits consommés. Par exemple, un Colombien montréalais qui fréquente *Los Andes* semble consommer de moins en moins exclusivement des produits de son pays. Les frontières gastronomiques deviennent de plus en plus floues ce qui s'accompagne d'un éventail de choix et d'une possibilité d'approvisionnement beaucoup plus large que celle que l'on retrouve dans chacun de ces pays.

La clientèle de *Los Andes* est de plus en plus diversifiée : des clients haïtiens et portugais achètent eux aussi des *carnitas* ou des *cretons* car ces aliments sont très similaires à ceux que l'on consomme dans ces pays. À Montréal, 80 % de la clientèle actuelle de l'agence de voyages sur la rue Ontario est d'origine immigrante et le 20 % restant est formé de Québécois francophones et anglophones. Sur le boulevard Saint-Laurent et la rue Bélanger on voit le même phénomène se produire, ce qui reflète aussi l'intérêt des Québécois vers les voyages et vers ces produits d'Amérique latine. La langue espagnole demeure toujours la plus utilisée dans les commerces *Los Andes*. Les clients ne viennent pas d'un secteur spécifique de la ville et ils fréquentent les différents établissements du groupe. Cela dit, plusieurs préfèrent s'adresser à un employé en particulier ce qui fait que parfois, des clients de l'agence de la rue Ontario viennent de plusieurs secteurs de la région métropolitaine (rive Sud, Laval, différents quartiers de Montréal). *Los Andes* a même des clients qui habitent à Québec, montrant ainsi que le facteur distance ne constitue pas nécessairement un frein.

Tous les employés doivent impérativement parler l'espagnol, ce qui ne veut pas dire qu'ils doivent être nés en Amérique latine. Les employés ont des origines différentes : des Chiliens, des Péruviens, des Équatoriens, des Colombiens, des Vénézuéliens, des Guatémaltèques, des Salvadoriens, des Honduriens, des Nicaraguayens, des Panaméens, des Canadiens et des Portugais. D'ailleurs, les Colombiens ne sont pas majoritaires. Quant aux produits vendus dans leurs épicerie, ce qu'ils vendent davantage ce sont des produits dérivés de la farine. La *mazeca*, pour faire des *tortillas*, les farines de maïs et des conserves qui arrivent d'Amérique centrale et du Sud, des tomates, des piments d'Amérique et, en moindre quantité, des *uchullos*⁸⁰. Les produits

⁸⁰ Sorte de tubercule qui est consommé dans quelques pays de l'Amérique du Sud.

les plus vendus à l'ensemble des Latino-Américains sont les *tortillas* et les *harepas*⁸¹. Les *pupusas* ont une forme différente et sont préparées également à base de maïs et sont farcies avec de la viande ou du fromage.

Les établissements *Los Andes* ont une coopération commerciale avec la Librairie Espagnole car ils se rachètent des produits les uns aux autres. *Los Andes* achète des produits également à différents fournisseurs établis à New York, à Los Angeles, à Chicago et à Miami. Il ne s'agit pas uniquement de compatriotes colombiens : il y a des commerçants mexicains, péruviens, chiliens et cubains, par exemple. L'importation se fait des Etats-Unis vers le Canada car avec le traité de libre-échange ceci s'avère plus pratique que de les importer directement des pays producteurs en Amérique latine.

5.6.1. La synergie commerciale latino-américaine liée à Los Andes

L'implantation commerciale hispanophone (espagnole d'abord, latino-américaine par la suite) a donné lieu à une synergie commerciale qui a consolidé quelques-uns de ces établissements au fil des ans et qui a contribué au développement de nouveaux lieux latino-américains dans plusieurs secteurs de la ville de Montréal. Quant à leur consolidation en tant que lieux d'approvisionnement ou de ressourcement, plusieurs immigrants interviewés, faisant toujours partie de la clientèle de ces établissements, habitent actuellement dans le quartier Rosemont et un peu plus au nord-est de l'île de Montréal, à Saint-Léonard, par exemple. Ces immigrants vont toujours se procurer des produits typiques à *Los Andes*, surtout à l'établissement de la rue Bélanger.

«Allez-vous à des commerces *latinos* ou guatémaltèques ? *Oui, je vais surtout ici à Andes, sur Bélanger. Avec quelle fréquence ?* *Bon, avant j'y allais une fois par semaine. Maintenant j'y vais quand je passe par là, si j'y pense, j'y vais. Qu'est-ce que vous y achetez ?* *Bon, maintenant j'y achète du pain, du cilantro, du chile, des haricots, quelques chorizos ou des cretons ou un peu de viande, ça dépend, n'importe quoi. J'y rentre et je n'ai aucune idée, non ? J'y vais pour voir qu'est-ce qu'il y a.*

Pablo, Guatémaltèque, habite dans le quartier Rosemont depuis 1988

Ce secteur de la rue Bélanger semble avoir déclenché un processus de «latino-américanisation» qui coïncide avec l'implantation et la consolidation commerciale de *Los*

⁸¹ Produit à base de farine de maïs avec du fromage qui est consommé en Amérique du Sud.

Andes. Il semble qu'aux étages supérieurs de *Los Andes* de la rue Bélanger⁸², à proximité de la rue Saint-Denis, quelques logements sont habités par des Latino-Américains. Nous ignorons s'il s'agit des employés de ces établissements ou encore si l'ensemble de l'immeuble appartient à *Los Andes*. Au début, lorsque les établissements *Los Andes* font leur apparition dans le secteur Jean-Talon, le nombre d'immigrants latino-américains résidant à proximité ou fréquentant ce quartier n'était pas si important. La présence de *Los Andes* a attiré la création d'autres commerces et services, donnant lieu à une sorte de synergie qui fait qu'une diversité d'établissements adressés à ces groupes s'y soit déployée par la suite⁸³. Ce processus de «latinisation», si l'on peut l'appeler ainsi, s'est étendu à d'autres rues comme Papineau et Beaubien, ce qui nous permet d'affirmer que le secteur d'influence commercial latino-américain le plus important dans la ville de Montréal et dans sa région métropolitaine demeure celui de la zone de la rue Bélanger, du boulevard Saint-Laurent jusqu'à l'avenue Papineau.

La caractéristique principale de ce secteur est la mixité de services et de pays représentés, notamment ceux d'Amérique centrale. Il compte, entre autres, des restaurants vénézuéliens, des boucheries salvadoriennes, les commerces colombiens *Los Andes*, des agences de voyages, des commerces d'herboristerie, des services d'envoi de colis et d'aide au remplissage des formulaires d'impôts et de traduction de documents. Plusieurs de ces commerces s'adressent à de nouveaux arrivants incapables de se débrouiller en français. Le rayonnement de ce secteur embrasse d'autres rues, comme la rue Saint-Zotique (parallèle à la rue Bélanger) qui a acquis une certaine visibilité latino-américaine, avec des boulangeries (boulangerie guatémaltèque *La Chapina*), des supermarchés, des salons de coiffure, ainsi que quelques restaurants de *pupusas*⁸⁴ salvadoriennes.

D'autres restaurants salvadoriens (*Los Amigos*, *Las Carretas*), se trouvent sur les rues Bélanger et Saint-Dominique, employant surtout des Centre-Américains. Ceci montre que la spécificité centre-américaine de ce secteur n'a pas donné lieu à une division nationale du quartier, mais plutôt à une mixité des origines nationales. Les commerçants

⁸² Cet établissement est perçu très différemment par nos interviewés (restaurant rapide, marché, boucherie, club de vidéo). L'appellation *restaurant* provient du fait que l'on peut déguster des *empanadas* et d'autres bouchées au comptoir qui se trouve près de la vitrine.

⁸³ Une étude spécifique portant sur l'historique des commerces ethniques dans ce quartier nous permettrait d'approfondir cette analyse.

⁸⁴ Une masse de farine mélangée avec des haricots ou des *chicharrones*.

sont surtout des Péruviens, des Colombiens, des Salvadoriens et des Guatémaltèques. Ces nombreux commerces dans un rayon de seulement quelques rues font en sorte que, d'après le propriétaire de *Los Andes*, il s'agit du secteur à concentration latino-américaine le plus important de Montréal. Cette concentration est en fait très étalée car elle s'étend dans un périmètre assez grand. Plutôt que comme une concentration nous l'envisageons davantage comme un secteur parsemé de commerces latino-américains avec la rue Bélanger comme axe principal. L'important achalandage de quelques commerces latino-américains sur la rue Bélanger en fait preuve. Cet achalandage nécessite des horaires d'ouverture particulièrement étendus afin de combler les besoins du maximum de clients possibles.

D'après les témoignages recueillis, la zone principale d'approvisionnement et de ressourcement pour les Latino-Américains montréalais s'est déplacée et s'est transformée avec le temps. Au début de l'immigration latino-américaine vers Montréal, qui eu lieu dans les années 1970, le secteur du boulevard Saint-Laurent, de l'avenue du Mont-Royal et de la rue Rachel étaient le quartier *latino*, le lieu où les Latino-Américains allaient pour se ressourcer. En fait, plusieurs groupes d'immigrants ont systématiquement choisi ce secteur comme lieu de résidence à un moment ou à un autre de leur trajectoire résidentielle. La possibilité de côtoyer des Espagnols et des Portugais du quartier semble avoir été un atout supplémentaire à l'intérêt intrinsèque de ce quartier. Bien que le boulevard Saint-Laurent demeure toujours un lieu symbolique par excellence pour les immigrants latino-américains, la symbiose établie ces dernières années au secteur Jean-Talon, entre les commerces, les résidents du quartier et la clientèle qui les fréquente constitue un point d'attraction très important. Même les rues adjacentes, comme par exemple la rue Saint Hubert, affichent elles aussi, cette présence hispanophone dans les vitrines des commerces, et dans les services qu'ils offrent, notamment destinés à la clientèle latino-américaine en général et centre-américaine, en particulier.

Le propriétaire de *Los Andes* considère qu'en ce moment, le «vrai» quartier latino-américain, prétendant même à un titre officiel reconnu par la Ville de Montréal est celui, grandissant, qui se trouve dans la zone d'influence des rues Bélanger et Saint-Zotique, à proximité du marché Jean-Talon. Plusieurs démarches semblent avoir été entamées par ce commerçant auprès de la Ville de Montréal et des réunions semblent avoir eu lieu dans le quartier afin de convaincre les autorités locales de la viabilité commerciale de ce

projet. Pour le moment, ce qui a été décidé suite à ces rencontres, est qu'au mois d'août, des activités destinées aux enfants aient lieu sur la rue Bélanger. Pour ce faire, les commerçants bloquent l'accès aux voitures sur la rue Bélanger, entre les rues Chateaubriand et Saint-Denis pendant une fin de semaine. Les enfants réalisent des activités (dessins). On y vend de l'artisanat et on y entend de la musique latino-américaine. Un terrain vacant qui se trouve à l'angle des rues Chateaubriand et Bélanger a été transformé en espace vert, ce qui témoigne de l'appui de la municipalité à ces activités. Le propriétaire de *Los Andes*, lui, est étroitement impliqué dans l'organisation de ces activités ce qui ne surprend pas lorsque l'on sait qu'il est propriétaire de plusieurs commerces qui ont contribué à la consolidation de ce secteur comme lieu de ressourcement pour les immigrants latino-américains. Cela dit, de tels regroupements ne se font pas sans éveiller la crainte de plusieurs immigrants car ils peuvent se faire au détriment d'une intégration à la société québécoise. En fait, plusieurs intervenants communautaires nous ont avoué leur crainte vis-à-vis de ce genre de repli commercial car il peut entraîner un certain isolement par rapport à la société montréalaise.

La synergie commerciale liée à *Los Andes* ayant donné lieu à un processus de *latinisation* sur le plan spatial se reflète dans la modification des trajets parcourus lorsque les immigrants effectuent leurs emplettes. Quelques immigrants reconnaissent avoir cessé de fréquenter les commerces du boulevard Saint-Laurent, dans le quartier Plateau Mont-Royal et préfèrent dorénavant s'adresser à des commerces latino-américains, d'installation plus récente, situés plus au nord de la ville de Montréal, concrètement dans la zone d'influence du secteur de la rue Bélanger.

«Là j'ai déjà changé car disons qu'il y a eu de plus en plus de latinos, alors les commerces latinos ont commencé à s'installer dans le secteur et déjà je n'allais pas à...je ne venais pas jusqu'ici en bas, sur Saint-Laurent. Il y a une boulangerie guatémaltèque sur la rue Saint-Zotique, La Chapina et La Carreta. La Chapina c'est entre Saint-Zotique et Drolet. Après il y a le supermarché Los Andes qui a ouvert sur Bélanger, alors déjà, le quartier est devenu...c'est un quartier assez mixte. **Tu vas toujours à La Chapina et à La Carreta ? J'y vais toujours ! À cette époque tu y allais avec quelle fréquence ?** Deux, trois fois par mois. En réalité, c'est parce que le rythme de vie ne me permet pas d'y aller si non j'irais plus souvent. Mais, par exemple, au marché Jean-Talon j'y vais toutes les fins de semaine. C'est comme une religion. **Qu'est-ce que tu achètes dans ces commerces ?** Je n'ai plus le temps de faire des tortillas (rières). Maintenant je vais à Los Andes ou aux autres commerces latinos car il y en a plusieurs maintenant. J'achète les tortillas de farine faites, de blé intégral, tortillas de maïs marque El Azteca je crois. Je vais acheter du dulce de leche chez Los Andes. J'aime la marque San Ignacio, la marque de dulce de leche qui vient de l'Argentine, San

Ignacio et bon, je vais acheter des cretons de carnitas comme nous disons au Guatemala. Il y a certaines choses du Guatemala que je consomme toujours, comme des platanes, les patates sucrées comme on les appelle ici, au Guatemala nous l'appelons camote. Oui, le camote est un tubercule qu'ici au Québec on l'appelle la patate sucrée. C'est comme une patate mais grande, longue, oui, qui ressemble à la yucca. C'est orange. Alors à ces endroits, j'y vais fondamentalement pour acheter des choses latinas, comme les cretons, comme les platanes, le dulce de leche ou des haricots de conserve ou aussi j'achète toujours des haricots en grain et je les prépare chez moi. Des choses qui me gardent un peu en relation avec la culture latina, non typiquement guatémaltèque - car comme j'ai vécu au Mexique - alors les carnitas ou les cretons c'est autant Guatémaltèque que Mexicain, les sauces vertes et tout ça».

Gregorio, Guatémaltèque, habite dans le quartier Villeray depuis 1989

Bien que nous venons de décrire le secteur comme en voie de *latinisation*, il nous semble important de souligner que l'emprise *latino* ne se développe pas nécessairement au détriment des commerces italiens davantage ancrés dans le même secteur et qu'elle coexiste avec la percée commerciale amorcée par d'autres groupes ethniques comme c'est le cas des Vietnamiens, justement sur la rue Saint-Denis entre Jean-Talon et Bélanger. Les commerces de la rue Bélanger ne sont pas exclusivement latino-américains. L'implantation vietnamienne est concomitante à celle des commerces latino-américains, donc, on ne peut pas parler ici d'un monopole commercial de la part de ces derniers, mais plutôt d'une concurrence spatiale. La cohabitation avec des commerçants vietnamiens, lesquels ont conquis commercialement la rue Saint-Denis - entre la rue Jean-Talon et la rue Bélanger - semble assez paisible. Un peu plus à l'est, au coin des rues Boyer et Bélanger se concentrent d'autres commerces et services adressés aux immigrants latino-américains. Le boulevard Saint-Laurent, lui, exerce toujours une attraction notable, ce qui fait que, par exemple, dans le secteur de la rue Rachel, plus au sud, on note également des micro-secteurs commerciaux latino-américains étalés ici et là. Ces secteurs, celui de la rue Bélanger et du boulevard Saint-Laurent, sont devenus les lieux majeurs de ressourcement ainsi que les points de repère symboliques des latino-américains montréalais. Pour les immigrants arrivés en premier, le boulevard Saint-Laurent demeure le lieu latino-américain par excellence, et pour ceux arrivés plus tard, la rue Bélanger s'avère également un secteur très apprécié à cause de la présence des établissements adressés notamment aux immigrants centre-américains.

La multiplication de ces lieux d'approvisionnement latino-américains montréalais fait que l'importance que les immigrants accordaient auparavant au secteur du boulevard Saint-Laurent dans le Plateau Mont-Royal semble avoir fléchi un peu en faveur du secteur de la rue Bélanger. Cette mixité de produits et de commerces des différents coins

d'Amérique latine que l'on y retrouve fait que ce secteur est appelé par quelques-uns le *barrio latino*⁸⁵. D'après le propriétaire de *Los Andes* cette appellation de quartier *latino* dans le sens de lieu de ressourcement est justifiée car il s'agit d'un des seuls secteurs à Montréal où les immigrants ont une vie sociale dans la rue ou dans le commerce, comme ils le font en Amérique latine. Ceci n'est pas toujours le cas à Montréal, ni au Canada à cause du climat hivernal et de la rapidité et de l'efficacité si valorisées en Amérique du Nord et qui vont à l'encontre de ce type de sociabilité spontanée. Toutefois, ce ne sont pas tous les immigrants qui perçoivent ces établissements comme des lieux de ressourcement. Pour quelques-uns, il s'agit carrément de lieux d'approvisionnement fonctionnels, où on va strictement pour acheter des produits sans pour autant désirer demeurer dans le milieu latino-américain.

Outre les stratégies des commerçants latino-américains pour se faire accorder une reconnaissance officielle en tant que groupe par le biais d'un quartier *latino*, des stratégies pour attirer l'attention des Latino-Américains sont mises également en place par les autres commerçants du quartier (Vietnamiens, Arabes). Les stratégies développées par les commerçants vietnamiens de ce quartier afin d'attirer des clients latino-américains sont particulièrement visibles dans le secteur de la rue Bélanger, près de la rue Saint-Denis. Le propriétaire d'un restaurant vietnamien situé en face de *Los Andes* affiche ses mets en espagnol, sur la vitrine du restaurant et ce, en gros caractères, très visibles. Il ne prépare pas des plats latino-américains mais il a décidé, par contre, de traduire ses spécialités vietnamiennes en espagnol afin d'attirer la clientèle hispanophone du secteur. Ceci a créé une sorte d'harmonisation avec le voisinage. À son tour, le propriétaire arabe du dépanneur, juste à côté du restaurant vietnamien, apprend lui aussi l'espagnol, dans une ambiance de bonne cohabitation commerciale et ethnique. Quant à la relation avec l'implantation commerciale italienne très marquée autour du marché Jean-Talon, il semble que l'on soit également en présence d'une cohabitation harmonieuse. Toutefois, contrairement à d'autres groupes, aux commerçants maghrébins notamment, il ne semble pas que des commerçants hispanophones aient su se trouver une niche au sein même du marché Jean-Talon.

Néanmoins, cette appropriation de l'espace commercial n'est que partielle et sectorielle car la présence de commerces latino-américains demeure peu répandue à l'échelle de

⁸⁵ Pas dans le sens américain du ghetto.

l'agglomération. Par exemple, dans des quartiers éloignés du centre-ville de Montréal, comme par exemple le quartier Bordeaux-Cartierville, ce genre de commerce latino-américain n'existe pas. Cette absence oblige les résidents intéressés à ce genre d'établissements à se déplacer vers d'autres secteurs (Côte-des-Neiges, boulevard Saint-Laurent, rue Bélanger). Précisément dans le quartier Côte-des-Neiges, ces commerces se trouvent près du centre commercial *Plaza Côte-des-Neiges*. Une immigrante chilienne, qui habitait le quartier Côte-des-Neiges de 1976 à 1979 nous a assuré que les commerces adressés aux latino-américains n'étaient pas encore apparus à ce moment là. Toutefois, un immigrant salvadorien ayant vécu dans ce même quartier a fréquenté un petit commerce dans le centre commercial *Plaza Côte-des-Neiges* à saveur salvadorienne déjà en 1972. Mais, quoiqu'il en soit on n'est qu'au début de l'implantation commerciale latino-américaine dans ce quartier.

Quelques immigrants centre-américains semblent s'accrocher à l'idée selon laquelle démarrer en affaires s'avère très porteur, à l'image des commerces implantés sur la rue Bélanger. Si la tendance à démarrer en affaires se maintient, ce fait peut mener à une certaine spécialisation commerciale latino-américaine de ce secteur pouvant même entraîner l'augmentation du nombre de résidents latino-américains du quartier. En fait, une certaine mixité résidentielle et commerciale semble être déjà enclenchée. Ces commerces embauchent des nouveaux arrivants appartenant au bassin de main-d'œuvre latino-américain. La langue espagnole constitue un atout commercial auprès de la clientèle et il est donc essentiel que la main-d'œuvre employée parle espagnol. Cela facilite les ventes et les achats et ce, autant en gros qu'au détail.

Le fait que de nombreux Latino-Américains se déplacent pour aller faire des courses en langue espagnole, même s'ils résident à l'extérieur de la ville de Montréal, traduit l'intérêt que ces lieux éveillent dans la RMR de Montréal mais aussi le fait qu'ils n'existent pas de façon généralisée dans l'ensemble des quartiers ou des municipalités. Pour ce qui est de quartiers à majorité francophone, tel le quartier Hochelaga-Maisonneuve, plusieurs tentatives d'établir des restaurants latino-américains se sont soldées par un échec. Il semble que la clientèle potentielle latino-américaine résidant à proximité s'avère plutôt rare, et que les Québécois qui habitent le quartier ne sont pas attirés par ce type de restaurants ou n'ont pas les moyens de les fréquenter ou encore, qu'ils préfèrent fréquenter les restaurants du centre-ville de Montréal plutôt que de manger dans leur propre quartier. Les commerçants ethniques du quartier Hochelaga-

Maisonneuve sont plutôt d'origine arabe, indienne ou du sud-est asiatique. À Ahuntsic et à LaSalle nos interviewés ne connaissent pas au moment de notre recherche de restaurants ni de commerces latino-américains⁸⁶. Les épiceries ethniques de LaSalle appartiennent aux commerçants originaires de l'Inde ou d'ailleurs en Asie⁸⁷. À Saint-Léonard, où selon nos interviewés *tout est* «italien» la présence latino-américaine demeure, au moment de notre enquête, surtout résidentielle. De même, dans le quartier Chomedey (Laval), on ne connaît pas de dépanneurs ou de commerces latino-américains. Les résidents lavallois originaires de l'Amérique latine utilisent plutôt les ressources commerciales québécoises et, en général, ils ne se déplacent que rarement jusqu'à Montréal pour faire ce genre d'achats quotidiens.

5.6.2. Les boulangeries chiliennes

L'implantation commerciale chilienne est assez tardive à Montréal. Il s'agit surtout d'un réseau de boulangeries qui sont apparues vers 1982 d'abord sur le boulevard Saint-Laurent, dans le quartier du Plateau Mont-Royal et qui se sont répandues après dans le quartier Mile-End et sur la rive Sud. La première boulangerie chilienne à Montréal est, *El refugio*, sur le boulevard Saint-Laurent près de la rue Villeneuve, dans le quartier Mile-End. Un des ses propriétaires est parti ultérieurement et a créé *El reencuentro* plus au sud du quartier Mile-End. Deux boulangeries, *La Chilanita*, sur la rue Clark (1992) et sur la rue Napoléon (1998) sont aussi apparues. L'apparition des boulangeries d'abord sur l'île de Montréal et sur la rive Sud, s'est accélérée dans les années 1990, probablement aidée par la synergie avec d'autres établissements commerciaux latino-américains.

«**Depuis que vous habitez Longueuil, avez vous trouvé des commerces chiliens ?** Avec les années, oui. Pas immédiatement. Et pas à Longueuil, surtout à Montréal, sur la rue Saint-Laurent, dans la Librairie Espagnole d'abord. Nous allions là, parfois pour acheter des journaux chiliens, quelques produits chiliens, quelques fruits de mer en canette, des choses comme ça, et après, dans les années 1982, 1983, par là, ont commencé à se créer les boulangeries qui n'existaient pas auparavant. Alors, nous avons commencé à y aller pour acheter des empanadas, sur la rue Saint-Laurent. Elles sont toujours là et ça a bien marché. Il y en a une en pleine rue Saint-Laurent, près de Villeneuve, aux alentours du n° 4000. Il y en a une autre sur Saint-Urbain au coin de Fairmount. **El reencuentro ?** El

⁸⁶ Par contre, dans le secteur sud-ouest de Lachine, on connaît un petit restaurant mexicain.

⁸⁷ Dans ce genre de commerces ethniques, on peut se procurer des produits originaires de l'Inde, des Îles Caraïbes et de l'Amérique latine. À titre anecdotique, l'épicier d'origine indienne d'un commerce situé sur le boulevard Newman à LaSalle a commencé à parler l'espagnol, motivé par la clientèle latino-américaine. Cela dit, les Latino-Américains lasallois se déplacent parfois vers le boulevard Saint-Laurent à Montréal pour réaliser leurs achats.

reencuentro, bien sur. Il y en a une autre sur Marie-Anne et Clark qui s'appelle La Chilenita qui a bien marché et qui a maintenant une succursale sur la rue Napoléon, mais toujours près de Saint-Laurent, aussi. Il y en a aussi une autre maintenant sur la rive Sud, depuis 2 ans qui s'appelle La Puerta del Sol. **Un nom madrilène ! (rires)** Oui, bien sûr, madrilène. **Elle se trouve où exactement ?** Pas à Longueuil, mais dans la municipalité qui se trouve un peu plus au Sud, à Saint-Hubert. Là, la propriétaire est chilienne mais celui qui fait les empanadas est son mari, qui est un Québécois, qui parle espagnol».

Claudio, Chilien, habite à Longueuil depuis 1977

Les Chiliens associent la figure du commerce *chilien* aux boulangeries créées par leurs compatriotes depuis les années 1980. Plusieurs noms donnés à ces commerces - *El refugio*, *La Chilenita*, *El reencuentro* - symbolisent en quelque sorte le désir de se retrouver entre soi. Ceci se reflète dans une sorte de clivage au sein de leur clientèle : les Chiliens interviewés semblent davantage portés à fréquenter les boulangeries chiliennes que les autres établissements hispanophones. Une des dames chiliennes interviewées, qui habite dans le quartier Rosemont depuis 1990, fréquente les boulangeries chiliennes, où elle va souvent pour saluer des commerçants et parfois y acheter du pain chilien. Pour elle, cet établissement s'avère un lieu de ressourcement plutôt qu'un lieu d'approvisionnement.

«Le seul endroit que je fréquente ce sont les boulangeries chiliennes. Celle du boulevard Saint-Laurent, par ici, vers Saint-Joseph, *El reencuentro*, tu la connais ? *El Refugio*, tu la connais aussi ? Une est sur Saint-Hubert et l'autre est sur Saint-Laurent. **Ce sont les mêmes propriétaires ?** Non, non. **Vous y allez depuis que vous habitez dans la coopérative ?** Non. Depuis longtemps. Depuis qu'elles existent ! Je me souviens pas de l'année. Les boulangeries toujours...**Qu'est-ce que vous y achetiez ?** Seulement du pain. **C'est la seule place où vous allez où on parle en espagnol ?** Oui. **Y allez-vous souvent ?** J'y passe continuellement car c'est ici à côté ! J'y passe parfois même pour dire «Hola !» (rires) Je crois que j'y passe une fois par semaine, et j'achète chaque 2 semaines, car d'autres fois j'achète le pain par ici».

Leonora, Chilienne, habite dans le quartier Rosemont depuis 1990

Plusieurs Chiliens, anciens clients de la Librairie Espagnole, préfèrent aller à *Los Andes* ou bien aux boulangeries chiliennes. L'un d'entre eux achète rarement à *Los Andes* du boulevard Saint-Laurent (marmelade, miel chilien) mais il y déguste sur place, à toutes les semaines, des *churrascos* dans les boulangeries chiliennes (*La Chilenita* sur la rue Clark et Marie-Anne). Ces boulangeries s'adressent majoritairement aux Chiliens mais leur clientèle est composée aussi par des Latino-Américains d'autres pays. Le fait que ces commerces offrent des *empanadas* toutes faites arrange ceux qui ne savent pas cuisiner, surtout les hommes seuls. C'est un bon compromis entre l'épicerie et le

restaurant. Un immigrant péruvien nous a raconté que lorsqu'il habitait le quartier Mile-End, en 1988, il allait souvent à la boulangerie chilienne *El reencuentro* où il achetait des *empanadas* pour les déguster seul ou en compagnie de ses amis. Il s'arrêtera d'y aller lorsqu'il déménage plus au sud du Plateau Mont-Royal, et qu'il adopte un mode de vie plus «à la française». Un autre immigrant chilien arrête d'aller à la Librairie Espagnole et devient un habitué de la boulangerie chilienne *El refugio* où on lui réserve le journal chilien du dimanche, selon lui «à prix d'or». De temps à autre il y achète également des fruits de mer de conserve.

Toutefois, ce ne sont pas tous les Chiliens qui fréquentent les boulangeries chiliennes, même en connaissant leur existence : elles se trouvent trop loin de leur domicile, les enfants sont trop petits pour se déplacer par transport en commun ou des amis s'y rendent à leur place. Une dame Chilienne, ayant évoqué ces raisons associées au fait qu'elle avait habité à Longueuil et ensuite à Montréal-Nord, ne considère pas ces lieux comme des lieux de ressourcement mais plutôt comme un lieu d'approvisionnement ponctuel. Ce ne sera qu'à partir de 1990, lorsqu'elle déménage à Saint-Laurent qu'elle y ira d'abord par procuration car elle demande à des amis de lui rapporter du pain. Vers 1992, lorsqu'elle réside à Saint-Laurent elle commence à y aller.

«Qu'est-ce que vous y achetez ? Du pain, des empanadas, le journal Le Courier latino. C'est un journal d'ici. Il arrive El Mercurio du Chili, directement. Je l'achetais de temps à autre car ici le journal revient très cher. Y alliez-vous pour discuter un peu avec les gens ? Non, non. C'était pour faire des courses.»

Estefania, Chilienne, habite à Saint-Laurent de 1992 à 1994

Un autre immigrant chilien connaît les boulangeries chiliennes du Plateau Mont-Royal sur le boulevard Saint-Laurent où il habite mais il ne voit pas la nécessité d'y aller car le pain portugais est, d'après lui, presque le même que le chilien. Au fil des ans, cet immigrant a tissé un rapport d'amitié avec le boulanger portugais qui a son commerce juste à côté de chez lui. Les boulangeries portugaises et les lieux de sociabilité espagnols comblent largement son besoin de ressourcement.

«Le propriétaire de la boulangerie, au coin, ici à côté, lui il est Portugais. Aujourd'hui même, ce matin, je suis allé acheter du pain, je parle avec lui, et nous discutons, nous avons cette affinité. Depuis que vous habitez ici avez-vous fait vos courses généralement dans des commerces chiliens ? Non, non, non. Pas de manière générale car après tellement d'années à vivre ici, déjà, c'est comme si on enlève ses lunettes et on regarde un peu plus avec une vue panoramique, d'ensemble ! (rires) On s'insère ! On s'insère ! Nous avons jamais vécu avec la tradition chilienne authentique. Non, mais ici, sur la rue Saint-Laurent, il y a beaucoup de centres espagnols. Ici nous avons le centre espagnol qui est ici près, ici, plus loin nous avons l'autre, je vais au centre galicien et...Vous allez au centre espagnol

? Bien sûr, parce que, c'est comme si on arrive à un morceau de quelque chose qui est comme vous ! Je suis arrivé vieux ici ! Vieux dans un sens très respectueux ! (rires) 32 ans ! Quand nous voulons manger des fruits de mer nous allons au centre galicien, bien sûr ! Les tapas, enfin ! Pour vous il y a pas beaucoup de différence ? Non, bien sûr que non».

Ricardo, Chilien, habite dans le quartier Plateau Mont-Royal depuis 1984

À la différence des immigrants arrivés dans les années 1970, plusieurs Chiliens arrivés dans les années 1990 sont moins portés à vouloir se rapprocher de leurs compatriotes. La fréquentation des commerces latino-américains et espagnols, disposant de produits chiliens qu'ils recherchent, plutôt que de s'adresser à ceux spécifiquement chiliens, s'avère un bon compromis entre, d'une part, la préservation de leurs habitudes alimentaires et le maintien d'une distance par rapport aux compatriotes sur place, perçus comme très différents sur le plan politique. L'approvisionnement en produits alimentaires demeure prioritaire par rapport à l'achat du journal chilien *El Mercurio*, très cher (8\$).

«Y avait-il une place où vous alliez acheter des produits du Chili ? Pas du Chili, mais latino oui. Sur Saint-Laurent, le supermarché Andes. Là tu peux trouver le manjar⁸⁸, le dulce de leche, et le chilien ! Qui est le L.B. qui est une marque, du sud du Chili. Seulement des choses occasionnelles là. La cassonade⁸⁹. C'est de la mélasse cristallisée, en feuilles. Comme ça. Pour faire la cassonade diluée dans l'eau, pour faire les gâteaux d'amandes, aussi une sucrerie qui se fait au Chili. Combien de fois y alliez vous ? Une fois par semaine aussi, parce qu'il y avait *El Mercurio*⁹⁰. Ça c'est chilien alors, c'est le journal de droite (rires). Donc vous y alliez assez souvent ? Oui. Alliez-vous ailleurs ? Pour te dire que nous n'avons pas de favoritisme, non, nous allons aussi à la Librairie Espagnole».

Elisa, Chilienne, habite à Lasalle de 1991 à 1994

5.7. La non fréquentation des commerces ethniques

Jusqu'ici nous avons parlé des immigrants latino-américains qui sont à la recherche des produits spécifiques d'Amérique latine. Mais, plusieurs achètent exclusivement leur nourriture dans des commerces généraux, adressés à l'ensemble des citoyens. Nous avons déjà insisté sur le fait que les commerces ethniques servent essentiellement à s'approvisionner de manière ponctuelle. Ils servent à compléter les achats faits ailleurs et fonctionnent davantage, souvent, comme des lieux de ressourcement que comme des lieux d'approvisionnement. Les raisons pour lesquelles ces établissements ethniques n'arrivent en aucune manière à remplacer les supermarchés et les épiceries

⁸⁸ Sucrerie de maïs, lait et sucre.

⁸⁹ Leur mère achetait ces produits dans *Los Andes*, mais ils préfèrent les marques de la Librairie Espagnole.

du coin sont de différents ordres. Une raison souvent citée est le prix élevé des produits. Bien que leur importation se soit démocratisée vu le nombre croissant d'immigrants latino-américains sur place, il s'agit tout même de produits exotiques qui coûtent plus cher en moyenne que les produits généraux, ou que ceux adressés à d'autres groupes d'immigrants plus importants, comme par exemple les Italiens. Les commerces référés sont modestes par rapport aux grandes surfaces embrassant le marché québécois, canadien ou nord-américain. Ces petits commerces se voient confrontés au choix entre élargir le type de produits qu'ils offrent dans leur rayons afin d'attirer un plus grand nombre de clients, et la spécialisation dans quelques produits. S'ils privilégient la diversification des produits disponibles, cela risque souvent de conduire à des prix plus élevés car acheter plus de produits différents signifie souvent que l'on achète des volumes moins importants. C'est pourquoi le propriétaire de la Librairie Espagnole s'est spécialisée dans l'importation du *té mate*.

En outre, les difficultés pour stationner la voiture à proximité, surtout en hiver, s'ajoutent au manque de temps pour magasiner, ce qui donne comme résultat la diminution de l'achalandage. Ces petits commerces manquent souvent des places de parking pour leurs clients, sans oublier la culture liée aux grandes chaînes de supermarchés (coupons de réduction, cartes de fidélité, concentration de toutes sortes de services à l'intérieur du même espace), ce qui attire grand nombre de clients soucieux d'épargner de l'argent et du temps. D'autres raisons évoquées pour ne pas fréquenter ces commerces sont la distance et le temps, lesquels s'enchevêtrent à des changements dans le mode de vie. Par exemple, plusieurs ont fait référence au manque de temps pour faire des repas chez eux ce qui les force à manger dans des restaurants ou à n'acheter prêts à consommer. Une dame péruvienne dit avoir «boudé» sa culture, et par conséquent tout ce qui est lié à la nourriture péruvienne pendant une série d'années, suite à des problèmes avec son partenaire.

«À ce moment alliez-vous toujours à Los Andes ? *Je ne cuisinais pas. Alliez-vous aux restaurants ?* Restaurants, seulement restaurants. De la nourriture déjà toute prête. *J'ai rejeté beaucoup, beaucoup, beaucoup ma culture. C'est à dire, je ne voulais, je ne voyais pas le besoin de cuisiner péruvien et non, non. J'en ai pas senti le besoin. Je mangeais ce que j'avais, donc, j'ai changé aussi. Pourquoi croyez-vous avoir changé ?* *Par le rejet, la souffrance, le problème que j'ai eu avec mon ex. J'ai beaucoup souffert».*

Isabel, Péruvienne, habite au centre-ville de Montréal de 1989 à 1990

⁹⁰ Ils achetaient *El Mercurio* à la Librairie Espagnole.

D'autres personnes n'éprouvent pas le besoin d'aller s'approvisionner auprès de compatriotes si déjà les rapports qu'elles tissent avec des commerçants du voisinage sont très satisfaisants. Par exemple, nous avons recueilli le témoignage d'une immigrante chilienne qui a tissé de très bons rapports avec les commerçants québécois du voisinage. Pour elle, fréquenter des commerces latino-américains ne s'est pas avéré nécessaire, au moins pendant l'époque où elle a vécu dans le quartier de la Petite-Patrie.

«Les voisins, je dois te dire que jusqu'à aujourd'hui, quand je passe par là, les magasins du coin, nous avons eu des très bons contacts, de toutes sortes, parce qu'à la pharmacie ils nous connaissent, ils savaient qui nous étions. Je sortais faire des courses et tout, avec l'enfant et c'est comme, toujours on te parle, on te connaît. Le patron de People ou les magasins comme ça, de vêtements, te saluaient, te connaissent, te reconnaissent. Que tu étais du quartier. La relation avec eux fut bonne. Y avait-il des commerçants qui vendaient des produits latino-américains ? Non. Avez-vous rencontré des commerçants hispanophones ? Non. Avez-vous commencé à aller à ce type de commerces ? Non. J'ai toujours acheté aux alentours dans les commerces de langue française».

Leonora, Chilienne, habite dans le quartier Petite-Patrie de 1982 à 1990

Plusieurs immigrants ne montrent pas de l'intérêt pour perpétuer les habitudes gastronomiques de leur pays d'origine. Quelques Chiliens ne cherchent pas à s'approvisionner en nourriture chilienne. Le fait d'avoir résidé préalablement au Mexique a permis à une de nos interviewées d'y faire son deuil gastronomique et de ne pas sentir de nostalgie depuis qu'elle habite à Montréal. Un autre ne se dit pas du tout attaché à son pays.

«Lorsque vous habitez le Plateau Mont-Royal alliez-vous quelque part où pouvoir acheter des produits du Chili ? Ça a jamais fait partie de mes intérêts, ni en fait partie maintenant. C'est à dire, mon attachement avec ce que l'on appelle le pays, c'est un attachement à une série de circonstances affectives très profondes, non ? Et en relation à mon peuple en particulier, non ? Et pas plus que ça ! Ni la nourriture, ni les choses comme ça, non, non. Je ne suis pas de ceux qui deviennent fous parce que je vais manger quelque chose comme ça, non. Je me suis toujours senti un habitant de la Terre, non ? Donc, un être plutôt planétaire».

Enrique, Chilien, habite dans le quartier Plateau Mont-Royal de 1978 à 1980

Les commerces ethniques n'éveillent pas le même intérêt chez tout le monde et cet intérêt évolue au fil du temps (déménagements plus loin, changements dans le type d'alimentation après quelques années de résidence à Montréal). Une jeune Péruvienne a cessé de fréquenter des commerces ethniques latino-américains du Plateau Mont-Royal. Elle a modifié la façon de se nourrir et les commerces généraux (supermarchés)

ont incorporé des produits considérés auparavant comme tropicaux ayant ainsi diminué son besoin de se déplacer dans des commerces ethniques pour se les procurer.

«À Provigo il y avait beaucoup plus des produits, des fruits surtout, qui venaient de l'extérieur. Alors, les fruits que je désirais, je n'avais plus à me déplacer au boulevard Saint-Laurent. Je pouvais déjà les acheter là. Il y avait un Provigo super grand qui se trouve sur Masson et d'Iberville. **Donc tu as arrêté d'aller aux commerces latinos ?** Oui, pratiquement, car ce dont j'avais le plus besoin étaient les fruits, les produits secs j'allais à...ça a changé, l'alimentation a changé, en partie».

Carmen, Péruvienne, habite dans le quartier Rosemont de 1991 à 1997

Pour plusieurs immigrants ce n'est que très doucement et même parfois après de nombreuses années à Montréal, que des commerces ethniques avec des produits latino-américains se sont avérés intéressants. Un immigrant du Pérou a commencé à fréquenter les commerces latino-américains de Montréal après avoir voyagé dans son pays, pour la première fois depuis qu'il l'avait quitté. Il avoue avoir éprouvé, pendant des années, un sentiment d'éloignement et de ressentiment vis-à-vis de son pays de naissance qui l'a amené à ne rien vouloir en savoir. Il se dit blessé à cause de la corruption et de la violence qui lui ont fait détester son pays pendant longtemps. C'est au cours de ce voyage, lorsqu'il a montré son pays à des amis québécois, qu'il a en quelque sorte redécouvert le plaisir à l'égard des produits péruviens et du mode de vie de son pays de naissance.

«**Avez-vous commencé à acheter des produits péruviens ?** J'en ai rapporté de mon pays et oui, maintenant j'achète quelques produits péruviens, oui. J'avais perdu le goût de ma nourriture. Il y a des piments d'Amérique spéciaux, avec lesquels on prépare à manger. C'est la base de la cuisine. Ils les donnent un goût exquis ! Ah, le ceviche. J'avais oublié sa saveur et bon, il n'y a pas les produits qu'on trouve dans mon pays, car, dans ce sens là le Pérou est très riche, vous comprenez ? Car nous avons au moins 2000 variétés de papas, 2000, hein ! Ici on n'en connaît que 5, 4 variétés. En Europe j'en ai vu 3, 4 variétés, par contre, là-bas chaque patate a sa saveur et chacune a sa couleur et nous savons à quoi elle sert, et maintenant je cherche quelque chose qui rassemble à ça. **Où ?** Oh ! Aux commerces. J'en trouve ! Il y a des patates jaunes que je trouve chez Warshaw et quelques fois à la Librairie Espagnole. Le piment d'Amérique. Le piment d'Amérique c'est un piment jaune et le piment rouge qui lui donne...c'est la base. Je les produis moi-même, je les prépare, sinon je les achète déjà tout prêts. **Avec quelle fréquence achetez-vous ces produits ?** Une fois par mois...oui, oui...**À la Librairie Espagnole ou à Warshaw?** Oui, ou à un latino. Ici il y a une place latino, aussi, mais j'y vais très peu. **Comment s'appelle-t-il ?** Los Andes, oui, oui. **Y allez-vous ?** Quelques fois, oui. Chaque 6 mois, chaque 5 mois. **Et qu'y achetez-vous ?** Quelques produits que je peux y trouver. Le maïs morado, parfois, ou un maïs spécial pour faire un breuvage, une sorte de jus. On fait bouillir le maïs, c'est très typique à Lima. Je le fais bouillir, avec de la cannelle, c'est tout. Il est bon pour la pression, oui, oui, oui. Je le fais tout

simplement bouillir. C'est seulement de l'eau bouillie, du maïs. Et ça s'appelle comment ? Chicha morada. Il y a beaucoup de choses que l'on ne connaît pas et que peu à peu on découvre, car au Pérou il y a beaucoup de choses à découvrir».

Clemente, Péruvien, habite au centre-ville de Montréal de 1990 à 1997

L'évolution suivie par ces immigrants péruviens illustre des parcours fort contrastés. Ce dernier est passé d'éviter toute forme de contact avec ses compatriotes et avec les établissements mis sur pied par les latino-américains montréalais à vouloir retrouver ses racines après de nombreuses années de séjour à Montréal. La première, qui fréquentait ces commerces depuis son arrivée, a maintenant arrêté d'y aller car elle considère qu'elle n'en a pas besoin.

Le rôle des commerces ethniques en tant que lieux de ressourcement et d'approvisionnement se reflète dans ces parcours, opposés, et montre qu'il n'y a pas une façon unique d'envisager ce genre d'établissement. Leur utilisation en tant que lieux d'approvisionnement ou de ressourcement s'ajuste aux besoins du moment et n'a rien à voir avec le temps de séjour au pays. Autrement dit, il n'est pas sûr que le temps vécu à Montréal diminue leur besoin de se ressourcer. Tout dépend de la manière dont ils vivent leur processus d'installation sur place. Ces témoignages illustrent les changements ayant lieu au niveau individuel et dans la perception que les immigrants ont de leur milieu environnant. Les commerces ethniques et les supermarchés locaux sont recherchés en tant que lieux de ressourcement ou d'approvisionnement par rapport à des changements dans la manière dont ils ressentent le besoin de se rapprocher de leur pays d'origine ou dont les commerces locaux s'ajustent à leur présence sur place. La prolifération des commerces latino-américains à Montréal resitue les rapports aux commerces dits ethniques dans l'évolution plus générale des pratiques commerciales. En outre, le fait de ne fréquenter qu'exceptionnellement les commerces ethniques est probablement un trait que partagent l'ensemble des groupes ethniques d'origines diverses.

5.8. La prolifération des commerces latino-américains à Montréal : une mode passagère ?

Nous avons déjà constaté la consolidation de plusieurs lieux d'approvisionnement ou de ressourcement. Outre les commerces ayant réussi leur consolidation au fil des dernières décennies, l'on voit également apparaître à Montréal des établissements à saveur latino-américaine et qui s'adressent ouvertement à la population générale, comme les

restaurants de la rue Saint-Denis, par exemple, dans des coins à la mode du Plateau Mont-Royal. Mais, au delà du phénomène de mode, il semble bien qu'une nouvelle étape dans l'implantation commerciale latino-américaine soit en train de s'amorcer.

Pendant les années 1990 la présence latino-américaine est devenue plus visible à Montréal, ce qui ne veut pas nécessairement dire que le nombre d'immigrants ait énormément augmenté. Cette visibilité montre qu'un certain nombre d'immigrants latino-américains se sont enracinés à Montréal et qu'ils en ont fait leur lieu d'adoption. En effet, leur implantation en affaires dans des rues plus centrales fait preuve de leur consolidation économique et d'un changement d'optique vis-à-vis du séjour à Montréal : ce n'est plus seulement une terre de passage, d'asile ou d'exil, mais un lieu d'enracinement où ils investissent en affaires en construisant une nouvelle vie. Plusieurs de nos interviewés réfèrent à de nouveaux commerces, qui font en quelque sorte partie d'une nouvelle étape d'implantation des lieux latino-américains à Montréal et qui s'avère, d'après nous, beaucoup plus éclatée.

*«Lorsque j'habitais dans ce secteur-là, on a ouvert un restaurant péruvien, El serranito. C'est une rôtisserie où l'on vend du porc au grill, du poulet au grill. Alors, ils l'ont ouvert, dans ce temps là il était flambant neuf car le Serrano, c'est à dire, cette famille ont El Serrano sur Saint-Viateur, mais, celui-ci est El serranito, El Costenito maintenant car on lui a changé le nom. C'est une maison très près de chez moi. C'était sur Durocher, je marchais comme si tu vas vers l'ouest, comme 5 blocs. **Ils étaient Péruviens ?** Oui, Péruviens. Les propriétaires sont Péruviens. **Vous y allez ?** Parfois, pour manger du poulet tout prêt, pour le manger sur place ou l'apporter à la maison».*

Lupicinia, Péruvienne, habite dans le quartier Parc-Extension de 1990 à 1992

Lorsqu'on regarde les petits journaux d'annonces latino-américains de Montréal, on constate une prolifération de services et de commerces spécifiques. Ceci montre un certain éclatement par rapport au noyau commercial initial, à proximité du boulevard Saint-Laurent. Une ancienne employée de *Los Andes* a ouvert un établissement appelé *La Peregrina* à l'ouest du boulevard Saint-Michel, au nord de la ville de Montréal. Une de nos interviewés a déjà combiné la fréquentation de *Los Andes* et de *La Peregrina*.

«Allez-vous toujours à des commerces latinos ? Oui. J'y vais. Je vais sur Bélanger à Los Andes ou à une qu'on vient d'ouvrir ici qui s'appelle La Peregrina. Elle est nouvelle, sur la rue Legendre et la 8^e, entre la 8^e et la 9^e avenue. **Et s'agit-il des mêmes propriétaires colombiens de Los Andes ?** C'est une dame qui travaillait pour eux. **Qui est rendue indépendante ?** Oui. **Et vous y allez une fois par semaine ?** À peu près, oui. **Qu'est-ce que vous y achetez ?** J'achète toujours les haricots, le riz, la farine pour faire les tortillas, la farine de maïs, j'achète du pain qui

est supposé être pain guatémaltèque ! (rires), du pain sucré, oui, parce que l'autre, le pain français que nous appelons, je l'achète ici en face. J'ai une boulangerie ici en face. Quoi d'autre est-ce que j'achète ? Des choses latinos, le piment d'Amérique en boîte, les haricots en boîte aussi, ce dont j'ai besoin, plusieurs choses».

Edna, Guatémaltèque, habite à Montréal-Nord depuis 1990

La prolifération des commerces propriété des commerçants latino-américains s'étend aussi à des quartiers comme Côte-des-Neiges. Mais, qu'un commerce appartienne à un Latino-Américain ne signifie pas nécessairement que ses produits le soient. La présence des commerces latino-américains est très peu visible et les immigrants font pour la plupart leurs emplettes dans des commerces généraux et des grandes surfaces, près de leur domicile.

«Allez-vous dans des commerces pour acheter des produits latino-américains ou de votre pays, pour vos recettes ? *Oui, parfois sur Goyer. Il y a un commerce qui appartient à un monsieur vénézuélien, mais c'est la même chose et pour aller jusqu'à là-bas...je ne...ici tout près j'ai la Plaza⁹¹. Là-bas j'y vais parfois. Chez le monsieur vénézuélien ?* *Oui, oui. Vous pouvez y parler un peu en espagnol ?* *Elles, les filles parlent l'espagnol, et lui et tous. Comment s'appelle-t-il ce commerce ?* *Je n'ai jamais remarqué le nom du commerce (rires) Comme j'y vais presque pas...j'y suis allée deux fois, oui, oui. Vous y êtes allée seulement de façon occasionnelle ?* *Oui, oui. Quand à la Plaza ils ont pas de la cannelle....Oui, la cannelle. Comme nous avons l'habitude d'en mettre dans le pain ou dans plusieurs choses, je dois aller jusque là-bas pour trouver de la cannelle (rires)».*

Maria, Salvadorienne, habite dans le quartier Côte-des-Neiges depuis 1994

On peut se demander si cette prolifération de nouveaux «commerces de la nostalgie» pour emprunter la définition du propriétaire de la Librairie Espagnole va continuer à se développer, va se stabiliser ou bien va décliner au fur et à mesure que les immigrants latino-américains vont s'enraciner davantage à Montréal et que les commerces locaux vont être en mesure de leur offrir des produits. Ou encore, de la même manière que les commerces généraux insèrent de plus en plus de produits considérés comme exotiques dans leurs rayons, si les produits que l'on retrouve dans les commerces latino-américains vont demeurer les mêmes ou bien si on va y insérer davantage de produits nord-américains.

⁹¹ Plaza Côte-des-Neiges, le centre commercial du quartier.

Conclusion

En dépit du fait que les parcours commerciaux des immigrants rencontrés sont très hétérogènes, ce qui ressort du matériel de terrain analysé est que les lieux d'approvisionnement et de ressourcement latino-américains - les épiceries et les commerces où ils se procurent des produits d'Amérique latine - sont apparus en premier au centre-ville de Montréal en plein cœur du boulevard Saint-Laurent. Au cours des années 1970 et au début des années 1980, l'on peut dire que le secteur d'implantation commerciale latino-américaine s'est élargi vers d'autres points du quartier Plateau Mont-Royal, toujours à proximité du boulevard Saint-Laurent. Ainsi l'avenue du Mont-Royal et d'autres rues adjacentes - même jusqu'à la rue Sainte-Catherine - deviennent un secteur qui s'intègre dans le circuit commercial des immigrants interviewés. Ce secteur se transforme donc en lieu de ressourcement pour les premières vagues d'immigrants latino-américains arrivés à Montréal. D'autres secteurs comme celui du Mile-End, notamment la rue Saint-Viateur, ont aussi une place de choix dans les parcours suivis par ces immigrants afin de se procurer des produits d'Amérique latine.

Vers la fin des années 1980 on voit apparaître ce même phénomène de latinisation relative, lequel ne débute que très timidement, dans des secteurs précis du quartier Villieray, précisément à proximité du marché Jean-Talon et sur la rue Bélanger. Ce secteur finit par s'étendre pour devenir une nouvelle aire d'implantation commerciale d'influence latino-américaine qui se propage au long de la rue Bélanger, du boulevard Saint-Laurent à la rue Papineau et dans plusieurs rues adjacentes. En général, l'on voit que les commerces latino-américains se sont implantés dans des quartiers francophones de Montréal, caractérisés par un parc bâti modeste.

Quant au type de fréquentation, on peut dire que ce n'est pas la totalité des immigrants latino-américains qui fréquente les commerces ethniques implantés à Montréal. Cela dit, la plupart semblent les avoir fréquentés à un moment ou autre de leur processus d'insertion urbaine. L'on ne peut pas conclure que la fréquentation de ces commerces ethniques diminue avec le temps car nous avons rencontré des personnes ayant découvert un intérêt pour ce genre d'établissement longtemps après leur arrivée. Mais, en général, ces établissements ne constituent pas les fournisseurs premiers d'aliments pour les immigrants. Ces commerces servent à compléter des emplettes et on les fréquente afin d'y trouver des produits exotiques difficiles à trouver dans des commerces généraux. Plusieurs immigrants arrivent à s'approvisionner auprès d'autres types de

commerces ethniques gérés par des immigrants de plus longue date (italiens, portugais, espagnols, grecs) ayant dans leurs rayons des produits de l'Amérique latine ou provenant d'autres pays à tradition alimentaire similaire.

La distinction des commerces ethniques en tant que lieux d'approvisionnement ou de ravitaillement d'une part, et en tant que lieux de ressourcement au sens propre (symbolique, affectif) ne se distingue pas toujours de façon très nette dans le discours de nos interviewés. Ces deux dimensions (approvisionnement et ravitaillement *versus* attachement symbolique et affectif) semblent parfois agir comme les deux côtés d'une même médaille, s'enchevêtrant dans les pratiques des immigrants. Le lien entre les processus d'identification/distanciation établis par les immigrants par rapport aux établissements *latinos* et l'importance accordée par les immigrants au fil du temps aux commerces ethniques semble aller de pair avec leur identification/distanciation vis-à-vis de leurs pairs sur place, ou de leur pays d'origine. Dans ce même sens, le rôle joué par les commerces ethniques d'autres groupes et aussi par les commerces locaux révèle que les immigrants latino-américains établissent des liens privilégiés avec d'autres groupes avec lesquels ils disent avoir des similitudes. Et ce qui est intéressant à constater est que pour plusieurs d'entre eux, les Québécois francophones figurent parmi ce groupe. Le besoin de s'adresser à des commerces latino-américains se voit parfois comblé grâce à l'incorporation progressive des produits exotiques au sein des commerces généraux. Ces changements ayant lieu au sein du milieu environnant relativisent l'importance accordée au fil du temps au lieu d'approvisionnement ou de ressourcement proprement *latinos*.

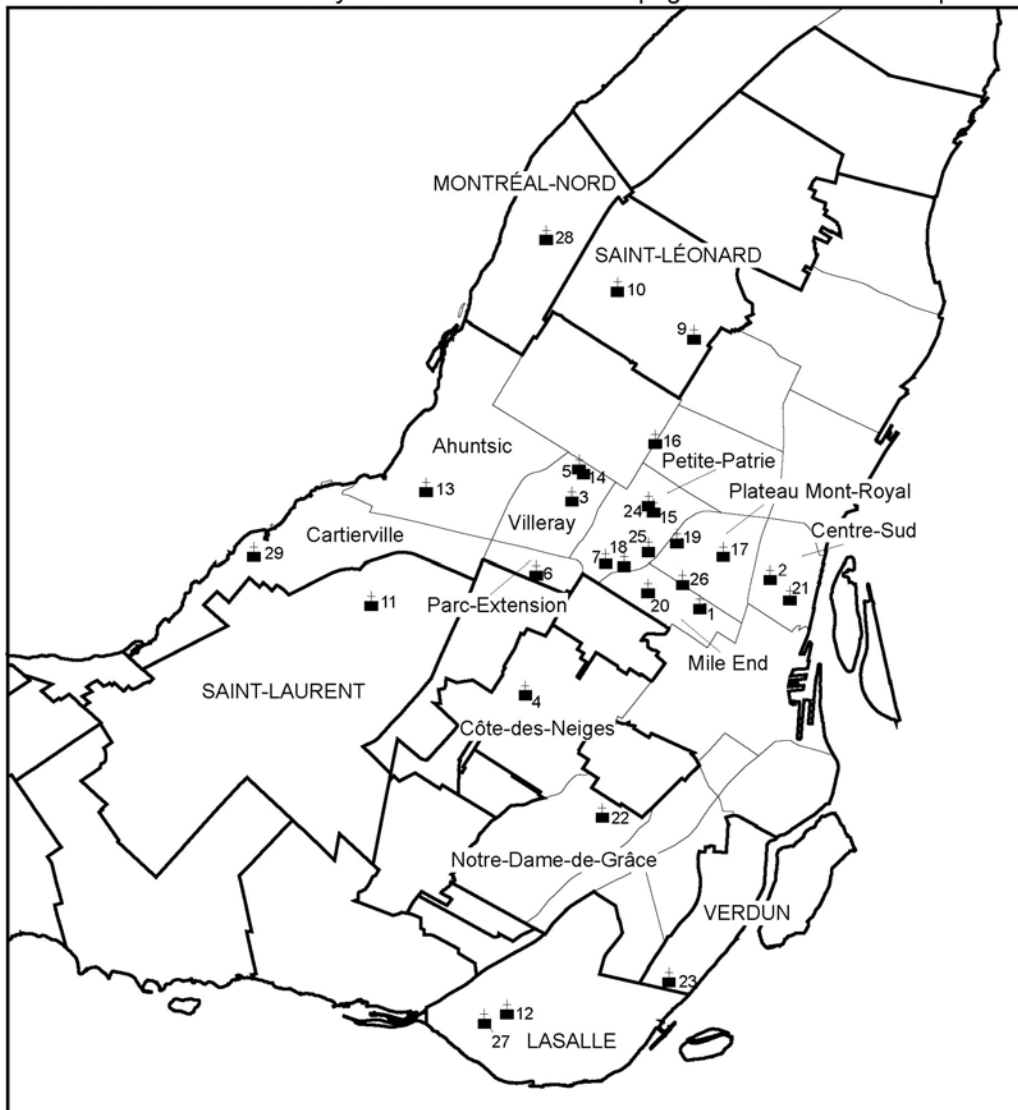
Chapitre 6 : La fréquentation des lieux de culte par des immigrants latino-américains montréalais

Dans le cadre théorique de notre thèse nous avons fait l'hypothèse que les lieux de culte et les commerces ethniques étaient des espaces susceptibles de devenir des *lieux de ressourcement* pour les immigrants latino-américains montréalais. Bien que nous connaissions leur existence, au moment où nous avons entamé notre recherche, nous ignorions les modalités de fréquentation de ces lieux par les immigrants et le rôle spécifique que jouent les lieux de culte dans leur processus d'insertion urbaine. Ainsi avons-nous interrogé nos interviewés sur ces questions afin de dégager si, au delà de la pratique religieuse, les lieux de culte agissent comme des lieux de ressourcement et de sociabilité et conduisent les immigrants au repli sur leur communauté ou à l'ouverture vers l'*autre*. Au chapitre 7 consacré à l'identité des immigrants nous allons aborder la dimension de l'affiliation et de l'identification, et nous allons montrer comment pour certains le lieu de culte fréquenté est devenu l'axe principal de leur vie sociale. Ici nous allons aborder la dimension religieuse en nous intéressant plus particulièrement à la manière dont se sont implantés les lieux de culte hispanophones à Montréal et aux formes de participation des immigrants aux activités organisées dans ces lieux.

En ce qui concerne les modes d'implantation des lieux de culte latino-américains (quand, comment et où ces lieux ont été créés), nous nous sommes appuyés sur certaines données qui sont ressorties des témoignages de quelques acteurs sociaux interviewés (immigrants, intervenants communautaires) mais l'information recueillie s'est avérée si partielle que nous avons décidé de la compléter en interviewant directement les responsables des lieux de culte cités par nos interviewés. Cela dit, la manière dont les lieux de culte sont apparus à Montréal mériterait une recherche spécifique, qui déborde nos objectifs dans le cadre de cette thèse. Nous avons recueilli le témoignage de plusieurs immigrants ayant été impliqués, d'une manière ou d'une autre, dans différents lieux de culte, soit en tant que fidèles ou organisateurs. D'autres ont préféré rester à l'écart de ce genre d'activités (immigrants non pratiquants, athées) mais, quel que soit le degré d'implication des uns et des autres, l'ensemble des témoignages s'est avéré somme toute intéressant afin de comprendre comment la dimension religieuse s'articule aux modalités d'implantation urbaine des immigrants. Puisque nos questions portaient sur le rôle des lieux de culte hispanophones, la place accordée à ces derniers

tout au long de cette section dépasse largement celle consacrée aux lieux de culte sans activités en espagnol.

Carte 10 : Lieux de culte ayant des cérémonies en espagnol au moment de l'enquête



Pour que les églises et les lieux de culte agissent en tant que lieux de ressourcement pour les immigrants plusieurs conditions doivent être réunies. Il faut que ces lieux existent, que les églises soient à la portée des immigrants (langue de communication intelligible, accès possible), que les activités offertes intéressent suffisamment les immigrants et, sans doute, de la foi. Sur le plan de la foi, ce ne sont pas tous les immigrants qui sont susceptibles de fréquenter des églises et autres lieux de culte. Dans

notre échantillon, presque un tiers des interviewés (9 personnes sur 31) se définissent comme athées ou non pratiquantes au moment de notre enquête, demeurant par conséquent à l'écart de ce genre d'activités. Il s'agit surtout de Chiliens (6), mais on compte également un Péruvien, un Guatémaltèque et un Salvadorien. Ces personnes ont comme caractéristique commune un niveau d'instruction et de conscience politique et sociale assez élevé. Ainsi, ces Chiliens qui partagent tous des idées de gauche ont fui après le coup d'état de Pinochet. Pour eux, le fait d'aller à l'église va à l'encontre de leurs idéaux et est demeuré très loin de leurs préoccupations immédiates passées et présentes.

Dans les pages qui suivent nous allons nous concentrer sur les interviewés ayant participé aux activités des lieux de culte et qui sont ainsi susceptibles d'avoir adopté ces lieux en tant que lieux de ressourcement. Pour ce faire, il nous apparaît indispensable de décrire d'abord la manière dont les lieux se sont implantés à Montréal. Nous allons débiter en décrivant le premier lieu de culte ayant organisé des messes en espagnol : la Mission espagnole.

6.1. La Mission catholique espagnole Sainte-Thérèse-d'Avila

La Mission catholique espagnole Sainte-Thérèse-d'Avila, ou Mission espagnole, se trouve dans la paroisse catholique Saint-Jean-Baptiste, sur la rue Rachel au coin de la rue Drolet, dans le quartier Plateau-Mont-Royal. Elle est née avec l'arrivée des immigrants espagnols en provenance surtout d'un village appelé Barraco, qui se trouve à 26 km au sud de la ville d'Avila (Espagne). En 1958, plusieurs familles et des hommes seuls arrivent à Montréal en provenance de Barraco et demandent par la suite à l'évêché de Madrid la présence d'un prêtre pour célébrer des messes en espagnol⁹².

«Y avait-il d'autres lieux où tu allais rencontrer des Latino-Américains ? Oui, bon, j'ai découvert qu'il y avait la Mission catholique espagnole qui célébrait la messe tous les dimanches, non? Rue Rachel et Saint-Denis, non ? Et Marie-Anne, je crois. **Au même endroit que maintenant ?** Oui. C'est dans l'église Saint-Jean-Baptiste. **Tu y allais combien de fois ?** Les dimanches. **Y as-tu connu des personnes d'autres pays ?** Des Latino-Américains. Tous

⁹² Au début, un membre de l'*Opus Dei* occupa ce rôle. Deux autres Pères l'occupèrent par la suite. L'un, originaire du centre de l'Espagne, fut envoyé par l'évêché de Madrid à l'église Saint-Jean-Baptiste, pour célébrer des messes au sous-sol du même emplacement, lequel est sans accès à l'église. L'autre était un travailleur social, un fonctionnaire ayant gagné ce poste par concours en Espagne. Avec l'arrivée au pouvoir du gouvernement socialiste de Felipe Gonzalez, le fait qu'un assistant social, payé par l'Espagne, travaille dans une église apparaît incohérent aux yeux des responsables espagnols et on lui accorde par après un bureau en face de l'église, dans un local vacant.

étaient de langue espagnole et des Espagnols aussi, non ? Donc, le personnel était espagnol. Et là oui j'ai commencé à connaître des tonnes de personnes d'origine latino-américaine. **Tu y allais pour la messe ou pour d'autres activités ?** Seulement j'écoutais la messe. Mais après, peu à peu, j'ai commencé à connaître les personnes chargées de l'administration et aussi, ça il faut le dire, que la Mission avait des fonctions comme pour offrir un service d'intégration des immigrants. Alors, ce service était chercher une chambre, comme solutionner ces problèmes de papiers, non ? Alors, bon, par l'intermédiaire de cet organisme, j'ai commencé à connaître, en détail, toutes les possibilités de régler mes papiers. (...) Il y avait des activités sociales dans la Mission. Par exemple, il y avait comme je te dis la fête d'un pays. **Qui se célébraient dans l'église ?** Bien sûr. Par exemple, il y avait la fête de la Saint-Jean-Baptiste, la fête du Canada, mais ça c'était dans un milieu latino, en espagnol».

Pedro, Péruvien, habite dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce en 1979

Au cours des années 1960, les messes de la Mission espagnole s'adressent aux immigrants espagnols et les services en espagnol s'accommodent à ceux qui ont lieu en français car la Mission espagnole n'est pas la seule à utiliser ces locaux. Peu à peu, pendant les années 1970, l'arrivée des Latino-Américains élargit le cercle de paroissiens (Colombiens, Péruviens, Chiliens). La célébration des messes en espagnol a lieu les fins de semaine (10.30 heures, 13 heures) et du lundi au vendredi (19 heures), pour ne pas coïncider avec les heures des messes en français qui se déroulent dans la même église.

Le fait que plusieurs immigrants ne maîtrisent pas encore la langue française au moment de leur arrivée à Montréal, ajouté au fait que la possibilité de rencontrer d'autres hispanophones afin de briser l'isolement linguistique et social soit si faible au cours des premières années, les motive à s'adresser à la Mission espagnole. Parfois, il s'agit davantage d'une activité sociale que religieuse qui permet de prendre le pouls de la communauté hispanophone du moment : on voit qui est là et d'où ils viennent.

Au fil des ans, cette église se transforme de lieu de culte espagnol à un lieu hispanophone, devenant une sorte de centre communautaire où l'on conseille les immigrants dans leurs démarches administratives. La Mission espagnole permet également la tenue de réunions de nature politique, ce qui sera à la base des conflits lorsque les immigrants centre-américains et sud-américains prendront plus de place dans les activités organisées au sein de l'église espagnole. L'activité politique finit par prendre autant de place que les activités religieuses proprement dites.

«Une organisation en tant que telle nous ne l'avions pas. Ce que nous avions étaient des rencontres occasionnelles dans ce temps-là, je me souviens que nous avions des organisations de type politique, non ? Nous avions une association qui s'appelait Québécois guatémaltèques. Précisément, quand on arrive, on arrive toujours avec ce goût pour la politique et nous exposions donc les raisons pour lesquelles nous nous sommes vus forcés...si l'on veut, d'une façon ou d'une autre, donc, ce lieu nous avait accueillis. Mais il s'agissait surtout d'une question de type politique, et de cette manière, donc, peu à peu, nous avons connu des gens du Chili, des gens d'autres nationalités et tout. **Où était cet endroit ?** Bon, il s'agissait surtout du genre église, non ? Je me souviens que nous nous réunissions dans cette église de Rachel et Drolet qui était l'église espagnole, oui. Là nous nous réunissions, oui. **Dans ce temps là alliez-vous à l'église ?** À l'église espagnole. **La même ?** Oui, oui. **Le même endroit où vous alliez ?** Exact, oui».

Juan, Guatémaltèque, habite dans le quartier Parc-Extension de 1981 à 1987

La Mission espagnole devient un lieu de culte, de sociabilité et de réunion où les Latino-Américains et les Espagnols se côtoient. La mixité des Espagnols et des Latino-Américains s'avère forcée, à cause des circonstances du moment et elle ne plaît pas à tout le monde : les uns préfèrent être seulement entre Latino-Américains, Centraméricains ou Espagnols, quelques Sud-Américains préfèrent être avec des Espagnols qu'avec des Centre-Américains, bref, la mixité hispanophone est loin d'être harmonieuse.

La mixité latino-américaine et espagnole deviendra si tendue au fils du temps qu'au sein même de la Mission espagnole l'on assistera à l'apparition d'une nouvelle Mission, composée exclusivement de Latino-Américains (Mission latino-américaine catholique Notre-Dame-de-Guadalupe). Avant même que cette Mission latino-américaine s'établisse, d'autres tentatives ont eu lieu dans le quartier Côte-des-Neiges. Cette fois-ci il s'agit de Sud-Américains qui déjà vers 1970 participent à des messes en espagnol, dans le secteur du chemin de la Reine Marie et de l'avenue Victoria. Il s'agit d'un lieu de culte appelé par les Latino-Américains qui le fréquentent chez la sœur Lidia, un lieu de ressourcement sud-américain qui semble avoir subsisté pendant quelques années, au moins de 1969 à 1971. Malheureusement, nous ne savons pas si cette expérience a eu une longue existence. Un seul de nos interviewés, d'ailleurs celui arrivé en premier, en 1969, l'a fréquenté. Il est fort probable qu'il s'agisse d'une des premières tentatives de lieu de culte latino-américain à Montréal.

«Nous avons rencontré un Père uruguayen qui nous a dit qu'il y avait une petite église, avec une chapelle, on peut dire. Là se retrouvaient souvent les Sud-Américains. Et nous y sommes allés, un dimanche, à la messe. On l'appelait Sœur Lidia. Oui, la Mère Lidia, oui, qui était autour de Queen Mary et Victoria, dans ce temps là. Vous allez sur Queen Mary vous tournez à votre droite vers l'ouest, sur Victoria, et au premier bloc, au fond, il y a comme une petite église,

de mères religieuses là. C'est ça Sœur Lidia. Qui était ainsi nommé par les anciens. Vous voulez dire le Collège Notre-Dame ? Derrière, bon, derrière l'école Notre-Dame il y avait une chapelle où là on faisait la messe des latinos (les dimanches). Là, nous avons connu des Péruviens, nous avons connu peu de Péruviens ! Car dans ce temps là nous étions très rares les Péruviens, nous étions environ 10, 15...ici».

Santiago, Péruvien, habite dans le centre-ville de Montréal de 1969 à 1970

À partir des années 1970, avec l'arrivée progressive des Latino-Américains, plusieurs lieux de culte de la région de Montréal ont commencé à compter dans leur rangs des paroissiens nés en Amérique latine qui ont assisté à des messes en espagnol ou en français⁹³. Le choix des messes en espagnol est limité au début mais il s'élargira au fur et à mesure de l'augmentation du nombre d'immigrants latino-américains. Dans la ville de Montréal, les églises les plus fréquentées ont été d'abord la Mission catholique espagnole Sainte Thérèse d'Avila ou Mission espagnole sur la rue Rachel et, plus tard, l'église Mission catholique latino-américaine Notre-Dame-de-Guadalupe ou Mission latino-américaine qui est le résultat d'une scission ultérieure avec la Mission espagnole.

6.2. La Mission catholique latino-américaine Notre-Dame-de-Guadalupe

Comme nous venons de le voir dans les pages précédentes, et comme cela a aussi été le cas pour ce qui a trait aux commerces ethniques, les immigrants latino-américains arrivés en premier à Montréal tombent en quelque sorte dans le giron des établissements ou des institutions espagnols associés à une vague d'immigration précédente. L'arrivée progressive des paroissiens originaires de différents pays d'Amérique latine force en quelque sorte l'église espagnole à se transformer en devenant un lieu de culte hispanophone, attirant des fidèles venus des deux cotés de l'Atlantique.

La Mission latino-américaine naît au sein de la Mission espagnole vers la fin des années 1970. En fait, la tolérance de la Mission espagnole vis-à-vis des Latino-Américains qui arrivent dans ses locaux (pour qu'ils organisent des activités et qu'ils participent aux activités des Espagnols) ne signifie pas pour autant qu'il s'agisse d'une cohabitation harmonieuse, allant de soi. La Mission espagnole se retrouve dans une situation bien particulière car elle accueille des Latino-Américains dans des locaux où elle-même est

⁹³ Quant aux églises et lieux de culte qui utilisent la langue anglaise, nous n'avons pas retrouvé dans notre échantillon d'immigrants les ayant fréquentés.

accueillie par la paroisse québécoise de Saint-Jean-Baptiste⁹⁴. D'autre part, sur le plan démographique on est dans un changement de cap : les Latino-Américains deviennent de plus en plus nombreux à Montréal pendant que l'immigration espagnole s'estompe. Enfin, il s'agit d'une période extrêmement politisée, au Québec et en Amérique latine, qui rend le consensus difficile au sein de la communauté latino-américaine. Ce contexte d'effervescence politique atteint aussi les prêtres et les paroissiens impliqués dans la théologie de la libération⁹⁵. Ces éléments vont contribuer au désir grandissant des paroissiens latino-américains de célébrer des activités par et pour des Latino-Américains, surtout quand des immigrants centre-américains s'ajoutent aux Sud-Américains, déjà sur place, et que le groupe latino-américain ne cesse d'augmenter.

L'affranchissement de l'emprise de la Mission espagnole ne sera possible que suite à des conflits atteignant différentes institutions : la Mission espagnole, la Mission latino-américaine, l'évêché, et les différentes paroisses catholiques québécoises où les Latino-Américains désirent célébrer des messes en espagnol, une fois partis de la rue Rachel. Bien que cet affranchissement les libère de l'emprise des Espagnols, les Latino-Américains devront assumer leur autonomie et aller s'installer dans d'autres paroisses québécoises prêtes à accepter de partager leurs locaux, pour leur permettre d'y célébrer des messes en espagnol. L'on voit bien que la transformation dans la composition de la communauté hispanophone montréalaise sur place n'a pas été épargnée de conflits : aux frictions entre Espagnols et Latino-Américains, s'ajoutent celles qui ont lieu au sein même du groupe latino-américain.

«Parce que dans la Mission il y a eu un coup d'état. Nous allons utiliser ce terme, dans lequel l'église récupéra l'église. Car, nous avons un peu échappé au contrôle de l'église comme je te dis, ce fut une erreur de... **Mais qu'est-ce qu'elle devenait ?** Un centre d'aide et nous avons accordé beaucoup d'importance aux réfugiés politiques, plus qu'aux fidèles (rires). Alors, donc, nous avons opté plus pour les réfugiés politiques, ce qui nous paraissait plus immédiat, donc, comme je te dis, la grande vague de réfugiés politiques salvadoriens, guatémaltèques, centre-américains, non ? Et c'était une immigration dont nous nous sommes aperçus que c'était terrible, voir ses problèmes, non ? Là, oui j'ai vu que, par exemple, c'étaient des paysans, des familles paysannes, soudainement transférées dans une ville industrielle comme Montréal ! Et avec toute la problématique, non ? Des enfants, de l'épouse, de la maison, de logement, de travail, de langue....terrible ! Nous étions un groupe très dynamique. **Sur quoi vous appuyiez-vous, dans quelle idéologie ?** C'était l'action sociale de l'église. Oui, oui, c'était Medellín et Puebla, je ne sais pas si tu es

⁹⁴ Les informations dont nous disposons ne nous permettent pas d'affirmer si la Mission espagnole a voulu, elle aussi, s'affranchir de l'emprise québécoise.

au courant ? Il y a eu des grandes conférences épiscopales en Amérique latine, ce qui a même permis la création de tout ce mouvement qu'on appelle teología de la liberación, non ? **Oui, exact.** Alors, tout ça, nous essayions de...et nous aussi nous avons eu la collaboration de beaucoup de prêtres...réfugiés ! **Qui étaient ici à Montréal ?** Bien sûr, qui étaient partis, par exemple, du Chili et qui avaient fait un grand travail social, politique et social, mais, qui avaient soudainement été chassés du Chili et même en Amérique centrale ! Nous avons eu des prêtres salvadoriens, des prêtres guatémaltèques, des prêtres avec une haute conscience politique et même il y a un prêtre qui travaille encore, maintenant, dans le milieu québécois. Je ne sais pas si tu le connais ? Lui est Péruvien, très ami à moi, et bien sûr avec lui, maintenant, à chaque fois que nous nous voyons on rigole, non ? De nos années de jeunesse ! Nous sommes en train de parler d'un projet de ça fait 15...**Vous avez fait un coup d'état et qu'est-ce qui est arrivé ?** Nous avons loué un local sur la rue Champlain, dans le quartier Saint-Jacques, c'est ça ? Et avec la direction déjà du prêtre québécois. Ce qui donnait une plus grande ouverture, non ? Car lui connaît les institutions québécoises et fédérales, nous connaissons le problème latino-américain, et l'argent rentre ! Des subventions, du gouvernement fédéral, du gouvernement provincial, alors l'église...**Comment s'appelait l'église à cette époque ?** Mission catholique Notre-Dame-de-Guadalupe. Nous l'appelions MICLA, Mission, Catholique, Latino-Américaine, Notre-Dame-de-Guadalupe. **Alors, quand tu étais ici sur Van Horne tu étais impliqué dans tout ça ?** Je continuais impliqué avec l'église...7 ou 8 ans. Suite à mon divorce...déjà je suis chassé de l'église. Bien sûr ! Mais, j'avais déjà fait mon cheminement. Il fallait quitter ça, non ? Alors déjà l'implication fut réellement plus politique».

Pedro, Péruvien, habite dans le quartier Côte-des-Neiges de 1981 à 1993

Afin de faciliter l'harmonisation au sein même de la communauté latino-américaine, l'archevêché de Montréal fait appel à un missionnaire catalan de la congrégation des Claretins qui travaillait à l'époque au New Jersey, pour qu'il vienne prendre en charge la paroisse. En 1980, ce Père se rend à Montréal, ville qu'il connaît déjà, en provenance des États-Unis⁹⁵. La possibilité de prendre en charge la Mission latino-américaine lui est proposée vu le nombre croissant de nouveaux arrivants d'Amérique du Sud à ce moment-là et vu les conflits qu'on observe au sein de ce groupe. L'église catholique semble avoir eu du mal, à ce moment-là, à accueillir des immigrants latino-américains car il s'agit d'une immigration nouvelle à l'époque, et les prêtres hispanophones capables de communiquer avec eux se font rares. Quand il arrive, à l'époque des révoltes politiques au Chili et au Salvador, des ressortissants de ces pays, très politisés, ont fini par avoir des conflits avec un Père colombien défenseur de la théologie de la libération, lequel semble avoir dû quitter la Mission latino-américaine. Il accepte ce défi

⁹⁵ La théologie de la libération née vers 1974.

⁹⁶ Il envisageait travailler dans une paroisse hispanique du centre-ville de Chicago où le besoin de prêtres se faisait sentir. Justement à ce moment-là il reçoit un appel de Montréal qui changera complètement sa vie.

et commence, selon lui, «sans locaux ni rien», en réunissant des gens et en parlant avec eux afin d'acquérir un peu d'expérience de la réalité montréalaise. Dans la Mission latino-américaine sa devise fut claire : *«Nous sommes peuple de Dieu et nous ne copions pas les pastorales d'Amérique latine car là-bas ils vivent une réalité et ici nous en avons une autre»*. Bref, la Mission latino-américaine, née d'une scission de la Mission espagnole, se constitue vers 1982 mais elle ne pourra pas voler de ses propres ailes et ne disposera de locaux propres qu'en 1991. La Mission latino-américaine est une mission diocésaine ce qui veut dire qu'elle a du pouvoir sur l'ensemble du territoire du diocèse⁹⁷. Cela dit, ce pouvoir est mitigé car l'église se trouve tout même sous la tutelle de l'archevêché de Montréal.

*«Ce qui arrive c'est qu'en 1982 ou 1983, nous, en tant que membres de l'église, nous nous sommes aperçus du pour et du contre de travailler avec l'église. Le pour, était que c'était un travail humanitaire très intense. Le contre était que nous étions soumis à la politique de l'archevêché, alors...**De l'archevêché de Montréal ?** Bien sûr, nous dépendions de l'archevêché de Montréal ! Et donc, nous avons réussi des accords. Il y a des accords d'une juridiction de l'archevêché, mais aussi une reconnaissance fédérale. Nous avons eu la collaboration d'un prêtre québécois d'origine qui avait travaillé à l'époque d'Allende au Chili et ce type très, très habile. C'est un Oblat, il appartient à la congrégation des Oblats, très reconnue, à Montréal. C'est très intéressant, hein ? Avec lui, en ayant cette charte de reconnaissance nous avons une indépendance civile, c'est à dire, même si, au pire des cas, l'église nous enlevait la tutelle, ce qui était en réalité impossible, mais, c'était possible, car nous étions un peu dissidents. Nous voulions faire un travail, bon, je vais te dire sincèrement que nous nous sommes trompés dans notre perspective immédiate, non ?»*

Pedro, Péruvien, habite dans le quartier Côte-des-Neiges de 1981 à 1993

Avant de se «sédentariser» sur la rue Ontario, dans la paroisse Sainte-Marguerite-Marie, dans le quartier Centre-sud, la Mission latino-américaine vit une décennie assez mouvementée. Elle quitte d'abord les locaux de la Mission espagnole, dans le quartier Plateau-Mont-Royal pour s'installer dans les locaux de l'église Notre-Dame-du-Rosaire, dans le quartier Villeray. Elle revient à la Mission espagnole, à cause du manque d'espace et à cause des conflits avec les paroissiens québécois à l'église Notre-Dame-du-Rosaire, jusqu'au moment où l'évêque offre la possibilité de déménager au sous-sol de l'église Sainte-Brigitte, au coin de la rue Alexandre-De-Sève et du boulevard René-Lévesque.

⁹⁷ À titre d'exemple, si un mariage doit se célébrer en espagnol dans d'autres églises où l'on célèbre des messes en espagnol - comme l'église Saint-Gilbert ou Saint-Roch - on le fait savoir à la Mission latino-américaine.

«Avez-vous continué d'aller à la même église en espagnol ? À cette époque il me semble qu'on nous a expulsés de là ! (rires) On a expulsé les Latino-Américains, il paraît, parce que c'était une église que nous partagions avec des Canadiens et ils voulaient plus la partager et nous sommes allés à la vôtre. L'espagnole ? Ici sur Rachel, alors nous allions déjà là».

Miguel, Salvadorien, habite dans le quartier Petite-Patrie de 1981 à 1982

Cette paroisse francophone de Sainte-Brigitte dispose de locaux spacieux qu'elle a du mal à remplir car le nombre de paroissiens francophones fléchit. Comme à l'église Notre-Dame-du-Rosaire, les paroissiens francophones ne semblent pas très satisfaits du partage des locaux avec des Latino-Américains, surtout Centre-Américains, qui deviennent de plus en plus nombreux. Les responsables francophones de la paroisse Sainte-Brigitte expriment leur crainte car ils commencent à se sentir envahis. À ce moment là, la paroisse Sainte-Marguerite-Marie s'avère une solution car elle ne se trouve pas très loin de la paroisse Sainte-Brigitte, dans le quartier Centre-sud, et elle est disposée à accueillir la Mission latino-américaine. Cette dernière finit par emménager dans cette spacieuse église de Sainte-Marguerite-Marie dans laquelle, comme c'était le cas dans la paroisse de Sainte-Brigitte, les paroissiens francophones se font de plus en plus rares : seulement une petite vingtaine assiste à ce moment-là aux messes qui s'y célèbrent. Enfin, le 5 mai 1991, l'évêché installe la Mission latino-américaine dans la paroisse Sainte-Marguerite-Marie, où elle se trouve actuellement, au coin des rues de Bordeaux et Ontario. Il s'agit d'un bâtiment assez imposant, avec entrée principale sur la rue Ontario et aussi par la rue de Bordeaux.

En 1991, quand la Mission latino-américaine prend possession de la paroisse Sainte-Marguerite-Marie, l'église se trouve dans un état pitoyable nécessitant de coûteux travaux de réfection. Le sous-sol est entièrement refait. L'ensemble des travaux coûte très cher, ce qui s'avère difficile pour des paroissiens latino-américains assez pauvres. L'église sollicite de l'aide dans la sphère fédérale et provinciale et réussit à impliquer des laïques dans ses projets. Vers 1993-1994, un autre prêtre catalan collabore avec le Père de la Mission latino-américaine pendant quelque temps, jusqu'à son départ en Afrique. À son retour, ce même prêtre prend en main la paroisse québécoise de Saint-Gilbert à Saint-Léonard, où il organise des messes en espagnol et d'autres activités

destinées aux Latino-Américains⁹⁸. L'église Saint-Gilbert réunit un nombre non négligeable de Latino-Américains mais elle n'est pas aussi achalandée que la Mission latino-américaine qui devient l'église latino-américaine officielle.

Au cours des années 1990, la consolidation de la communauté catholique latino-américaine devient un fait, acquérant force et dynamisme, surtout depuis que certaines différences idéologiques et nationales sont mises de côté. La Mission latino-américaine réunit maintenant plusieurs centaines de personnes toutes les fins de semaine, surtout des paroissiens centre-américains (notamment salvadoriens). Les messes en espagnol ont lieu le samedi (17.30 heures) et le dimanche avec 2 messes (11.30 heures, 13.00 heures). Le dimanche matin il y a une messe en français pour les gens du quartier (10 heures). Une messe en français a lieu tous les jours à l'étage supérieur, autour de l'autel, mais elle n'attire que très peu de fidèles, ce qui contraste fortement avec l'important achalandage ayant lieu les fins de semaine. Le sous-sol de la Mission latino-américaine accueille plusieurs centaines de Latino-Américains. Ce sous-sol constitue un vrai lieu de rassemblement et de ressourcement. Il s'agit d'une énorme pièce dotée de tables, de chaises, d'une sorte de petit théâtre, d'un bureau, d'un coin librairie, de toilettes et d'un service de restauration. Comme partout dans l'église, les dimanches, ce sous-sol est plein de monde, notamment des enfants et des jeunes parents. On peut s'y procurer un café gratuit, des boissons non alcoolisées, ainsi que des livres religieux dans une sorte de librairie située dans un coin de la salle. En effet, cette salle est une sorte de microcosme où l'invisibilité commerciale liée à la restauration et à la librairie coexistent dans une ambiance joyeuse et religieuse, où le formel et l'informel, bref, le plaisir et la ferveur religieuse s'entremêlent. À côté de la librairie, on peut acheter des *tacos*, des *pupusas*, des *tamales*, des *empanadas* péruviennes et chiliennes, des *quesadillas* et des *semita* à bon prix (1.50\$- 2\$) qu'on déguste sur place. Ces plats maison sont vendus au détail avant et après la célébration de la messe, par des dames latino-américaines. On organise aussi plusieurs activités (catéchèse, confirmation, groupes de prière charismatiques, premières communions, baptêmes d'adultes). La catéchèse se fait intégralement en français, pour faciliter la compréhension des enfants qui sont scolarisés dans cette langue. Pour le groupe des jeunes âgés de 12 ans, tout est également en français, tandis que ceux de 16 ans et plus - des francophones

⁹⁸ L'Église Saint-Gilbert à Saint-Léonard constitue le lieu de regroupement catholique latino-américain le plus important à Saint-Léonard. Une messe en espagnol a lieu le dimanche à midi.

comprenant l'espagnol - l'enseignement se fait en français et en espagnol. Le reste des activités se déroule en espagnol afin que les paroissiens perpétuent leur racines religieuses et culturelles⁹⁹.

La fête la plus populaire à la Mission latino-américaine est celle du 12 décembre, la fête de *Notre-Dame-de-Guadalupe*. Plusieurs autres fêtes *patrias*, soulignant l'indépendance du pays, et des fêtes *patronales*, soulignant la fête d'un saint ou d'une vierge, se célèbrent tout au long de l'année. Par exemple, le 1^{er} février on célèbre une messe en l'honneur de la *Vierge de Supaya* du Honduras. Au cours de l'année, les Colombiens commémorent la *Notre-Dame-de-Chinchinquirà* et les Péruviens fêtent le *Niño Santo Dominguito*. Parmi les fêtes les plus importantes de la Mission latino-américaine on souligne celle du mois de mai avec une grande messe célébrée par une quinzaine ou une vingtaine de prêtres, à laquelle participe parfois l'évêque, le cardinal ou quelques évêques auxiliaires. Une autre grande fête est celle du *Señor de los Milagros* qui réunit un grand nombre de fidèles péruviens (70 %). Il s'agit d'une procession accompagnée par une fanfare de musiciens portugais au cours de laquelle on sort la statue religieuse qui représente le saint et qui consiste à la faire défiler dans différents coins du quartier parcourant plusieurs pâtés de maisons. Ce genre de manifestation fait preuve de la foi populaire des gens, surtout des Péruviens, qui sont une communauté nombreuse dans la Mission latino-américaine de Montréal. Parmi les fêtes *patrias* on signale également les fêtes du Mexique (15 septembre) et du Chili (18 septembre), où la Mission latino-américaine invite les autorités civiles et diplomatiques accréditées à Montréal.

La Mission latino-américaine a aussi un service de dépannage, en collaboration avec *Moisson Montréal*, grâce auquel on fournit de la nourriture aux paroissiens dans le besoin. L'aide aux nouveaux arrivants et aux personnes en détresse se fait par le biais d'une religieuse de la communauté Saint-Vincent-de-Paul qui les prend en main et fait le suivi des cas. Au presbytère, plusieurs chambres fonctionnent comme de petits appartements¹⁰⁰ où ceux qui en ont besoin peuvent demeurer pour de brefs séjours. Il s'agit d'une aide de proximité, au sein même de l'église. Lorsque cela n'est pas possible, la Mission latino-américaine établit des contacts pour trouver d'autres

⁹⁹ À Toronto, on retrouve une autre église *Notre-Dame-de-Guadalupe*. Il s'agit d'une petite église, avec une capacité de 300 personnes. Selon les prêtres montréalais, celle de Montréal ressemble à une basilique si on la compare à celle de Toronto, tellement elle est bien entretenue et achalandée.

¹⁰⁰ Équipés de cuisinière et de réfrigérateur avec les frais d'électricité et de l'eau chaude compris. Le prix mensuel est de 210 \$.

solutions. Un prêtre de l'église a déjà logé plusieurs personnes pendant leurs démarches administratives auprès du Ministère de l'immigration, quoiqu'il évalue cette expérience avec un brin de déception.

Suite à des années assez mouvementées, la communauté religieuse de la Mission latino-américaine semble avoir dépassé quelques divergences politiques et nationales en faveur d'une participation grandissante des personnes de différentes origines nationales. Les responsables essaient de promouvoir la participation de l'ensemble de la communauté à des fêtes liées à une origine nationale particulière comme, par exemple, la fête nationale du Salvador ou du Nicaragua. Si l'on peut parler d'un succès il serait là, dans cette ouverture aux différences. Les problèmes avec les Espagnols persistent actuellement quoiqu'ils se manifestent autrement, au niveau de la division entre Sud-Américains et Centre-Américains. En gros, il semblerait que la Mission latino-américaine attire davantage les Centre-Américains et la Mission espagnole les ressortissants d'Amérique du Sud. Naturellement, cette *division* comporte des exceptions. À titre d'exemple, un des prêtres interviewés, impliqués dans la Mission latino-américaine, est lui même Chilien. Cela dit, l'absence d'Espagnols parmi les paroissiens de la Mission latino-américaine prouve que les différences existent toujours, autant dans la Mission espagnole que dans la Mission latino-américaine. Les professionnels semblent se trouver plus à l'aise à la Mission espagnole : il s'agit des Colombiens, des Vénézuéliens, des Argentins et des Uruguayens qui, selon le prêtre de la Mission latino-américaine, n'aiment pas les Centre-Américains car ils les trouvent peu cultivés.

Quant à l'accueil de la Mission latino-américaine dans le quartier Centre-sud où elle s'est enracinée, majoritairement québécois et francophone, elle n'a pas eu de problèmes avec les gens du quartier. Lorsque l'église organise des fêtes, elle invite les voisins en affichant le calendrier d'activités en français¹⁰¹. Pour ce qui est de l'intégration des Québécois à la Mission elle s'est améliorée car le nombre de paroissiens qui assistent à la messe en français est passé de 15 à 30. Toutefois, il s'agit de personnes âgées, ce qui contraste fortement avec les paroissiens latino-américains jeunes et nombreux.

¹⁰¹ Pendant le mois de juillet ils font une foire à l'extérieur, avec vente d'objets et de plats typiques. La plupart des visiteurs sont les voisins du quartier.

Les responsables de la Mission latino-américaine ne prévoient, ni du point de vue urbanistique ni social, le développement d'un quartier latino-américain autour de l'église. Le quartier est en ce moment perçu comme «très québécois» par les Latino-Américains, qui considèrent les problèmes du quartier comme très différents de ceux qu'ils vivent. En outre, les Latino-Américains ne semblent pas trouver les appartements du quartier à leur goût et préfèrent ceux du nord de Montréal, meilleurs et moins chers. Les responsables de la Mission latino-américaine ne pensent pas que les gens aient envie de s'installer près de l'église. Selon les prêtres, il serait plus commode si la Mission allait s'installer dans le secteur de la rue Bélanger, où les commerces latino-américains sont concentrés près du marché Jean-Talon. Dans le secteur Hochelaga/ Centre-sud, aux environs de l'église, il semble que les quelques commerçants latino-américains qui ont essayé d'ouvrir un commerce ont fait faillite. En fait, la grande diversité nationale, notamment centre-américaine, que l'on retrouve à l'intérieur de l'église contraste avec l'ambiance extérieure du quartier. À la sortie de la Mission latino-américaine, située dans un quartier défavorisé fortement francophone, lorsqu'on regagne la rue Ontario, on sent qu'on quitte une sorte de lieu de ressourcement spirituel demeuré exclusivement hispanophone, très animé, mais qui n'a pas développé de lien avec son entourage.

6.3. L'hétérogénéité croissante des lieux de culte hispanophones à Montréal

Ce qui ressort de ces premières années de présence latino-américaine sur le plan des lieux de culte est une grande homogénéité : la plupart des immigrants pratiquants sont catholiques. Si l'on se fie aux témoignages que nous avons recueillis et à la visibilité croissante des lieux de culte hispanophones, cette homogénéité s'est cependant vue modifier au cours des dernières années. La consolidation de la présence latino-américaine à Montréal a entraîné une diversité croissante des lieux de culte. Un plus grand nombre d'églises catholiques offrent des messes en espagnol. Ces églises se retrouvent dans un plus grand nombre de quartiers et de secteurs de la RMR de Montréal. En outre, cette consolidation de la présence catholique hispanophone n'est pas la seule ayant vu le jour car on constate également la présence d'autres lieux de culte associés à des tendances religieuses différentes. La consolidation des institutions catholiques hispanophones coexiste avec l'émergence d'autres lieux de culte d'implantation plus récente. Compte tenu de cette hétérogénéité croissante des lieux de culte destinés aux Latino-Américains montréalais que l'on retrouve en ce moment à

Montréal, nous avons décidé d'aborder séparément la situation actuelle de la communauté catholique et celle d'autres communautés religieuses et spirituelles.

6.4. La consolidation des églises catholiques offrant des messes en espagnol

Dans un contexte démographique où les Espagnols et les Latino-Américains suivent des évolutions fort contrastées dans la ville de Montréal - l'immigration espagnole stagne depuis des années - l'emprise de la Mission espagnole au sein de la communauté catholique hispanophone a énormément diminué. En fait, le rapport à la religion connaît aussi de grands changements chez l'ensemble des citoyens. La Mission latino-américaine s'avère en ce moment le lieu de culte hispanophone le plus achalandé à Montréal et accueille dans ses locaux aussi bien des nouveaux arrivants que des immigrants de très longue date. En outre, plusieurs églises catholiques ayant inséré des messes destinées aux Latino-Américains se sont, à leur tour, consolidées progressivement dans d'autres secteurs de la région montréalaise. Quelques-unes des messes en espagnol ont été mises sur pied par la Mission latino-américaine elle-même. C'est le cas, par exemple, de l'église Notre-Dame-du-Rosaire, dans le quartier Villera. Comme nous l'avons déjà mentionné, cette église avait accueilli à un moment donné la Mission latino-américaine et célèbre toujours des messes en espagnol. Dans le quartier Côte-des-Neiges, l'église Saint-Pascal-Baylon fait également partie du réseau de paroisses ayant des messes en espagnol. Cette église célèbre des messes en espagnol depuis 1988, les dimanches, ce qui veut dire qu'elle s'est incorporée au réseau hispanophone ultérieurement. Elle a débuté, elle aussi, comme une sorte de succursale mise en place par la Mission latino-américaine.

À l'heure actuelle, l'église Saint-Pascal-Baylon continue de célébrer des messes en espagnol, comme le prouve le témoignage d'une immigrante salvadorienne qui réside dans le quartier Côte-des-Neiges au moment où nous l'avons rencontrée.

«Oui, je suis allée à Saint-Pascal-Baylon (rires) et aussi à La Guadalupe, mais La Guadalupe j'y suis allée comme trois fois et je suis restée ici (St. Pascal). Car ici est plus près ? Oui. Y allez-vous une fois par semaine ? Oui. J'allais aussi à une prière qu'ils font les vendredis, mais, ça fait quelque temps que je n'y suis pas allée, oui».

Maria, Salvadorienne, habite dans le quartier Côte-des-Neiges en 1998

Également dans le quartier Côte-des-Neiges, outre l'église Saint-Pascal-Baylon, il ressort des interviews l'attrait qu'exerce l'Oratoire-Saint-Joseph auprès des immigrants latino-américains. Plusieurs des interviewés y font allusion.

Quant à leur localisation géographique, les églises offrant des messes en espagnol se trouvent surtout implantées dans le territoire de la ville de Montréal. Les plus citées par nos interviewés sont les suivantes : la Mission espagnole dans le Plateau-Mont-Royal, la Mission latino-américaine dans le Centre-sud, les églises Notre-Dame-du-Rosaire et Saint-Grégoire-le-Grand dans Villeray, l'église Saint-Roch dans Parc Extension, l'église Saint-Jean-de-la-Croix dans Rosemont, l'église catholique Saint-Édouard dans le Mile-End, l'église Saint-Pascal-Baylon dans Côte-des-Neiges et l'église Sainte-Thérèse qui se trouve près de l'Oratoire Saint-Joseph dans Côte-des-Neiges. On observe que les églises offrant des messes en espagnol se trouvent dans les quartiers Plateau-Mont-Royal/Centre-sud, Villeray/Parc-Extension, Rosemont, et à Côte-des-Neiges. Comme les prêtres de la Mission latino-américaine nous l'ont signalé, leur église se trouve en quelque sorte mal située par rapport à l'implantation latino-américaine à Montréal.

D'autres municipalités de l'Île de Montréal comptent aussi des églises catholiques qui célèbrent des messes en espagnol : l'église Saint-Gilbert et la paroisse Sainte Angèle à Saint-Léonard, l'église Santa-Rosa dans la paroisse Saint Hippolyte à Saint-Laurent, l'église Saint-Benoît à Montréal-Nord et l'église de Sainte-Catherine-Labouret à LaSalle. Toutes ces églises catholiques célèbrent la messe en espagnol les dimanches vers 13.00. En général, on voit que le réseau d'églises catholiques avec des messes en espagnol s'est énormément élargi pendant les dernières années. Au moment où nous avons réalisé notre travail de terrain à ce sujet (1997- 1998) nous n'avons pas été en mesure de repérer des églises catholiques offrant des messes en espagnol dans d'autres municipalités de l'île de Montréal ou de la RMR.

À la lumière des informations dont nous disposons, la consolidation des églises hispanophones dans les quartiers centraux (Plateau-Mont-Royal/Centre-sud) ne s'est pas faite au détriment d'autres quartiers plus éloignés du centre-ville (Villeray/Parc-Extension, Rosemont/Petite-Patrie, Côte-des-Neiges) et des municipalités de l'Île de Montréal où habitent les immigrants d'origine latino-américaine (Saint-Léonard, Saint-Laurent, Montréal-Nord, Lasalle). Au sein de la communauté catholique on note une implantation croissante des paroisses célébrant des messes en espagnol surtout là où ces immigrants se sont enracinés, exception faite de la Mission latino-américaine situé

dans un quartier où la présence résidentielle latino-américaine est presque inexistante. D'autre part, dans les quartiers Ahuntsic/Cartierville, Saint-Michel et Notre-Dame-de-Grâce, nous n'avons pas repéré d'églises offrant des messes en espagnol, ce qui signifie que les hispanophones catholiques qui y habitent sont obligés de se déplacer pour assister à des messes dans leur langue.

Ces lieux de culte en espagnol qui se sont progressivement installés dans les quartiers montréalais témoignent d'une certaine ouverture des paroisses catholiques québécoises à partager leurs installations avec les paroissiens latino-américains. On pourrait se demander si elles ne se trouvent pas d'une certaine manière forcées à le faire vu la diminution de l'achalandage dans les églises québécoises francophones : le fléchissement de la foi catholique chez les Québécois contraste, en effet, avec la ferveur de plusieurs immigrants, notamment ceux arrivés dans les vagues plus récentes, qui se définissent très souvent comme pratiquants. La présence plus nombreuse d'hispanophones pratiquants à Montréal, simultanée avec l'arrivée des Centre-Américains, a ainsi conduit à un processus d'accommodement qui a atteint les institutions déjà en place et qui a catalysé l'apparition de services adressés aux immigrants latino-américains. Ces réajustements ne sont pas spécifiques aux communautés latino-américaines car, à Montréal, très souvent, les églises ou les lieux de culte sont partagés par des groupes culturels ou ethniques différents.

La consolidation du réseau des lieux de culte s'adressant aux Latino-Américains traduit une augmentation du nombre d'immigrants impliqués dans ces activités, ce qui est vrai en termes absolus. Toutefois, si l'on regarde ce phénomène de plus près, au niveau des individus, on s'aperçoit que deux tendances coexistent au sein du milieu latino-américain : une tendance à la baisse et une autre à la hausse dans la fréquentation de ce genre d'établissements. Au delà de ces tendances, une troisième tendance, très nouvelle, est celle qui caractérise l'enrôlement dans des sectes et des religions nouvelles dont nous allons parler à la fin du chapitre. Peut-on dire que la consolidation du réseau des églises catholiques, déjà démontrée, et étroitement liée à la communauté latino-américaine signifie que ces immigrants y sont de plus en plus impliqués ? Pour répondre à cette question, nous avons examiné le parcours religieux de nos immigrants. Autrement dit, nous avons comparé leur comportement religieux passé et présent depuis leur arrivée à Montréal, ce qui nous a permis de dégager des processus.

6.5. Les églises sont-elles fréquentées davantage par les immigrants latino-américains ?

Nous tenons à rappeler que dans le cadre de notre thèse nous avons interrogé les immigrants par rapport aux églises hispanophones, ce qui veut dire qu'en gros, nous disposons essentiellement des informations concernant leur attachement au groupe d'origine¹⁰². Avant de conclure si la tendance à la fréquentation des églises hispanophones est à la hausse ou à la baisse, ce qui est d'après nous un signe d'attachement ou de détachement vis-à-vis du groupe d'origine, un petit rappel démographique s'impose. La consolidation de la communauté catholique hispanophone s'est faite surtout grâce à l'arrivée d'un plus grand nombre d'immigrants latino-américains, surtout des Centre-Américains, susceptibles de fréquenter des églises, ce qui n'était pas nécessairement le cas au début des années 1970 lorsque l'immigration latino-américaine était composée majoritairement de Sud-Américains, intellectuels de gauche, caractérisés par une vision critique des institutions ecclésiastiques. À ce propos, l'on remarque une implication plus étroite des Centre-Américains au sein des institutions religieuses, si on la compare à celle des immigrants chiliens, plus détachés du point de vue idéologique de l'Église et de ses institutions, et qui étaient arrivés à Montréal auparavant¹⁰³. En fait, ces deux tendances, l'une démographique et l'autre au plan du degré d'implication religieuse semblent se renforcer mutuellement, d'autant plus qu'en ce moment, selon le recensement de 1996, les immigrants salvadoriens sont à la fois les plus nombreux à Montréal et ceux qui semblent participer davantage à la Mission latino-américaine, le lieu de ressourcement le plus important.

Les paroissiens des églises catholiques ne sont pas seulement la résultante d'un nombre croissant de personnes qui assistent à la messe. Un certain renouveau existe aussi car les paroissiens ne sont pas toujours les mêmes : il s'agit d'un va-et-vient continu où ceux qui arrêtent sont remplacés par ceux qui s'y engagent. En outre, il y a une modification dans le rôle des paroissiens car plusieurs disparaissent et d'autres ont une certaine mobilité ascendante au sein de l'église, passant d'être strictement des paroissiens à participer à l'organisation des activités. Si l'on empruntait le jargon des

¹⁰² Il serait intéressant de connaître l'autre côté de la médaille, à savoir la manière dont les immigrants latino-américains participent aux églises francophones dans des paroisses n'offrant pas de messes en espagnol.

¹⁰³ Ils étaient plutôt impliqués dans des organismes de solidarité avec le Chili.

démographiques, le va-et-vient que l'on note dans les églises et dans les lieux de culte pourrait être exprimé en termes des *entrées* et des *sorties*¹⁰⁴.

Il semble qu'une caractéristique de ceux qui se sont impliqués au cours des dernières années dans les activités des lieux de culte serait qu'ils se montrent très attachés à leur église et qu'ils structurent une grande partie de leur vie sociale et familiale autour de cette activité, ce qui expliquerait pourquoi le nombre des Centre-Américains impliqués dans les églises dépasse largement celui des Sud-Américains. Le ressourcement qu'accorde l'église offrant des services aux hispanophones (en tant que lieu où prier, où se retrouver avec ses compatriotes et d'autres Latino-Américains), rattachant l'individu à son pays d'origine, semble atteindre un point de saturation pour plusieurs immigrants après un certain laps de temps. Pour d'autres ce ressourcement s'avère toujours nécessaire, tendant parfois à s'accroître avec les années. D'après nous, il faut distinguer entre ceux qui vont strictement à la messe de ceux qui se servent de l'église et des activités qui y ont lieu pour structurer leur vie familiale et sociale.

Lorsqu'on retrace le parcours religieux des immigrants interviewés, l'on voit apparaître plusieurs cas de figure différents. On observe chez certains une tendance à la baisse, qui caractérise les personnes dont la fréquentation de l'église a diminué, et chez d'autres, une tendance à la hausse de la fréquentation de l'église depuis leur arrivée à Montréal. En outre, il y a ceux qui n'ont pas changé leurs habitudes et qui sont restés athés/non pratiquants ou pratiquants avec une même fréquence. On a remarqué, par ailleurs, que la plupart des immigrants changent d'église au fil des années et que plusieurs optent pour des messes en français ou combinent celles en espagnol avec celles en français. Ces comportements sont révélateurs du type d'attachement/détachement des immigrants à l'institution religieuse et au groupe d'origine (compatriotes, hispanophones) au fil des ans.

6.5.1. La tendance à la baisse de la fréquentation de lieux de culte

La diminution dans la présence à l'église s'est avérée le cas pour la plupart des immigrants interviewés : aller à la messe demeure une activité liée à la période d'installation ou liée aux premières années suite à l'immigration à Montréal. Ils ont davantage tendance à insérer cette activité dans leur agenda dominical lorsqu'ils ne

¹⁰⁴ Comme par exemple lorsqu'on construit des tables de mortalité.

maîtrisent pas la langue française et qu'ils ont besoin de construire un réseau social pour vaincre leur isolement. Pour la plupart, aller à la messe du dimanche en espagnol représente un comportement qu'on pourrait qualifier de ressourcement des nouveaux arrivants à la recherche des attaches avec leur pays d'origine et avec d'autres Latino-Américains ayant immigré à Montréal. Il s'agit d'un lieu de ressourcement auquel ils ont puisé de moins en moins avec le temps.

«Alliez-vous toujours à l'église ? *Non. Déjà, après ça, déjà, la distance, et je pense qu'au début la question de l'église est comme un refuge recherché par chacun de nous, non ? Mais déjà, une fois que nous nous établissons, nous avons d'autres activités, d'autres choses et le temps devient plus limité. Alors j'ai laissé l'église de côté».*

Juan, Guatémaltèque, habite à Laval de 1987 à 1997

Cette tendance à la baisse dans la fréquentation des lieux de ressourcement religieux caractérise presque la moitié des immigrants latino-américains que nous avons rencontrés (14 sur 31). Il s'agit de Péruviens (7), Guatémaltèques (3), Chiliens (2), Salvadoriens (2). Quelques-uns ont fréquenté *l'Opus Dei*¹⁰⁵ et les Témoins de Jéhovah avant et après leur installation à Montréal. Celle ayant fréquenté *l'Opus Dei* s'est procuré l'adresse de ce groupe à Montréal.

«Avez-vous connu une église où on célébrait des messes en espagnol ? *Oui, oui. Nous en avons connu mais jamais, bon...Nous avons établi contact et je suis allée parler au curé. À Lasalle ? Non, non, non. C'était ici sur Beaubien par l'Opus Dei, oui. Car j'ai connu des gens de l'Opus Dei au Chili, avant de venir, j'étais au groupe de l'Opus Dei et quand je suis arrivée ici j'ai contacté l'Opus Dei d'ici. Dans ce temps-là ils avaient une maison ici sur Louis-Colin¹⁰⁶ et là j'ai connu quelques personnes, mais à vrai dire, je ne me suis jamais intégrée au groupe car...c'était pas la même chose qu'au Chili».*

Elisa, Chilienne, habite à Lasalle de 1990 à 1991

La dame ayant fréquenté les Témoins de Jéhovah au Pérou et à Montréal (en face du métro Frontenac) s'est également détachée de ce groupe car son mari, un Argentin non pratiquant, s'est montré opposé à cette pratique. Mis à part ces cas, les immigrants de cette tendance «à la baisse» ont essentiellement fréquenté des paroisses catholiques, leur implication ayant été très variable. Plusieurs étaient étroitement impliqués dans

¹⁰⁵ L'Opus Dei est une organisation fondée en Espagne en 1928, par José Maria Escrivà de Balaguer qui opère au sein de l'église catholique. Officiellement, elle fait partie de l'église catholique ce qui permet à ses membres d'affirmer qu'il ne s'agit pas d'une secte. L'église de l'Opus Dei se trouve sur la rue Beaubien à Montréal.

¹⁰⁶ L'avenue Louis-Colin se trouve tout près de l'arrêt du métro Université-de-Montréal.

l'organisation des activités et d'autres se sont caractérisés par une participation plus passive et sporadique. Seulement quelques-uns ont fréquenté des paroisses francophones car la plupart ont surtout été attachés au milieu catholique hispanophone. Quoiqu'il en soit, la fréquentation des églises par ces personnes a diminué depuis leur arrivée. En ce moment, quelques-uns y vont seulement de temps en temps tandis que d'autres n'y vont plus jamais.

«**Alliez-vous à une église ?** Non, non. Parfois nous allons à l'église sur Rachel (l'église espagnole) ou à la Guadalupe (l'église latino-américaine). Parfois ! **Parfois voulez-vous dire une fois par mois ?** Oui, quelque chose comme ça. Mais pas souvent, non».

Carlota, Salvadorienne, habite dans la banlieue ouest de Montréal

On peut se demander quelles sont les raisons évoquées par ces personnes qui les ont menées à une diminution de la fréquentation des églises. Ceci mène à deux sous thèmes : la diminution de la fréquentation des églises hispanophones et la diminution de la fréquentation de l'église, tout court. Pour quelques-uns, il s'agit d'un changement de cadence et de milieu : on passe d'une activité pratiquée régulièrement, en espagnol, à une pratique sporadique, en français.

«**Alliez-vous toujours à la chapelle ou elle était trop loin ?** Plus déjà. Nous avons laissé tomber la chapelle. **Alliez-vous ailleurs ?** Honnêtement ? Très peu...(rires). **Mais lorsque vous y alliez c'était en espagnol ou en français ?** En français. **Plus près ?** J'y allais seulement quand il y avait un mariage, ou comme des fêtes de Sainte Roseline ou on organisait parfois un événement comme, disons, du jour du Seigneur des Miracles, c'est tout».

Santiago, Péruvien, habite dans le quartier Ahuntsic de 1971 à 1972

Nous avons rencontré un immigrant péruvien ayant participé aux messes en espagnol de la Mission espagnole de manière très sporadique et qui a joué dans la Mission latino-américaine en tant qu'artiste invité. Ces contacts avec les Missions lui ont laissé un arrière goût un peu amer, l'ayant mené à ne plus vouloir y participer et à s'isoler en quelque sorte des compatriotes péruviens et latino-américains impliqués dans ces activités. Cette méfiance caractérise également ceux qui n'ont jamais participé à leurs activités.

«**Êtes-vous allé à la Mission espagnole quelque fois ?** Oui, j'y suis allé quelques fois, oui. J'ai pas aimé, j'ai pas aimé, non. **Participiez-vous à des associations ?** Ah! Oui, oui. À cette époque ils savaient que j'étais artiste et les Péruviens m'ont cherché. Et alors j'y suis allé 2 ou 3, 4, 5 fois je suis allé à des activités, pour faire de l'animation. **Où ?** Dans l'église qui était vers le quartier gay, là et sur Saint-Alexandre, je crois, Champlain, là il y avait une église.

Alexandre-De-Sève ? *De-Sève et Champlain. Église-Sainte-Brigitte, je crois. Centre Brigitte je crois. Je ne sais pas comment s'appelle l'église là, à la communauté latina».*

Clemente, Péruvien, habite dans le quartier Plateau-Mont-Royal de 1986 à 1988

Quelques-uns sont allés à la messe simplement pendant une brève période, et l'ont fait dans des paroisses francophones, pour cesser complètement après. Ceci montre que le besoin de ressourcement auprès des institutions hispanophones est très variable d'un individu à un autre.

«Alliez-vous à l'église en espagnol ? *Non, je ne suis jamais allé à l'église ! En français non plus ? En français oui, pendant une période. Jusqu'au point où je suis arrivé à un moment où je ne me souvenais plus de comment prier en espagnol. Y alliez-vous à tous les dimanches ou de temps en temps ?* *À tous les dimanches. À quelle église alliez-vous ?* *À une église à côté de chez moi. Ici à Saint-Laurent».*

Ignacio, Chilien, habite à Ville-Saint-Laurent de 1986 à 1987

Parmi ceux qui arrêtent de fréquenter les messes catholiques il y en a qui le font parce qu'ils changent de religion. Ce passage peut se faire d'un milieu hispanophone vers un autre, par exemple d'une église catholique à une église évangélique, tout en demeurant dans un contexte latino-américain ou bien le changement peut toucher ceux ayant fréquenté des milieux francophones. Nous aborderons plus profondément ces changements de religion dans les pages qui suivent. Quant à ceux qui ont considéré davantage les églises comme des lieux de sociabilité, pour rencontrer des personnes hispanophones que pour des raisons religieuses, il va de soi que lorsqu'ils ont pu se faire un réseau d'amis sur place, leur besoin de ressourcement au sein de l'église diminue.

«Alliez-vous à l'église en espagnol ? *Oui. Nous avons commencé à y aller, non ? Mais surtout...je suis allé à l'église (au Guatemala) jusqu'à l'âge de 16 ans, non ? J'y suis toujours allé, mais après 16 ans ça ne m'a pas plus intéressé la religion, non ? Et alors nous allions là surtout pour connaître les gens. Pour socialiser un peu ? Pour socialiser, pour voir qui était là. Où alliez-vous ?* *Nous nous sommes rendus compte qu'il y avait une église espagnole qui était ici sur Rachel et Henri-Julien, je crois, alors là, moi, pas toujours, mais nous y allions. Combien de fois ?* *Une ou deux fois par mois nous y allions».*

Pablo, Guatémaltèque, habite dans le quartier Plateau-Mont-Royal en 1972

La diminution de la fréquentation de l'église s'explique par le fait qu'on a de plus en plus d'amis, parce qu'on change de religion ou tout simplement parce que la situation personnelle des individus évolue et qu'on sent moins le besoin d'y aller se ressourcer.

La baisse dans la fréquentation des églises est aussi liée à la mobilité résidentielle (déménagements dans d'autres quartiers ou municipalités), aux changements dans la composition du ménage (arrivée ou départ des membres de la famille, naissance des enfants, divorces) et à l'implantation de nouveaux lieux de culte. Quant aux changements dans la composition du ménage, nous avons retracé l'itinéraire religieux d'une jeune femme péruvienne, laquelle allait toute seule, au début, dans des paroisses catholiques québécoises. Il a été frappant pour elle de constater la différence entre les paroisses fréquentées majoritairement par des Québécois, avec des personnes âgées et un nombre de paroissiens plutôt en déclin, et celles fréquentées par des Latino-Américains, où l'on voit des jeunes familles qui assistent à la messe en compagnie de la famille élargie.

*«Je suis allée pour la première fois à l'église (rires) et ça c'est quand je suis arrivée, la première semaine de mon arrivée ici. Alors je me sentais très seule et j'avais besoin d'aller écouter la messe car, pour moi, c'était une tradition...aller à la messe tous les dimanches, non ? Et alors, je suis allée le premier dimanche... pour écouter la messe. C'était en français mais ça ne me dérangeait pas car, je me disais, les prières je peux les dire en espagnol et il n'y a pas de problème. À mon arrivée tout le monde me regardait car j'étais la seule jeune fille qui entrait dans l'église (rires). **C'était près de chez toi ?** C'était sur Saint-Denis. Je me souviens pas comment s'appelle l'église, c'était sur Saint-Denis mais j'étais la seule jeune femme qui entra à l'église».*

Carmen, Péruvienne, habite dans le centre-ville de Montréal de 1988 à 1991

Elle est allée ultérieurement à des messes en espagnol, pour accompagner sa mère, car personnellement elle préfère les lieux de culte francophones. Elle s'est renseignée par l'intermédiaire d'autres personnes sur l'existence des églises liées à la communauté religieuse latino-américaine. Alors, en ce moment, elle fréquente en famille l'église espagnole, loin de chez elle, mais lorsqu'elle est seule elle fréquente une église francophone tout près de chez elle, dans le quartier Rosemont.

*«À l'église j'y suis allée avec mes parents, comme je te dis, quand ma mère est arrivée, ça fait donc 6 ans ! J'allais à l'église mais j'allais à l'église en français. Jamais je suis allée à l'église en espagnol. **Avec tes parents tu es allée à quelle église ?** C'est une église sur Rachel. **L'église espagnole ?** Oui. L'église espagnole. Sur Rachel, c'est à 1 heures, je crois. **Vous y alliez le dimanche ?** Oui. Les dimanches. **Pendant tout le temps que vous avez vécu là êtes-vous allés ailleurs ?** Non, car ma maman est déjà arrivée, alors ma maman voulait que je l'accompagne, alors, c'était différent. Mais après généralement j'allais à l'église là plus près de chez moi, vers la 2^e avenue il y a une église, sur Masson et je crois la 5^e avenue. **Mais c'est une église en français. En français, aha».***

Carmen, Péruvienne, habite dans le quartier Rosemont de 1992 à 1997

Nous avons retracé le parcours religieux d'une autre dame péruvienne ayant assisté à l'occasion à des messes en français dans le quartier Ahuntsic, en espagnol à la Mission latino-américaine dans le quartier Centre-sud et à l'église de Saint-Gilbert à Saint-Léonard. En ce moment elle y va moins souvent car elle a des enfants en bas âge. Lorsqu'on retrace son itinéraire religieux depuis 1985, il est intéressant de noter que tout au début, suite à son arrivée, quand elle habite dans le quartier Ahuntsic, elle fréquente des messes en français au coin des rues Fleury et Meilleur, tous les dimanches. Elle assiste également à des premières communions et à des confirmations des enfants qu'elle connaît. Ensuite, avec sa sœur elle commence à fréquenter des messes en espagnol à l'église *La Guadalupe* dans son emplacement actuel, deux fois par mois, ce qui lui permet de côtoyer un grand nombre de *latinos*. Vers 1990, lorsqu'elle fréquente la Mission espagnole sur la rue Rachel, elle découvre l'église Saint-Gilbert, à Saint-Léonard, où on célèbre des messes en espagnol. En 1993, elle fréquente surtout l'église Saint-Gilbert, d'autant plus qu'elle habite en face. Elle s'y inscrit pour suivre des activités et y participe régulièrement. Il s'agit d'un lieu de sociabilité et de ressourcement, où elle rencontre des hispanophones d'autres pays. À l'heure actuelle elle avoue préférer réaliser d'autres activités en famille, notamment en plein air et la fréquentation de l'église devient une pratique sporadique.

«J'allais plus souvent à l'église Saint-Gilbert, car je l'avais en face et là j'ai commencé à participer, pour vous dire...à une occasion je me suis inscrite pour lire la Bible. Ou parfois ils prennent un café, après la messe, bon, ils ne le font plus...ou il y avait des rencontres de Péruviens, comme ça, qui vendaient la nourriture. **À l'église il y avait majoritairement des Péruviens ?** Non, non, non, il y a de tout. Il y a des Salvadoriens, des Chiliens, des Colombiens, des Vénézuéliens, des Costaricains. **Donc là vous avez fréquenté des personnes d'autres pays ?** Bien sûr, mais seulement là. **Alliez vous à l'église à chaque dimanche ?** Au début, oui. Car j'avais pas d'enfants. Et même quand j'ai eu mon premier enfant, lui il était très sage à l'église, mais déjà les deux, ensemble, sont de la dynamite. Ils te laissent pas te concentrer, ils ont pas de garderie, mais j'y suis allée pareil, hein ? J'ai continué d'y aller même jusqu'à mon déménagement. Maintenant je suis plus à l'est. Et ça devient un peu difficile».

Lupicinia, Péruvienne, habite à Saint-Léonard de 1993 à 1995

Au sein de cette catégorie d'immigrants, ayant diminué leur fréquentation des églises, nous avons retracé un autre parcours religieux, celui d'une dame guatémaltèque.

«**Et dans ce secteur avez-vous connu un endroit où on parlait l'espagnol ?** Oui. J'ai connu l'église de Rachel. **L'église espagnole ?** Oui, l'église espagnole, aha. **Et vous y alliez avec quelle fréquence ?** Une fois par semaine. **Avec vos colocataires ?** Avec les autres, oui. **Pourquoi y alliez-vous ?** Au moins pour parler ! (rires) Oui. Ce n'est pas que j'en avais marre de mes amies, mais on a besoin de parler, on a besoin d'avoir...comme de faire une vie

sociale, non ? (rires) Alors, être renfermée, toujours, au travail et à la maison, alors, je pense...quelque chose nous manquait ! Et c'est pour ça que nous sommes arrivées à l'église. On nous a dit que c'était une église en espagnol et nous y sommes allées ! Et là avez-vous rencontré des gens d'autres pays ou il s'agissait surtout des Guatémaltèques ? Non. Ils étaient d'autres pays aussi. Il y avait des Salvadoriens, et quoi d'autre ? Des Espagnols, je me souviens seulement d'eux. Des Salvadoriens et des Espagnols, oui».

Edna, Guatémaltèque, habite dans le quartier Plateau-Mont-Royal de 1982 à 1985

En 1982, elle a connu, en premier, l'église espagnole qu'elle fréquente toutes les semaines avec ses colocataires. Cette fréquentation répond, selon elle, à l'isolement ressenti au début de leur arrivée à Montréal. Vers 1985, elle s'engage davantage dans la Mission espagnole ce qui l'a portée à s'impliquer dans le chœur de l'église où elle chante toutes les semaines. Lorsque la scission entre Espagnols et Latino-Américains a lieu, elle continue de chanter dans le chœur de l'église latino-américaine rue Alexandre-De-Sève, où elle se rend plusieurs fois par semaine.

«À De Castelnau continuez-vous d'aller à l'église espagnole ? Oui. Ce n'était pas l'espagnole. C'était une autre église car il y a eu une division entre Espagnols et latinos et chacun s'est...c'est à dire, les Espagnols sont restés sur Rachel et le reste nous sommes allés sur...c'était Alexandre-De-Sève, s'appelle la rue ? Et...Boulevard René-Lévesque. C'est une très grande église. Oui mais elle était canadienne, donc, là aussi on nous a accordé la permission car ce n'était pas notre église. Maintenant oui nous avons une église ! À cette époque ils faisaient les messes en espagnol ? Oui, des messes en espagnol. Nous faisons ce que nous voulions oui car il y avait un groupe des jeunes, il y avait des groupes d'enfants, donc, tout ce que...pour les mariages...il y avait différentes activités. À cette époque elle s'appelait déjà Mission latino-américaine Notre-Dame-de-Guadalupe ? Toujours, oui, aha. Chantiez-vous toujours dans le chœur ? Oui, oui. J'ai continué. J'y allais une fois car la pratique était le matin. Et après vous restiez pour la messe ? Oui. Ah ! Et les samedis aussi parfois j'y allais. J'ai fait un stage et alors il y avait des réunions les samedis».

Edna, Guatémaltèque, habite près du quartier Parc-Extension de 1986 à 1987

Ce n'est que vers 1987 qu'elle abandonne ses activités au sein de la Mission latino-américaine car elle n'a plus le temps. Le manque de temps à consacrer aux activités liées à l'église, notamment lorsque les enfants sont tout petits, s'avère une raison souvent citée par nos interviewés.

6.5.2. Une fréquentation des lieux de culte maintenue au fil du temps

Seulement 2 personnes sur 31 composent cette catégorie des immigrants qui fréquentent en ce moment des églises catholiques au même rythme que depuis leur arrivée à Montréal : une Salvadorienne qui habite le quartier Côte-des-Neiges et une autre famille salvadorienne qui réside à Saint-Léonard. La dame du quartier Côte-des-

Neiges fréquente l'église Saint-Pascal-Baylon, qui se trouve tout près de son domicile. Ce qui se dégage dans le parcours religieux de l'autre famille est l'incorporation de lieux de ressourcement «nouveaux» ne se limitant pas exclusivement à des lieux de culte catholiques. Cette famille a fréquenté des lieux de culte évangéliques car elle s'est liée d'amitié avec des compatriotes en faisant partie. Cette fréquentation n'a pas abouti à un changement de religion mais plutôt à une ouverture vers d'autres tendances religieuses. En outre, cette famille fréquente des paroisses catholiques francophones et hispanophones, indistinctement, à tous les dimanches. Son parcours religieux montre qu'au début, lorsqu'ils résident à Hull, les églises étaient des lieux capables de combler leurs besoins de relations sociales.

«Il y avait une place pour pouvoir se connaître. Les églises. Oui, les églises, mais aussi c'était un autre problème, n'est-ce pas ? Les églises évangéliques, les protestantes, étaient en contradiction avec l'église catholique et il y avait une certaine méfiance, même à l'intérieur de l'église. **Alliez-vous à une église protestante, évangélique ?** Bon, nous étions...nous sommes catholiques mais là, il y avait cette habitude du centre communautaire qui nous a reçus qui était chrétienne, était catholique. Elles étaient même des sœurs mais la vérité est que j'ai travaillé dans une école d'une église évangélique là-bas au Salvador et le hasard a fait que nous avons rencontré quelques-uns qui avaient été expulsés car cette église avait beaucoup de relations avec les guerilleros, et tout, aidait les gens pauvres. Alors, le gouvernement ça ne leur convenait pas là. On les a sortis et le hasard a fait que nous nous sommes rencontrés. Eux habitaient à Ottawa. À Ottawa, eux ils ont su que j'étais ici et ils sont venus me visiter et tout et ils nous ont invités à leur église. C'est comme ça que nous allions aussi à leur église, à une autre église (rires). Et là nous avons connu plusieurs gens. Des gens merveilleux. Des deux côtés, des deux églises. Des gens magnifiques, agréables. **Combien de fois y alliez-vous ?** Les dimanches seulement. Pas tous. De temps en temps. **Deux ou trois fois par mois ?** Deux ou 3, oui, dépendant du temps aussi».

Dorotea, Salvadorienne, habite à Hull, de 1986 à 1987

Vers 1987, une fois rendus à Montréal, ils fréquentent l'église *La Guadalupe* tous les dimanches. Depuis 1996, ils vont à l'église Saint-Gilbert à Saint-Léonard tout près de chez eux et ils fréquentent aussi des églises francophones, comme l'Oratoire Saint-Joseph.

Le maintien du même rythme de fréquentation des messes semble assez rare dans notre échantillon. Les immigrants sont davantage enclins à changer ce rythme, surtout vers la baisse, comme nous l'avons déjà montré. Passons maintenant au cas de ceux qui se sont de plus en plus impliqués dans des activités religieuses catholiques.

6.5.3. La tendance à une implication religieuse accrue au fil du temps

Quelques Centre-Américains se sont de plus en plus investis au sein de la communauté catholique latino-américaine (3 Salvadoriens, 1 Guatémaltèque). Nous avons retracé ces différents parcours religieux. Le premier est celui d'une dame salvadorienne qui a participé, vers 1972, aux messes de la Mission espagnole sur la rue Rachel. Vers 1978, suite aux frictions entre Latino-Américains et Espagnols elle fréquente l'église du quartier Villeray.

«Alliez-vous toujours à l'église espagnole ? *Oui, nous allions sur Villeray, aussi. Villeray et Saint-Hubert, Notre-Dame-du-Rosaire. Là aussi nous nous réunissions.* **Vous avez commencé à y aller à cette époque ?** *Oui.* **Pourquoi ?** *Car déjà, de Rachel, ils ont dit qu'ils allaient ouvrir pour les Latinos.* **Suite aux frictions avec les Espagnols ?** *Oui, oui. Il y avait...je ne sais pas pourquoi mais il y avait un...on sentait ça. Je ne sais pas si c'était vrai ou c'étaient des suppositions que nous faisons, non ? Mais il y avait quelque chose qui ne marchait pas. Ceux d'Amérique latine, les uns sont restés là et les autres nous sommes venus vers ici.* **Ce sont les Salvadoriens qui sont partis ?** *Non, c'étaient de tous les pays.* **Ça n'a pas été au niveau national ?** *Non, non, non.* **Ça a été à titre individuel ?** *Oui, oui, oui.* **Vous y alliez une fois par semaine ?** *Là il y avait déjà des rencontres. Les samedis on faisait des réunions ou on faisait des fêtes aussi.* **Vous y alliez les samedis et les dimanches ?** *Les dimanches surtout».*

Esther, Salvadorienne, habite au centre-ville de Montréal en 1978

Au début des années 1980, elle ne fréquente plus la messe de la Mission espagnole ou celle du quartier Villeray. Dorénavant, elle fréquente la Mission latino-américaine nouvellement installée sur la rue Alexandre-De-Sève. Elle s'engage davantage dans les activités de cette communauté.

«Là sur Alexandre-De-Sève et René Lévesque. L'église est là. Avez-vous changé parce que c'était plus près ? *Non. Parce que la communauté d'ici à Villeray a déménagé là-bas.* **Et ça a donné lieu par la suite à La Guadalupe ?** *La Guadalupe.* **C'était vers 1980 ? Votre 2ème fille était déjà née ?** *Oui, oui. Une fut baptisée sur Rachel, oui, mais nous allions sur Villeray. L'autre fut baptisée ici sur Villeray, oui, oui, donc, elle était déjà née. Nous avons fait un stage».*

Esther, Salvadorienne, habite dans le quartier Plateau-Mont-Royal de 1981 à 1994

Depuis 1994, son engagement n'a cessé d'augmenter. En ce moment, elle organise des groupes de catéchèse qui l'obligent à fréquenter la Mission latino-américaine deux ou trois fois par semaine.

Quant au deuxième parcours religieux, il s'agit d'une autre Salvadorienne ayant été fortement impliquée d'abord dans la Mission latino-américaine et ensuite dans d'autres églises catholiques plus près de chez elle. De 1989 à 1992, elle fréquente la Mission latino-américaine sur la rue Ontario, deux fois par semaine, lorsqu'elle habite dans le quartier Mercier et plus tard un peu plus à l'ouest, près du quartier Nouveau-Rosemont. En 1992, elle emménage justement à côté de l'église de Saint-Grégoire-le-Grand, qu'elle fréquente, ainsi que *La Guadalupe*. En 1993, lorsqu'elle habite à Saint-Léonard, elle fréquente les messes en espagnol et s'implique dans des groupes charismatiques deux fois par semaine à l'église Saint-Gilbert, laissant tomber les autres lieux de culte, car se déplacer avec ses petites filles s'avère difficile.

«Je suis allée vivre à côté d'une église catholique, mais c'était de langue française, alors comme c'était...seulement croiser comme ça...j'étais déjà dans l'église. Alors j'ai commencé là. **À ce moment là avez vous arrêté d'aller à La Guadalupe ?** Oui, c'est à dire, j'y suis restée seulement 1 jour, car les vendredis c'est un groupe charismatique, réunion de prière. J'y suis restée les vendredis et dans cette église les dimanches. **Donc vous alliez à un groupe charismatique à La Guadalupe et après vous alliez à la messe ici. Oui, oui. Et de quelle église s'agit-il ?** Église Catholique de Saint-Grégoire-le-Grand».

Sara, Salvadorienne, habite le quartier Villeray de 1992 à 1993

La troisième famille, Guatémaltèque, combinait au début des années 1970 sa fréquentation des messes en espagnol à la Mission espagnole et à la Mission latino-américaine à l'église Notre-Dame-du-Rosaire, avec celles en français de l'Oratoire Saint-Joseph. Vers 1973, ils fréquentaient la Mission espagnole. De 1974 à 1979, ils continuent de fréquenter aussi bien l'Oratoire Saint-Joseph (messes en français) que l'église Notre-Dame-du-Rosaire ou la Mission espagnole. Ce n'est que vers 1979 qu'ils participent, à la Mission latino-américaine, à des activités qui leur permettent de rencontrer des Latino-Américains de différents pays. Cet élargissement de leur cercle d'amitiés au sein de l'église fait qu'en ce moment ils la perçoivent comme leur deuxième maison. Présentement, le mari et l'épouse se sont impliqués dans les activités de la Mission latino-américaine bien qu'ils habitent très loin, dans le quartier Chomedey à Laval.

Quant au témoignage de l'immigrant salvadorien s'étant de plus en plus impliqué dans les activités de la Mission latino-américaine, il décrit le début de sa participation comme plutôt discrète car ceci a lieu peu après son arrivée à Montréal. Il essaie dans les

premières années de demeurer discret, plutôt distant d'autres compatriotes. Alors, son envie de s'impliquer davantage au sein de l'église naîtra plus tard.

Maintenant avez-vous davantage de liens avec vos compatriotes ? *Oui, maintenant, oui. Enormément, oui. Je suis déjà sorti de mon trou ! (rires) Oui, c'est vrai. Je me sentais comme renfermé, non ? Dans quelque chose ! Plus maintenant. Maintenant oui, je suis déjà sorti de tout ça. Maintenant oui, je ressens de la liberté et maintenant oui, nous avons beaucoup de liens avec des latinos. Oui, oui, oui, beaucoup. Surtout au sein de l'église, de la paroisse, avec toute sorte de personnes. Oui, il y en a de partout. Il y en a du Mexique, du Guatemala et du Pérou, du Chili, oui, mais surtout des Salvadoriens.*

Miguel, Salvadorien, habite dans le quartier Saint-Michel depuis 1982

Jusqu'ici nous avons présenté le parcours religieux de différents immigrants latino-américains liés à l'église catholique. Nous allons maintenant aborder d'autres tendances religieuses ayant attiré d'autres interviewés.

6.6. L'essor des nouvelles tendances religieuses

Plusieurs lieux de culte hispanophones que l'on repère en ce moment à Montréal ne font pas partie du réseau des églises catholiques. Ils appartiennent à d'autres réseaux créés autour des nouvelles tendances religieuses (groupes de prière, religions, sectes) qui attirent de plus en plus d'adeptes. Quelques-uns de ces lieux sont hispanophones et d'autres s'adressent à l'ensemble de la population. Souvent il s'agit d'antennes montréalaises de groupes implantés ailleurs (États-Unis, Amérique latine, Europe). Quoiqu'il en soit, à l'heure actuelle, les immigrants latino-américains qui veulent grossir les rangs des lieux de culte ont une palette de choix beaucoup plus vaste. L'implication des immigrants latino-américains dans ces regroupements a donné lieu à une nouvelle division : le groupe catholique s'est partiellement émietté depuis que plusieurs s'ont allés vers d'autres groupes religieux. Toutefois, il s'agit d'un morcellement qui est loin de détrôner l'Église catholique.

Au sein de notre échantillon, quelques dames (1 Péruvienne, 1 Chilienne) ont préféré s'impliquer dans d'autres courants religieux. La dame péruvienne a, pour sa part, laissé tomber le catholicisme suite à plusieurs événements, notamment à cause de l'indifférence des prêtres catholiques lorsqu'elle leur a annoncé son divorce et qu'elle a eu besoin d'aide. En effet, le divorce s'est avéré pour cette dame un événement qui a vraiment fait basculer sa vie. Depuis, elle a vécu ailleurs, en Colombie Britannique et aux États-Unis (Miami, Boston), dans de très nombreux logements. La recherche de

Dieu, dont elle parle dans son témoignage l'a amenée à s'impliquer dans plusieurs groupes de prière. Le lieu de culte qu'elle fréquente en ce moment n'est pas un lieu spécifique aux Latino-Américains. Elle y côtoie des Québécois anglophones et francophones et il s'agit d'un lieu de culte qu'elle a découvert dans la région de Boston, où elle a récemment séjourné. Sa trajectoire religieuse depuis qu'elle est arrivée à Montréal débute à l'église catholique Saint-Benoît qu'elle fréquente de 1986 à 1988 lorsqu'elle réside dans le quartier Cartierville. Vers 1989, elle arrête d'y aller car elle se dit désabusée.

«J'ai arrêté l'église. J'ai arrêté d'aller à l'église Saint-Benoît. J'ai laissé l'église catholique, vraiment, car quand j'en ai eu le plus besoin j'ai jamais eu de l'aide et malheureusement ils ne m'ont pas donné de l'aide spirituelle dont j'avais besoin...et je me suis retrouvée très, très perdue. J'avais des amitiés...du clergé...nous sommes allés très souvent ici, sur Sherbrooke. **Au Grand Séminaire ?** Au Séminaire ! Oui. Alors j'avais des Pères, des prêtres, mais, très haut placés, qui nous connaissaient et ils ont accepté mon problème comme si de rien n'était. Jamais...jamais une aide, pourtant. **Des Québécois ?** Plus ouverts et ça m'a beaucoup choqué cette attitude. Et je me suis dit, non...non...non...je n'ai pas besoin d'eux. **Avant vous étiez de quelle religion ?** Catholique. **Et ensuite vous avez changé ?** Oui, mais pas à ce moment là. Car moi...j'ai commencé à rechercher Dieu...c'est à dire, pour moi, l'église catholique est morte ...ça ne retenait plus mon attention. J'allais à d'autres églises, évangéliques, je les ai toutes connues. **Quand avez-vous commencé à aller aux églises évangéliques, quand vous habitiez au centre-ville ?** Oui. **À quelles églises alliez-vous ?** J'allais à une église sur Bellechasse, après j'allais à une autre sur Saint-Laurent, après je suis allée aux Témoins de Jéhovah sur la rue Notre-Dame. **Donc vous changiez ?** Oui, car j'étais à la recherche de Dieu. **À chaque dimanche dans un lieu différent ?** Non, c'est à dire, moi j'y allais et je voulais trouver quelque chose qui me comble. Alors j'ai trouvé quelque chose mais aussi je m'apercevais d'autres choses que j'aimais pas, alors je pouvais y aller pendant 6 mois, et après 6 mois j'arrêtais d'y aller pendant des mois et après je revenais à la même place ou peut-être je cherchais ailleurs. Peut-être je me renseignais, j'allais ailleurs...j'avais pas un temps fixe...et après j'ai étudié la Bible avec les Témoins de Jéhovah, avec d'autres églises. **Y alliez-vous souvent ?** Oui. Je recherchais Dieu. **Une fois par semaine ?** Oui, une fois par semaine».

Isabel, Péruvienne, habite au centre-ville de Montréal de 1989 à 1990

Après cette période de *recherche de Dieu*, vers 1992, elle fréquente surtout l'église évangélique pentecostiste de la rue Bellechasse les dimanches soir. En 1985, lorsqu'elle réside dans la banlieue de Boston (Massachusetts) elle découvre son église actuelle, qu'elle fréquente à Montréal depuis 1998, année de son retour au Québec. Ce lieu de culte la rattache davantage à des Québécois qu'à des immigrants établis à Montréal. Une des caractéristiques de ce lieu de culte est qu'il offre ses activités dans une chambre d'hôtel, les dimanches, et dans une église anglicane du centre-ville, les mercredis de 19 heures à 21 heures.

Passons maintenant au témoignage de la dame chilienne. Vers 1987, à son arrivée à Montréal, elle était catholique. Elle a même fait baptiser sa fille à la Mission latino-américaine sur la rue Ontario où elle participe de temps en temps aux activités de l'église. Une fois qu'elle quitte Longueuil et s'installe à Montréal-Nord d'abord et ensuite à Saint-Laurent, sa vie spirituelle change, notamment à cause de son divorce, ce qui l'amène à découvrir l'église évangélique dans laquelle elle participe très activement. Puisque les activités sont organisés par des Québécois, il ne s'agit pas, non plus, d'un lieu de culte hispanophone. Il s'agit d'un groupe créé aux Etats-Unis et qui est en train de se répandre dans différentes régions québécoises. Pour cette dame, ce lieu de prière implanté dans un quartier montréalais récent, structure complètement sa vie sociale. Elle a déménagé juste à coté de ce lieu de culte et ses amis sont majoritairement des personnes de l'église, qu'elle considère ses frères et sœurs. Ses enfants y participent également. L'emprise de ce lieu de culte sur sa vie est très importante.

«Ce que j'ai appris dans l'église évangélique c'est l'enseignement de la parole de Dieu, ok ? Et dans le catholicisme, ce que j'y comprends maintenant est plutôt une tradition que la famille t'impose. **Ça vous l'avez découvert ici à Montréal ? Ici. Comment ? Êtes-vous allée quelque part ?** Non, ce qui arrive c'est, qu'en premier lieu, je venais d'une famille catholique. Mes parents m'amenaient à l'église, jeune, et adulte aussi. Nous allions à la messe les dimanches. Et nous recevions le message de l'Eglise mais il n'y avait aucun effet dans ma vie. Rien. Il n'y avait aucun changement. Je sortais de l'église, de la messe et pendant la semaine il n'y avait rien de spécial qui transformait ma vie. Et après mon divorce, j'ai vécu des moments difficiles. Alors j'ai vécu une dépression et dans cette dépression, plutôt que de me tourner vers la drogue, l'alcool, ou le sexe, comme ça ! J'ai crié et j'ai invoqué le Seigneur et le Seigneur m'a répondu. Et depuis, deux personnes, dans cette même nuit où j'ai été très, très, abattue, découragée, deux personnes amies, qui avaient déjà pris contact avec l'église, qui allaient déjà à l'église Chrétienne, m'ont invitée. Et bon, il est arrivé un moment où Dieu m'a clairement parlé dans mon cœur et moi, là j'ai accepté le Seigneur et j'ai commencé à marcher avec le Seigneur et j'ai pris des décisions. **Ça s'est reflété dans votre fréquentation de l'église Chrétienne ?** J'y allais à tous les dimanches et depuis que ces amis sont arrivés chez moi et m'ont expliqué en quoi ça consistait le fait d'être catholique et de devenir Chrétienne, moi, j'ai compris plusieurs choses car, en général, la personne catholique a une connaissance de Dieu, mais généralement ne s'engage pas à marcher avec le Seigneur, ok ? Pour x raisons. Et j'ai pris cette décision cette même nuit (1989), et mes enfants avaient à cette époque...mon fils 5 ou 6...ma fille 2 ou 3 ans. La même nuit que ces personnes sont arrivées et nous avons conversé du Seigneur et tout...j'ai pris des décisions et j'ai dit à mes enfants «À partir de demain, vous allez à l'école dominicale, à chaque dimanche et je vais aller recevoir la parole...car j'en ai besoin». Depuis lors, mes enfants et moi, nous y allons chaque dimanche».

Estefania, Chilienne, habite dans un quartier montréalais récent depuis 1994

Suite à cet engagement elle fréquente toujours ce lieu de culte qui est devenu son lieu de ressourcement, non parce qu'il la rattache à ses origines chiliennes ou latino-américaines mais surtout parce qu'il la rattache «quelque part» après cette période de recherche spirituelle. Elle dit y avoir retrouvé une famille, ce qui fait qu'elle y va tout le temps. Les autres membres de l'église sont notamment des Québécois et quelques familles d'origine haïtienne et latino-américaine (Venezuela, Salvador, Honduras). Il s'agit du seul lieu qu'elle fréquente où elle côtoie d'autres Latino-Américains. L'appartenance à ce lieu de culte structure complètement sa vie sociale et personnelle et ses liens avec des personnes d'autres origines ethniques (Africains), même sa trajectoire résidentielle.

«Pourquoi êtes-vous partie de Saint-Laurent ? *Je me suis rapprochée de l'église. C'était plus pratique pour aller à l'église ? Pratique car mes enfants étaient encore en train de grandir et j'avais pas d'auto et à Ville-Saint-Laurent, avec le froid, la neige, la pluie...je voulais suivre des cours et m'impliquer dans l'église. À l'église, vous y alliez une fois par semaine ? Tous les dimanches et j'y suis deux cours par semaine. Et bon, sans doute maintenant Dieu m'a donné une famille, j'ai mes amitiés aussi québécoises. À l'église ? Oui. Mais je suis toujours en contact par téléphone avec les amies, avec les amitiés chiliennes. Maintenant, connaissez-vous vos voisins ? Qui vient chez vous ? Les gens de l'église. J'ai une amie qui est à 3 blocs plus loin, et bon, nous partageons avec elle. C'est une personne chilienne ? Non, Québécoise. Qui appartient à l'église ? Oui. Votre cercle actuel est...De l'église, disons qu'ils sont mes frères, ma famille, oui. Si l'église déménage, moi avec elle. Je ne lâche pas l'église. Ça c'est une décision que j'ai prise et mes enfants aussi. Nous ne déménageons pas car ils ont des activités d'adolescents. Ma fille a son école dominicale et moi je suis impliquée dans l'église. Où que l'église aille, si jamais elle déménage, je m'en vais là où elle ira. Pourquoi croyez-vous que vous continuez de vivre ici ? C'est parce que je suis avec mon église, oui. Ça c'est mon...Plus que pour le quartier ? Non, ce n'est pas par le quartier, c'est mon groupe d'appartenance et moi je suis là pour cette raison. C'est un groupe né ici à Montréal ? Ça fait plus de 20 ans. Cette église a grandi depuis le pasteur x, mon pasteur. Cette église a grandi, est devenue une église missionnaire. Cette église a grandi...d'une façon merveilleuse ! Car lui, tel que je te parle ici présentement, il a commencé avec deux personnes, à parler de la parole du Seigneur. Et bon, cette église s'est répandue et nous avons des groupes à Hull, Trois-Rivières...Mais c'est une création québécoise ? Non. Ça vient des États-Unis. Nous sommes une branche de l'église des États-Unis. Ça vient des États-Unis, du pasteur x, des États-Unis. En ce moment avez-vous des contacts avec des personnes qui parlent en espagnol ? Oui. À l'église ? Dans une autre église latina qui a le même enseignement qui vient des États-Unis. Alors moi, je fréquente l'église française et l'église x en espagnol. J'aime beaucoup les gens de l'Afrique, j'ai beaucoup de contacts avec des gens d'Afrique. Je suis allée dans des églises africaines, oui, chrétiennes. J'ai été dans des mariages, je suis invitée la semaine prochaine à un mariage, aussi, d'Africains et nous nous identifions beaucoup. J'ai d'autres frères et sœurs et nous nous connaissons tous, tu comprends ? Parce que les idées sont assez semblables ? C'est l'enseignement de la parole. Et c'est qu'il y a une base du christianisme, c'est ça. Et quand tu trouves un autre frère, dans une autre église, tu es...disons que nous nous connaissons depuis des années, car il y*

a un point en commun, pour ça que je t'ai dit. Par exemple, l'autre jour je parlais avec un frère, aussi, un client d'ici (un centre communautaire du centre-ville de Montréal) et je sais qu'il a des besoins et bon et je l'ai appelé, d'ici, du bureau, pour lui donner un service, un service là-bas. Avec Dieu, il y a une autre perspective dans la vie, il y a un autre but, un autre sens à ta vie. Ta vie, moi, quand j'ai accepté le Seigneur, j'ai changé radicalement. Moi avant j'étais, ma profession...moi, moi, moi, moi».

Estefania, Chilienne, habite dans un quartier montréalais récent depuis 1994

Ces témoignages montrent que la non fréquentation des lieux de ressourcement hispanophones ne mène pas nécessairement vers une ouverture vis-à-vis de la société d'accueil. En dépit du fait qu'il ne s'agit pas de lieux latino-américains, et que ces personnes ne sont pas restées attachées essentiellement à leurs pairs, ce genre de lieu de culte, pour ceux qui s'y sont de plus en plus impliquées, peuvent mener à une sorte de repli lorsque l'ensemble de leur vie sociale est relié aux activités qui s'y déroulent.

Les conversions du catholicisme vers ces nouvelles religions demeurent certes minoritaires mais elles frappent par leur forte emprise sur la vie de la personne. La conversion qu'on observe dans le milieu latino-américain est, selon plusieurs intervenants communautaires interviewés davantage liée à la solitude et au manque de relations humaines des nouveaux arrivants, qu'au pouvoir de persuasion réel de ce genre de pratiques. Selon les prêtres interviewés, la «menace des évangélistes» se fait sentir aux messes de la Mission latino-américaine. Au cours de la messe, le prêtre conseille à ses paroissiens d'arrêter de critiquer les évangélistes et de les imiter en participant plus activement aux messes. Interrogé à ce propos, un des membres de la Mission latino-américaine considère que lorsque les gens arrivent à Montréal ils sont découragés et un peu désorientés ce qui favorise, d'après lui, la tâche des protestants qui essayent de les recruter.

Après une première scission au sein de la communauté catholique, ayant touché les Espagnols et les Latino-Américains, et ayant mené à une certaine «spécialisation» des Missions catholiques - la Mission espagnole a attiré davantage les Sud-Américains et la Mission latino-américaine les Centre-Américains -de nouvelles fissures sont en train de diviser le milieu latino-américain pratiquant. Lorsque nous qualifions ces tendances de «nouvelles» cela n'est pas toujours lié à leur apparition, car plusieurs sont nées à la fin du XIX^e siècle, comme les Témoins de Jéhovah, ou au XVII^e siècle, comme les baptistes, mais ce qui est nouveau est leur emprise au sein des populations latino-américaines. Les raisons qui mènent au succès de ces sectes ou religions auprès des

Latino-Américains mériteraient une analyse approfondie qui dépasse les objectifs de cette thèse. Mais, quoiqu'il en soit, ce qu'il faudrait retenir ici est qu'à la rivalité traditionnelle entre les religions catholique et protestante sont venus s'ajouter de nouvelles tendances - des Adventistes, des Témoins de Jéhovah, des Mormons, des Pentecôtistes¹⁰⁷, des Évangélistes et des Baptistes¹⁰⁸ - qui ont en quelque sorte révolutionné le paysage religieux des Latino-Américains pratiquants montréalais. En général, selon les intervenants communautaires, les Latino-Américains, très sollicités, sont incités à changer de religion lorsqu'ils viennent d'arriver car ils sont comme un «poisson à pêcher» et on leur rend visite régulièrement. Il s'agit pour les prosélytes représentants de chaque croyance de conquérir leur âme. On se les dispute tout en tirant avantage de leur nature sociable et de leur intérêt pour les activités de groupe. Nous avons repéré plusieurs lieux, comme le lieu de rencontre des Mormons, qui offre des services de garde d'enfants et des activités culturelles en espagnol qui attirent les Latino-Américains. Quant aux conversions religieuses, ces dernières s'expliquent, d'après une des personnes impliquées dans la Mission latino-américaine par le vide existentiel de cette époque et parce que les sectes profitent du sentiment de solitude des nouveaux arrivants.

Le protestantisme réformé est un mouvement de très grande ampleur en Amérique latine, et à Montréal le phénomène semble en émergence. Il touche également l'ensemble des groupes (immigrants, autochtones). En outre, la diversification des tendances et des approches que l'on retrouve en ce moment à Montréal rend difficile la classification de ces nouvelles religions dans des catégories très claires. Souvent, les personnes en faisant partie sont vulnérables ou ne disposent pas de suffisamment de recul pour pouvoir en parler de manière objective ; parfois même si elles en font partie

¹⁰⁷ Nom donné aux membres de plusieurs mouvements chrétiens qui, originaires des États-Unis, se sont répandus un peu partout dans le monde. Les pentecôtistes sont souvent *inspirés* dans leurs réunions, ils entrent en transe et prophétisent, prétendant avoir reçu le don des langues, le pouvoir de guérir et toutes sortes de bénédictions divines.

¹⁰⁸ Le souci primordial des Baptistes est d'être conformes à l'Église telle qu'elle apparaît dans le Nouveau Testament. De ce fait, la vraie origine des Églises Baptistes s'enracine dans le texte fondateur du christianisme. Leur fondement repose sur la doctrine des Apôtres, même si le nom lui-même n'apparaît qu'au 17^e siècle. Les Églises Baptistes sont issues du courant de la Réforme du 16^e siècle, qui a donné naissance à plusieurs branches qui se sont alors coupées de l'Église Catholique : les Églises luthériennes, réformées, anglicanes sont nées à cette époque. Les baptistes sont membres de diverses sectes protestantes qui affirment le rôle primordial du baptême. Elles l'administrent aux enfants et aux adultes, le plus souvent par immersion et se réfèrent aux pratiques des premiers chrétiens.

elles ne savent pas exactement comment classer ces lieux de culte par rapport aux paroisses traditionnelles.

Les lieux de culte non catholiques se sont répandus dans l'ensemble de la RMR de Montréal. Par exemple, à Saint Léonard, quelques Latino-Américains se sont convertis aux Témoins de Jéhovah et quelques Salvadoriens et Guatémaltèques se sont convertis à des religions chrétiennes (Baptisme, Évangélisme). À LaSalle, la communauté pratiquante latino-américaine est constituée essentiellement de protestants et de catholiques. Les lieux de culte offrant des services en espagnol à Saint-Laurent sont ceux de l'Église catholique, des Adventistes et des Témoins de Jéhovah. À Montréal-Nord, le regroupement des *latinos* se fait plus par l'appartenance à un bassin linguistique et religieux similaire (Témoins de Jéhovah, Évangélistes, Baptistes, Catholiques) que par l'origine nationale.

Les lieux de culte hispanophones sont des espaces de retrouvailles et de ressourcement pour plusieurs individus où ils côtoient des compatriotes et des personnes du même bassin culturel et constituent des lieux où l'identité latino-américaine se manifeste. Cette tendance aux regroupements ponctuels plutôt que résidentiels se manifeste également dans des fêtes religieuses ou laïques autour des événements significatifs pour l'Amérique latine.

6.7. Les lieux de culte hispanophones : des lieux de ressourcement ou de repli ?

Nous avons vu jusqu'ici que les lieux de culte agissent en tant que lieux de pratique religieuse ou arrivent même à être perçus en tant que lieux de ressourcement significatifs notamment pour les immigrants qui les fréquentent davantage avec le temps. Qu'ils soient perçus comme des espaces de culte, de sociabilité ou de ressourcement affectif ou symbolique, ils contribuent au tissage de liens sociaux des immigrants, que ce soit avec leur groupe de compatriotes, au sein du milieu latino-américain, d'autres groupes d'immigrants ou auprès du milieu québécois. Ce qui ressort des témoignages et des cas de figure des parcours religieux dégagés est qu'en dépit du fait que les immigrants latino-américains montréalais ne soient pas fortement regroupés du point de vue résidentiel, plusieurs d'entre eux se déplacent vers des églises et des lieux de culte afin de se retrouver avec des personnes partageant leurs croyances religieuses.

Les lieux de culte n'agissent pas seulement en tant que lieux de ressourcement susceptibles de rattacher l'immigrant à sa culture d'origine où de recréer sur place des attaches auprès du milieu latino-américain. Les parcours religieux retracés nous montrent également que la manière dont les immigrants construisent leurs groupes d'appartenance, leur catégorisation sociale personnelle dans le sens de Tajfel (1984), est aussi bien fondée sur des aspects ethniques ou culturels que sur des aspects religieux ou spirituels. Pour ce qui a trait aux églises catholiques latino-américaines, elles ont agi en tant que lieux de regroupement religieux et de ressourcement symbolique malgré l'absence d'une concentration résidentielle latino-américaine nette. En ce qui concerne les lieux de culte faisant partie d'autres tendances, leur succès auprès des immigrants latino-américains s'explique, selon les prêtres interviewés, non seulement par rapport aux doctrines véhiculées mais aussi par le besoin qu'ont les individus de se rattacher à leur milieu environnant, notamment après leur arrivée à Montréal, alors qu'ils vivent une période d'acclimatation qui requiert des réajustements personnels importants dans leur vie quotidienne et qui fait surgir des besoins d'inclusion, d'appartenance particulièrement prononcées auxquels peut répondre l'adhésion à un groupe, à un lieu de culte.

La vulnérabilité de plusieurs des immigrants interviewés après leur divorce les amène dans des parcours religieux caractérisés par une sorte de nomadisme spirituel ou vers une sorte d'idéalisation du lieu de culte découvert, perçu comme un phare dans la nuit noire. Ceci nous permet de reconsidérer les lieux de culte comme des espaces d'intégration au groupe d'origine. En outre, plusieurs personnes de notre échantillon se définissent comme athées ou non pratiquantes mais la plupart des ceux croyants disent avoir diminué leur attachement à l'église catholique ou l'avoir tout au plus maintenu depuis leur arrivée à Montréal. Seulement quelques-uns ont augmenté leur attachement à la religion au sein même de la communauté catholique latino-américaine. Dans ce contexte caractérisé davantage par un processus de relâchement spirituel sur le long terme, les lieux de culte agissent en tant que lieux de ressourcement, l'emprise dans leur vie quotidienne n'étant pas nécessairement liée à la variable ethnique.

Quant à l'incidence qu'a la fréquentation des lieux de culte sur l'insertion des immigrants, nous avons constaté que l'importance qu'un lieu de culte peut avoir sur un individu est fort variable et peut prendre des modalités très contrastées. Ce qui, pour les uns constitue une activité comme une autre peut s'avérer, pour d'autres, le lieu de

ressourcement majeur, l'axe autour duquel gravite leur vie. L'isolement social et les ruptures vécues dans leur vie privée font que leur vulnérabilité s'accroît, ce qui paraît expliquer certaines conversions chez les immigrants.

De manière générale, les lieux de culte se caractérisent par la manière dont ils combinent le type de paroissiens et les buts spirituels visés. Un lieu de culte peut s'adresser à un seul groupe national ou à des ressortissants d'une région géographique bien délimitée, comme c'était le cas de la Mission espagnole au début, ou à un bassin culturel plus large, par exemple, l'Amérique latine, comme la Mission latino-américaine. Souvent, les paroissiens changent au fil des ans, avec l'évolution démographique du quartier ou de la ville où le lieu de culte s'est implanté et avec les vagues d'immigration reçues. La langue d'usage dans les lieux de culte est liée surtout à la clientèle qui fréquente l'établissement, à laquelle les responsables s'ajustent dans les activités qu'ils organisent. Plusieurs immigrants se déplacent de très loin pour fréquenter des lieux de culte spécifiques, tandis que d'autres s'adressent à ceux qui sont plus près de chez eux. Quant aux types de doctrine ou d'idéaux religieux ou philosophiques dans lesquels puise un lieu de culte, nous avons remarqué l'opposition existant entre la religion catholique traditionnelle et des religions plus marginales, fortement implantées notamment en Amérique latine, qui suscitent une ferveur remarquable. Les églises catholiques sont beaucoup plus faciles d'accès tandis que plusieurs lieux de culte moins connus s'avèrent d'un accès restreint, réservé à leurs adhérents qui manifestent une certaine méfiance vis-à-vis de l'extérieur.

Il va de soi que plus un lieu de culte est minoritaire, ou se trouve marginalisé socialement, plus il est difficile de trouver un immigrant qui le fréquente et qui accepte de partager son expérience. En outre, plus un lieu de culte a un fonctionnement «fermé», moins on a la chance de pouvoir y entrer afin d'obtenir des témoignages. La combinaison des deux dimensions - type de fidèles, type d'idéaux - donne lieu à des lieux de culte très diversifiés. Par exemple, on retrouve des lieux de culte fréquentés par des gens d'un seul pays ou bassin culturel, que l'on peut caractériser comme fermés au niveau linguistique ou ethnique, mais ouverts dans le sens que leur doctrine est énormément répandue et acceptée socialement. D'autres lieux de culte sont très ouverts sur le plan de leur clientèle car on retrouve dans leurs rangs des personnes originaires de pays très différents sur le plan culturel et où on utilise même plusieurs langues, mais pratiquant une doctrine fort cloisonnée, marginalisée du point de vue social ou

considérée par plusieurs comme une secte. La combinaison de ces dimensions prend donc des formes multiples.

Les immigrants se retrouvent face à des modalités de ressourcement, qui impliquent des modes et des degrés divers de fermeture ou d'intégration à des communautés formées autour d'idéaux religieux ou philosophiques fort contrastés qu'ils partagent avec des compatriotes de la même origine nationale, du même bassin culturel ou encore avec des Québécois (francophones, anglophones). En outre, la langue d'usage dans ces lieux de culte varie d'un milieu à l'autre. Ces différentes modalités d'appartenance religieuse peuvent mener à un repli du groupe sur lui-même, le cas extrême étant les sectes, d'accès très restrictif et peu ouvertes vers l'extérieur. À l'opposé, on retrouve des lieux de culte imbriqués dans des réseaux associatifs et communautaires diversifiés, ouverts vers l'extérieur, qui permettent à l'individu de tisser un réseau au delà de son groupe d'origine et du lieu de culte qu'il fréquente.

Conclusion

Plusieurs espaces fréquentés par les immigrants latino-américains que nous avons interviewés se sont avérés des espaces exclusifs, fermés. Que ce soit dans le cadre de la Mission latino-américaine, où la plupart des gens fidèles proviennent d'Amérique latine, ou que ce soit dans des lieux de culte fréquentés essentiellement par des Québécois, le caractère exclusif de ces lieux rend difficile le côtoiement de l'autre. Il s'agit, surtout, d'espaces d'intégration à un groupe de pairs formé de compatriotes, de latino-américains ou de croyants partageant une même pensée religieuse.

Chapitre 7 : L'identité des immigrants latino-américains

Les chapitres précédents ont abordé la trajectoire résidentielle et la fréquentation par les immigrants latino-américains des lieux de rassemblement et de ressourcement ethniques (commerces, lieux de culte). Les trajectoires résidentielles ainsi que les lieux de rassemblement et de ressourcement ont été abordés dans un contexte particulier, celui de la région de Montréal, caractérisé par l'absence d'un quartier essentiellement latino-américain. Ce chapitre est complémentaire à l'analyse déjà présentée et porte sur la manière dont les immigrants latino-américains déclinent leur identité propre et se positionnent par rapport aux *autres* faisant partie de leur environnement actuel (compatriotes, autres Latino-Américains, immigrants d'autres origines, Québécois). La logique qui régit le processus identitaire n'est pas nécessairement la même que celle qui régit la trajectoire résidentielle ou la fréquentation des lieux de ressourcement. Ces trois axes (trajectoire résidentielle, lieux de ressourcement, processus identitaire) s'enchevêtrent au sein d'un même individu mais ne relèvent pas pour autant d'une logique unique. Au prochain chapitre nous allons analyser le lien qui existe entre la trajectoire résidentielle, la fréquentation des lieux de ressourcement et l'identité.

Nous avons essayé de creuser davantage la façon dont les immigrants se sentent rattachés à ou détachés de leurs pairs ou d'autres personnes de leur environnement montréalais. La manière dont ils définissent leur identité, se positionnant par rapport à eux-mêmes et par rapport aux autres, nous paraît très révélatrice du sens qu'ils accordent à leur parcours personnel et de la manière dont ils vivent leur processus d'implantation urbaine. Cet exercice a donné lieu à des positionnements multiples, que les immigrants ont dans leur esprit au fil des ans, en évoluant dans la ville et dans divers milieux d'accueil et d'enracinement. En outre, la représentation sociale qu'ils se font des autres et que les autres se font d'eux évolue également.

Il nous a semblé essentiel d'analyser la manière dont le migrant se positionne lui-même par rapport à un autre multiple (compatriotes, Latino-Américains, immigrants, Québécois francophones ou anglophones), ce qui nous permet de saisir une dimension en quelque sorte invisible de son parcours, qui déborde l'analyse de la dimension résidentielle ou du type de fréquentation des lieux de ressourcement.

Dans le cadre de ce chapitre nous avons interviewé des répondants complémentaires de nos interviewés¹⁰⁹. Leur témoignage nous paraît important dans la mesure où il s'agit de migrants ayant vécu une trajectoire résidentielle montréalaise identique ou très semblable et où ils fréquentent, en gros, des réseaux similaires (amis, connaissances). Les différences se trouvent généralement au niveau du réseau de sociabilité déployé en dehors du foyer et au niveau du milieu de travail. Lorsque nous disposons de ces deux témoignages (répondant principal, complémentaire) nous les présentons conjointement, classés selon le type de définition de l'identité et de l'identification donnée par le répondant principal. Les garder ensemble nous permet de comparer les témoignages obtenus au sein d'un même ménage.

Nous avons dégagé plusieurs tendances dans la manière dont les immigrants latino-américains déclinent leur identité et que nous allons illustrer à partir des témoignages recueillis. Ces témoignages ne sont pas seulement tributaires de leur contexte de vie montréalais. L'identité, construite en interaction avec les autres, constitue un processus qui vient de loin. Les immigrants font souvent appel à leur enfance, à leur famille, à leur ville ou à leur pays de naissance, à l'ensemble de leur parcours migratoire et personnel, aussi bien qu'aux projets d'avenir (retour au pays de naissance, désir de demeurer sur place, volonté de s'installer ailleurs) lorsqu'ils définissent leurs identités. La manière dont ils se définissent constitue une sorte de *baromètre* de leur évolution personnelle et des changements ayant cours chez eux, ce qui les mène vers un rattachement de plus en plus profond envers leur passé, leur présent ou encore les deux.

Dans l'interaction établie entre soi et les autres il peut y avoir un déploiement de stratégies identitaires menant vers l'identification avec cet *autre* ou vers une prise de distance. À ce propos, nous avons envisagé deux modalités d'invisibilité (camouflage ethnique, caméléonage ethnique) qui s'enchevêtrent. Ces deux cas de figure seraient une sorte d'idéal-type des processus qui caractérisent l'invisibilité ethnique des immigrants. Le camouflage ethnique serait un processus de distanciation vis-à-vis du groupe d'origine, une prise de distance de l'immigrant par rapport à ses pairs (compatriotes sur place). Le caméléonage ethnique, lui, serait un processus d'identification avec le milieu environnant.

¹⁰⁹ La plupart d'entre eux sont leur conjoint (époux, épouse) et l'un d'entre eux est le frère d'une de nos interviewées, arrivé en même temps qu'elle. Nous avons 31 répondants principaux et 9 répondants

Outre ces deux processus d'invisibilité, la transnationalité (le rôle de la mobilité, les va-et-vient au sein de plusieurs territoires nationaux ou internationaux) et l'altérité y sont pour beaucoup dans le discours exprimé par les immigrants à propos de leur identité. Quant à l'altérité, nous ne l'envisageons pas seulement comme l'opposé de l'identité, mais comme une dimension de l'identité. Car le processus qui se joue entre soi et l'autre, sur le plan interpersonnel et dans la sphère sociale, peut coexister, selon nous, avec un processus dialectique au sein même de l'individu, ce qui se reflète lorsque plusieurs affiliations coexistent ou sont mobilisées chez un même immigrant.

Wierviorka (1996) envisage l'identité comme une ressource au service d'un développement personnel. D'après lui, la possibilité pour chaque individu de pouvoir se distancier de son identité particulière, sans avoir pour autant à rompre avec elle, constitue un facteur de dynamisme et de vitalité culturelle (Wieviorka, 1996 : 51). Il assume l'existence d'une variété dans les identifications «(...) avec à une extrémité certains membres s'identifiant totalement et exclusivement à l'identité concernée, de manière intégriste à la limite, et à l'autre extrémité d'autres membres n'entretenant des liens que fort lâches avec elle» (Wieviorka, 1996 : 51-52).

Tap montre le «*caractère indissociable de l'identification et de l'identité, et leur rôle fondamental dans la personnalisation, dans et par les contradictions et les conflits qui les opposent*» (Tap, 1980 : 238). Il signale deux fonctions dans l'identification, l'une défensive et l'autre constructive. Pour leur part, Jewsiewicki et Létourneau considèrent que la variabilité identitaire du sujet constitue une synthèse de soi et du rapport à l'autre :

«(...) la versatilité identitaire du sujet traduit en effet son désir d'affronter victorieusement la variabilité des situations d'interaction sociale dans lesquelles il s'engage ou se trouve placé, situations d'interaction qui l'amènent à évoluer dans une série d'espaces/temps (mondial, national, local) dont les références sont parfois complémentaires, parfois contradictoires, en tout cas entremêlées. Au lieu de se représenter dans la vie de tous les jours et de trouver dans cette image le fondement de sa permanence, l'individu sera donc amené, selon notre hypothèse, à construire et à reconstruire continuellement sa personnalité pour faire face à la complexité, à la contingence et à l'incertitude d'une époque dont le

complémentaires, donc, un total de 40 témoignages. Dans l'analyse nous avons exclu le témoignage d'une conjointe qui était née au Québec.

slogan canonique est le suivant : “You are what you believe”» (Jewsiewicki et Létourneau, 1998 : 11-12).

La façon dont un individu se définit lui-même dans un contexte social déterminé peut être aussi envisagée en termes d'identité sociale, dans le sens que l'individu accordera des caractéristiques spécifiques à un groupe, qu'il compare à d'autres et auquel il attribue un jugement de valeur (Tajfel, 1984 : 295). Dans ce sens, Tajfel définit l'identité sociale comme suit :

«(...) l'identité sociale d'un individu, conçue comme la connaissance qu'il a d'appartenir à certains groupes sociaux avec la signification émotionnelle et la valeur qu'il accorde à une telle appartenance peut être définie seulement à travers les effets des catégorisations sociales qui segmentent l'entourage d'un individu au sein de son même groupe et d'autres groupes» (Tajfel, 1984 : 296)¹¹⁰.

Les immigrants, comme toute personne, appartiennent simultanément à différents contextes, milieux ou réseaux sociaux (amis, travail, voisinage) ce qui fait qu'ils attribuent des valeurs spécifiques à ces différents groupes ou individus en faisant partie.

7.1. Les tendances dans l'identité des immigrants latino-américains : des passerelles

Dans leurs témoignages, les immigrants décrivent leur identité comme étant soit essentiellement tournée vers leurs origines (pays ou ville natale, groupe de compatriotes), soit vers leur milieu environnant actuel (Montréal, Québec, Canada). D'autres se disent partagés entre les deux. Ou encore, pour quelques-uns, l'identité n'est pas liée à un lieu ou à un territoire précis mais plutôt tournée vers leur condition en tant que migrant avec ou sans allégeances territoriales (exilé, apatride, citoyen du monde). Ces différentes définitions de l'identité, hétérogènes et complexes, peuvent coexister chez un même individu et être mobilisées à différents moments, en fonction des situations. Dans leurs discours on note qu'au fil des ans quelques immigrants redécouvrent leur lieu de naissance (pays, compatriotes) ou des lieux montréalais qui les rattachent à leurs origines (lieux de ressourcement). Pour d'autres le passé n'est

¹¹⁰ Le texte publié en espagnol est «(...) *la identidad social de un individuo, concebida como el conocimiento que tiene de pertenecer a ciertos grupos sociales junto con la significación emocional y valorativa que él mismo le da a dicha pertenencia, sólo puede definirse a través de los efectos de las categorizaciones sociales que segmentan el medio ambiente social de un individuo en su propio grupo y en otros grupos*».

qu'un souvenir révolu. Plusieurs établissent une sorte de pondération entre le *pour* et le *contre* de chaque lieu où ils ont vécu.

Outre l'importance relative accordée dans leur discours au lieu de naissance, aux lieux vécus et au lieu de résidence actuel (Montréal, Québec, Canada), l'autre en termes d'individu ou de groupe (compatriotes, Latino-Américains, immigrants d'autres origines, Québécois francophones ou anglophones) est également présent. En effet, l'identité est souvent abordée en termes d'altérité entre groupes, liée aux affinités et aux incompatibilités vécues ou perçues dans les interactions établies à ce niveau (stéréotypes, représentations associées à un groupe). Cet autre, connu ou inconnu depuis toujours, découvert ou redécouvert est plus ou moins approprié ou mobilisé dans leurs discours.

Les différentes manières dont les immigrants déclinent leurs identités ne se présentent pas dans un sens unique et prédéterminé, comme des étapes d'un processus, mais comme des renégociations et des actualisations constantes, parfois dans plusieurs discours qui coexistent et qui sont mobilisés dans un sens et dans un autre, à la manière de vases communicants et dans lesquels s'enchevêtrent des identifications le plus souvent multiples¹¹¹. Ceci illustre l'existence de passerelles entre chacune des tendances dégagées car la manière dont les immigrants définissent leur identité évolue au fil du temps.

L'identité et le fait de s'identifier à d'autres (dans le sens de s'y reconnaître, de s'y sentir affilié) sont des dimensions qui s'imbriquent mais qui ne vont pas nécessairement de pair, pouvant suivre des évolutions différentes. Par exemple, affirmer une identité «latino-américaine» n'est pas contradictoire au fait de s'identifier davantage aux Québécois francophones. Ou encore, se définir en tant que «Canadien» peut coexister avec un sentiment d'identification lié notamment au groupe de compatriotes.

Les interviewés font appel à des dimensions différentes lorsqu'ils décrivent leur identité (politiques, professionnelles, de sociabilité). Cette diversité d'aspects rend difficile la comparaison des discours. Le type de positionnement de l'immigrant par rapport à l'«autre» s'avère un axe très important de leurs modes d'insertion urbaine et les

¹¹¹ Nous remercions Alain Tarius pour ses commentaires à propos des passerelles entre les différentes tendances dégagées.

processus d'identification et d'affiliation dégagés nous permettent de comprendre s'ils demeurent plutôt rattachés à leur groupe d'origine ou s'ils subissent un processus de détachement pouvant prendre une forme d'invisibilité ethnique. Les deux modalités d'invisibilité ethnique déjà évoquées (camouflage ethnique, caméléonage ethnique) constituent des processus de détachement vis-à-vis du groupe d'origine et des pairs, ainsi que des processus de rattachement vis-à-vis de la société environnante.

Puisque nous partons d'une définition de société plurielle, comme l'est la société montréalaise actuelle, les milieux de vie des immigrants ne sont pas nécessairement ceux des groupes autochtones. Nous avons essayé de connaître de qui se compose leur réseau (qui sont leurs pairs, avec qui s'identifient-ils le plus) ou, au contraire, avec qui ils ne sentent pas d'affinités ou qui essayent-ils éventuellement d'éviter. Bien que nous ayons abordé la société d'accueil en termes de groupe nous avons fait appel à la dimension individuelle, notamment lorsque nous avons interrogé les sujets sur leur identité propre car la dimension individuelle joue fortement dans la manière dont l'immigrant perçoit son entourage et intériorise la figure de l'autre.

Nos interviewés ont fait appel, à leur gré, à la dimension individuelle et au groupe au cours de leurs témoignages. Quant à l'identité individuelle une très nette différence ressort des témoignages recueillis entre, d'une part, l'obtention de la citoyenneté canadienne, perçue la plupart du temps en tant qu'aboutissement bureaucratique du processus migratoire, et, d'autre part, la manière dont le processus de construction identitaire des immigrants évolue au fil du temps. À ce propos, il est intéressant de noter le contraste existant entre l'identité originale et celle acquise ultérieurement.

La plupart des personnes interviewées (39 sur 40) sont des citoyens canadiens. La seule exception, une interviewée d'origine chilienne, se considère elle-même une citoyenne du monde et dispose déjà d'autres citoyennetés (Espagnole, Chilienne). Mis à part ce cas isolé, nos interviewés ont le plus souvent sollicité la citoyenneté canadienne dès que le nombre d'années de résidence requis pour son obtention était écoulé. Cette démarche relève d'un certain sens pratique et elle est perçue comme permettant l'accès à des droits, au niveau de l'activité professionnelle ou des déplacements à l'étranger. L'obtention de la citoyenneté canadienne ne va pas nécessairement de pair avec la manière dont les individus définissent leur identité. Pour plusieurs, l'obtention de la citoyenneté canadienne relève de considérations pragmatiques, de l'ordre de la vie

formelle et on s'y réfère en quelque sorte comme à une démarche administrative qui n'engage pas la définition de soi-même.

«Ça m'a paru plus convenable car, quand j'allais au consulat péruvien il y avait beaucoup de «mais...». Ils te traitent comme au Pérou, avec astuce, ils veulent te faire payer davantage. En outre, j'ai pensé que j'avais plus de droits en tant que Canadienne, n'est-ce pas ? J'aime pareil mon pays mais au moins ils allaient plus me déranger. Je lui ai dit une fois à la secrétaire, «Merci mon Dieu, je vais plus jamais revenir dans ce bureau».

Lupicinia, sollicite la citoyenneté canadienne en 1990 (5 ans après son arrivée)

Pour ce qui à trait à la manière dont les migrants définissent leur identité actuelle nous avons dégagé quatre tendances différentes : ceux qui disent avoir des identités essentiellement tournées vers le lieu d'origine accordant, parfois, une certaine place à l'autre, ceux ayant des identités partagées, ceux qui ont des identités tournées davantage vers le lieu d'accueil et enfin ceux qui affirment une identité en quelque sorte sans frontières, sans territorialité ou tout au moins en relativisant l'importance du lieu de naissance et de résidence, ce qui rejoint la figure du cosmopolitisme, du citoyen du monde et de l'apatride. Les tendances évoquées s'enchevêtrent lorsqu'on approfondit l'analyse et qu'on tient compte de l'ensemble de dimensions évoquées par les immigrants, ce qui nous permet d'affirmer qu'il existe des passerelles entre chacune de ces catégories.

Comme nous l'avons déjà évoqué, il nous a semblé important de reconnaître dès le départ que la manière dont les immigrants définissent leur identité et le groupe auquel ils disent s'identifier ou dont ils se sentent le plus près peuvent ne pas toujours coïncider. Par exemple, la manière dont les immigrants définissent leur identité actuelle (Chilien, Canadien) peut différer du groupe auquel ils s'identifient davantage (Québécois francophone, Latino-Américain). L'analyse des stratégies identitaires déployées et mobilisées nous permet d'en savoir davantage quant à la manière dont ils combinent la distanciation et la proximité vis-à-vis de l'autre. Ceci constitue un élément complémentaire aux informations dont nous disposons portant sur leurs trajectoires résidentielles et sur leur fréquentation des lieux de rassemblement et de ressourcement. Afin d'élaborer les cas de figure, nous avons privilégié le témoignage du répondant principal comme critère de classification. Pour alléger le texte, nous ne présentons pas l'ensemble des témoignages dont nous disposons pour chacune des tendances dégagées.

7.1.1. Première tendance : des identités tournées vers le lieu d'origine

Ce premier groupe est constitué, d'une part, par des migrants qui définissent leur identité comme essentiellement tournée vers le lieu d'origine, ce qui se rapproche du concept de fermeture ethnique énoncé dans notre cadre théorique et, d'autre part, par ceux qui définissent leur identité actuelle essentiellement par rapport au pays de naissance mais qui s'identifient à d'autres¹¹². Ce cas de figure se compose de 13 ménages (5 du Chili, 3 du Salvador, 3 du Pérou, 2 du Guatemala). Nous avons retenu 4 de ces témoignages. Ceux des Chiliens (Leonora, Ricardo et Micaela), d'un couple d'origine guatémaltèque (Jairo et Antonia) et enfin, celui d'un immigrant d'origine péruvienne (Pedro).

Leonora

Elle sollicite la citoyenneté canadienne en 1979, 3 ans après son arrivée au Québec, car elle estime que le fait de l'obtenir peut l'aider dans ses démarches administratives. Quant à son identité, elle dit se sentir toujours chilienne ce qui ne signifie pas pour autant qu'elle n'ait pas éprouvé de changements depuis qu'elle est arrivée au Québec. Elle insiste sur le fait qu'elle ne voulait pas quitter le Chili. Son départ du Chili est le fruit d'une décision imprévue, qu'elle a dû prendre à son corps défendant car elle aurait désiré demeurer dans son pays si la situation politique était restée paisible.

*«Moi, je suis une des rares personnes qui se sent... je n'ai pas perdu...je me sens Chilienne malgré que j'aime assez ce pays dans le sens que...je pense que je suis arrivée fille et j'y suis devenue femme. **Vous sentez-vous Québécoise ou Canadienne ? Non, je me sens Chilienne. La façon dont vous vous sentez a-t-elle changé au fil des ans ? Je pense que oui car quand tu arrives tu vois la vie autrement. Parfois tu critiques même la façon d'être des personnes d'ici et tu ne la connais pas. Lorsque tu arrives ici tu dis «Ah ! Les gens prennent le soleil quand il n'est même pas sorti!». Et après, avec les années que tu passes, tu penses qu'ils ont raison de prendre le soleil quand il sort. C'est à dire, l'été passe et s'en va. Alors, en ce moment, je me sens...les expériences vécues ici, où j'ai vécu tellement d'années...j'étais habituée à d'autres choses et tu te sens différente. Ce n'est pas que tu as cessé d'être Chilienne, je considère que je n'ai pas cessé d'être Chilienne».***

Quant à l'identification à d'autres, c'est avec ses compatriotes chiliens qu'elle considère avoir des atomes crochus, mais pas avec tous. Bien qu'elle s'y identifie sur le plan

¹¹² L'*autre*, dans le cadre de notre recherche sont les compatriotes, les Latino-américains, les immigrants d'autres origines et les Québécois (francophones,anglophones).

humain elle souligne sa différence du groupe des Chiliens arrivés au Québec pendant les années 1990, aux prises avec des problèmes économiques. Elle dit sentir une proximité plus grande avec les Chiliens appartenant à sa vague d'immigration. Au fil des ans elle considère avoir gardé le même type de liens avec les Chiliens de son groupe de pairs. La distance constatée entre les Chiliens anciens, de sa propre vague d'immigration, et ceux arrivés ultérieurement est due, selon elle, au fait que ces derniers auraient terni la bonne réputation des Chiliens au Québec.

«Beaucoup de gens qui sont venus dire qu'ils arrivaient à cause de problèmes politiques plutôt que de dire la vérité, qu'ils venaient pour des problèmes économiques, qu'il y avait pas d'emploi et ces choses là. Alors ils ont donné une mauvaise image et l'image qui existait ici, auparavant, était bonne».

Elle perçoit les échanges qu'elle a pu établir avec des Chiliens appartenant à des vagues d'arrivée ultérieures comme issus davantage d'une relation d'entraide que d'un lien d'amitié. Elle apprécie la compagnie des immigrants d'autres pays d'Amérique latine et considère ne pas du tout éviter de les côtoyer. Toutefois, elle dit ne pas participer systématiquement aux activités organisées par des hispanophones. Elle a des affinités avec des Centre-Américains qui se retrouvent à Montréal également à cause de problèmes politiques car elle considère qu'ils ont des points en commun.

«Avec quel groupe avez-vous plus d'affinités ? *Je pense avec les gens, en réalité, qui parlent l'espagnol. Souvent cela a été avec des Guatémaltèques, des Salvadoriens, car...les raisons pour lesquelles ils ont émigré ici sont presque les mêmes que les miennes, alors il y a des choses qui sont communes à tous. Et les autres sont les Chiliens, mais plutôt ceux ayant émigré à mon époque».*

En ce moment elle a des contacts privilégiés avec quelques personnes d'origine latino-américaine dans son milieu de travail et d'étude, où elle côtoie des Québécois francophones et des immigrants d'origine portugaise. La proximité qu'elle ressent vis-à-vis de ces personnes hispanophones, francophones et d'origine portugaise ne s'étend pas à d'autres groupes d'immigrants. En effet, elle affirme se sentir indifférente vis-à-vis des immigrants originaires d'autres régions du globe.

«Je suis indifférente. Si j'ai à leur parler je vais le faire mais ce n'est pas que je les cherche. Non. Ils me dérangent pas les autres nationalités. J'aime parler avec d'autres nationalités mais ce n'est pas que j'aie les chercher».

Quant aux Québécois francophones elle considère ne pas spécialement rechercher leur compagnie car elle trouve que la communication avec eux s'avère plus superficielle qu'avec les personnes d'Amérique latine. Le fait qu'elle ne parle pas l'anglais contribue à accroître davantage encore son degré d'indifférence vis-à-vis des Québécois anglophones.

«Les gens ici vivent comme pressés et mis à part le «Bonjour!» ou...souvent tu voyages tous les jours avec des gens dans le bus, ou tu habites 8 ans à côté de quelqu'un et il va te dire «Bon après-midi», «Bonjour» et c'est tout.»

Depuis son arrivée au Québec, ses rapports avec des Québécois francophones ont un peu diminué. Il faudrait se demander si ceci répond au type de sociabilité des voisinages successifs où elle a habité ou plutôt à un contexte politique et historique particulier, caractérisé par une convivialité plus intense avec des Québécois francophones au début des années 1970, liée au bouillonnement politique de ces années-là. En outre, à cette époque elle était mariée et fréquentait davantage d'autres couples, à la différence de sa situation actuelle, comme mère monoparentale. Elle a augmenté le nombre des connaissances et des amis originaires d'autres pays, car elle dit apprécier leur spécificité.

«Je pense que j'ai connu plus de familles guatémaltèques ou salvadoriennes. Ils habitent près de chez vous? Quelques-uns parce que ça a adonné comme ça...par l'intermédiaire d'autres amis, des connaissances....Je pense que lorsque tu arrives tu penses que les limites du monde sont aux limites de ton pays. Et lorsque les années passent, tu vois que le monde n'a pas de barrières, au moins pour toi. Il peut être Vietnamien, Dominicain, Espagnol, Européen. Moi, les autres nationalités me plaisent car tu apprends toujours des choses nouvelles avec chaque personne.»

Tout en ayant maintenu des liens avec ses compatriotes chiliens, elle définit son cercle d'amis comme plutôt latino-américain.

«Avant il était plus chilien, après j'ai eu des familles salvadoriennes et après des guatémaltèques, des familles amies, alors tu...ça rend ton cercle plus large et...c'est bon !»

Ricardo et Micaela

Quant à ce couple d'origine chilienne, Ricardo sollicite sa citoyenneté canadienne en 1979, cinq ans après son arrivée au Québec, estimant que ceci peut l'aider dans son insertion professionnelle. Concernant son identité, actuellement il dit se sentir toujours Chilien.

«Moi, dans ce qui touche à ma personne je me sens toujours Chilien. Sans doute. **Y a-t-il eu des changements dans la façon dont vous vous sentez ?** Naturellement que si. Car, on se sent que bon...quand on rentre dans la maturité on a une autre expérience, on le ressent même (rires). Bien sûr ! 25 ans, c'est pas mal ! Alors, c'est évident qu'il y a un changement, mais ça n'empêche pas que dans notre façon d'être on se sente d'ailleurs que d'ici».

Ses amis sont tous Chiliens, mais, au delà de son cercle d'intimes, ses compatriotes chiliens ne semblent pas l'attirer outre mesure. Bien qu'il dise ne pas rechercher spécifiquement la proximité de ses compatriotes, il avoue se sentir mieux avec eux, et surtout avec ceux de la classe ouvrière. Il considère les autres Latino-Américains au même titre, car, selon lui, ce sont les idées politiques de *gauche* qui les rattachent les uns aux autres.

«Car pour moi, un travailleur, un ouvrier, qui fait la même chose que moi, c'est ça qui m'attache !».

Il croit que ses liens avec des Latino-Américains ont augmenté au fil des ans. Par contre, ses liens avec des immigrants appartenant à d'autres groupes ethniques ou culturels ont diminué au fil du temps car il considère ne pas partager les mêmes idées que ceux ayant quitté leur pays pour des raisons économiques. Il se définit en tant que réfugié politique et s'identifie davantage avec ceux ayant subi le même sort. Ricardo et son épouse disent avoir tendance à se rapprocher seulement des Québécois francophones car ils ne parlent pas l'anglais. En fait, ils se sentent très attachés aux Québécois francophones. Cela dit, cet attachement demeure lié à la sphère professionnelle.

«On se sent bien avec eux. C'est ça que...généralement c'est par le travail ! Si on travaille 40, 35 heures par semaine ce sont 35 heures qu'on partage avec des Québécois ! Alors évidemment on se sent plus proche d'eux!»

Quant à son épouse, Micaela, également d'origine chilienne et arrivée en même temps que lui, elle a sollicité la citoyenneté canadienne au même moment que son époux car, selon elle, elle est arrivée ici pour y rester.

«Bon, parce qu'au moment où je suis arrivée ici ça a jamais changé, depuis, mon désir de demeurer définitivement ici, surtout maintenant que ma fille s'est mariée (à un Québécois). Elle a une famille, alors, bon, moi...j'ai pensé que c'était définitif. C'était une des raisons».

Elle se définit comme Chilienne ayant développé un grand attachement avec le milieu québécois francophone dans lequel elle travaille et où l'on compte aussi des personnes d'origine haïtienne. Dans son discours, ses collègues à elle sont *la* société québécoise ; il s'agit du seul emploi qu'elle a occupé depuis plus de 20 ans, ce qui fait que ses

collègues sont demeurés sa référence quant à ses rapports quotidiens avec des Québécois.

Elle considère que les changements qu'elle a ressentis au fil des ans au niveau de son identité sont liés à l'enrichissement apporté par la connaissance d'une nouvelle culture. Elle apprécie énormément les Québécois francophones et considère que la proximité qu'elle ressent vis-à-vis d'eux n'est pas attribuable à des similitudes entre les Québécois francophones et les Chiliens. Loin de là car, selon elle, il s'agit de groupes complètement différents. Quelle que soit l'origine de ce bien-être qu'elle dit ressentir auprès de Québécois francophones, elle dit avoir su tirer le bon côté des différences et les apprécier. Comme c'est également le cas de son époux, cet attachement envers les Québécois francophones demeure cantonné à la sphère professionnelle, car ses amis sont tous Chiliens.

«Regardez, croyez-moi, le groupe que nous avons fréquenté pendant les 25 années, chilien, et aussi le milieu canadien, car moi ça fait 24 ans que je travaille dans le milieu canadien francophone. Je me sens à merveille dans l'un et dans l'autre, car vraiment mon groupe du milieu où je travaille, les gens ont été très gentils. Ils m'ont jamais regardé avec des discriminations, absolument pas !».

Au delà de la sphère professionnelle, les seuls liens que le couple a établis avec des Québécois francophones se sont tissés au sein de la famille de leur beau-fils et par l'intermédiaire de copains chiliens ayant des conjoints québécois. Leurs amis sont des Chiliens arrivés dans la même vague d'immigration avec lesquels ils disent passer des moments fort agréables et dont Micaela se sent personnellement très proche. Ce maintien du même groupe d'amis est lié, selon elle, à leur âge qui fait que l'on est moins porté à recréer de nouveaux réseaux d'amis. Elle se dit indifférente envers les immigrants d'autres pays, ce qui contraste avec l'attachement qu'elle dit ressentir vis-à-vis des Québécois francophones de son milieu de travail.

«Je dirais que nous avons pas eu un grand contact avec des Latino-Américains d'autres nationalités sauf le voisin qui a marié une fille chilienne, qui est Salvadorien».

Jairo et Antonia

Ils sollicitent la citoyenneté en 1979, sept ans après leur arrivée. Jairo voulait assurer son séjour au Canada, éviter des problèmes dans ses voyages aux États-Unis, pouvoir voter et avoir accès à de meilleurs emplois. Selon lui, l'obtention de la citoyenneté

canadienne n'a en rien changé son identité et il se dit aussi guatémaltèque qu'auparavant.

«Je suis toujours...je peux pas cesser d'être Guatémaltèque ! (rires)».

Son épouse, Antonia, a obtenu la citoyenneté canadienne en même temps que lui et elle définit aussi son identité comme guatémaltèque.

«Je me définis toujours comme Guatémaltèque. Oui, oui, car la citoyenneté, en réalité nous l'avons obtenu mais...nous ne pourrions jamais nous sentir Canadiens, la vérité...car nos racines sont du Guatemala. Oui».

Jairo s'identifie à ses compatriotes guatémaltèques. Il tisse de plus en plus de liens avec eux et avec d'autres Latino-Américains, ce qui l'amène à reconnaître qu'en fait, il s'identifie davantage en tant que Latino-Américain.

«Je me sens plus identifié en tant que latino, comme Latino-Américain, oui. Bon, parce que mes racines sont latines, alors, mes coutumes, malgré que souvent on a du mal à comprendre même les latinos, il y a quelque chose car c'est le sang, non ? C'est dans les coutumes et tout...je me sens bien avec les latinos».

Il éprouve une certaine proximité vis-à-vis des collègues de travail d'origine étrangère (haïtienne, arabe). Cela dit, il ne participe qu'à des activités du milieu latino-américain. Avec les Québécois francophones, le seul problème qu'il éprouve c'est la langue car il s'exprime mieux en anglais. Il a noué davantage de liens avec des Québécois anglophones et il reconnaît ne pas s'être senti marginalisé dans son milieu de travail. Quant aux amis, il s'agit majoritairement de Salvadoriens et de Guatémaltèques qui font partie de la même église catholique. Le couple dit avoir maintenu le contact avec leurs compatriotes arrivés en même temps et avec d'autres Latino-Américains avec lesquels ils ont partagé des expériences (résider dans le même logement) ayant créé des liens très forts. Ce désir de se rapprocher les uns des autres est très lié, selon Antonia, à l'influence de l'église catholique latino-américaine Notre-Dame-de-Guadalupe qui fait qu'ils se sentent tous frères.

«Je pense que nous nous sentons comme ça à cause de la même chose, car nous partageons avec eux (des Latino-Américains) au sein des groupes de l'église. Oui, ça nous fait sentir ou nous identifier plus comme Latino-Américains que seulement comme Guatémaltèques».

L'identité latino-américaine est liée au partage d'une même langue et des mêmes expériences sur place englobant, selon eux, l'ensemble des Latino-américains. De ce fait, ils ont élargi leur cercle d'amis guatémaltèques et se sont lié d'amitié avec des Salvadoriens. Bien qu'elle a tendance à se rapprocher de personnes d'origines diverses,

Antonia a remarqué qu'au travail les autres immigrants se tiennent ensemble, par exemple, au sein du milieu des immigrants Vietnamiens, ce qui rend difficile l'établissement de liens et diminue les échanges. Elle a essayé de se rapprocher des collègues de travail (Québécois, Péruviens) lorsqu'elle a été employée dans un restaurant au centre-ville de Montréal. Quant aux Québécois, ceci s'est avéré plus porteur auprès des francophones. L'amélioration de son français a augmenté, selon elle, les chances d'établir des liens avec des Québécois francophones.

«La langue c'est quelque chose qui empêche le rapprochement des personnes et moi, donc, c'est ça qui arrive parfois...ce n'est pas qu'on veut pas se rapprocher sinon que c'est la langue qui t'empêche...oui...oui».

Son cercle d'amis, latino-américain, est le même que celui de son époux (Guatémaltèques, Salvadoriens, Péruviens), plusieurs appartenant à la même église qu'eux.

Pedro

D'origine péruvienne, il a construit au fil des ans une identité de plus en plus liée aux origines autochtones de sa mère. Il ne sollicite la citoyenneté canadienne qu'en 1988, neuf ans après son arrivée à Montréal, car son objectif a toujours été de retourner au Pérou.

«Alors j'hésitais à devenir Canadien. Mais il arrive qu'il y a eu une révision de la constitution péruvienne et le terme devient ambigu. Une ambiguïté de la loi car jusqu'à maintenant au Pérou les gens ne savaient même pas qu'est-ce qui arriverait, non ? Car ils jouent avec le terme de citoyenneté et nationalité. On peut t'enlever, il paraît, la citoyenneté mais pas la nationalité ! Alors j'ai dû attendre jusqu'à l'année 1988. Car moi je voulais pas être...rayé de la société péruvienne ! Je voulais pas qu'on me dise «Vous savez, monsieur ? Vous ne pouvez pas entrer au Pérou ! Vous êtes nationalisé à l'étranger»».

Au Québec, on lui a souvent demandé s'il se sent d'origine autochtone ou espagnole, une question à laquelle il a toujours répondu qu'il se sent comme un être humain et que l'être humain n'est pas divisé. Selon lui, dire qu'il est Péruvien s'avère trop large. Dire qu'il est du Nord du Pérou délimite mieux son origine et dire qu'il est de Trujillo, encore plus. Il considère avoir regardé le monde d'abord de chez lui, de sa maison dans les Andes, dans un milieu autochtone et dans une famille très occidentalisée car son père et son parrain sont d'origine espagnole. À l'âge de 7-8 ans il arrive à Trujillo, à 16 ans à Lima, et à l'âge de 24 ans il s'aperçoit que l'identité autochtone, celle de sa mère, qu'on lui avait appris à mépriser, est celle à laquelle il s'identifie le plus.

«Et, en fouillant dans cette crise dans laquelle il y a pas une reconnaissance de l'ouvrier, dans cette oppression de l'ouvrier, je découvre que l'ouvrier cache un indien ! Et je découvre que, derrière cet indien, il y a pas d'Incas ! L'Inca c'est un stéréotype au Pérou ! Je suis Guamachuco ! Je ne suis pas Inca. Imagine-toi, donc, de façon vitale, profondément, je ne suis pas Inca ! Je suis en train de parler de 1200 kilomètres au nord de Cuzco, qui est le centre impérial Inca, et nous, je viens d'une culture Guamachuca, conquise d'abord par les Incas et qui seulement...50 ans après cette conquête les Espagnols arrivent. Et ma langue, ma langue ancienne est le Cule ! Ce n'est pas le Quechua ! Dans mon enfance je suis inconsciemment influencé par cette culture Cule, mais à 8 ans je vais à Trujillo et la culture est Chibú. Culture Chibú, qui a sa langue, son art, son vécu ! C'est un peuple de pêcheurs ! Avec une cosmogonie très associée à la mer ! Je viens d'une cosmogonie andine, de montagnes ! Terrestre ! Avec un horizon brisé ! Pas un horizon droit ! Alors, mon identité est toujours...remise en question. Et maintenant, je peux te dire que j'ai 45 ans ! Après 45 ans, je suis Guamachuco ! Personne va me l'enlever ! Essentiellement Guamachuco et après tu peux me dire ce que tu veux ! Canadien ! Je suis Européen ! Je suis occidentalisé ! Ce que tu veux, maintenant, essentiellement, pourquoi je te dis essentiellement ? Car moi j'ai beaucoup de cosmovisions qui ne sont pas Incas ! Même pas Chibús !».

Au Québec il s'identifie davantage avec les Québécois francophones et à leur lutte, car il s'agit d'être opprimés, selon lui, par les anglophones. Après 20 ans au Québec il compte trois amis Québécois francophones et aucun anglophone.

«Le fait de venir du Pérou, d'un village méconnu des Andes à Trujillo, qui est une ville méconnue du Pérou à Lima, où tu es anonyme, de province, discriminé et le fait de venir au Canada, qui est un pays d'une certaine façon discriminé aussi car c'est un pays qui demeure silencieux, par contre, le Canada c'est un pays super intéressant ! Et de nouveau entrer dans une culture qui est marginalisée dans le panorama canadien comme c'est la culture québécoise !».

Il considère avoir entrepris une démarche intellectuelle lui ayant permis de ne plus avoir peur du Pérou, comme c'était le cas au moment de son départ. Il avoue «comprendre» dorénavant son pays. Toutefois, son parcours personnel l'amène à affirmer qu'il se sent très différent de ses compatriotes sur place et indifférent à leur égard, à l'exception de deux amis. Cette indifférence vis-à-vis de ses compatriotes ne l'a pas empêché, au début de sa trajectoire personnelle montréalaise, de s'impliquer énormément dans des activités touchant le démarrage de l'église catholique latino-américaine Notre-Dame-de-Guadalupe. Outre ses compatriotes péruviens, il dit se sentir plus à l'aise avec des Sud-Américains (Chiliens, Argentins). Il qualifie les Centre-Américains et les Péruviens installés à Montréal, de personnes désarmées, dépourvues.

«Le Chilien m'apparaît un être déchiré. Et en étant déchiré il dit les choses telles qu'elles sont, sans ambiguïté. Et moi ça me passionne ça, car je suis un peu comme ça, un peu brutal. Je me sens mieux avec les Chiliens et avec les Argentins. Mais avec les Péruviens je dois avoir beaucoup trop de tact, trop de considération pour ne pas les offenser».

Il dit apprécier les Allemands et les Français car ils adorent parler de choses vitales, à la différence des anglophones (Américains, Canadiens) qui, selon lui, ne remettent pas en question leur identité.

«L'anglophone, c'est une personne qui se croit sûr de son identité et par conséquent il ne la remet jamais en question, et comme il ne la remet pas en question il y a de choses auxquelles il n'a jamais pensé. Et ça me fait de la peine».

En général, le groupe duquel il dit se sentir le plus près est le groupe *latino*. Les liens avec ses compatriotes ont diminué au fil des ans tandis qu'avec d'autres *latinos* ils se sont maintenus et ils ont même augmenté. Selon lui, ce fait est dû probablement aux nombreux voyages qu'il a effectués en Amérique latine depuis son installation à Montréal. Il dit avoir des affinités avec les Espagnols, mais pas avec tous. Au delà du milieu hispanophone, il n'a pas de contacts avec d'autres immigrants, tout au moins à Montréal. Les personnes qui lui tiennent le plus à cœur sont ses amis chiliens et québécois, un ami autrichien qui réside à l'étranger, ses frères et sœurs habitant ailleurs (Espagne, France, Pérou) et un ami colombien qui fait la navette entre son pays et Montréal. Sa deuxième épouse, d'origine chilienne, travaille en ce moment au Chili¹¹³. Il envisage son retour définitif au Pérou dès qu'il aura cumulé le nombre d'années de cotisation requis pour s'assurer une retraite au Canada.

David et Dorotea

D'origine salvadorienne, ils sollicitent la citoyenneté canadienne vers 1991, quatre ans après leur arrivée au Québec. Les raisons qu'ils évoquent sont liées au sentiment de sécurité apporté par le passeport canadien et par le réseau des ambassades et des consulats canadiens à l'étranger susceptibles de les prendre en charge en cas de difficulté. En tant que réfugiés salvadoriens ce sentiment de sécurité qu'apporte le passeport canadien s'avère très important. Pour ce qui a trait à l'identité, David dit avoir

¹¹³ Sa première épouse, d'origine colombienne, ne voulait plus retourner en Amérique latine ce qui aurait contribué à leur divorce. Avec sa deuxième épouse il retrouve un problème similaire, dans le sens qu'elle n'arrive pas à s'adapter à la société péruvienne et lui à la société chilienne.

relativisé l'importance qu'il accordait auparavant au fait d'être né au Salvador. Il se sent toujours Salvadorien mais aussi Latino-Américain.

«Bon, je me sens plus Salvadorien. Toujours, n'est-ce pas ? Mais aussi plus Latino-Américain, oui, Latino-Américain, ici, dans ce contexte, je m'identifie davantage en tant que Latino-Américain, car mon pays représente pas beaucoup. Si j'étais Brésilien, Argentin...des pays avec de meilleures conditions...Depuis ici, j'ai vu mon pays tout petit. La précarité de la situation, le peu d'opportunités qu'il y a de progresser donc n'a pas d'exportations, nous avons rien ! Et dans ce sens je suis plus réaliste qu'auparavant. Avant j'étais peut-être dans l'erreur quant aux réalités de mon pays. Maintenant ça ne veut pas dire que j'ai honte. Je sais que c'est un accident que je sois né là car...tu peux naître ailleurs ! Par conséquent je n'ai pas de raisons spéciales pour préférer mon pays à un autre. Ce qui est important pour moi c'est de reconnaître mon origine latino, n'est ce pas ? Mon origine latino-américaine c'est ça qui compte pour moi...oui. Car ici j'ai pu connaître un peu plus notre culture et j'ai pu connaître les grands richesses que nous avons et aussi les raisons, les forces qui se sont opposées pour que nous ne soyons pas une communauté puissante».

Selon lui, on ne développe pas le même attachement avec son pays d'origine lorsqu'on sait que le retour là-bas est synonyme de souffrance et de lutte pour la survie quotidienne. Il apprécie le fait que ses enfants aient pu grandir en paix à Montréal. Il dit rechercher la compagnie de ses compatriotes et d'autres Latino-Américains mais il considère qu'il y a des gens adorables et méprisables dans chaque coin du monde. Selon lui, tout dépend de la personne, ce qui est valable pour l'ensemble des immigrants sur place à Montréal. Le groupe avec lequel il s'identifie davantage est celui de ses compatriotes, ses vieux amis. Le nombre de Salvadoriens qu'il côtoie a augmenté, tandis que les liens avec d'autres Latino-Américains ont diminué. Il attribue cette diminution au risque de se retrouver renfermé dans un milieu exclusivement latino-américain.

«Car je considère qu'il y a une tendance au (rires) - malgré que ce soit du point de vue de l'ambiance - au ghetto, n'est-ce pas ? Et bon, nous n'avons pas passé par là. Je connais de gens qui oui...et on ne peut pas s'en sortir (rires) du ghetto. Nous n'avons pas eu cette difficulté et je vois ça comme une faiblesse et alors je ne...c'est à dire, la question avec les Salvadoriens est peut-être un peu discriminatoire si on veut, non ? Mais chaque secteur, chaque groupe de gens se regroupe par tendance. Sportive pour les uns, intellectuelle pour les autres, oui...ils constituent des groupes religieux...et politiques ou selon la profession ou le métier qu'ils pratiquent».

Il croit ne pas avoir de préjugés contre aucun groupe - il dit comprendre la situation de l'ensemble des immigrants - mais il n'a pas maintenu de liens durables avec ceux d'autres origines. Les seuls rapports qu'il ait avec des Québécois francophones ont été établis dans le cadre de son travail. Il se dit satisfait des conversations qu'il a eues avec eux et pense avoir augmenté les liens tissés avec eux, surtout avec plusieurs Québécois

intéressés aux activités artistiques. Puisqu'il ne parle pas l'anglais il n'a pas vraiment établi de liens avec des Québécois anglophones. Il définit son cercle d'amis actuel comme essentiellement salvadorien. Son épouse, elle, dit se sentir salvadorienne et montréalaise. Elle s'est liée d'amitié avec plusieurs femmes québécoises francophones au sein des centres communautaires.

«Oui, disons par les coutumes, je suis venue assez âgée et c'est très difficile je pense d'oublier tout, les amies, les lieux où on a étudié, les coutumes et tout...mais, oui, je me suis assez adaptée car j'ai visité plusieurs lieux ici, des centres communautaires...j'ai connu beaucoup de gens d'autres lieux, je me suis assez identifié avec Montréal. Oui».

Depuis son arrivée, elle attribue son besoin de se rapprocher de ses compatriotes à l'habitude d'être entourée de gens. Elle vient d'une grande famille (7 enfants), et à Montréal elle dit avoir souffert de la solitude. Elle s'est sentie à l'aise avec des Latino-Américains (Chiliens, Nicaraguayens, Péruviens). Avec d'autres personnes elle considère que l'amitié devient plus difficile. Elle s'est prise d'amitié avec quelques compatriotes, mais, selon elle, les affinités n'existent pas avec tout le monde car ça dépend de la personne. Elle a remarqué comment des points de vue différents mènent souvent à des discussions au sein du milieu de ses compatriotes. En général, elle se sent aussi bien avec ses compatriotes qu'avec des Latino-Américains, car l'important, selon elle, est de pouvoir partager la même langue. Ses liens avec ses compatriotes se sont maintenus au fil des ans et ils se sont accrus au sein du milieu *latino*. En ce qui concerne les rencontres avec d'autres immigrants et des Québécois francophones elles se sont avérées occasionnelles mais inexistantes avec les Québécois anglophones.

Claudio et Barbara

Originaires du Chili, ils obtiennent la citoyenneté canadienne vers 1978-1979, soit environ cinq ans après leur arrivée au Québec. Les raisons qui les poussent à demander la citoyenneté sont liées à la rigidité de la dictature instaurée au Chili, à leurs voyages aux États-Unis (vacances, raisons professionnelles) et à la nécessité d'être citoyen canadien afin de pouvoir accéder à certains emplois. Claudio demeure persuadé qu'au fond de lui-même il est demeuré Chilien, mais, son discours montre bien que les années passées au Québec ont complexifié son identité originale.

«C'est difficile d'y répondre car sûrement qu'au fond je suis toujours Chilien. Et ma langue maternelle continue d'être la plus importante pour moi. Mais, après tellement d'années ici, à la fin on est un mélange de beaucoup de choses et parfois on n'est rien ! (rires) On est des choses si confuses qu'il est très difficile de le définir exactement. Car, moi, j'aimerais vivre au Chili, mais je ne suis pas certain que je me sentirais bien là-bas. À cause de tellement de choses qui sont différentes là-bas. Et habitant ici il va toujours me manquer des choses de là-bas, du Chili. C'est pour ça qu'on est toujours dans l'entre deux mais jamais...mais c'est parce que je me sens plus à l'aise avec les Chiliens qu'avec les Québécois ! Ça m'est souvent arrivé. Je n'ai pas une grande amitié avec mes collègues. Une fois j'en ai invité un à manger et l'expérience ne s'est pas répétée. Lui non plus ne nous a pas invités chez lui. Non, je ne me sens pas très, très ami d'eux...non, non, non. Je n'y vois aucun intérêt de leur part, absolument aucun. Moi non plus j'y investis pas beaucoup. Par contre, je me sens énormément plus à l'aise avec n'importe quel Chilien ! Je vais toujours avoir un sujet de conversation ! (rires) Je pense que je suis, au moins, 70% Chilien, peut-être 25 ou 20% Québécois et peut être 5% Canadien ! Dans le sens que, bien sûr, ce n'est pas par mauvaise foi vers le Canada, mais...la manière de fonctionner de ce pays et la division linguistique est telle ! Que tu sens très peu de relation avec le Canada !».

Il a l'impression de rechercher la compagnie des Chiliens (avec lesquels il s'identifie le plus) parmi lesquels ses amis et connaissances n'ont cessé d'augmenter. Quant aux autres Latino-Américains il n'exprime aucun désir de se rapprocher d'eux ni de les éviter. Il les côtoie de façon ponctuelle, pour certaines activités, mais il connaît tellement de Chiliens qu'il serait à court de temps pour élargir son cercle de connaissances. Outre le manque de temps, il reconnaît ne pas avoir établi de rapports d'amitié avec d'autres immigrants car il considère avoir déjà tracé son propre chemin au sein du milieu chilien. Une des rares exceptions est un couple d'amis (lui d'origine Italienne, elle Québécoise) ayant, selon lui, un *univers mental* différent d'autres Québécois. Avec les Québécois anglophones les contacts ont été inexistantes car ils ont toujours vécu et travaillé dans des milieux francophones. Il affirme parler l'anglais mais pas aussi bien que le français. Il trouve les Québécois sympathiques et agréables mais, d'après lui, l'amitié qu'il arrive à établir avec eux est toujours moindre qu'avec les Chiliens, à la différence de son épouse qui se serait davantage impliquée dans des activités associatives au sein du milieu communautaire québécois. Son cercle d'amis à lui est majoritairement chilien (80 %), mais lorsqu'il participe à des activités avec son épouse ils côtoient aussi des Québécois francophones. On voit le contraste entre la manière dont il interagit, presque exclusivement avec des Chiliens et son épouse surtout avec de Québécois. Elle dit avoir perdu beaucoup d'intérêt pour le Chili et a plus d'affinités avec les Québécois. Selon lui, son épouse a une dimension québécoise plus marquée que lui même.

Au niveau de son identité elle dit se sentir divisée, comme ayant une double identité (Québécoise avec un accent et un physique différent), ce qui participe, selon elle, à la réalité actuelle du Québec et de toute personne qui vit en dehors de son pays et qui s'est bien sentie dans son pays d'accueil. Elle se considère très Québécoise dans l'ensemble des activités politiques, communautaires et professionnelles dans lesquelles elle s'est impliquée et se définit comme une Québécoise d'origine chilienne. Quant à ses compatriotes chiliens elle dit avoir tendance à s'en rapprocher tout en demeurant un peu distante. Leur fonctionnement de groupe semble l'énerver car elle se dit habituée à la façon d'être et au type d'organisation des Québécois. Elle se sent surtout identifiée aux Chiliens et aux Québécois partisans d'un Québec souverain. Par contre, les Latino-Américains originaires d'autres pays ne l'attirent pas. En somme, elle a l'impression de rechercher plus *la personne* que *le groupe*. Quant à son réseau social, elle reconnaît avoir gardé des liens avec les compatriotes chiliens. Elle a connu plus de Latino-Américains et d'autres immigrants à cause de son travail et de leur augmentation en termes démographiques à Montréal. Elle est d'avis qu'en participant aux activités et à l'action sociale des Québécois francophones elle fait, elle aussi, partie du Québec. Avec les Québécois anglophones elle n'a pratiquement pas de relations car elle ne parle pas l'anglais. Son cercle d'amis proches est majoritairement chilien et aussi composé de Québécois avec lesquels elle a des affinités.

Clemente

Originaire du Pérou, Clemente sollicite la citoyenneté canadienne en 1995, neuf ans après avoir émigré au Québec. Les raisons qui l'ont poussé à la demander sont d'ordre pratique, car il y avait droit après quelques années de résidence et parce qu'il perçoit l'obtention de la citoyenneté canadienne comme une sorte d'ouverture. Quant à la manière dont il définit son identité actuelle il fait appel à plusieurs appartenances qui coexistent chez lui dans un ordre précis : péruvienne, latino-américaine, québécoise, canadienne. Cette énumération des appartenances nationales auxquelles il s'identifie est, selon lui, le fruit d'une évolution des sentiments qu'il a vécue vis-à-vis de son pays d'origine, le Pérou, depuis son arrivée à Montréal.

«Au début il y avait un petit peu de ressentiment, normal, d'une personne qui a une conscience intellectuelle envers son pays (...) ou l'entourage que t'aimes....et j'ai essayé de m'en éloigner mais....».

Il fait référence à son éloignement vis-à-vis des compatriotes péruviens, qu'il a maintenu pendant de nombreuses années. Il s'agit, selon nous, d'une sorte de camouflage ethnique qui lui a permis de se détacher de son groupe de pairs sur place. Toutefois, en ce moment il est en quelque sorte «revenu» sur cette attitude et il a renoué avec ses compatriotes, notamment par le biais de la consommation de produits originaires de son pays. À propos de son identité actuelle il reconnaît son incapacité de couper pour de bon avec son passé péruvien.

«Maintenant j'ai pris conscience de ce que je ne peux pas...Comment te dire ? Te défaire d'un fardeau d'années et d'années et d'années. C'est seulement évoluer et accepter cette continuité. Et surtout si ici les Québécois - je les aime assez - ils s'attachent à leur histoire de seulement...300 ans...nous dans mon pays nous avons une histoire de 20.000 ans ! Alors, tu ne peux pas te défaire de ça juste comme ça, sans plus. Il y a beaucoup de choses....dans le pays de chacun...et ça....c'est impossible de...».

Quant à la manière dont il se positionne par rapport à ses compatriotes il avoue se sentir indifférent à leur égard et l'attachement à son pays d'origine ne s'élargit pas à l'échantillon de ses compatriotes sur place. Il considère que le partage d'un même pays de naissance n'a rien à voir avec le type de rapport qu'on établit avec autrui et qu'il s'agit surtout d'une question de qualité humaine des personnes. Ceci est valable, selon lui, pour des liens que l'on peut établir avec des personnes d'autres origines car, à son avis, nous sommes tous un peu semblables. Ce qui nous rend un peu différents est, d'après lui, notre évolution personnelle. Il considère que plusieurs de ses compatriotes ne sont pas assez éduqués pour comprendre ce genre de réflexion ce qui fait qu'il peuvent penser qu'il est snob si jamais il avoue se sentir différent des autres. C'est la raison pour laquelle avec ses compatriotes il entretient des rapports très superficiels, pour éviter des conflits.

Il n'y a pas un groupe ethnique avec lequel il dit s'identifier davantage. Selon lui ça dépend pour quoi. Par exemple, quant à l'identité personnelle, il dit s'identifier avec les Péruviens et avec l'histoire de son pays. Cela dit, pour d'autres causes liées à la justice, par exemple, il peut s'identifier avec ceux qui défendent des causes nobles. Au fil des ans, il a noué de plus en plus de liens avec des compatriotes péruviens, mais tout en recherchant davantage la qualité que la quantité. Quant aux autres Latino-Américains, il les côtoie à longueur de journée dans son travail, mais il se dit sélectif au niveau privé. En fait, il n'a pas beaucoup d'amis latino-américains. Pour ce qui à trait aux Québécois (francophones, anglophones) il a départagé leurs défauts et leurs vertus et, en gros, il

estime avoir diminué ses liens avec eux en qualité mais en avoir augmenté la quantité au fil des ans. Autrement dit, en ce moment il connaît plus de Québécois mais il considère avoir avec eux des rapports plus superficiels qu'auparavant. Depuis son arrivée, il a maintenu plus de contacts avec des Québécois francophones qu'anglophones. Quant à son cercle d'amis, il se considère plus tolérant qu'auparavant. Il a une amie Québécoise anglophone et un ami Québécois francophone, depuis des années. Ce qui le gêne chez les Québécois c'est le fait qu'ils établissent une sorte de barrière derrière laquelle ils se cachent.

«Ils ont perdu un peu de contact humain. Ils ont perdu (...) Alors ils se ferment un peu...ils s'ouvrent pas et...tu sais qu'ici, un Québécois, tu peux ne pas le voir 6 mois, après 6 mois il va t'appeler et...«Bonjour ! Comment ça va ?». Comme si de rien n'était et ils vont t'inviter de nouveau, et après ils vont encore disparaître pendant 6 mois...alors ils se sont enfermés dans leur vie privée, trop...c'est pas comme nous, je veux dire les latinos, tu comprends ? Nous allons être constants, nous sommes plus constants et peut-être plus dérangeants...nous ne pensons pas que nous allons déranger, non».

Edna

Originaire du Guatemala, Edna obtient la citoyenneté canadienne en 1988, six ans après son arrivée, mais elle n'a jamais demandé de passeport. Elle se sentirait gênée de le faire, mais n'arrive pas à exprimer la raison précise de cette gêne. Quant à la manière dont elle se définit elle dit se sentir toujours du Guatemala et aime dire qu'elle est de là-bas. Le fait qu'elle se sente toujours guatémaltèque est lié au fait qu'elle se retrouve entourée de Guatémaltèques et d'une ambiance qui lui rappelle son pays.

«Pourquoi je me sens guatémaltèque ? Bon, c'est que je suis entourée de Guatémaltèques ! Toute mon ambiance est plutôt guatémaltèque, latino, tout est espagnol ! Donc, j'ai des amis canadiens, ou d'autres pays qui ne parlent pas l'espagnol mais...ce n'est pas comme avec un latino. Les parrains de mon aîné, elle est Péruvienne et lui était Canadien, car il est décédé ça fait 1 mois. Avec mon amie, la marraine de mon fils, nous parlons au téléphone à tous les jours, nous nous rendons visite, nous faisons de courses, nous prenons un café, n'importe quoi. Mais avec lui c'était différent. Je parlais, nous parlions au téléphone, mais...ce n'était pas la façon de discuter comme avec elle !».

Elle s'identifie davantage à ses compatriotes et à l'ensemble des Latino-Américains, car le fait d'appartenir aux mêmes pays équivaut, selon elle, à appartenir à une même famille. Depuis son arrivée à Montréal elle a eu de plus en plus de contacts avec des Guatémaltèques et des Latino-Américains et son réseau ne cesse de s'agrandir. Elle dit se sentir aussi Latino-Américaine car, selon elle, il n'y a pas beaucoup de différence entre être Guatémaltèque et Latino-Américaine. Elle ne se sent ni Canadienne, ni

Québécoise, ni Montréalaise, en partie à cause du regard porté par les autres qui lui demandent souvent d'où elle vient.

«Bon, en premier lieu, quand on te voit on te dit «Ah ! Tu es du Mexique !» Car tous connaissent ou...«Tu es Espagnole !». Je dis «Non, je ne suis pas Espagnole, je parle espagnol mais je suis du Guatemala !» (rires) Car ils connaissent tous le Mexique et l'Espagne. Les mêmes gens te font sentir non... différente...car c'est pas ça, mais qu'on n'est pas Canadienne ! Oui. Je sais que je suis Canadienne à cause de la citoyenneté. Donc, ça je l'ai bien rangé (certificat de citoyenneté). Je dis, n'importe quand, quand on me dit «Bon, vous n'êtes pas Canadienne...» «Oui ! Je suis Canadienne et j'ai les mêmes droits !» Mais, dans la rue...et les cheveux, ma couleur et tout...je ne suis pas Canadienne ! (rires)».

Elle reconnaît rechercher surtout la présence de ses compatriotes et d'autres Latino-Américains, selon elle, à cause de sa maîtrise insuffisante de la langue française. Bien qu'elle dise se sentir indifférente vis-à-vis des Québécois francophones et éviter les anglophones car elle ne parle pas leur langue, ses contacts avec des Québécois francophones ont augmenté dans son milieu de travail. En général, elle définit son cercle d'amis comme latino-américain, sans amis Québécois qui se rendent chez elle. Depuis son arrivée son cercle d'amis est devenu plus latino-américain que guatémaltèque.

7.1.2. Deuxième tendance : des identités partagées

Plusieurs immigrants disent avoir une identité divisée et avoir développé un sentiment d'appartenance au milieu d'accueil québécois, qui se combine à leur sentiment d'appartenance à leur pays de naissance (3 du Pérou, 3 du Guatemala et 3 du Salvador). Pour eux, l'autre a autant d'importance que le pays d'origine et leur identité est constituée par leur attachement à leur pays d'origine et à leur environnement actuel. Les concepts de camouflage ethnique et de caméléonage ethnique commencent à jouer un certain rôle dans ce genre d'identité. Ils définissent leurs identités comme partagées (moitié/moitié) s'identifiant à d'autres, et plusieurs insistent sur l'importance des affinités personnelles qui prévalent sur le lieu de naissance. Nous avons retenu les témoignages de plusieurs Péruviens (Carmen, Mariano), Guatémaltèques (Gregorio, Pablo) et Salvadoriens (Sara, Esther et Pepe).

Carmen

Originaire du Pérou, Carmen obtient la citoyenneté canadienne en 1991, trois ans après son arrivée à Montréal, une fois qu'elle est certaine que le Pérou accepte la double citoyenneté. Elle l'a demandée pour se sentir plus à l'aise après avoir entendu autour d'elle des histoires liées à la difficulté de s'absenter du Canada sans posséder la citoyenneté. Quant à la manière dont elle se définit elle-même, elle dit se sentir Québécoise.

«Pour être sincère avec toi, je me sens Québécoise. Aha. Non parce que j'ai laissé de côté beaucoup de personnes et parfois nous avons des discussions en famille, car ma sœur me dit que je n'ai pas cet esprit comme d'appartenance avec les Péruviens et elle me dit que tout ça...je l'ai laissé en arrière. Mais ce n'est pas ça, sinon que tout dépend de la personnalité, de l'ouverture qu'on a».

Elle avoue avoir eu très peur de la violence au Pérou quand elle envisagea son départ vers Montréal où elle n'avait jamais cru pouvoir s'adapter aussi facilement. Elle a appris à comprendre le français en trois mois et depuis, elle le perfectionne. Toutefois, elle dit ne pas avoir perdu son côté latino.

«Sans perdre ce côté latino, pour te dire, si je passe face à un groupe, parfois dans le métro, on écoute la musique latino-américaine, ça me donne...de très jolis souvenirs, non ? Car ça a fait partie de ma période comme étudiante quand j'étais à Lima».

En somme, elle dit se sentir comme s'il y avait en elle deux personnes différentes.

«C'est comme si ta personne était en deux, hein ? En deux...comme je te dis. Si je devais quitter ici, j'aurai beaucoup de peine, de la même façon que lorsque j'ai quitté mon pays. De mon pays je suis partie en larmes, car je ne savais pas qu'est-ce qui m'attendait tout d'abord et je ne savais pas si j'allais pouvoir m'adapter ici, non ?».

Elle insiste bien sur le fait qu'elle se sent «partagée».

«Comme je te dis, c'est comme si j'étais entre deux...un côté c'est le côté latino-américain, l'autre côté c'est le côté Québécois, pareil. Je m'identifie aux deux».

Quant à ses compatriotes péruviens, elle dit que depuis qu'elle habite à Montréal elle est allée une seule fois à une fête péruvienne. La manière dont elle exprime son identification à son groupe de compatriotes est assez nuancée car, sans dire qu'elle s'identifie complètement à eux, ni qu'elle se sent différente d'eux, elle montre un brin de détachement à leur égard, qu'elle justifie en disant que si elle peut aider un de ses compatriotes elle le fera volontiers, car ils ont tous traversé un même type de processus

migratoire, mais, jusqu'à maintenant, cette occasion ne s'est pas présentée car elle n'interagit pas beaucoup avec eux. Les rares fois où elle a échangé avec quelques-uns de ses compatriotes elle a eu l'impression que c'était très différent de lorsqu'elle était au Pérou.

«Nous nous sommes parlés mais pas...ce n'était pas cette relation que tu pouvais avoir...je suis très sociable mais...comment pourrais-je t'expliquer ? Ce n'est pas comme au Pérou. Au Pérou c'est différent....C'est comme si moi, quand j'étais venue ici j'ai changé ma façon d'être. Sans vouloir. Aha».

Elle dit ne pas avoir d'amis péruviens. Elle a rencontré deux amies latino-américaines (Salvador, Guatemala) dans le cadre de son travail et le reste au COFI et à l'université. Elle a une troisième amie latino-américaine, d'origine chilienne, un ami originaire de l'ex-Tchécoslovaquie et une amie iranienne. En général, elle dit avoir notamment établi des liens avec des Latino-Américains et des Québécois francophones et avoir recréé un cercle d'amis mixte. Elle a l'impression d'avoir entamé un processus de socialisation qui passe par l'apprentissage d'expressions québécoises et par les échanges avec eux. Elle a conscience d'être perçue par plusieurs comme une étrangère.

«Oui, je les ai de plus en plus connus car au début, avant de les connaître, tu as comme une barrière qu'il faut franchir, non ? Par un processus de socialisation. Et tu vas, peu à peu, tu sais plus ou moins...le plus comique c'est que quand on apprend les expressions d'ici, eux ils ont un peu de doutes et si tu ne parles pas bien...ils ont un peu de doute...car eux ils pensent que...tu es d'ici, mais ils te regardent...t'as les traits différents, alors tu n'es pas d'ici».

D'autres Québécois francophones qu'elle côtoie projettent sur elle un autre regard, fondé sur le fait que nous sommes tous pareils. Elle considère agir de la même manière avec les francophones qu'avec les anglophones. Elle s'est aperçue qu'ils sont différents mais que l'on peut apprivoiser ces différences ; toutefois, le fait de vivre dans un quartier plutôt francophone ne semble guère permettre qu'elle rencontre davantage d'anglophones.

«Je ne veux pas répéter ce que tout le monde répète car il y a une tendance à dire qu'ils sont moins chaleureux, mais non. Ils sont chaleureux à leur façon. Les Anglais sont...ils ont une façon différente d'être, à un moment donné je fréquentais un groupe d'anglophones, alors ça m'a permis de les connaître davantage, non ? Sans besoin de leur mettre une étiquette et de dire qu'ils sont moins chaleureux que les Français. Qu'on le veuille ou non, nous avons le sang latino ! Alors, les Français, sont plus près du sang latino que les Anglais, je crois que oui».

En général, c'est la différence qui l'intéresse.

«Regarde, je vais avoir tendance à chercher quand c'est quelque chose de neuf. Pour te dire que si je trouve un immigrant qui est, par exemple, de l'Arabie, je vais essayer de chercher, de savoir qu'est-ce qu'ils mangent là. Curiosité ! Par culture seulement...».

Mariano

Originaire du Pérou, Mariano possède la citoyenneté canadienne depuis 1977, trois ans après son arrivée à Montréal. Il l'a sollicitée car, à l'époque, il voyageait assez souvent aux États-Unis et le faire avec un passeport péruvien s'avérait toujours problématique. Selon lui, les années vécues au Québec ont fait qu'il devienne aussi bien d'ici que de son pays d'origine.

«Avec le temps qui passe, la culture qu'on a commence à se perdre, non ? Car on se développe dans cette société, on vit avec les gens qui sont nés ici et qui vivent ici depuis des générations...alors on prend les habitudes...même la manière de vivre, non ? Je pense que la manière de vivre de ces gens, le climat l'a faite...le climat et l'industrialisation qu'il y a ici, qu'ils ont eue depuis 30, 40, 50 ans. Alors nous, quand nous arrivons ici nous ne pouvons pas penser toujours au pays d'où nous venons car nous allons vivre malheureux, non ? Nous allons vivre toujours en train de penser à...».

Il se définit comme ayant une identité biculturelle, péruvienne et nord-américaine, s'identifiant essentiellement aux gens du Québec. Il considère que l'identification avec le milieu d'accueil se fait sans que l'immigrant lui-même s'en rende vraiment compte, un peu à son insu.

«La plupart des immigrants que je connais, parfois...la plupart qui sont allés en Italie, qui sont allés au Portugal, ils y sont allés...je sais pas, dans différents pays, ils s'y habituent pas...et par contre ils se plaignent de l'hiver, du froid qui fait toujours ici ! (rires) Ils disent toujours «Ah ! La Costa del Sol, il y a rien comme ça !» Mais ils vont en Espagne et soudainement Non ! Ils s'y habituent plus là».

Le seul lien qu'il entretient avec ses compatriotes et avec d'autres Latino-Américains est lié à la pratique du sport. Lorsqu'il parle avec d'autres Péruviens il a souvent l'impression de vouloir les aider car il a plus d'années d'expérience migratoire. Ce qui fait qu'en général, il se sent comme ses compatriotes, mais avec plus d'expérience. Toutefois, il reconnaît ne pas rechercher leur amitié. En réalité, il avoue avoir du mal à se lier d'amitié avec des immigrants, surtout s'il s'agit de nouveaux arrivants, car selon lui ils ont plein de problèmes.

«C'est une personne qui doit passer beaucoup de temps pour qu'elle s'habitue ici, pour qu'elle essaie de changer un peu sa mentalité, non ? Ça dépend de l'immigrant. Si c'est un Salvadorien, un Salvadorien vient d'un endroit bourré de problèmes, non ?».

Ses seuls contacts avec des immigrants d'autres origines ont lieu au sein de son milieu de travail. Il s'entend mieux avec les Québécois francophones car il apprécie leur culture, leurs points de vue et leur façon de vivre. Ce n'est pas le cas des Québécois anglophones, qu'il trouve complètement différents des francophones. Cette affinité avec les Québécois francophones est liée selon lui aux habitudes de sa famille, des êtres indépendants qui évitent de se mêler de la vie d'autrui. C'est une raison qui le mène à s'éloigner de ses compatriotes qui, eux, prennent plaisir à ce faire. Il trouve que les contacts avec ses compatriotes et avec d'autres Latino-Américains ont diminué depuis son arrivée, aussi à cause du manque de temps pour les activités sociales. Les seuls amis qu'il a en ce moment sont d'autres Péruviens avec lesquels il joue au football. Ce milieu s'est vu rétrécir car auparavant il y avait aussi des Chiliens, des Grecs et des Italiens. Ses amis sont surtout les membres de sa famille.

Gregorio

Originaire du Guatemala Gregorio a attendu jusqu'à 1993-94, soit près de neuf ans après son arrivée à Montréal avant de solliciter la citoyenneté canadienne car il avait peur de perdre la nationalité guatémaltèque. En ce moment il dit se sentir un peu «des deux», un peu Guatémaltèque et un peu Québécois.

«Bon, je dirais un peu des deux. Je vais toujours être Guatémaltèque et...je sens qu'il y a toujours un côté en moi qui va toujours être guatémaltèque. Alors, par exemple, j'aime faire la cuisine, alors, celle-là c'est une partie qui me permet d'être en contact peut-être avec ma culture d'origine, mais aussi je me sens assez intégré à cette société ! Alors je me sens neo-québécois ou neo-canadien, assez intégré à cette société. Disons qu'évidemment ...toujours ce sont des sentiments un peu ambivalents...mais je ne peux pas avoir la prétention de dire que je me sent toujours Guatémaltèque à 100% parce que ce n'est plus vrai».

Le fait qu'il ne se sente pas entièrement guatémaltèque est dû en partie à la manière dont les vrais Guatémaltèques, ayant toujours vécu au pays, lui ont fait voir qu'il n'est plus comme eux; ce qui s'avère un témoignage fort intéressant sur les rapports d'altérité qui s'établissent entre les «vrais» et les migrants.

«Ça c'était un choc ! Car je suis allé payer des impôts de mon papa et le type m'a dit «Ay ! Mais vous êtes d'où? Vous n'êtes pas Guatémaltèque ou les Guatémaltèques ne parlent pas comme vous ! Vous êtes irrespectueux!». Un bon

bureaucrate fonctionnaire guatémaltèque. Et je lui ai dit «Mais comment je ne suis pas Guatémaltèque !» Et après mon frère m'a dit «Mais c'est que tu n'agis pas comme un Guatémaltèque ! » Et alors je me suis aperçu que ma façon d'agir et tout ça, une chose est se sentir et l'autre c'est le message qu'on t'envoie...l'effet miroir ! Alors là j'ai commencé vraiment à m'apercevoir que finalement ce n'est pas vrai, ce n'est plus vrai que je suis Guatémaltèque...oui, je le suis, mais non à 100%, disons, plus déjà».

Ce sentiment de ne plus être «entièrement» guatémaltèque est lié à son intégration à la société québécoise et à son identification avec sa vie montréalaise. Ses études en français, ses liens d'amitié avec des Québécois (francophones, anglophones), son amour pour Montréal et l'activité culturelle que la ville dégage ont, selon lui, modifié la perception de son identité personnelle en tant que membre de cette collectivité. Mis à part quelques compatriotes qu'il connaît, il se sent indifférent vis-à-vis du reste des Guatémaltèques. Il se considère différent d'eux sur le plan de l'éducation car il trouve que la plupart des Guatémaltèques et des Salvadoriens qui se retrouvent à Montréal ont un très bas niveau d'éducation, ce qui leur cause énormément de problèmes avec leurs enfants. Il dit s'identifier davantage avec les adolescents latino-américains, éduqués au Québec, qu'avec leurs parents. Du point de vue géographique et du folklore, il dit se sentir près d'eux, mais, en même temps, il ne partage pas le même bagage culturel que ceux qui vont à Los Andes pour louer des films mexicains.

«Je m'aperçois que quand je vais acheter de la nourriture à Los Andes je vais jamais louer un film de charros ou de rancheras ou...non, non ! Et ce n'est pas parce que je le dénigre mais parce que...ça fait pas partie de mon bagage culturel !».

Il fréquente ses amis guatémaltèques une ou deux fois par an car, selon lui, ils sont demeurés dans des sortes de limbe, avec un pied au Guatemala et un autre au Québec, sans vraiment s'investir ni au Québec ni au Guatemala. Ceci explique qu'il ait côtoyé de moins en moins de compatriotes depuis son arrivée. Lorsqu'il rencontre un Guatémaltèque il entame une brève conversation pour connaître d'où il vient. Toutefois, il se reconnaît différent d'eux, dans la mesure où il a décidé de découvrir la culture québécoise francophone et de s'investir personnellement dans sa connaissance.

«Je me sens différent d'eux dans la mesure où j'ai décidé de connaître la culture française, j'ai lu Michel Tremblay, Marcel Dubé, je vais voir des pièces de théâtre et je me sens assez intégré dans la culture francophone, alors, dans ce sens, je me sens près des Québécois».

Il s'identifie aux Latino-Américains - communiquer en espagnol éveille toujours de intérêt chez lui - mais il en demeure un peu à l'écart. Selon lui, les affinités personnelles

communes sont la base de la création de liens plus que le simple partage d'une langue commune. Ses amis sont du Chili, de l'Argentine, de l'Uruguay et du Salvador. Il dit avoir eu de moins en moins de contact avec des immigrants d'autres milieux culturels. Avec les Québécois francophones et anglophones il estime que pour que l'amitié se consolide, une convergence d'intérêts s'avère essentielle. Depuis son arrivée à Montréal, le nombre de ses amis québécois francophones a augmenté et il s'est maintenu avec les anglophones. Il décrit son cercle d'amis actuel comme varié, avec deux groupes bien marqués : les Québécois et les Latino-Américains.

Pablo

Originaire du Guatemala, Pablo obtient la citoyenneté canadienne vers 1976-77, cinq ans après son arrivée à Montréal. Il dit l'avoir sollicitée afin d'avoir les mêmes privilèges que les gens d'ici. Quant à son identité, au début il s'est senti «seulement» Guatémaltèque, mais il convient que, présentement, il se sent davantage Canadien que Guatémaltèque. Toutefois, il est conscient d'être perçu comme un immigrant à cause de son allure latino-américaine.

«Je me sens peut-être plus...au début je me sentais seulement Guatémaltèque, non ? Et bien sûr Guatémaltèque/Canadien car j'avais les documents, non ? Mais, quand je suis allé au Guatemala...on se rend compte qu'on a un côté plus d'ici que de là-bas. Et, je crois que l'intégration dépend beaucoup de la visibilité, non ? Car je crois que celui qui est blanc/blanc, c'est plus facile qu'il s'intègre que quelqu'un qui appartient à une minorité visible. Par exemple, comme un Noir, n'est-ce pas ? Le Noir, bien sûr, on va le voir et nous, malgré que nous ne sommes pas...bon...nous ne sommes pas Noirs, mais nous sommes comme café au lait, non ? Et ça encore nous cause un certain préjugé, non ?».

Selon lui, la discrimination au Québec est beaucoup plus sophistiquée que celle qui existe aux États-Unis ce qui fait qu'il ne peut pas s'identifier complètement au Québec et qu'il décrit son identité comme Guatémaltèque/Canadienne, non parce qu'il le veut mais parce que, selon lui, il se heurterait à une barrière à son intégration. Cette barrière qu'il dit percevoir fait que les autres le distinguent toujours comme un immigrant, contribuant à la perpétuation de son identité en tant que tel. Cette barrière à l'intégration complète des immigrants est, à ses yeux, liée à la situation politique particulière du Québec et aux politiciens qui les classent perpétuellement dans une case à part. Dans ce contexte spécifique, les immigrants doivent décider s'ils s'identifient avec l'un ou l'autre des groupes majoritaires (francophone, anglophone). Quant aux Québécois francophones il

dit que 75% d'entre eux sont très accueillants avec les étrangers mais que le 25% restant ne les accepte pas.

«Dans le sens que...toujours on va me dire que je suis un immigrant. Toujours ils vont dire «Bon, eux !» Mais non, je m'assois à table avec eux, je parle leur langue et je comprends leur manière d'être et tout, non ? La mentalité, tout. Mais non, il y a toujours quelque chose ! Je considère que toujours il va y avoir quelque chose».

Lorsqu'il est arrivé à Montréal, les Latino-Américains étaient si peu nombreux qu'ils se recherchaient les uns les autres. Depuis, il dit avoir eu tendance à se rapprocher de ses compatriotes guatémaltèques après s'être un peu isolé d'eux et d'autres Latino-Américains, alors qu'il était marié. Il s'identifie plus à ses compatriotes qu'à l'ensemble des Latino-Américains (façon de parler, points d'intérêt). La présence latino-américaine est devenue si importante, selon lui, qu'il a développé une sorte de camouflage ethnique à leur égard.

«Ce qui arrive c'est qu'à cette époque-là il y en avait si peu qu'on les cherchait. On se sentait comme...on avait besoin de parler l'espagnol, car on se sentait très seuls, ici. Mais aujourd'hui il y en a tellement qu'on les retrouve dans les autobus, dans les supermarchés, on s'en occupe même pas, non ? Bien sûr si on t'adresse la parole tu leur parles, non ? Ou on leur parle pour qu'ils se fâchent pas, non ? Mais ce n'est pas comme avant qu'on avait ce besoin de parler ! En ce moment, on en voit, il y en a plein ! Il y a plein de latinos en ce moment !».

Il dit bien s'entendre avec les immigrants d'autres pays mais se sentir en quelque sorte indifférent à leur égard. Il illustre cette pensée avec l'exemple de son travail, où il parle à tout le monde, sans regarder leurs origines et où ils les perçoit davantage comme des individus que comme des membres d'un groupe. Ses liens avec des Québécois (francophones, anglophones) ont surtout lieu au travail. Le rapprochement des Québécois francophones est allé de pair avec sa maîtrise de la langue, laquelle s'est énormément améliorée. Les Québécois anglophones sont minoritaires dans son emploi car il travaille dans un quartier francophone. Dans son cercle d'amis il compte deux amis québécois anglophones, mais pas très proches. Après son divorce il s'est lié d'amitié avec un Mexicain, quelques Guatémaltèques et de nouvelles connaissances *latinos* du milieu du football.

Sara

Originnaire du Salvador, Sara est citoyenne canadienne depuis 1995, six ans après son arrivée à Montréal, après avoir décidé d'y rester pour de bon avec ses filles et de s'intégrer à sa nouvelle société. Au travail on lui demande souvent si elle est Vénézuélienne ou Péruvienne, ce qui la rend confuse au niveau de son identité car on l'identifie à un autre pays que le sien, le Salvador. Elle se définit comme partagée entre le Canada et le Salvador tout en ayant préservé ses traditions salvadoriennes. Les liens avec ses compatriotes ont diminué depuis son arrivée, tandis qu'avec les Latino-Américains et avec d'autres immigrants ils ont augmenté, notamment à cause de son travail. Elle s'identifie avec les immigrants d'autres pays d'Amérique latine et essaie de se rapprocher d'eux. Elle s'intéresse tout particulièrement au Venezuela et au Pérou, à leur culture, leur histoire et à leur spécificité linguistique. Quant à ses compatriotes elle dit ne pas nécessairement les rechercher car, en réalité, elle se sent différente d'autres Salvadoriens sur place. Cette différence est liée, selon elle, au registre de langage utilisé, au nombre d'années passées à Montréal et au fait qu'ils viennent des régions rurales.

«Je me sens un peu loin car nous sommes différents ! Eux, ils viennent surtout de la campagne, alors, ceux de la campagne ne s'entendent pas très bien avec ceux de la ville et leur langage, tout ça est très différent, alors, parfois, je fais attention à ma façon de parler car eux se sentent mal à l'aise, donc, je leur parle et tout mais non...nous n'avons pas ..ou aussi parce qu'ils sont de nouveaux arrivants, arrivent, ils viennent d'arriver ! Moi ça fait des années !».

Le groupe avec lequel elle dit avoir plus d'affinités et des liens est celui des Québécois francophones, notamment ceux qui sont catholiques pratiquants dans l'église de son quartier. Quant aux Québécois anglophones elle dit s'intéresser à eux mais puisqu'elle ne maîtrise pas leur langue, elle préfère la compagnie des francophones. Outre les «Québécois/Québécois» et l'ensemble des hispanophones, elle apprécie les Italiens, surtout sa voisine, laquelle la traite selon elle comme si elle était sa propre fille. Ses amis sont d'origine latino-américaine et des Québécois francophones, tous liés à l'église catholique de son quartier.

Esther et Pepe

Originaires du Salvador, ils demandent leur citoyenneté canadienne dès qu'ils ont cumulé le nombre requis d'années de résidence. Esther explique qu'elle l'a demandée aussi rapidement parce qu'elle aime vivre à Montréal et que ce pays les a reçus à bras

ouverts. Elle essaye d'établir une bonne communication avec les Québécois, qu'elle apprécie énormément, mais elle reconnaît avoir toujours des racines salvadoriennes.

«Je crois qu'on essaie d'avoir une entente, disons, avec les Québécois, mais les racines sont toujours salvadoriennes. Je me sens Salvadorienne».

Au début, elle considère avoir un peu fantasmé à propos des Québécois, selon elle, plus par peur d'être rejetée que par autre chose. En ce moment, elle dit ne pas essayer de s'en rapprocher davantage ni de les éviter car elle ne croit pas parler parfaitement en français. Bien qu'elle ne parle pas l'anglais elle se sent plus Canadienne que Québécoise parce que, selon elle, le Canada embrasse l'ensemble du pays. Elle préfère la compagnie de ses compatriotes salvadoriens et des Centre-Américains, car, selon elle, les Sud-Américains font partie d'une autre culture. Le groupe duquel elle se sent le plus proche est celui des Centre-Américains. Ce sentiment de confiance qu'elle ressent vis-à-vis de ses compatriotes et d'autres Centre-Américains est lié au fait qu'elle s'est habituée à les côtoyer à l'église catholique latino-américaine Notre-Dame-de-Guadalupe. Elle dit se sentir à l'aise avec des Vietnamiens et avec des Portugais qu'elle a côtoyés au travail. Elle a établi davantage de liens avec ses compatriotes, des Latino-Américains et avec d'autres immigrants qu'avec des Québécois francophones. Selon elle, ceci est dû au fait qu'avec les immigrants on a une sorte de réciprocité, de complicité pour avoir vécu la même situation. Quant à son cercle d'amis, latino-américain, elle considère avoir appris à ne plus remarquer leur pays d'origine, notamment grâce à la langue espagnole qui les unit. Ce cercle est devenu très international tout en demeurant latino-américain.

«Je crois que j'ai appris...je ne vois pas le pays...moi-même je me sens Hondurienne¹¹⁴, je me sens Salvadorienne (rires) alors je n'ai pas cette...de pointer chaque pays, non ! Je vois la personne. La langue nous unit».

Son époux, Pepe, dit avoir facilement acquis la citoyenneté canadienne vers 1981, après trois ans de résidence, parce qu'à l'époque les immigrants étaient perçus comme ceux qui pouvaient faire pencher les résultats d'un possible référendum sur la souveraineté du Québec vers le côté fédéral. Il dit se sentir toujours Salvadorien, bien qu'il n'ait pas envie de retourner dans son pays, et il se dit Canadien dans les faits car il peut voter mais il ne se sent pas Canadien dans la manière dont il définit son identité.

¹¹⁴ Elle a vécu en Honduras avant de s'installer au Québec.

Avec les Québécois francophones et anglophones il agit de façon plus passive, sans s'impliquer autant. Avec eux ce n'est jamais lui qui va entamer une conversation.

«Oui, bon, je me suis toujours considéré Salvadorien, toujours. J'aime ça, j'ai jamais aimé nier être Salvadorien. Je ne me considère pas Canadien ou...non...non».

Comme son épouse, il aime entretenir des liens avec ses compatriotes salvadoriens et avec des Latino-Américains en général, ainsi qu'avec des Vietnamiens qu'il côtoie dans son travail et avec lesquels il dit avoir plus d'affinités qu'avec les Québécois francophones ou avec les Italiens. Le groupe duquel il se sent le plus près est celui de ses compatriotes et des Latino-Américains. Son cercle d'amis est composé de Salvadoriens et de Guatémaltèques rencontrés à l'église latino-américaine catholique Notre-Dame-de-Guadalupe.

«J'aime plus le...j'aime avoir des amitiés, comme je vous dis, avec le Latino-Américain, ça m'est égal s'il est Sud-Américain...au travail là, il y a des Sud-Américains, des Chiliens, des Colombiens, il y a des Vénézuéliens. J'aime toujours...échanger avec eux».

7.1.3. Troisième tendance : des identités tournées vers le milieu d'accueil

Le troisième cas de figure dégagé caractérise des immigrants qui ont construit une identité qui s'est davantage tournée vers le lieu d'accueil (Montréal, Québec, Canada) que vers le lieu de naissance. La manière dont ces immigrants définissent leur identité et leur identification à autrui n'est pas nécessairement liée à des critères ethniques. Dans ce groupe, les concepts de camouflage ethnique et du caméléonage ethnique prennent davantage de sens, car ces immigrants définissent leur identité par rapport au lieu d'accueil et aux caractéristiques d'autres individus ne faisant pas partie de leur groupe ethnique. Dans notre échantillon, les 7 ménages immigrants de cette catégorie (3 Péruviens, 2 Chiliens, 1 Guatémaltèque, 1 Salvadorien) s'identifient au groupe d'origine mais aussi aux Latino-Américains et aux Québécois.

Quelques conditions sont énoncées par les migrants associés à ce cas de figure comme concomitantes à l'identification, à savoir les affinités personnelles et l'appartenance aux mêmes lieux de culte. En effet, l'un d'entre eux dit se sentir proche des Canadiens anglophones et francophones de son lieu de culte. Ce genre d'identification, davantage liée à la problématique de l'identité sociale qu'à l'identité ethnique rejoint, selon nous, la thématique de la catégorisation sociale. La catégorisation sociale, un terme cher à Henri

Tajfel (1984) renvoie à la manière dont les individus regroupent les autres dans des catégories qui leur permettent d'organiser la réalité sociale qui les entoure : «(...) *la catégorisation sociale est un processus d'unification en groupes d'objets et d'événements sociaux*» (Tajfel, 1984 : 291).

Dans notre échantillon, au delà des critères ethniques ou du partage des mêmes origines nationales, la participation aux mêmes croyances religieuses fait que plusieurs immigrants s'appuient davantage sur des critères religieux lorsqu'ils définissent à qui ils s'identifient. Plusieurs immigrants réfèrent à leurs confrères des lieux de culte qu'ils fréquentent comme des frères et sœurs. Ceci leur permet d'établir des catégories sociales, telles qu'abordées par les psychologues sociaux influencés par les travaux de Tajfel (1984), qui s'avèrent aussi valables pour eux que celles fondées sur l'appartenance ethnique¹¹⁵.

Nous avons retenu le témoignage de Péruviens (Santiago, Domingo), 1 Chilienne (Estefania), 1 Guatémaltèque (Juan) et 1 Salvadorienne (Carlota).

Santiago

Originaire du Pérou, Santiago est citoyen canadien depuis 1976, soit sept ans après son arrivée à Montréal. Il dit avoir demandé la citoyenneté car, arrivé très jeune, il a été très bien reçu au Québec. Il dit se sentir plus Canadien que Péruvien notamment depuis qu'il a visité son pays d'origine afin de rendre visite à sa famille restée sur place. Son attachement au Canada passe surtout par son amour du Québec et par son sentiment d'appartenance au style de vie québécois.

«Oui, parce que moi, vraiment, moi les fois que je suis allé au Pérou non...Et je suis allé plus pour ma famille, pour regarder ma ville. Bon. Une partie, la première journée, mais la deuxième journée, moi je voulais déjà revenir car vraiment...ce qui m'importait davantage c'est ma famille. Oui, parce que chaque fois que je suis en dehors du Canada, je n'ai que l'envie de revenir, surtout dans cette province de Québec, ça, je vous le dis en toute sincérité. Même mon épouse elle le sait, car à chaque fois que je rentre, la première chose que je lui dis «Fais rien ! Fais moi un bon petit déjeuner !» et c'est quoi mon petit déjeuner ? Les deux œufs, avec le bacon, la saucisse et les rôties !».

¹¹⁵ Dans le domaine de la psychologie sociale grâce aux travaux d'Henri Tajfel «*la problématique de l'identité devint intimement liée à celle de la catégorisation sociale et donna naissance à ce qu'on a appelé la théorie de l'identité sociale*» in Deschamps, J-C ; J. F. Morales ; D. Paez et S. Worchel (1999).

Quant à ses compatriotes péruviens s'il parle avec eux c'est surtout pour ne pas créer de problèmes et pour ne pas se faire des ennemis, mais il considère garder ses distances notamment vis-à-vis des commentaires et des critiques qu'ils font les uns sur les autres. Il se sent ni différent d'eux ni comme eux mais, ses contacts ont diminué au fil des ans. Il se sent mieux compris par les Québécois et a tendance à s'éloigner des Péruviens au fur et à mesure qu'il découvre l'hypocrisie de ses compatriotes.

«Nous nous retrouvons, nous rigolons, nous nous amusons mais...toujours je garde mes distances...car tu sais que le latino quand...il y a un problème avec le latino qu'on apprend avec les années. Avec les années que je suis ici je l'ai appris ! Le commérage ! Et de ça, je me tiens loin ! Je me suis éloigné dans le sens que...j'ai eu beaucoup de problèmes matrimoniaux et j'ai vu les critiques qui ne m'ont pas été faites en face, mais il y a d'autres personnes qui me l'ont dit. Les gens me parlent toujours, me respectent toujours, mais moi en écoutant ça, je me sens déjà différent. Alors c'est ça qui m'a poussé le plus à m'éloigner surtout des personnes du réseau péruvien».

Lorsqu'il s'est séparé de son épouse il dit avoir remarqué les critiques de ses compatriotes, ce qui lui a permis de faire le tri des personnes qui sont de vraies amies et celles qui ne le sont pas. Au bout du compte, il s'est éloigné d'eux et s'est rapproché des Québécois.

«Ce sont notamment les Québécois qui me conseillent, ceux qui m'écoutent plus. La personne va me dire «Bon, c'est toi qui décides, c'est toi qui dois voir comment est la situation». Mais jamais le Québécois m'a critiqué, tandis que le Péruvien, oui ! Et la famille aussi !».

Il dit bien s'entendre avec l'ensemble des immigrants, qu'ils soient originaires d'Amérique latine ou d'autres régions de la planète. Il a toujours des relations avec des Latino-Américains mais, dans sa vie privée, il fréquente surtout le milieu québécois (francophone et anglophone) et italien. Il se sent très bien dans ces milieux et pour ce qui a trait aux Québécois francophones il dit avoir une forte tendance à se rapprocher d'eux. En fait, il s'agit du groupe avec lequel il s'identifie le plus.

«Beaucoup ! Car je m'assimile beaucoup à eux, j'ai beaucoup d'affinités, je me sens très bien avec eux».

En outre, lorsqu'il se réfère aux Québécois il n'établit pas de différence entre les Québécois francophones et anglophones.

«Non. Pour moi c'est la même chose, car je ne peux pas juger. Pour moi ce sont des personnes, ce sont des êtres humains ! Je ne vois la différence que s'il y en a un qui critique l'autre. Là je lui dis «Ça c'est ton problème, ce n'est pas le mien !»».

Domingo

Originaire du Pérou, Domingo demande la citoyenneté canadienne en 1990, après trois années de résidence à Montréal. Il dit l'avoir sollicitée par fierté. Il se dit fier d'avoir pu vivre dans un pays l'ayant accepté, car il n'avait pas été capable d'obtenir un statut d'immigrant en Europe. Outre cette fierté, il dit qu'il y a une sorte de préjugé contre le passeport péruvien et que l'obtention d'un passeport canadien lui apporte une sorte de protection. En outre, la ville de Montréal lui a toujours inspiré un sentiment de sécurité qu'il apprécie énormément, surtout par rapport à d'autres grandes villes (européennes, américaines, latino-américaines). Ce sentiment de sécurité l'a impressionné ; les activités culturelles et la vie quotidienne de la ville l'ont également séduit.

«Et après on découvre petit à petit des choses qui...nous font faire partie de Montréal, comme ses activités populaires...les parcs ouverts, ce qui est si agréable, et des choses si simples, si anodines, comme un bon croissant et un bol de café au lait. Quand je ne suis pas là, parfois ça me manque, non ? Ou parfois, mes terrasses sur Saint-Denis, quelques petits coins...le Santropol ou quelque chose que, parfois on dit...ça me manque un peu, non ?»

Quant à son identité il se dit réfractaire aux étiquettes qu'on lui accroche comme celle d'immigrant. Lui-même il se définit comme montréalais.

«Il y a toujours les questions, j'écoute toujours la même question «Comment est-ce que tu te définis, comme Péruvien, comme Québécois ou d'abord Canadien...etcetera...». S'il faut répondre à cette question, moi, je dirais que je me définis essentiellement comme montréalais. Parce que je ne peux pas vivre dans une autre ville que Montréal. Donc, si j'habite à Montréal, et si j'habite dans un quartier si petit, précis, de Montréal, le Plateau (Mont-Royal) c'est parce que je m'identifie à ça. Alors, je préfère vivre dans un quartier où je suis heureux, agréable, évidemment la sécurité est importante, mais non, ce n'est pas pour ça...mais j'habite à Montréal car j'aime Montréal, pour cette espèce de complicité, d'un mélange rare, qu'on ne peut pas décrire...nous pouvons toujours regarder les gens dans les yeux, et parfois nous pouvons toucher quelques personnes sans qu'elles s'affolent et...par son architecture, par...encore par la tranquillité...je pense que c'est surtout ça...je ne vivrais pas à Québec, ni à Ottawa...je ne vivrais pas à Toronto mais...peut-être je pourrais vivre à Vancouver, par exemple...non ?».

Quant à ses compatriotes, ce n'est que 10 ans après son arrivée qu'il a ressenti le besoin de se rapprocher d'eux, de participer à l'organisation des activités de la communauté péruvienne et qu'il a établi de nombreuses relations au niveau des affaires. Il remarque que bien qu'il se sente comme les autres Péruviens, ces derniers ne le perçoivent pas comme un des leurs. Ils le trouvent différent car il ne leur appartient pas. Selon lui, ils le voient comme un Péruvien assimilé aux Québécois.

«Eux ils disent «C'est un Péruvien qui ne nous appartient pas» c'est ça qu'ils me reprochent parfois, non ? Tu es un Péruvien mais parfois tu parles mal l'espagnol».

Son intérêt vers d'autres Latino-Américains se reflète, selon lui, dans le fait que lorsqu'il participe à l'organisation des activités péruviennes, il invite les commerçants latino-américains du quartier. Son rapport avec des Latino-Américains s'est maintenu au fil du temps notamment dans le cadre de son travail où il organise des activités auxquelles participent également des personnes d'origine italienne, grecque ou juive. Il interagit quotidiennement avec des Québécois (francophone, anglophone) et ses liens avec des personnes d'autres origines n'ont pas cessé d'augmenter. Le groupe avec lequel il dit s'identifier davantage est celui des Québécois car il croit comprendre le défi de la société québécoise face à des personnes comme lui, des immigrants. Cette identification s'entremêle d'une gratitude qu'il sent vis-à-vis des Québécois francophones et anglophones.

«Et une autre chose c'est une espèce de gratitude, aussi, je me sens plus identifié à eux, au fait de m'avoir accueilli, je crois, d'avoir pu demeurer ici à Montréal, d'avoir pu réaliser autant de choses grâce à l'aide de beaucoup de Québécois qui m'ont aidé. C'est incroyable comment eux ont pu me soutenir pendant tout ce temps, alors...c'est une espèce de reconnaissance de me sentir solidaire avec eux. Je ne veux pas dire que je ne le suis pas avec les miens, mais il y a une espèce d'engagement moral avec mes collègues, avec mes amis québécois qui m'ont aidé à faire le peu de choses que j'ai pu faire ici».

Son cercle d'amis a évolué en fonction de ses activités professionnelles où il côtoie des personnes d'origine québécoise, juive, musulmane, bouddhiste et de différents pays d'Amérique latine. Les amis qu'il avait il y a quelques années ne sont pas les mêmes que ceux qu'il fréquente en ce moment (Canadiens, Anglais, Péruviens).

Estefania

Originaire du Chili, Estefania est citoyenne canadienne depuis 1991, quatre ans après son arrivée à Montréal. Elle se définit comme une Canadienne d'origine chilienne et dit avoir refait sa vie ici et ne plus vouloir retourner au Chili, sauf pour des vacances ; elle dit avoir vécu des changements dans sa tête depuis son arrivée. Le fait de changer de pays ne lui a pas fait perdre ses racines latines chiliennes.

«Je crois que je vais jamais être Canadienne, car il y a aucun doute là-dessus, je ne suis pas née ici. Je ne suis pas née ici. J'ai les racines latines, chiliennes, mais, comme canadienne/canadienne, comme les gens disent de pure laine non, non, non».

Son identité chilienne est liée, selon elle, au football, à l'hymne national, la cuisine et la musique. Selon elle, la musique *latino* fait aussi partie de sa culture et la rapproche des Latino-Américains. Elle s'est dit qu'il fallait maîtriser la langue pour pouvoir s'adapter au Québec. Elle s'est fixée comme but de franchir l'hiver et elle s'est préparée psychologiquement à l'affronter car l'alternative (retourner au Chili) n'est pas, selon elle, très encourageante. Elle veut que ses enfants connaissent un autre monde. Quant à ses compatriotes elle reconnaît ne pas se sentir indifférente à leur égard et apprécier leur compagnie.

«Quand il y a des Chiliens ou des latinos qui arrivent à mon bureau, ici, mon cœur boum, boum, boum, palpite, car ...j'aime».

Elle dit se sentir comme les autres Chiliens sur place à Montréal. Toutefois, elle trouve une différence de génération avec la vague d'exilés chiliens arrivés vers 1973. Elle en connaît seulement deux ou trois qui l'ont épaulée à son arrivée. L'autre différence qu'elle ressent se situe par rapport à la foi car elle est très pratiquante. Avec ses compatriotes elle dit avoir diminué les contacts, notamment parce qu'il s'agit de couples et qu'elle est en ce moment divorcée. Elle a des liens avec des familles monoparentales et des femmes latino-américaines seules, comme elle. Elle considère que ses convictions religieuses l'ont sensibilisée vis-à-vis d'autres personnes, quelle que soit leur origine.

«Depuis que je suis dans l'église...on apprend beaucoup de choses et...tu deviens sensible. Le Seigneur te rend sensible, à travers l'enseignement de la parole, tu deviens sensible à...tu es un être humain et, qu'il soit «latino» ou non, si cette personne vit des moments difficiles, tu dois...si tu désires aider cette personne, alors je ne suis indifférente à aucune race, à aucune».

Quant à son identification à autrui, elle dit avoir son cœur partagé entre ses «frères» et «sœurs» du lieu de culte et sa condition d'immigrante qui la fait s'identifier aux immigrants.

«Mon cœur est partagé car j'aime mes amitiés de l'église mais je me sens immigrante. C'est-à-dire je m'identifie, moi, par exemple, dans ce travail où je suis, je me sens identifiée, quand ils répondent au téléphone ou quand quelqu'un arrive avec un besoin, je le sais, car je suis passée par là, moi-même. Alors je me sens immigrante».

Cette identification provient du fait qu'elle travaille dans le centre communautaire où elle est elle-même allée chercher de l'aide à son arrivée à Montréal. Elle a noué de plus en plus de liens avec d'autres immigrants et avec des Québécois mais ceci se restreint

essentiellement aux personnes qui partagent ses convictions religieuses. En général, elle a de moins en moins de liens avec des Québécois anglophones car elle ne parle pas très bien anglais.

«J'aime beaucoup les gens d'Afrique, j'ai beaucoup de contacts avec des gens d'Afrique. Je suis allée à des églises africaines, chrétiennes, oui, j'ai été avec des couples...je suis invitée la semaine prochaine à un mariage, aussi, d'Africains et nous nous identifions beaucoup».

Son cercle d'amis est lié au lieu de culte qu'elle définit davantage comme québécois francophone que latino-américain parce que les immigrants y sont minoritaires. Selon elle c'est aux immigrants de s'adapter aux Québécois et non à l'inverse. Plus elle tisse des liens au sein de ce lieu de culte, plus elle a des amis québécois francophones et d'autres origines. Ses meilleurs amis sont quatre ou cinq Québécois francophones et quelques Chiliens. Il s'agit de deux cercles d'amis parallèles, dans le sens qu'en ayant des amis québécois elle n'a pas coupé les liens avec ses amis chiliens.

Juan¹¹⁶

Originaire du Guatemala, Juan est citoyen canadien. Il dit que depuis qu'il habite à Montréal il se sent un étranger au Guatemala et s'identifie davantage avec son quotidien montréalais qu'avec son pays d'origine. Toutefois, quant à son identité, il la définit toujours en tant que Guatémaltèque, ce qui montre que l'identification à la société environnante coexiste chez lui avec le sentiment d'affiliation à son pays de naissance.

«Bon, je me définis toujours en tant que Guatémaltèque car je pense que, peu importe, si je peux vivre 100 ans ici, seulement ils me voient le visage et je ne peux pas dire que je suis Canadien d'origine car immédiatement ils me demandent quelle est mon origine, alors, je pense qu'une des raisons ici, au Canada et au Québec spécifiquement, c'est que les gens s'identifient toujours avec leur nationalité d'origine».

À l'image que les autres lui renvoient de lui-même, et qui l'empêche de se définir en tant que Canadien tout court, s'ajoutent des éléments qui proviennent de sa culture d'origine (gastronomie, musique) et qui font également partie de son identité actuelle. Il dit toujours rechercher des produits qui lui rappellent la cuisine de son pays qu'il préfère invariablement à celle du Québec.

¹¹⁶ Nous avons exclu le témoignage de sa conjointe car elle est née à Montréal et son témoignage s'éloignait du sujet abordé dans le cadre de notre thèse.

«Bon, les tortillas, je ne les fais pas mais, oui, les produits qui sont soit guatémaltèques, soit mexicains ou bien...qui m'attirent, qui me rapprochent de l'origine guatémaltèque ou autre...Je préfère une tortilla à une poutine, ça je vous le dis ! (rires)».

Quant au rapport qu'il établit avec ses compatriotes, il considère qu'outre les liens professionnels, il n'a pas beaucoup d'amis guatémaltèques ou latino-américains dans sa vie privée. Au niveau personnel, ses liens avec d'autres Latino-Américains et avec des Québécois francophones ont diminué au fil du temps mais se sont maintenus au niveau de son métier car ils n'ont pas d'affinités communes même s'il existe un certain lien. Bien que ses contacts avec d'autres Guatémaltèques ont aussi diminué depuis son arrivée à Montréal, il s'agit du groupe avec lequel il s'identifie davantage. Pour ce qui a trait à des immigrants d'autres origines, il dit ne pas avoir de contact avec eux. Il ressent plus d'affinités avec les Québécois anglophones, selon lui, probablement parce qu'il a vécu en Californie avant d'arriver à Montréal. Son cercle d'amis est composé de Québécois (anglophones, francophones) et de deux amis latino-américains (non Guatémaltèques). Il parle d'une transformation dans son cercle d'amis depuis qu'il est arrivé à Montréal et qu'il cohabite avec une Québécoise après avoir divorcé de son épouse d'origine guatémaltèque.

«Au début c'était au niveau politique, non ? Alors nous étions des gens de différents pays d'Amérique latine et après...au niveau professionnel, je pense que...c'est maintenu. Je pense qu'au niveau, bon, disons intime, je peux dire qu'il n'y a pas beaucoup d'amis, mais j'ai deux amis qu'on peut appeler latinos, qui seraient plus importants que n'importe quelle autre origine».

Carlota

Originaire du Salvador, Carlota est citoyenne canadienne depuis 1986, soit quatre ans après son arrivée à Montréal. Elle a demandé la citoyenneté car voyager avec un passeport canadien s'avère plus facile. En ce moment elle se définit elle-même comme canadienne.

«Oui, car je suis allée là-bas en visite, dans mon pays, et les choses telle qu'elles sont, je me suis sentie un peu étrange ! Car tout était différent, ce n'était pas la même chose et même quand je suis revenue...je me sentais chez moi».

Quant à ses compatriotes salvadoriens et latino-américains elle dit que, lorsqu'elle en repère, elle aime échanger avec eux. La seule chose qui la dérange est la jalousie que plusieurs Latino-Américains montrent envers ceux qui réussissent.

«En général c'est une question d'envie. Si l'on améliore son sort ça ne plaît pas à l'autre, ça le dérange...et déjà...si tu établis une différence...et comme je vous dis, tout le monde ne se réjouit pas qu'on progresse. Et ça non, je ne trouve pas que ça soit bien».

Pour ce qui a trait à des immigrants d'autres origines culturelles, elle dit avoir peur des Arabes.

«C'est difficile à dire ça. Moi, donc, vous dire que je suis raciste, non, pas moi. Mais j'ai un peu peur des Arabes (rires), c'est-à-dire dans le sens que par la religion, eux, sont un peu...comment vous dire ? Drastiques dans leur façon de penser. Alors j'essaie de ne pas me mêler beaucoup...ce n'est pas que je n'ai pas de relations - car je connais une dame qui est iranienne et j'ai de l'affection pour elle et je la fréquente - mais je trouve qu'elle est très portée vers la religion. Alors, c'est pour ça que je le fais...car je sens que...c'est ce genre de personnes qui sont un peu dangereuses...dans ce sens là. Et non, je n'ai pas beaucoup de relations à cause de ce détail».

Elle dit bien s'entendre avec des Salvadoriens, des Latino-Américains, des Grecs et des Italiens. Quant aux Québécois, elle dit mieux s'entendre avec les anglophones qu'avec les francophones.

«Je sens que les francophones sont un peu plus radicaux et un peu plus portés à ça du Québec, Québec, Québec. Mais je les trouve un peu plus...qu'ils nous laissent un peu plus de côté. Alors j'essaie de...Je l'ai vécu et je l'ai aperçu donc, c'est pour ça que je me sens plus confortable avec les anglophones. Je ne sais pas si c'est parce que je parle mieux l'anglais».

Elle dit ne pas avoir de vrais amis québécois (francophones ou anglophones) car elle est très portée à rester chez elle. Il s'agit surtout de connaissances et de rapports professionnels. Depuis son arrivée elle croit avoir moins de rapports avec d'autres Salvadoriens et avec d'autres Latino-Américains mais avoir établi davantage de liens avec des personnes d'autres origines. En réalité, elle dit se sentir très près de ses compatriotes car il s'agit du groupe auquel elle est le plus identifiée. Toutefois, elle nuance ce genre de catégorisation fondée sur l'appartenance à un même groupe d'origine car, selon elle, parfois on se sent compris par quelqu'un ayant vécu une même situation, sans pour autant être né dans le même pays. Son cercle d'amis actuel est composé par des Salvadoriens, des Chiliens, un Guatémaltèque et par sa famille sur place, un cercle plus restreint qu'auparavant.

7.1.4. Quatrième tendance : des identités sans frontières précises

Bien que l'identification au groupe d'origine demeure toujours dans leur discours, ce dernier cas de figure est représenté par des personnes qui mettent de côté leur origine

strictement nationale lorsqu'ils définissent leur identité. Cette tendance regroupe ceux qui font appel à une identité constituée par une sorte de cumul d'affiliations, ce qui mène au cosmopolitisme (citoyen du monde) et ceux dont l'identité se définit comme une sorte de perte de repères ou d'attaches nationales (apatride). Il s'agit d'identités qui caractérisent des processus et des stratégies identitaires très liés au camouflage et au caméléonage ethnique. Chez les deux immigrants associés à cette tendance et dont l'identité se définit, en quelque sorte, sans frontières, l'ouverture vers autrui prend des formes différentes. Faire partie d'un réseau de solidarité et d'amitié internationale est pour l'un d'entre eux à la base de l'identification à l'autre. Les témoignages de ces migrants font appel à différents critères pour que l'identification ait lieu (appartenance à un même milieu professionnel, affinités personnelles). Une caractéristique commune de ces témoignages est l'apparition de la variable personnelle dans la manière dont ils classent les autres.

Enrique

Originaire du Chili, Enrique obtient sa citoyenneté canadienne en 1985, sept ans après son arrivée à Montréal. Il la sollicite pour se rendre au Nicaragua afin de travailler dans la coopération internationale car il aurait été compliqué de le faire sous un passeport chilien.

«La nationalité c'est une invention, non ? C'est un mythe, c'est un discours et j'ai du mal à adhérer en réalité à n'importe quelle idée de patrie, de nationalité. Je reconnais les identités, non ? J'ai un concept de ce que ça signifie une identité, non ? De ce que signifie un profil identitaire mais en ce moment de ma vie, plus on approfondit tout ça et plus on s'aperçoit qu'il y a eu des phénomènes de migration ou d'ordre culturel. Alors à chaque fois que...on essaie de creuser un peu plus profondément, non ? Nous nous apercevons que les fameux phénomènes de l'identité se relativisent».

Quant à la manière dont il décrit son identité propre, il est d'avis que le pays qu'il avait connu n'existe plus. Actuellement, le Chili se caractérise par un autre modèle de société qui ne le satisfait pas. En réalité, l'identité la plus spécifique qu'il a ressentie jusqu'à présent est l'identité latino-américaine.

«Et ça je ne l'ai pas appris à Montréal, hein ? Je l'ai appris en voyageant. Déjà je me sentais moins...les choses ont été progressives, non ? À un moment donné je me sentais déjà...j'étais Ibero-Américain, non ? Après, Afro-Hindo-Latino-Américain et ceci s'élargissait, non ? Et déjà maintenant, en ce moment de ma vie, je m'identifie pleinement avec les aborigènes de l'Australie, non ? Avec les aborigènes de l'Océanie, avec les nomades de l'Afghanistan, non ? C'est un monde, non ? C'est un système de vases communicants, non ?».

Cet élargissement de sa palette identitaire s'est fait au détriment de l'importance qu'il accorde à ses compatriotes chiliens, qui, en réalité, lui sont indifférents. Cette indifférence est liée à l'image du totem qu'ils représentent en tant que groupe replié sur lui-même. Il considère que les Chiliens venus à Montréal pour des raisons politiques sont déjà pour la plupart retournés au Chili. Quant à ceux arrivés ultérieurement et qui ont vécu une situation de marginalité économique poussée, il les considère très étrangers à lui-même.

«Ceux qui sont venus sont des fourrées très récentes, très fraîches qui sont venues fondamentalement pour le refuge économique, oui ? Et qui sont un peu le produit résiduel résultant d'un modèle économique et avec lesquels j'ai peu à discuter. C'est à dire, non, non. J'ai pas des éléments (en commun). Ils me sont très étrangers, car malheureusement ils ont vécu une situation de grande marginalité, non ?».

Bien que les liens qu'il a avec ses compatriotes aient énormément diminué car la majorité a quitté Montréal ou parce que leurs horaires ne coïncident plus, la fin de semaine il rencontre un ami chilien avec lequel il fait le point de la semaine. Malgré cela, il se sent plus près des Latino-Américains, lesquels semblent lui apporter un regard différent de celui de ses compatriotes chiliens, un regard selon lui marqué davantage par une altérité à découvrir.

«Bon, mon regard philosophique c'est le regard de l'autre, non ? Et je ne recherche pas un miroir chez l'autre. Je recherche dans quelle mesure, en même temps nous gardons une base qui nous unit, non ? Dans laquelle nous reconnaissons qu'il y a un élément autre, non ? Une altérité à découvrir qui...et il y a une altérité généralement enrichissante».

Une altérité qu'il dit découvrir non seulement au sein du groupe latino-américain mais aussi auprès d'autres immigrants et auprès des Québécois francophones. Il affirme avoir plongé dans la découverte de la culture québécoise mais il pense avoir diminué les liens qu'il avait avec des amis québécois car ils sont partis de Montréal. Avec les Québécois anglophones le rapprochement a été selon lui, un peu plus difficile au début, mais il a appris à les aimer¹¹⁷.

«C'est différent, n'est-ce pas ? Mais j'ai appris à aimer cette différence, à introduire des nuances, non ? Les degrés de formalisation, de communication dirais-je non verbal qu'ils ont, non ? C'est différent de la nôtre, hein ? Et j'ai appris à

¹¹⁷ Son épouse était Canadienne anglophone.

les estimer beaucoup ! À estimer cette différence, c'est-à-dire à respecter cette différence et à les estimer comme ils sont».

Tout en rejetant les catégories trop globalisantes (Canadiens, Québécois) qui mènent selon lui aux stéréotypes, il dit se sentir à l'aise avec les Québécois (anglophones et francophones). D'abord et avant tout, il dit s'accrocher à une idée de l'identité bâtie sur un sentiment transfrontalier.

«Réellement, mon sentiment est transfrontalier, non ? Moi en particulier, et je le dis avec beaucoup de force, non ? Je le dis avec beaucoup de force que...j'ai eu de très bons amis, j'ai eu un réseau de solidarité, d'amitié et de tendresse, pour des gens qui sont d'origines distinctes».

Les liens entretenus avec des personnes d'origine latino-américaine ont beaucoup augmenté depuis son arrivée, récemment avec des Colombiens et auparavant avec des Uruguayens, des Argentins, des Salvadoriens, des Nicaraguayens et des Guatémaltèques. Il a également établi des liens avec des personnes d'origine espagnole, haïtienne, portugaise et italienne. Son cercle d'amis est majoritairement latino-américain, mais, selon lui, ses meilleurs amis ne sont pas les Latino-Américains qu'il côtoie à Montréal mais d'autres qui n'habitent pas nécessairement sur place : des Canadiens (francophones, anglophones), des Espagnols, des Hollandais, une Bostonienne et des Latino-Américains.

Esteban

Originaire du Chili, Esteban demande la citoyenneté canadienne en 1978, quatre ans après son arrivée au Québec. Ce qui le poussa à le faire c'est que le gouvernement canadien, mené par Joe Clark, adopta une loi selon laquelle on pourrait expulser des immigrants ou des réfugiés agissant contre leur pays d'origine. Étant donné qu'à cet époque il participait à des activités contre le régime de Pinochet il demande sa citoyenneté. En ce moment, il ne se considère ni Chilien ni Canadien, ayant un sentiment d'apatride et de citoyen du monde.

«Avec le temps on décante et on prend le meilleur de l'un et de l'autre. Alors je ne suis plus Chilien déjà. Non. Mais je ne suis pas non plus Canadien. J'ai assimilé les bonnes choses d'ici et j'ai gardé quelques-unes des bonnes choses que nous avons là-bas. Mais l'appartenance ne mène nulle part. Comme la plupart parmi nous, parmi les gens s'étant établis dans un endroit, nous sommes apatrides, ayant une nationalité d'ici ou de là, mais, on n'appartient nulle part. Le chauvinisme typique, latino ou Espagnol ou Portugais, ça n'existe plus. Je peux vivre ici, à Vancouver, New York, New Jersey ça, donc, y vivre ça nous libère et nous permet de mieux nous adapter partout où on est. Ça permet de

laisser de côté les préjugés, les nationalismes, le patriotisme bon marché, pour être un être humain. Un citoyen du monde».

Ce sentiment a évolué au fil des ans. Il a franchi l'étape où il avait un pied à Montréal et un autre au Chili, ayant l'envie d'y retourner. La dureté de la dictature de Pinochet l'a décidé à demeurer à Montréal. Actuellement, il se sent indifférent à l'égard de ses compatriotes car il considère qu'on vit mieux lorsqu'on s'entoure de Québécois. Il se dit très déçu des Chiliens qu'il a côtoyés à Montréal, notamment ceux ayant participé à des activités politiques. La seule caractéristique en commun avec ses compatriotes s'avère, selon lui, le fait d'être nés dans le même pays. Les seuls rapports qu'il maintient avec les Chiliens sont de nature professionnelle. En fait, il n'y a aucun groupe avec lequel il se sente davantage identifié. Selon lui, tout dépend du type de rapports professionnels qu'on établit avec les gens. Quoiqu'il en soit, il a de moins en moins de contacts avec les Chiliens montréalais car, selon lui, la langue les unit mais la situation vécue au Chili, qui les rapprochait a disparu ce qui s'avère également le cas pour d'autres Latino-Américains. Il a déjà participé à des activités culturelles montréalaises avec des personnes originaires de la Bolivie, du Pérou, du Salvador et du Chili mais à l'heure actuelle, il ne se rapproche plus des Latino-Américains, car, d'après lui, ils ont une mentalité étroite.

«Car je partage pas l'étroitesse de critères avec laquelle se regarde encore le monde. Et avec ce petit nationalisme localisé dans chaque région. Ce maudit héritage que les conquistadores espagnols nous ont laissé. Diviser administrativement dans des petites régions. Alors, cette mentalité petite, cette mentalité de parcelles, vit en fonction de petites choses qui n'ont aucune importance».

Il s'est lié d'amitié avec des collègues de l'université qui ont étudié avec lui, originaires des pays arabes (Iraniens, Tunisiens), d'Haïti et des Québécois avec lesquels il garde encore des liens. Ses meilleurs amis sont en ce moment un Québécois francophone, un Iranien, un Chilien et des personnes d'autres pays qu'il voit moins souvent. Au sein du milieu anglophone il compte surtout des amies qu'il fréquente depuis qu'il a divorcé de son épouse d'origine chilienne. Ses collègues de travail sont originaires du Liban, de la Tunisie, de l'Italie et du Québec. Il a surtout augmenté ses liens avec des Québécois francophones. Avec les anglophones, ils ont diminué et se sont cantonnés à des associations professionnelles auxquelles il participe.

Conclusion

Nous avons dégagé plusieurs tendances dans la manière dont les immigrants latino-américains déclinent leur identité, que nous avons illustrées à partir des témoignages recueillis. Ces témoignages ne sont pas seulement tributaires de leur contexte de vie montréalais. L'identité, construite en interaction avec les autres, constitue un processus qui vient de loin. Les immigrants font souvent appel à leur enfance, à leur famille, à leur ville ou à leur pays de naissance, à l'ensemble de leur parcours migratoire et personnel, aussi bien qu'aux projets d'avenir (retour au pays de naissance, désir de demeurer sur place, volonté de s'installer ailleurs) lorsqu'ils définissent leurs identités. La manière dont ils se définissent constitue une sorte de *baromètre* de leur évolution personnelle et des changements ayant cours chez eux, ce qui les mène vers un rattachement de plus en plus profond envers leur passé, leur présent ou encore les deux.

Dans l'interaction établie entre soi et les autres il peut y avoir un déploiement de stratégies identitaires menant vers l'identification avec cet *autre* ou vers une prise de distance. À ce propos, nous avons envisagé deux modalités d'invisibilité (camouflage ethnique, caméléonage ethnique) qui s'enchevêtrent. Ces deux cas de figure seraient une sorte d'idéal-type des processus qui caractérisent l'invisibilité ethnique des immigrants. Le camouflage ethnique serait un processus de distanciation vis-à-vis du groupe d'origine, une prise de distance de l'immigrant par rapport à ses pairs (compatriotes sur place). Le caméléonage ethnique, lui, serait un processus d'identification avec le milieu environnant.

Outre ces deux processus d'invisibilité, la transnationalité (le rôle de la mobilité, les va-et-vient au sein de plusieurs territoires nationaux ou internationaux) et l'altérité sont pour beaucoup dans le discours exprimé par les immigrants à propos de leur identité. Quant à l'altérité, nous ne l'envisageons pas seulement comme l'opposé de l'identité, mais comme une dimension de l'identité. Car le processus qui se joue entre soi et l'autre, sur le plan interpersonnel et dans la sphère sociale, peut coexister, selon nous, avec un processus dialectique au sein même de l'individu, ce qui se reflète lorsque plusieurs affiliations coexistent ou sont mobilisées chez un même immigrant.

Le témoignage des immigrants latino-américains interviewés nous permet de conclure qu'ils présentent différents cas de figure quant à la façon dont ils déclinent leur identité. Les migrants définissent leur identité actuelle suivant quatre tendances différentes : ceux qui disent avoir des identités essentiellement tournées vers le lieu d'origine

accordant, parfois, une certaine place à l'*autre*, ceux ayant des identités partagées, ceux qui ont des identités tournées davantage vers le lieu d'accueil et enfin ceux qui affirment une identité en quelque sorte sans frontières, sans territorialité ou tout au moins en relativisant l'importance du lieu de naissance et de résidence, ce qui rejoint la figure du cosmopolitisme, du citoyen du monde et de l'apatride.

Notre recherche fait état de différences entre la définition de l'identité et le fait que l'on se sente proche d'autres groupes ethniques. Il ressort, surtout, que le fait de demander la citoyenneté n'a rien à faire avec l'auto-définition identitaire. C'est purement pragmatique. Au chapitre suivant nous allons analyser l'impact de cette dimension sur leur insertion urbaine, à savoir le sens des parcours d'insertion dégagés.

Chapitre 8 : Le sens des parcours d'insertion dégagés

Les chapitres antérieurs nous ont permis d'exposer les trajectoires résidentielles, les habitudes de fréquentation des lieux de rassemblement ainsi que la manière dont ces immigrants définissent leur identité. Ces éléments, présentés séparément, constituent toutefois diverses facettes d'un parcours plus global d'insertion. L'analyse de la manière dont ces éléments coexistent et sont mobilisés chez ces individus au fil des ans est au cœur du présent chapitre, qui cherche à saisir le sens des parcours d'insertion analysés en tenant compte de l'ensemble des dimensions abordées aux chapitres précédents.

Dans l'exposé de notre cadre théorique nous avons fait référence, entre autre, aux milieux d'accueil multiples dans lesquels évoluent les immigrants dans leur parcours d'insertion urbaine. Pour notre analyse, et nous appuyant sur ce même cadre théorique, dans lequel nous faisons référence, également, à la notion de *fermeture* du groupe ethnique, nous avons repris les cas de figure des immigrants classés en trois grands groupes : (1) ceux qui se sont avérés indépendants du réseau ethnique dès les débuts de leur trajectoire résidentielle montréalaise, (2) ceux qui s'en sont détachés au fil de leur trajectoire résidentielle montréalaise et (3) ceux qui y sont toujours rattachés.

Bien que le petit nombre de cas dans chaque type nous incite à la prudence, nous avons élaboré des tableaux de synthèse qui indiquent la répartition des immigrants en fonction de leur type d'attachement ou de détachement résidentiel vis-à-vis du milieu ethnique en tenant compte également des autres dimensions retenues dans notre recherche à savoir les lieux de rassemblement (commerces ethniques, lieux de culte) et l'identité. Les qualificatifs utilisés pour catégoriser les types d'attachement résidentielle, d'affiliation identitaire ou de fréquentation des lieux de rassemblement sont extraits des discours des immigrants interviewés. Ainsi, ils ont eux-mêmes décrit leur fréquentation des lieux de ressourcement et ils en ont qualifié l'évolution depuis leur arrivée à Montréal. Sans doute, les qualificatifs utilisés par nos interviewés sont subjectifs. Par exemple, lorsqu'un de nos interviewés déclare aller de moins en moins dans certains lieux de culte, ceci est une perception subjective qu'il a et que nous ne pouvons pas mesurer ou établir de manière objective. Nous avons retenu, pour construire les catégories qui apparaissent aux tableaux de synthèse les termes ou qualificatifs le plus couramment utilisés par les interviewés.

Nous avons constaté que les immigrants latino-américains de notre échantillon présentent des profils différents. Cette différence dans les parcours personnels, observée déjà sur

chacune des dimensions retenues dans notre recherche (situation résidentielle, lieux de rassemblement, identité) est mise davantage en évidence lorsqu'on analyse ces dimensions dans leurs interrelations. Le sens du parcours d'insertion dégagé pour chacun des immigrants et pour chacun des aspects analysés reflète, en effet, des processus d'insertion complexes. Les ménages interviewés se sont montrés plus ou moins enclins à se rapprocher spatialement de leurs compatriotes, à fréquenter des lieux de ressourcement ou à préserver leur identité d'origine.

La caractéristique générale qui se dégage de l'analyse est qu'il n'existe pas de lien direct ou clair entre un type précis d'attachement/détachement vis-à-vis du réseau ethnique sur le plan résidentiel, des modalités particulières de fréquentation des lieux de rassemblement et des formes spécifiques d'expressions identitaires. Le fait de s'éloigner ou de se rapprocher du milieu ethnique au long du parcours d'insertion déployé, que ce soit par le type de milieu de vie sur place au niveau résidentiel, par les modalités de fréquentation des lieux ethniques, ou par une affiliation identitaire tournée surtout vers le milieu environnant ou plutôt vers le pays d'origine, renvoie à des logiques distinctes. Par exemple, le fait de ne plus s'appuyer sur des compatriotes dans la recherche d'un logement ou de cesser de fréquenter des lieux de culte ne se répercute pas automatiquement dans une diminution de la fréquentation des commerces ethniques. Ou encore, et de la même manière, la façon dont les immigrants définissent leur identité ne semble pas être déterminée par leurs modalités de fréquentation des lieux de rassemblement, ni par le type de trajectoire résidentielle déployée. Il semble que chacune des dimensions retenues n'ait pas tendance à se conjuguer où à s'entrecroiser de manière systématique aux autres. Par conséquent, les cas de figure dégagés ne constituent pas des modèles généraux nets, avec des caractéristiques spécifiques à l'intérieur des catégories que nous avons construites.

Les années passées à Montréal ont apporté à nos interviewés du recul vis-à-vis de leur processus migratoire. Ce recul se reflète dans leurs témoignages et sur les évolutions parcourues, particulièrement sur les façons dont se sont modifiées dans le temps leurs perceptions tant de leur nouveau milieu de vie que de leur pays d'origine. Ils sont parvenus à adopter, à rejeter ou à redécouvrir les pays dans lesquels ils ont vécu. Tous les parcours reconstitués par nos interviewés font état de changements (déménagements, perceptions différentes de leur milieu de compatriotes et de la société québécoise au fil du temps, définitions de leur identité qui évoluent, etc.). La direction des changements varie : pour les uns, on observe au fil du temps un éloignement par rapport à leurs compatriotes

et un intérêt prédominant pour la société d'accueil au sens plus large alors que chez d'autres on observe le mouvement contraire avec un repli sur soi et sur le milieu d'origine. De plus, la manière dont les immigrants se sont éloignés ou rapprochés de leurs pairs varie selon les dimensions considérées. Plusieurs ont changé leurs habitudes de fréquentation des lieux de culte hispanophones tandis que d'autres ont modifié fortement leurs comportements d'approvisionnement ou leur fréquentation des commerces ethniques. Quant à l'identité, la plupart d'entre eux ont modifié la manière dont ils la définissent depuis le moment où ils ont quitté leur pays d'origine : elle s'exprime, dans le discours de nos interviewés, comme très proche de leur identité d'origine, comme partagée entre leur identité d'origine et leur milieu environnant ou davantage tournée vers ce dernier.

Les dynamiques de changement sont donc inhérentes aux parcours d'insertion des immigrants sur le long terme. Les parcours diffèrent dans l'intensité de cette dynamique, qui s'exprime par des trajectoires résidentielles plus ou moins heurtées et complexes, des changements dans les modalités de fréquentation des lieux de rassemblement ou dans l'expression d'identités plus ou moins *éloignées* de leurs origines nationales. Que ce soit par la mobilité résidentielle, par la modification du type de fréquentation des lieux ethniques ou par la manière dont ils intériorisent et expriment leurs attaches sur le plan identitaire, l'ensemble des interviewés ont eu des parcours d'insertion singuliers. La mobilité résidentielle s'accompagne également de modalités d'appropriation ou de détachement des lieux ethniques en ville particuliers, ou dans des transformations au fil des ans dans les manières de ressentir et d'exprimer leur identité personnelle. Autrement dit, il est rare qu'ils aient conservé le même comportement vis-à-vis de leurs compatriotes, qu'ils aient gardé un même milieu de vie ou qu'ils expriment leur identité de la même manière qu'en début de trajectoire, au moment de leur arrivée à Montréal. Même ceux qui demeurent toujours rattachés à leur milieu ethnique sur le plan résidentiel ne définissent pas tous leur identité par rapport à leur pays de naissance. En fait, quelques-uns disent avoir une identité tournée vers le lieu d'origine et d'autres la définissent comme partagée entre leur lieu d'origine et leur environnement actuel.

Quels que soient les changements repérés, nous n'avons pas trouvé de modèles de parcours d'insertion qui soient spécifiques aux origines nationales des immigrants interviewés. Autrement dit, les immigrants des différents pays retenus (Chili, Guatemala, Pérou, Salvador) se retrouvent dans les différents cas de figure dégagés pour chacune des dimensions analysées. Par conséquent, nous ne pouvons pas conclure que les

immigrants d'une origine nationale spécifique soient plus portés que d'autres à se détacher de leurs compatriotes ou, au contraire, à demeurer davantage liés à eux : on retrouve des personnes originaires de ces pays aussi bien parmi ceux qui sont indépendants du milieu ethnique tout au long de leur trajectoire résidentielle montréalaise que parmi ceux qui y sont toujours attachés. Nous allons analyser dans les pages suivantes l'ensemble des dimensions retenues selon le lien maintenu avec leurs compatriotes dans leur trajectoire résidentielle.

8.1. Les immigrants indépendants du réseau ethnique dans leur trajectoire résidentielle

Les immigrants indépendants du réseau ethnique dans leur trajectoire résidentielle appartiennent à deux catégories : ceux qui se sont montrés indépendants de leur milieu ethnique montréalais dès le départ et ceux qui s'en sont détachés au fil des ans. Leurs processus de détachement vis-à-vis de leur milieu d'origine, plus ou moins poussés, ont pu s'exprimer dans leur trajectoire résidentielle ou se refléter également dans leur absence de fréquentation des lieux de rassemblement ethniques ou dans l'expression de leur identité (tournée plutôt vers le lieu d'accueil ou partagée entre le milieu d'accueil et le pays d'origine). Se détacher du milieu ethnique au plan résidentiel, indépendamment de la modalité de fréquentation des lieux de rassemblement qui les caractérise, ne semble pas nécessairement se traduire par des identités tournées vers le milieu environnant.

Tableau 2 : Immigrants indépendants du milieu ethnique dès le début de leur trajectoire résidentielle montréalaise

Prénom	Année d'arrivée à Montréal	Pays d'origine	Type de fréquentation des lieux de ressourcement		Identité
			Commerces ethniques	Lieux de culte	
Roberto	1972	Salvador	Moins	Pas	Origine
Juan	1981	Guatemala	Peu	Moins	Milieu environnant
Domingo	1987	Pérou	Pas	Pas	Milieu environnant

Dans notre échantillon, les immigrants qui se caractérisent par leur indépendance vis-à-vis de leur réseau ethnique dès le début de leur trajectoire résidentielle fréquentent de moins en moins des lieux de culte hispanophones et ce détachement progressif des lieux de rassemblement se reflète également dans leur éloignement des commerces ethniques : soit ils ne les fréquentent pas, soit ils le font de moins en moins. Par contre, leur identité

ethnique est aussi bien restée comme au début de leur arrivée qu'elle s'est rapproché de celle du milieu environnant.

8.2. Les immigrants qui se sont détachés de leur milieu ethnique au cours de leur trajectoire résidentielle montréalaise

Pour les immigrants qui se sont détachés de leur réseau ethnique dès la première année de leur trajectoire résidentielle à Montréal, la fréquentation des lieux de culte hispanophones ne rentre pas, non plus, dans leurs pratiques routinières car elle est devenue plutôt rare. Par contre, le type de fréquentation des commerces ethniques se diversifie : certains y vont plus après les avoir redécouverts, d'autres ont maintenu leur type de fréquentation ou bien n'y vont pas. Quant à cette redécouverte, elle est liée à des voyages au pays d'origine. Ces voyages permettent de conjuguer le mythe du retour et les souvenirs d'enfance et de jeunesse à la réalité du pays d'origine. Souvent ce mélange rare du passé et de la mémoire, juxtaposé à des nouveautés inconnues du pays d'origine, s'entrecroise avec la réalité quotidienne et bien connue de la vie au Québec. Lorsque ces voyages se réalisent avec des Québécois, nos interviewés arrivent à découvrir leur propre pays d'origine à travers eux.

L'analyse des témoignages recueillis nous permet de constater qu'il n'existe pas un lien direct entre le type de fréquentation des commerces ethniques et celle des lieux de culte hispanophones. Autrement dit, les immigrants qui fréquentent les commerces ethniques ne sont pas nécessairement les mêmes que ceux qui assistent aux messes en espagnol. Ainsi, bien que nous ayons abordé les commerces ethniques et les lieux de culte au même titre, à savoir comme des lieux de ressourcement, nos résultats confirment qu'il s'agit de lieux envisagés différemment par nos interviewés au fil du temps. Il semblerait que les lieux de culte soient plus recherchés au début du processus migratoire à cause de la solitude et de l'isolement linguistique ou social, mais qu'au fil des ans les commerces ethniques apportent un lien avec le pays d'origine qui passe par autre chose. Il s'agirait d'une sorte de gratification, de plaisir que l'on va s'offrir une fois passées les vicissitudes des premiers stades d'établissement. Pouvoir se procurer des produits ayant des goûts et des textures typiques du pays d'origine semble aider les immigrants à renouer avec leur passé sans s'opposer pour autant à leur processus d'insertion urbaine montréalaise. Faire la cuisine typique du pays d'origine, aussi bien pour leurs compatriotes que pour des Québécois, semble apporter du plaisir et devient une activité ludique.

Les immigrants ayant déployé des stratégies résidentielles de détachement vis-à-vis de leurs compatriotes pendant les cinq premières années qui ont suivi leur arrivée se caractérisent par le fait de ne pas avoir fréquenté les lieux de culte hispanophones, d'avoir maintenu cette pratique ou de l'avoir diminué. Autrement dit, aucun d'entre eux n'aurait fréquenté davantage les lieux de culte hispanophones. Les commerces ethniques ont éveillé un certain intérêt chez quelques-uns de ces immigrants lesquels disent avoir redécouvert ce genre de lieux et les fréquenter davantage qu'en début de trajectoire. Toutefois, la tendance générale consiste à ne pas y aller, y aller de moins en moins, ou avec la même assiduité.

Exception faite d'un seul cas, les immigrants qui se sont montrés indépendants de leur milieu ethnique dans leur trajectoire résidentielle dès leur arrivée et ceux qui s'en sont détaché au cours des deux premières années qui ont suivi leur installation dans la région de Montréal affichent, dans l'ensemble, une identité ethnique peu tournée vers leur pays d'origine. Ceux qui définissent leur identité en référence essentiellement à leur pays d'origine, tout en étant affranchis du milieu ethnique sur le plan résidentiel pendant leur 3^e, 4^e ou 5^e année accordent dans leur discours une certaine place au milieu environnant. Autrement dit, la tendance dominante chez ces immigrants affranchis de l'influence d'autres compatriotes au début de leur trajectoire résidentielle consiste à exprimer une identité assez fortement marquée par le parcours vécu en dehors du pays d'origine. Ils expriment une identité partagée, tournée vers le milieu environnant ou bien sans frontières précises. Toutefois, et comme nous avons déjà évoqué, il s'agit de cas de figure complexes qui comportent une forte dose d'hétérogénéité interne.

Le détachement sur le plan résidentiel, lorsqu'il a lieu, peut se réaliser à des moments très différents. Les immigrants de notre échantillon qui se sont détachés de leur milieu ethnique après leur cinquième année de résidence, l'ont fait à des étapes plus ou moins tardives après leur arrivée (6^e, 7^e, 8^e, 12^e, 14^e, 16^e année de résidence). Ces immigrants, tardivement détachés de leur milieu ethnique au cours de leur trajectoire résidentielle, ont gardé des liens plus ou moins étroits avec les lieux de culte latino-américains. La plupart y

**Tableau 3 : Immigrants détachés du milieu ethnique
au cours de leur trajectoire résidentielle montréalaise.**

Prénom	Année d'arrivée à Montréal	Pays d'origine	Type de fréquentation des lieux de ressourcement		Identité
			Commerces Ethniques	Lieux de culte	
1^e année					
Esteban	1974	Chili	Redécouverte	Pas	Sans frontières
Ignacio	1974	Chili	Pareil	Moins	Milieu environnant
Enrique	1978	Chili	Pas	Pas	Sans frontières
Miguel	1978	Salvador	Pas	Pas	Milieu environnant
2^e année					
Santiago	1969	Pérou	Moins	Moins	Milieu environnant
Pablo	1972	Guatemala	Moins	Moins	Partagée
3^e année					
Claudio	1974	Chili	Redécouverte	Pas	Origine
Sara	1989	Salvador	Pareil	Pareil	Partagée
4^e année					
David	1985	Salvador	Moins	Pareil	Origine
Maria	1990	Salvador	Pas	Pareil	Origine
5^e année					
Marta	1984	Pérou	Pas	Pas	Partagée
Clemente	1985	Pérou	Redécouverte	Moins	Origine
6^e année					
Paulo	1970	Guatemala	Pareil	Moins	Partagée
Elisa	1990	Chili	Pareil	Moins	Origine
7^e année					
Estefania	1987	Chili	Pareil	Plus	Milieu environnant
8^e année					
Gregorio	1985	Guatemala	Pareil	Pas	Partagée
12^e année					
Carlota	1982	Salvador	Pareil	Moins	Milieu environnant
Lupicinia	1985	Pérou	Plus	Moins	Origine
14^e année					
Isabel	1984	Pérou	Pas	Plus	Milieu environnant
16^e année					
Rita	1977	Chili	Pareil	Pas	Origine

vont moins ou ont arrêté d'y aller, et seulement quelques-uns y vont davantage qu'auparavant. Pour ces immigrants détachés tardivement, les commerces ethniques semblent être des lieux de rassemblement plus attirants que les lieux de culte : ils les fréquentent avec la même assiduité ou plus souvent qu'auparavant.

La manière dont ces immigrants expriment leur identité diffère selon le cas, et, en fait, on remarque à cet égard la coexistence de plusieurs cas de figure. L'emprise du milieu montréalais s'y reflète assez clairement (plusieurs expriment des identités tournées vers le milieu montréalais ou partagées entre le pays d'origine et celui d'accueil). Toutefois, les identités marquées avant tout par le pays d'origine font également partie du discours de ces immigrants tardivement détachés de leurs compatriotes sur le plan résidentiel. Aussi, on ne peut pas conclure que le fait d'avoir *coupé* avec le milieu ethnique montréalais au cours de leur trajectoire résidentielle les porte nécessairement à abandonner leur identité originale.

8.3. Les immigrants toujours rattachés au milieu ethnique dans leur trajectoire résidentielle

En effet, quelques immigrants de notre échantillon sont demeurés rattachés à leur milieu ethnique tout au long de leur trajectoire résidentielle depuis leur installation à Montréal, ce qui constitue des trajectoires résidentielles caractérisées par des liens forts avec d'autres Latino-Américains. Leur rattachement sur le plan résidentiel à des compatriotes n'implique pas toutefois qu'ils soient également restés rattachés à des lieux de rassemblement latino-américains. La plupart d'entre eux, malgré le fait qu'ils soient demeurés rattachés à leur milieu ethnique sur le plan résidentiel, ne vont pas aussi souvent qu'auparavant dans les lieux de culte hispanophones : ils y vont moins ou n'y vont pas du tout.

En ce qui concerne les commerces ethniques, la tendance s'avère fort différente car la plupart les fréquentent aussi souvent qu'auparavant ou même plus souvent qu'en début de trajectoire. Seulement quelques-uns disent avoir cessé leur fréquentation des commerces ethniques. Les commerces ethniques s'avèrent ainsi des lieux qui ont réussi à maintenir davantage que les lieux de culte la *clientèle* des immigrants latino-américains toujours rattachés dans leur trajectoire résidentielle à leur milieu ethnique.

Ceci est probablement dû au fait qu'ils ont réussi à retrouver leurs meilleurs amis et des membres de leur famille dont ils se sentent très proches sur place, à Montréal. Par conséquent, leur besoin de se retrouver avec d'autres compatriotes dans des lieux de

culte aurait diminué, à la différence du désir de perpétuer leurs habitudes culinaires qui s'est maintenu.

Tableau 4 : Immigrants toujours attachés au milieu ethnique au cours de leur trajectoire résidentielle montréalaise.

Prénom	Année d'arrivée à Montréal	Pays d'origine	Type de fréquentation des lieux de ressourcement		Identité
			Commerces ethniques	Lieux de culte	
Jairo	1972	Guatemala	Pareil	Plus	Origine
Esther	1972	Salvador	Pareil	Plus	Partagée
Mariano	1974	Pérou	Pareil	Pas	Partagée
Ricardo	1974	Chili	Pas	Pas	Origine
Leonora	1976	Chili	Plus	Pas	Origine
Pedro	1979	Pérou	Pas	Moins	Origine
Edna	1982	Guatemala	Pareil	Moins	Origine
Carmen	1988	Pérou	Pas	Moins	Partagée

Quant à l'expression de leur identité, la plupart d'entre eux maintiennent une identité tournée vers leur pays d'origine, et les autres se disent partagés entre leur pays d'origine et leur milieu environnant. Il est à noter qu'aucun des immigrants toujours rattachés à leur milieu ethnique dans leur trajectoire résidentielle n'exprime une identité davantage tournée vers le milieu d'accueil environnant. Bien que la petite taille de notre échantillon ne nous permette pas d'émettre des généralisations, on voit bien que les immigrants toujours rattachés au milieu ethnique diffèrent nettement de ceux qui se sont montrés indépendants du milieu ethnique tout au long de leur trajectoire résidentielle montréalaise dans le sens qu'ils restent davantage tournés vers leur milieu d'origine en ce qui touche à la fois leur trajectoire résidentielle, leur identité et leur fréquentation des commerces ethniques.

On peut se demander si la fermeture ethnique liée à la présence sur place de l'ensemble de leur famille et de leurs proches du pays d'origine freine en quelque sorte l'émancipation vis-à-vis de ce milieu. Autrement dit, le confort culturel qu'ils retrouvent dans l'entre-soi a, par contre, une répercussion dans la manière dont ils intériorisent leur processus identitaire.

8.4. Caractéristiques spécifiques dégagées des sens des parcours d'insertion

Les différents sens des parcours d'insertion dégagés pour l'ensemble des immigrants - qu'ils se soient détachés ou qu'ils soient toujours rattachés à leur milieu ethnique - se trouvent étroitement liés aux événements vécus par eux au niveau personnel (familial ou individuel). En effet, c'est souvent à la suite des événements importants, comme par exemple les séparations ou divorces, que leur processus d'insertion urbaine et sociale se voit modifié. Les prises de décision, parfois drastiques, qui se dégagent de ce genre de ruptures se reflètent souvent dans le fait qu'ils coupent soudainement les liens avec leurs compatriotes et qu'ils s'en écartent.

À ce propos, nous avons mis l'accent sur la manière dont les immigrants ont intériorisé leur vécu sur place, à Montréal. Sans doute, il nous reste à savoir comment leur vécu montréalais a été perçu par leur milieu d'origine resté là-bas et comment cette dimension transfrontalière a joué dans leur processus d'insertion urbaine à Montréal. Autrement dit, il se peut que leur processus d'insertion et leur vie montréalaise soient liés à des acteurs sociaux significatifs pour eux (leurs parents ou leurs enfants par exemple). Nous sommes persuadés que l'installation à Montréal des membres de leurs familles ou des amis proches ou le maintien de leur éloignement physique ont pu modifier la perception de leur processus migratoire.

Nous avons constaté l'importance de la dimension individuelle notamment chez des immigrants ayant suivi des modèles d'insertion urbaine singuliers, se laissant peu influencer par leurs compatriotes. Leur marge d'action liée à une personnalité indépendante et souvent ouverte vers d'autres cultures préserve ces immigrants de tomber dans la fermeture ethnique et d'énoncer des généralisations qui mènent à stéréotyper l'autre : *“les Canadiens sont tous comme ceci”, “les Québécois sont tous comme cela”,* etc. Également, ils n'entretiennent pas de liens forts (affectifs ou sociaux) exclusifs avec leurs pairs sur place (famille, amis compatriotes), ce qui semble contribuer à développer des liens forts avec des personnes appartenant à d'autres milieux ethniques et les empêcher de rester renfermés dans leur milieu latino-américain.

Ceux qui demeurent rattachés à leurs compatriotes tout au long de leur parcours d'insertion ont tendance à entretenir des liens privilégiés, voire exclusifs, avec leurs compatriotes ou avec d'autres Latino-Américains ce qui les maintient dans une sorte de fermeture ethnique. Ce processus d'insertion que l'on pourrait qualifier de «cloisonné» les

porte à appréhender leur milieu de vie actuel en termes d'oppositions (*nous/les autres*), perpétuant ainsi des stéréotypes liés à chaque groupe ethnique, ce qui rend difficiles les échanges entre personnes appartenant à différents milieux.

Dans notre échantillon nous n'avons pas relevé de parcours d'insertion typiquement *féminins* ou *masculins*. Autrement dit, la variable genre ne semble pas jouer dans un sens ou dans un autre, à savoir que les hommes ou les femmes seraient plus portés les uns que les autres à développer des liens auprès de leur milieu ethnique ou bien à s'en détacher au cours de leur trajectoire résidentielle. Cela dit, ce que l'on constate c'est que les hommes arrivés seuls à Montréal seraient plus portés à s'autonomiser par rapport à leurs compatriotes dans leur trajectoire résidentielle : l'ensemble des immigrants interviewés qui se sont éloignés de leurs compatriotes au cours des deux premières années de résidence à Montréal sont des hommes. Mais, à partir de la troisième année de résidence, on retrouve à peu près un même nombre d'hommes et des femmes qui se sont détachés de leur milieu ethnique. En outre, nous avons constaté la solidarité entre femmes lorsqu'elles doivent faire face à des séparations et qu'elles se retrouvent dans une situation précaire. Cette solidarité entre des femmes amies ou appartenant à une même famille traverse même des frontières nationales.

Parmi les immigrants qui demeurent toujours attachés à leur milieu ethnique dans leur trajectoire résidentielle on retrouve un même nombre d'hommes que de femmes car il s'agit surtout de familles. Ce fait est lié à l'évolution suivie par ces familles au niveau du cycle de vie. La plupart d'entre eux sont arrivés assez jeunes et ils ont réussi à faire venir leur famille ou à trouver plus tard des conjoints parmi leurs compatriotes sur place.

Un grand nombre de liens avec d'autres compatriotes dépassent la dimension individuelle pour embrasser également plusieurs membres de la famille. Par exemple, les liens d'amitié entre plusieurs familles compatriotes s'établissent entre parents ou enfants mais également de manière croisée : les enfants d'une famille ont souvent des liens privilégiés avec les parents d'une autre famille. Dans ce sens, plusieurs ménages perpétuent des liens avec d'autres ménages (compatriotes ou issus d'autres pays latino-américains) avec lesquels ils ont partagé des étapes ou des parcours de vie similaires. Parfois, ces liens datent même du pays d'origine et se sont perpétués sur place, à Montréal. Le fait d'être arrivés au même moment, d'avoir partagé un même logement ou d'avoir établi des liens d'entraide sur place contribue également à maintenir ce genre de liens privilégiés. La

dimension familiale joue, donc, un rôle très important dans la manière dont les parcours de vie des ménages latino-américains se sont déroulés depuis leur arrivée à Montréal.

Comme nous l'avons déjà mentionné, les ruptures sentimentales semblent avoir contribué davantage chez nos interviewés que la variable genre à tisser des liens au sein du milieu ethnique ou, au contraire, à couper complètement avec ces réseaux. En effet, nous avons remarqué que pour certains d'entre eux, une rupture familiale équivaut presque à une rupture avec leur milieu ethnique. De façon plus générale, pour plusieurs de nos interviewés, leur milieu de compatriotes, notamment en début de trajectoire, a agi comme une sorte de prolongement de leur famille restée au pays d'origine. Un grand nombre de nos interviewés appartiennent à des familles constituées de plusieurs générations (grands-parents, parents, enfants). Il semble fréquent qu'un adulte, seul ou en couple, et parfois avec un fils ou fille aîné(e) arrivent en premier. Ensuite, quelques mois ou quelques années plus tard, l'épouse ou les enfants plus petits, laissés au pays d'origine avec des grands-parents se rendant à Montréal. Souvent plusieurs générations d'une famille finissent par habiter ensemble dans un même logement ou immeuble. Parfois, les grands-mères (maternelle, paternelle) vivent avec le couple et les enfants. Nous avons remarqué que dans les types de parcours déployés par des familles ayant réussi à reconstituer leur milieu familial original, faisant venir leur parenté et ayant reproduit sur place des milieux de vie constitués par les mêmes personnes que dans leur pays d'origine, les liens privilégiés et les réseaux sociaux se développent essentiellement au sein du milieu ethnique.

Les lieux de culte jouent souvent un rôle communautaire fort appréciable, à la manière d'une famille élargie, notamment au tout début de leur trajectoire montréalaise. Cependant, un grand nombre d'immigrants s'étant rapprochés de ce milieu à titre individuel ou familial, en début de trajectoire, s'en seraient toutefois éloignés par la suite. Ceux qui sont restés fidèles aux lieux de culte hispanophones sont surtout ceux qui se sont repliés sur le milieu ethnique au niveau de leur trajectoire résidentielle.

Le passage du temps ne paraît pas être un facteur qui expliquerait le détachement ou la mise à distance du groupe des compatriotes. En effet, et quant au temps écoulé depuis que les immigrants sont arrivés sur place, à Montréal, notre recherche permet de conclure que le passage du temps ne contribue pas chez les immigrants à se détacher de leurs compatriotes. Autrement dit, l'influence du nombre d'années passées à Montréal ne se reflète pas nécessairement dans une plus forte tendance à s'éloigner du milieu ethnique

ou, au contraire, dans un processus de repli sur le groupe d'origine. Quelques ménages *pionniers*, arrivés au début des années 1970, ont gardé des liens aussi étroits avec d'autres ménages latino-américains qu'en début de trajectoire. Mais, dans notre échantillon, le contraire est également vrai, à savoir que la solidarité vécue en début de trajectoire semble, chez d'autres ménages également arrivés au début des années 1970 avoir cédé le pas, plus tard, à des processus de détachement. Par exemple, des conflits surgis à cause de la radicalisation politique de quelques immigrants et de la politisation excessive de leur vie sociale à Montréal a donnée lieu à la rupture de liens forts. D'autre part, et sur un plan plus personnel, nous avons remarqué également des phénomènes d'éloignement dus à des ruptures matrimoniales et à un certain désenchantement vis-à-vis du groupe ethnique. Autrement dit, on retrouve des cas de figure contrastés à l'intérieur d'une même vague d'arrivée.

Les immigrants latino-américains qui, d'une part, ne se sont pas appuyés sur des liens privilégiés établis avec d'autres compatriotes au cours de leur trajectoire résidentielle et qui, d'autre part, n'ont pas cherché à entretenir, à maintenir ou à recréer un milieu de vie latino-américain, se caractérisent par leur faible propension à fréquenter des lieux de rassemblement ethniques. Plusieurs de nos interviewés en arrivent à établir une sorte de séparation entre leur milieu professionnel et leur milieu de vie privé ou familial, à laquelle se superpose une distinction entre des cercles de personnes appartenant à des groupes linguistiques ou culturels différents. Ce qui s'avère fort intéressant à signaler à ce propos, c'est que leur milieu privé n'est pas nécessairement constitué de compatriotes ou d'autres Latino-Américains : il peut être aussi bien multiculturel que plutôt Québécois francophone ou anglophone. Le cas contraire est également vrai, à savoir que plusieurs d'entre eux définissent leur milieu professionnel comme davantage composé de personnes éloignées de leur milieu ethnique tandis que leur sphère privée se trouve constituée par des personnes appartenant à leur milieu de compatriotes : c'est le cas, par exemple, de plusieurs immigrants d'origine chilienne.

La situation particulière de Montréal, avec ses milieux d'accueil francophones et anglophones, complexifie encore davantage l'analyse des parcours urbains retracés. La division linguistique arrive même à traverser les individus et les ménages, dans le sens que chez un même individu ou au sein d'un ménage, on peut se rapprocher davantage un milieu d'accueil francophone ou anglophone. Dans ce sens, nous n'avons pas trouvé que les Latino-Américains interviewés se soient tournés seulement vers le milieu francophone. Ainsi, et bien que nous ayons observé une prédominance du milieu francophone, plusieurs

d'entre eux arrivent même à combiner des réseaux d'amis parallèles ou mélangés (francophones et anglophones).

Tout au long des différents chapitres de cette thèse nous avons relevé des situations familiales et individuelles fort contrastées. Cette diversité des cas de figure élaborés pour chacune des dimensions retenues dans notre recherche nous permet d'affirmer que nous ne sommes pas face à un seul mode d'insertion urbaine, qui serait typiquement latino-américain. Différents modes d'insertion aussi bien sur le plan résidentiel que dans d'autres sphères de la vie urbaine se sont déployés à un moment ou à un autre de leur processus d'insertion urbaine à Montréal.

Conclusion

Notre recherche débute avec une interrogation sur le fait que les immigrants latino-américains résidant dans la région de Montréal depuis plusieurs années ne semblent pas avoir cherché à constituer ou à perpétuer un milieu de vie «latino-américain», tout au moins sur le plan résidentiel. Nous nous sommes demandé comment expliquer l'absence d'une concentration résidentielle marquée chez les immigrants d'origine latino-américaine car, à la lumière des données statistiques disponibles et des cartes réalisées, nous avons pu vérifier que les immigrants latino-américains montréalais résident dans un grand nombre de quartiers de la ville de Montréal et dans diverses municipalités de la région métropolitaine. Cette dispersion amène à s'interroger sur les raisons qui mènent ces immigrants à choisir leurs lieux de résidence successifs, sur les caractéristiques de leurs trajectoires résidentielles et sur leurs modalités d'insertion urbaine.

Notre thèse a été bâtie sur deux constats posés depuis l'élaboration du projet de recherche : l'existence d'une certaine dispersion résidentielle et l'apparition de lieux de rassemblement dans des secteurs différents de la ville de Montréal. En ce qui concerne les lieux de rassemblement retenus dans notre recherche (commerces ethniques et lieux de culte hispanophones), nous avons observé certaines formes de spécialisation spatiale liée à la pratique des activités religieuses et aux pratiques de consommation alimentaire : ces lieux dont ces immigrants se sont progressivement dotés se trouvent dans des secteurs distincts de la ville de Montréal.

Sur le plan théorique, cette thèse s'appuie sur différentes notions : la notion de société d'accueil composée de plusieurs milieux, les notions de trajectoire et de stratégie résidentielle, la notion de lieux de rassemblement et de ressourcement, et, enfin, celle de l'identité et de l'identification. Ces notions renvoient à un élément commun, à savoir que nous sommes face à des processus, qui impliquent la mobilité et l'adaptation, et non face à des événements figés dans le temps ou dans l'espace urbain.

La notion de société d'accueil, décomposée en milieux divers, a été une incitation à retenir différents aspects de la vie quotidienne des immigrants. La manière dont nous avons procédé sur le plan conceptuel et méthodologique afin de tenir compte des différents milieux de vie rencontrés tout au long du parcours urbain de ces ménages consiste à reconstituer leur trajectoire résidentielle montréalaise. Cette trajectoire, que

l'on peut se représenter comme une suite de wagons d'un même train, permet d'illustrer le sens de leur parcours urbain. En outre, le discours des immigrants permet de découvrir les stratégies déployées et les contraintes rencontrées. Par delà le parcours strictement résidentiel, l'analyse des lieux ethniques fréquentés, envisagés en tant que lieux de rassemblement (physique) ou de ressourcement (symbolique), nous a aidé à comprendre le degré et les modes d'insertion de ces immigrants dans le milieu latino-américain.

À cet égard, il convient de rappeler qu'au tout début de notre recherche nous avons envisagé d'analyser un éventail plus large de lieux susceptibles d'agir en tant que lieux de rassemblement des immigrants latino-américains (parcs publics où ils pratiquent le football, restaurants, lieux d'activités de loisir). Toutefois, les établissements qui se sont avérés les plus pertinents en termes de pratiques régulières ou récurrentes dans leurs témoignages et qui, de ce fait, peuvent être considérés comme des éléments de leur mode de vie sont les commerces ethniques et les lieux de culte. L'analyse du rôle de ces établissements et la fréquentation qu'en font les ménages immigrants interviewés nous ont permis de dégager les modes d'attachement ou de détachement que les immigrants entretiennent avec le milieu latino-américain montréalais.

Le type de travail de terrain retenu pour mener à bien notre recherche, de caractère qualitatif, a été fondé essentiellement sur le témoignage des immigrants eux-mêmes et, dans une moindre mesure, sur des observations des lieux latino-américains. Les ménages interviewés font partie des quatre groupes nationaux le plus représentés dans la région de Montréal du point de vue démographique, à savoir des Salvadoriens, des Chiliens, des Péruviens et des Guatémaltèques.

Afin de saisir des logiques d'installation et des logiques d'enracinement résidentiel, nous avons interviewé 31 ménages immigrants latino-américains arrivés à Montréal avant 1991, ce qui nous a permis de retracer des trajectoires résidentielles d'une durée d'au moins 8 ans et d'un maximum de 29 ans. Notre démarche diffère de celles qui mettent l'accent sur la «ghettoïsation», sur la ségrégation résidentielle et sur les enclaves ethniques. Notre approche privilégie la reconstitution de la trajectoire résidentielle des ménages immigrants et se consacre à l'élaboration de cas de figure liés au type d'attachement ou de détachement que les immigrants développent avec leurs compatriotes. Les trajectoires résidentielles retracées ont donc été analysées en

fonction du type de lien que les immigrants ont établi avec leurs pairs tout au long de leur trajectoire résidentielle.

L'axe principal de notre recherche consiste à comprendre les logiques de regroupement ou de détachement des immigrants par rapport à leur groupe ethnique. L'analyse des trajectoires résidentielles nous a permis de dégager des logiques d'installation et des logiques d'enracinement des ménages immigrants latino-américains. En ce qui concerne les logiques d'installation nous avons montré l'importance des réseaux ethniques constitués par la parenté et les amis sur place. Nous avons également relevé d'autres modalités d'installation des immigrants latino-américains reposant sur l'aide du milieu associatif chargé de l'accueil des nouveaux arrivants ou sur des informations clés leur ayant permis de se loger dans des maisons de chambres ou dans des bâtiments précis, comme «Le Pigeonnier» qui aurait accueilli plusieurs d'entre eux. Il faut souligner la spécialisation nationale de quelques-uns de ces réseaux d'entraide aux nouveaux arrivants.

Leurs témoignages quant à la manière dont ils définissent leur identité et s'identifient ou non à divers groupes du milieu d'accueil renvoient à une dimension plus cachée, moins visible, mais également révélatrice de la façon dont ils vivent leur processus d'insertion urbaine à Montréal.

En ce qui a trait aux logiques d'enracinement, nous avons constaté autant la perpétuation du milieu national ethnique, comme c'est le cas de plusieurs immigrants d'origine chilienne, que l'existence d'une mixité latino-américaine, notamment au sein du milieu centre-américain, et d'une certaine forme de confort culturel exprimée par rapport à d'autres groupes ethniques (Portugais, Italiens, Québécois francophones).

L'analyse des cas de figure dégagés montre qu'environ la moitié des ménages de notre échantillon s'affranchissent de l'influence d'autres Latino-Américains dans leur trajectoire résidentielle au cours des 5 premières années suivant leur installation dans la région de Montréal. Quelques ménages se sont détachés de l'influence du milieu ethnique dans leur trajectoire résidentielle entre 6 et 10 années après leur arrivée, et d'autres l'ont fait entre leur 12^{ème} et leur 16^{ème} année de résidence à Montréal. Un groupe de ménages interviewés demeure toujours très attaché à son milieu ethnique sur le plan résidentiel, ayant récréé des milieux de vie très proches de ceux dont ils sont originaires. Ces ménages toujours très attachés à leur milieu ethnique sont arrivés à Montréal entre 1972 et 1988, ce qui signifie qu'au moment de notre enquête, réalisée en

1998, ils étaient restés entre 10 et 26 ans dans l'orbite de leur milieu d'origine en ce qui touche la variable résidentielle.

Au-delà de la dimension strictement résidentielle, plusieurs ménages auraient cherché à maintenir ou à recréer des liens auprès de leurs compatriotes dans leurs activités quotidiennes. Ceci se passe le plus souvent au niveau de la sociabilité privée et peut aussi se manifester par l'intérêt montré pour des lieux qu'ils considèrent proches de leurs origines, comme les commerces ethniques ou les lieux de culte.

La fréquentation des commerces ethniques latino-américains implantés à Montréal n'est pas généralisée, quoique la plupart des ménages semblent les avoir fréquentés à un moment ou à un autre de leur processus d'insertion urbaine. L'on ne peut pas conclure que la fréquentation de ces commerces ethniques diminue avec le temps car nous avons rencontré des personnes ayant découvert un intérêt pour ce genre d'établissement longtemps après leur arrivée. Les commerces ethniques ne constituent pas les fournisseurs premiers des aliments. Les commerces locaux, à vocation générale, jouent un rôle très important à la différence des commerces ethniques qui servent à compléter des emplettes réalisées ailleurs; on y recherche des produits exotiques difficiles à trouver dans les commerces à vocation générale.

Plusieurs immigrants arrivent à s'approvisionner auprès d'autres types de commerces ethniques gérés par des immigrants de plus longue date (Italiens, Portugais, Espagnols, Grecs) et qui offrent dans leurs rayons des produits de l'Amérique latine ou provenant d'autres pays à tradition alimentaire similaire. Le désir d'attirer des clientèles latino-américaines se réalise par l'incorporation progressive de produits exotiques au sein des commerces généraux ou destinés, à l'origine, à d'autres clientèles ethniques.

Quant aux lieux de culte fréquentés par les immigrants latino-américains interviewés, ils se sont avérés, souvent, des espaces exclusifs, voire fermés dans certains cas. Dans le cadre de la Mission latino-américaine, où la plupart des gens proviennent d'Amérique latine, et dans des lieux de culte essentiellement fréquentés par des Québécois, leur caractère essentiellement exclusif ne favorise pas le côtoiement de l'*autre*. Il s'agit d'espaces d'intégration à un groupe de pairs formé de compatriotes, de Latino-Américains ou de croyants d'origines diverses partageant une même pensée religieuse.

La distinction des commerces ethniques en tant que, d'une part, lieux d'approvisionnement ou de ravitaillement au sens propre, et, d'une part, en tant que lieux de ressourcement au sens symbolique ou affectif n'apparaît pas de façon très nette

dans le discours de nos interviewés. On pourrait se demander si ces deux dimensions (approvisionnement et ravitaillement *versus* attachement symbolique et affectif) se distinguent nettement dans les pratiques des immigrants et dans le sens qu'ils leur accordent dans leur discours.

Les témoignages des immigrants latino-américains interviewés nous permettent de conclure qu'ils présentent différents cas de figure quant à la façon dont ils déclinent leur identité. Les migrants définissent leur identité actuelle suivant quatre tendances différentes : (1) ceux qui disent avoir des identités essentiellement tournées vers le lieu d'origine accordant, parfois, une certaine place à l'*autre*, (2) ceux ayant des identités partagées, (3) ceux qui ont des identités tournées davantage vers le lieu d'accueil et enfin (4) ceux qui affichent une identité en quelque sorte «sans frontières», sans territorialité ou, tout au moins, qui relativisent l'importance du lieu de naissance et de résidence, ce qui rejoint la figure du cosmopolitisme, du citoyen du monde et de l'apatride.

Le sens des parcours d'insertion dégagés lorsqu'on tient compte des différents dimensions abordées dans notre recherche montre que, de manière générale, il n'existe pas un lien direct entre un type précis d'attachement/détachement vis-à-vis du réseau ethnique sur le plan résidentiel, des modalités particulières de fréquentation des lieux de rassemblement et l'expression des identités ethniques. Autrement dit, ces différents aspects de leurs parcours d'insertion sont mobilisés dans un sens ou dans un autre, sans qu'il y ait nécessairement un lien entre eux ou, en tout cas, sans lien de causalité très clair.

Nos résultats confirment également que dans leur vie quotidienne, les immigrants mobilisent des dimensions différentes de leur milieu ethnique. Cette mobilisation se reflète dans leur trajectoire résidentielle, laquelle nous a permis de retracer à partir de quel moment de leur parcours résidentiel les immigrants ne mobilisent plus leur milieu ethnique, que ce soit pour se procurer un logement, ou bien pour recréer sur place un milieu de vie tourné davantage vers leur pays d'origine en choisissant, par exemple, de vivre auprès de voisins ou d'amis compatriotes. Dans le même sens, les notions de lieux de rassemblement et d'identité ethnique nous ont permis de dégager le genre d'influence qu'a le milieu ethnique sur le processus d'insertion des immigrants sur le long terme.

Nos résultats permettent de saisir, tout au moins pour ce qui a trait aux dimensions retenues, la complexité inhérente aux processus d'insertion sur le long terme. La manière dont les ménages interviewés s'enracinent sur un plan (par exemple sur le plan résidentiel, en devenant propriétaires dans un type d'environnement donné) dit très peu, d'une part, sur les processus d'éloignement ou de rapprochement qu'ils déploient vis-à-vis de leurs compatriotes ou d'autres membres du milieu latino-américain, participant aux lieux de culte hispanophones ou fréquentant des commerces ethniques latino-américains, et, d'autre part, sur la manière dont ils intériorisent ou expriment leur identité.

Le fait d'avoir mis l'accent sur des éléments différents, montrant la diversité des milieux d'accueil que les immigrants retrouvent au long de leur parcours d'insertion urbaine (les logements, les pratiques de sociabilité, les lieux d'approvisionnement, les lieux de culte, les dimensions plus psychologiques l'identité et des appartenances), nous a permis de mettre en évidence la complexité des sens des parcours dégagés. Nous avons pu constater, entre autres, que le genre, l'origine nationale ou le temps écoulé depuis leur arrivée à Montréal ne constituent pas des éléments qui permettent de prédire un sens de parcours d'insertion particulier. Ces constats nous paraissent fort encourageants pour la poursuite de nouvelles recherches.

La théorie de Zelinsky et Lee (2001) suggère que les immigrants peuvent choisir de ne pas s'établir dans des quartiers ethniques, adoptant un modèle résidentiel dispersé, tout en essayant de maintenir autrement leur identité ethnique. Les constats de notre recherche semblent aller dans ce sens. Selon ces auteurs, un comportement socio-spatial hétérolocal se caractérise par une dispersion spatiale au niveau du lieu de résidence, des lieux d'achats et d'activités sociales. Les liens communautaires s'établissent à un autre niveau (régional, national, métropolitain ou par le biais des moyens de télécommunications plus modernes).

Dans cette perspective, la réalisation de nouvelles études centrées sur des groupes particuliers définis, par exemple, sur la base des appartenances identitaires spécifiques, des trajectoires socio-professionnelles et des filières spécifiques d'emploi, de l'âge au moment de la migration ou en fonction des choix matrimoniaux (endogamie *versus* exogamie) permettrait de mieux éclairer les processus d'attachement ou de distanciation par rapport au groupe d'origine qui se déploient sur le long terme. De même, il serait pertinent d'examiner la relation entre ces processus et les appartenances identitaires

des enfants nés la-bàs ou sur place, le rôle des associations politiques, sportives, culturelles ou folkloriques, des restaurants, des agences de voyages ethniques et de la pratique du football; enfin, les relations entre l'identité ethnique et l'obtention du passeport ainsi que la nationalité mériteraient une analyse plus approfondie.

Bibliographie

- ALLEMAND, S. et D. Schnapper (2000). *Questionner le racisme*, Paris, Gallimard, collection Le Forum.
- BARTH, F. (1969). *Ethnic Groups and Boundaries : the Social Organization of Culture Difference. Results of a symposium held at the University of Bergen, 23rd to 26th February 1967*, Boston, Little and Brown.
- BATTAGLIOLA (1984). *Formes de la mise en couple et itinéraires individuels*, CNRS : 5.
- BEAULIEU, A. et M. E. Concha (1988). «Les Latino-Américains au Québec. Portrait des familles de Côte-des-Neiges», CLSC Côte-des-Neiges, Association des immigrants latino-américains de Côte-des-Neiges, juin 1988.
- BECKER, H.S. (1985). *Outsiders : études de la sociologie de la déviance*, traduction française par J.-P. Briand et J.M. Chapoulie, Paris, A. Métailié.
- BERTAUX, D. (1997). *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan.
- BERTHELEU, H. et P. Billion (1997). «Cloisonnement ethnique et solidarité captive. Familles Lao dans le quartier Côte-des-Neiges» dans D. Meintel et al. (dir.) *Le quartier Côte-des-Neiges à Montréal. Les interfaces de la pluriethnicité*, L'Harmattan, p. 229-261.
- BISOONDATH, N. (1994). *Selling Illusions. The cult of Multiculturalism in Canada*, Toronto, Penguin Books.
- BONETTI, M. (1994). *Habiter: le bricolage imaginaire de l'espace*. Paris, Desclée de Brouwer.
- BRETON, R. (1986). «Le multiculturalisme et le développement national au Canada» in A. Cairns et C. Williams (dir.) *Les dimensions politiques du sexe, de l'ethnie et de la langue au Canada*, Ottawa, Commission royale sur l'union économique et les perspectives de développement au Canada, p. 31-75.
- BRETON, R. (1964). «Institutional completeness of ethnic communities and the personal relations of immigrants», *American Journal of Sociology*, vol. 70, no 2, p. 193-205.
- BRUN, J. (1994) et C. Rhein (eds.). *La ségrégation dans la ville : concepts et mesures*, Paris, L'Harmattan.
- CAMILLERI, C. et al. (1990). *Stratégies identitaires*, Paris, PUF.
- CAMILLERI, C. (1990). *Identité et gestion de la disparité culturelle : essai d'une typologie* in Camilleri et al. (1990) *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, p. 85-110.
- CAMILLERI C. (1980) *Identité et changements sociaux. Point de vue d'ensemble* in P. Tap (dir.) *Identités collectives et changements sociaux*, Toulouse, Privat, p. 331-342.

CASTRO, G. (1985). «Le catholicisme hispanique» dans J. Cazemajou (dir.), *Les minorités hispaniques en Amérique du Nord (1960-1980 : conflits idéologiques et échanges culturelles*, Talence, Presses Universitaires de Bordeaux, p. 25-38.

CHAMBOREDON, J.-C. et M. Lemaire (1970). Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement, *Revue française de sociologie*, vol. 11, no 1, p. 3-33.

CHARBONNEAU, J. (1995). «Trajectoires sociales et stratégies individuelles en contexte d'incertitude», dans Grafmeyer, Y. et F. Dansereau (dir.) *Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p. 395-413.

CORBO, C. (1992). *Mon appartenance*, Québec, VLB Éditeur.

DANSEREAU, F. (1996). «Entre la reconnaissance et la gestion de l'ethnicité : l'expérience canadienne». Communication présentée à l'atelier «Agrégation, ségrégation, ethnicité», GDR Socio-Économie de l'Habitat. Paris, le 1er juin 1995 (version révisée novembre 1996).

DANSEREAU, F. et F. Navez-Bouchanine (1995). «Les stratégies familiales et résidentielles à Rabat-Salé» dans Polèse, M. et J. Wolfe (dir.), *L'urbanisation des pays en développement*, Paris, Economica, p.205-219.

DANSEREAU, F. (1992). *Ségrégation, mixité sociale, cohabitation : bref retour sur quelques notions magiques*. Communication présentée à la cinquième Conférence internationale de recherche sur l'habitat : "A la croisée des chemins", Montréal 7-10 juillet 1992.

DANSEREAU, F. (1988). *Immigration et émergence de modèles d'habiter différenciés*. Communication présentée au Congrès de l'ACSALF, Moncton, le 12 mai 1988.

DESCHAMPS, J.-C. et al. (1999). *L'identité sociale. La construction de l'individu dans les relations entre groupes*, « Vies Sociales », no 15, Presses Universitaires de Grenoble.

DE RUDDER, V. (1987) en collaboration avec Michèle Guillon. *Autochtones et immigrés en quartier populaire. D'Aligre à l'Îlot Châlon*, Paris, Centre d'information et d'études sur les migrations internationales (CIEMI) et L'Harmattan.

DE VILLANOVA, R. (1996). *Les migrants propriétaires. De la location à l'accession, y a-t-il des règles d'agrégat ?*, IPRAUS, Institut Parisien de Recherche Architecture Urbanistique Société, Plan Construction et Architecture, avril 1996.

DEL POZO, J. (1998). «Los Chilenos en el exterior : ¿De la emigración y el exilio a la diáspora? El caso de Montreal». Communication présentée au Congrès de l'Association Canadienne d'Études latino-américaines et du Caraïbes. Vancouver, mars 1998.

- ELBAZ, M. (1996) : *Introduction* dans M. Elbaz, A. Fortin et G. Laforest (dir.), *Les frontières de l'identité. Modernité et postmodernisme au Québec*, Ste-Foy, Presses de l'Université Laval, p.5.10.
- FAINELLA, J. G. (1986). *Ethnicity and Housing Adaptation : The Italians in Montreal*, thèse soumise à la Faculté des Études Supérieures et de la recherche comme exigence partielle de la maîtrise en sociologie, Université Mc Gill.
- FONTAINE, L. (1990). *L'organisation étatique de l'inclusion et de l'exclusion : le cas du Québec (1976-1988)*, thèse soumise à la Faculté des sciences sociales pour l'obtention du doctorat en science politique, Université Laval.
- GARCIA, M. (1998a). *Trajectoires résidentielles et stratégies migratoires des immigrants et des réfugiés latino-américains dans la région de Montréal*. Rapport de terrain, Montréal, INRS-Urbanisation, janvier 1998, 64 p.
- GARCIA, M. (1998b). *Les secteurs commerciaux, les églises et la presse écrite latino-américains dans la région de Montréal*. Rapport de terrain, Montréal, INRS-Urbanisation, janvier/février 1998, 34 p.
- GERMAIN, A. (1999). «L'habitat des immigrants : modes d'insertion urbaine et dynamiques communautaires» dans Mc Andrew et al. (dir.) *Les politiques d'immigration et d'intégration du Canada et en France : analyses comparées et perspectives de recherche*, p. 485-501.
- GERMAIN, A. et al. (1995) : *Cohabitation interethnique et vie de quartier*, Ministère des Affaires Internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles, coll. «Études et recherches», no 12, Montréal, Publications du Québec.
- GERMAIN, A. et A.-M. Séguin (1993). «Les modes d'insertion urbaine des immigrants : état de la question» dans *Immigration et région. Nouveaux enjeux, nouvelles perspectives*, sous la direction de M. Bonneau et P.-A. Tremblay (éd.), Chaire d'enseignement et de recherche interethnique et interculturelle, Chicoutimi.
- GIDDENS, A. (1987). *La constitution de la société. Éléments de la théorie de la structuration*. Presses Universitaires de France.
- GOSELIN, J.-P.(1984). *Une immigration de la onzième heure : les Latino-Américains*, *Recherches Sociographiques*, vol. 25, no 3, p.393-420.
- GRAFMEYER, Y. (1994). *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan.
- GRAFMEYER, Y. (1994). «Regards sociologiques sur la ségrégation», dans J. Brun et C. Rhein (dir.), *La ségrégation dans la ville : Concepts et mesures*, Paris, L'Harmattan, p. 85-117.

GRAFMEYER, Y. et I. Joseph (1979) *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine* (choix de textes traduits et présentés), Paris, Éditions du Champ Urbain.

HELLY, D. (1999). «Les études ethniques au Québec (1977-1996)» dans Mc Andrew et al. (dir.) *Les politiques d'immigration et d'intégration du Canada et en France : analyses comparées et perspectives de recherche*, p. 171-194.

HELLY, D. (1997). *Sens d'appartenance d'immigrés à la société québécoise*. Rapport de recherche remis à la direction de la recherche, ministère des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles du Gouvernement du Québec.

HELLY, D. (1996). *Le Québec face à la pluralité culturelle, 1977-1994. Un bilan documentaire des politiques*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval et l'IQRC.

HESS, S. (1986). «Les émigrés d'Amérique centrale à Montréal», *Forces*, no 73, hiver 1986, p. 77-78.

HOLLINGER, D. (1995). *Postethnic America. Beyond Multiculturalism*, Basic Books, New York.

HOULE, F. (1999) «Citoyenneté, espace public et multiculturalisme : la politique canadienne de multiculturalisme», *Sociologie et sociétés*, vol. XXXI, 2, p. 101-123.

HUDON, N. (1994). «Problèmes de communication interculturelle et ruptures des cadres chez des immigrants et immigrantes latino-américains à Montréal», Mémoire présentée comme exigence partielle de la maîtrise en communication, UQAM, Décembre 1994.

JACOB, A. G. (1994). «Social Integration of Salvadoran Refugees», *Social Work*, vol. 39, no 3, p. 307-312.

JARET, C. (1991). «Recent structural change and U.S. urban ethnic minorities», *Journal of Urban Affairs*, vol. 13, no 3, p. 307-336.

JEWSIEWICKI, B. et J. Létourneau (1998). *Identités en mutation. Socialités en germination*, Sillery, Québec, Septentrion.

JUTEAU, D. et S. Paré (1997). «L'entrepreneurship à Côte-des-Neiges : le périmètre Victoria/Van Horne» dans D. Meintel et al. (dir.) *Le quartier Côte-des-Neiges à Montréal. Les interfaces de la pluriethnicité*, Paris et Montréal, L'Harmattan, p. 129-160.

KASTERSZTEIN, J. (1990) «Les stratégies identitaires des acteurs sociaux : approche dynamique des finalités» dans Camilleri et al., *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, p. 27-41.

KAZEMIPUR, A. et S. S. Halli (1997). «Plight of Immigrants : The Spatial Concentration of Poverty in Canada», *Revue Canadienne des Sciences Régionales*, Numéro Spécial Metropolis, vol. XX : 1,2, p. 11-28.

- LABELLE, M. et D. Salée (1999). «La citoyenneté en question : l'État canadien face à l'immigration et à la diversité nationale et culturelle», *Sociologie et sociétés*, vol. XXXI, no 2, p.125-144.
- LABELLE, M. et al. (1987). *Histoires d'immigrées. Itinéraires d'ouvrières Colombiennes, Grecques, Haïtiennes et Portugaises de Montréal*, Montréal, Boréal.
- LACROIX, J.-M. (1985). «A propos des hispaniques : bilinguisme et multiculturalisme au Canada» dans *Les minorités hispaniques en Amérique du Nord (1960-1980)*, textes recueillis par Jean Cazemajour, Presses Universitaires de Bordeaux, p. 71-82.
- LAHIRE, B. (1998). *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Nathan.
- LAPEYRONNIE, D. (1996). «Les deux figures de l'immigré» dans M. Wieviorka (dir.) *Une société fragmentée ? Le multiculturalisme en débat*, Paris, La Découverte, p. 251-266.
- LAVIGNE, G. (1987). *Les ethniques et la ville : L'aventure urbaine des immigrants portugais à Montréal*, Longueuil, Le Préambule, Collection Science et Théorie.
- LEY, D. et H. Smith (1997). «Immigration and Poverty in Canadian Cities, 1971-1991», *Revue Canadienne des Sciences Régionales*, Numéro Spécial Metropolis, vol. XX : 1,2 p. 29-48, printemps/été 1997.
- LIPIANSKY, E. M. (1990) «Identité subjective et interaction» dans C. Camilleri et al. *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, p. 173-211.
- MA MUNG, E. (1996). «Entreprise économique et appartenance ethnique», *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 12, 2, p. 211-233.
- MA MUNG, E. et M. Guillon (1986). «Les commerçants étrangers dans l'agglomération parisienne», *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 2 n.3, décembre, p. 105-134
- MARTINIELLO, M. (1998). *Salir de los guetos culturales*, La Biblioteca del Ciudadano, Bellaterra, Barcelona.
- MARTINIELLO, M. (1995). *L'ethnicité dans les sciences sociales contemporaines*, Paris, PUF, col. «Que sais-je?», no 2997.
- MARTUCELLI, D. (1996). «Les contradictions politiques du multiculturalisme» dans M. Wieviorka (dir.) *Une société fragmentée ? Le multiculturalisme en débat*, Paris, La Découverte, p. 61-82.
- MASSEY, D. S. et N. A. Denton (1993). *American Apartheid. Segregation and the Making of the Underclass*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- MATA, F. (1986). «Latin-American Immigration to Canada : Some Reflections on the Immigration Statistics», *Canadian journal of Latin American and Caribbean Studies*, vol. 10, no 20, p. 27-42.

Mc ANDREW, M. (1995). «Multiculturalisme canadien et interculturalisme québécois : mythes et réalités», dans M. Mc Andrew, R. Toussaint et O. Galatanu (dirs.), *Pluralisme et éducation : politiques et pratiques au Canada, en Europe et dans les pays du sud. L'apport de l'éducation comparée*. Actes du colloque de l'Association francophone d'éducation comparée (1994), tome 1, Montréal, Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal, p. 33-52.

McNICOLL, C. (1993). *Montréal : une société multiculturelle*, Paris, Belin.

MORIN, F. (1993). «Entre visibilité et invisibilité : les aléas identitaires des Haïtiens de New York et Montréal», *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 9, n. 3, p. 147-176.

NAVEZ-BOUCHANINE, F. et F. Dansereau (1995). «L'informel comme facteur d'intégration à la ville», dans P. Bodson et P.-M. Roy (dir.), *Politiques d'appui au secteur informel dans les pays en développement*. Paris, Economica, p. 73-87.

NEYRAND, G. et C. Guillot (1988) : *Stratégies familiales et trajectoires-logements*, Plan Construction et habitat, Programme Conception et usage de l'habitat, Centre Interdisciplinaire Méditerranéen d'Études et de Recherches en Sciences sociales..

OCCHIPINTI, J. (1996). «Identity, Place and Community : A Latin American Locale in Montreal», thèse soumise à la «Faculty of Graduate Studies and Reseach» comme exigence partielle de la maîtrise géographie, Université Mc Gill.

ORIOU, M. (1985). «L'ordre des identités», *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 1, no 2, p. 171-185.

PARK, R. (1926) : «La communauté urbaine : un modèle spatial et un ordre moral», trad. dans Y. Grafmeyer et I. Joseph, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine* (choix de textes traduits et présentés), Paris, Champ Urbain, p. 197-211.

PORTES, A. et R. Rumbaut (1996). *Immigrant America : a Portrait*, Berkeley, University of California Press.

PORTES, A. et Sensenbrenner (1993). «Embeddedness and Immigration : Notes on the Social Determinants of Economic Action», *American Journal of Sociology*, vol. 98, no 6, p. 1320-1350.

PORTES, A. et R.D. Manning (1985). «L'enclave ethnique : réflexions théoriques et études de cas» dans *Migrants : trajets et trajectoires*, *Revue internationale d'action communautaire*, n.14/54, p. 45-61.

PORTES, A. (1984). *The Rise of Ethnicity : Determinants of Ethnic Perceptions among Cuban exiles in Miami*, *American Sociological Review*, vol. 49, no 3, p. 383-397.

- PRESTON, V. (1999). «L'immigration contemporaine et la vie urbaine au Canada : les défis de la diversité», dans McAndrew, M. et al. (dir.) *Les politiques d'immigration et d'intégration au Canada et en France : analyses comparées et perspectives de recherche*, p. 503-522.
- RAMIREZ, B. et M. Del Balso (1980). *The Italians of Montreal. From Sojourning to Settlement 1900-1921*, Montréal, Éditions du Courant.
- RAMIREZ, B. (1984). *Les Premiers Italiens de Montréal. L'origine de la Petite Italie du Québec*. Montréal, Boréal Express.
- RAULIN, A. (2000). *L'ethnique est quotidien. Diasporas, marchés et cultures métropolitaines*. Paris, L'Harmattan, Connaissance des hommes.
- RAULIN, A. (1990). «Consommation et adaptation urbaine. Des minorités en région parisienne», *Sociétés contemporaines*, n. 4 : 19-36.
- RAULIN, A. (1988). «Espaces marchands et concentrations urbaines minoritaires. La Petite Asie de Paris», *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. LXXXV, p. 225-242.
- RAULIN, A. (1987). «Où s'approvisionne la culture ?» dans Gutwirth J. et C. Petonnet (éditeurs) *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, Laboratoire d'Anthropologie urbaine, CNRS, Paris, p. 103-121.
- RAY, B. K. (1998). *A Comparative Study of Immigrant Housing, Neighbourhoods and Social Networks in Toronto and Montréal*, Ottawa, Société Canadienne d'Hypothèques et de Logement.
- REMY (1990). « La ville cosmopolite et la coexistence interethnique », dans A. Bastenier et F. Dassetto (dir.) *Immigration et nouveaux pluralismes. Une confrontation de société*, Bruxelles, Éditions universitaires, Université De Boeck, collection « Ouvertures sociologiques », 1990, p. 85-106.
- RENAUD, J., A. Carpentier et R. Lebeau (1997). *Les grands voisinages ethniques dans la région de Montréal en 1991 : une nouvelle approche en écologie factorielle*. Québec, Ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration, Direction de la planification stratégique.
- RODAS, R. E. (1993). *Children of a postponed dream. The Latin American Community in Ontario*, Hispanic Council of Metropolitan Toronto.
- RONCAYOLO, (1994) «Préface» dans J. Brun et C. Rhein (dir.). *La ségrégation dans la ville : concepts et mesures*, Paris, L'Harmattan, p. 13-17.
- SARRE, P. et al. (1989). *Ethnic Minority Housing : Explanations and Policies*, Aldershot, Great Britain, Avebury.

- SARRE, P. (1986). «Choice and Constraint in Ethnic Minority Housing. A structurationist view», *Housing Studies*, vol. 1, no 2, p. 71-86.
- SÉGUIN, A.-M., F. Bernèche et M. Garcia (2000). «L'insertion résidentielle des immigrants internationaux au Québec» dans P. Bruneau (dir.) *Le Québec en changement. Entre l'exclusion et l'espérance*, Presses de l'Université du Québec, p. 107-137.
- SÉGUIN, A.-M. (1998). *Les espaces de pauvreté* dans C. Manzagol et C. Bryant (dir.), *Montréal 2001. Visages et défis d'une métropole*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 221-236.
- SÉGUIN, A.-M. (1997). «Poverty and Social Exclusion in the Montreal Metropolitan Area». Conférence annuelle de l'Association Canadienne de Géographes, St. John's.
- SIMON, P. (1995). «La société partagée : relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation, Belleville, Paris XXe». *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 98, p. 161-190.
- SIMON, P. (1994). *La société partagée. Relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation. Belleville, Paris 20e*. Thèse de doctorat en démographie et sciences sociales, sous la direction de Hervé Le Bras, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, octobre 1994.
- SMITH, M. P. et J. R. Feagin (dir.) (1995). *The Bubbling Cauldron. Race, Ethnicity, and the Urban Crisis*, University of Minnesota Press.
- TABOADA-LEONETTI, I. (1990). *Stratégies identitaires et minorités : le point de vue du sociologue* dans Camilleri, C. et al., *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, p. 43-83.
- TAJFEL, H. (1984) *Grupos humanos y categorías sociales*, «Biblioteca de psicología», 15, Herder, Barcelone.
- TAP, P. (1980). «L'identification est-elle une aliénation de l'identité ?» dans P. Tap (dir.) *Identité individuelle et personnalisation : production et affirmation de l'identité*. Toulouse, Privat, collection Sciences de l'homme, p. 237-250.
- TARRIUS, A. (1993). «Territoires circulatoires et espaces urbains. Différenciation des groupes migrants», *Les Annales de la recherche urbaine*, no 59-60, p. 50-59.
- TARRIUS, A. (1992). *Les fourmis d'Europe. Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, collection logiques sociales, Paris, l'Harmattan.
- TASCHEREAU, S. (1987). *Pays et patries. Mariages et lieux d'origine des Italiens de Montréal. 1906-1930*, Études italiennes, no 1, Université de Montréal.
- TAYLOR, C. (1998). *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Montréal, Boréal.

- TEIXEIRA, C. (1994). «The role of «ethnic» sources of information in the relocation process : a case study of Portuguese recent homebuyers in Mississauga», *Annual Meeting of the Canadian Association of Geographers*, mai 1994.
- TEIXEIRA, C. (1986). *La mobilité résidentielle intra-urbaine des Portugais de première génération à Montréal*, mémoire de maîtrise en géographie, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- TOUBON, J.-C. et K. Messamah (1991). *Centralité immigrée. Le quartier de la Goutte d'Or. Dynamiques d'un espace pluriethnique : succession, compétition, cohabitation*, Paris, L'Harmattan.
- TOUMSON, R. (1998). «Mythologie de l'identité» dans *Mythologie du métissage*, PUF, Col. *Écritures francophones*.
- TRIBALAT, M. (dir.) (1991). *Cent ans d'immigration, étrangers d'hier français d'aujourd'hui. Apport démographique, dynamique familiale et économique de l'immigration étrangère*, Paris, Institut national d'études démographiques.
- VASQUEZ, A. (1990). «Les mécanismes des stratégies identitaires : une perspective diachronique» dans C. Camilleri et al., *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, p. 143-171.
- VERGARA, C. J. (1994). «Fleeting Images, Permanent Presences : The Visual Language of the Latino Ghetto», *Other Americas*, Spring/summer.
- VIEILLARD-BARON, H. (1999). «Immigration, intégration et gestion urbaine : interrogations actuelles des chercheurs français et perspectives nouvelles», dans M. Mc Andrew, A.-C. Decouflé et C. Ciceri (dir.) *Les politiques d'immigration et d'intégration du Canada et en France : analyses comparées et perspectives de recherche*, p. 451-467.
- WALLACE, S. (1989). «The New Urban Latinos. Central Americans in a Mexican Immigrant Environment», *Urban Affairs Quarterly*, vol. 25, no 2, December, p. 239-264.
- WALDINGER, R. (1993). «Le débat sur l'enclave ethnique : Revue critique», *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 9, no 2 , p.15-29.
- WALDINGER, R., H. Aldrich et R. Ward (1990). *Ethnic Entrepreneurs, Immigrant Business in Industrial Societies*, Newbury Park, Calif., Sage Series on Race and Ethnic Relations, vol. 1.
- WATERS, M. (1990). *Ethnic Options : choosing identities in America*, University of California Press.
- WELLMAN, B. et B. Leighton (1981). «Réseau, quartier et communauté. Préliminaire à l'étude de la question de la communauté», *Espaces et sociétés*, 38-39, p. 111-134.

WIEVIORKA, M. (1996). «Culture, société et démocratie» dans M. Wieviorka (dir.) *Une société fragmentée ? Le multiculturalisme en débat*, Paris, La Découverte, p. 11-60.

Zelinsky, W. et B. A. Lee (2001). «Heterolocalism» dans W. Zelinsky, *The Enigma of Ethnicity*, Iowa City, University of Iowa Press, p. 124-154.

Annexes

Annexe 1 :

Centres communautaires retenus

Annexe 2 :

Guide d'entretien auprès des intervenants communautaires

Annexe 3 :

Guide d'entretien adressé aux immigrants latino-américains

Annexe 4 :

Guide d'enquête auprès des commerçants

Annexe 5 :

Profil des ménages latino-américains interviewés

Annexe 6 :

Liste des lieux de culte

Annexe 1 :
Centres communautaires retenus

- Accueil-liaison pour arrivants (ALPA), Hochelaga-Maisonneuve, Montréal
- Accueil Saint-Léonard, Saint-Léonard
- Bureau d'aide et d'assistance familiale Place Saint-Martin, Laval
- Carrefour Le Moutier, Longueuil
- Carrefour d'aide aux réfugiés C.S.C., Ahuntsic, Montréal
- Carrefour d'intercultures de Laval, Chomedey, Laval
- Carrefour de liaison et d'aide multiethnique (CLAM), Parc-Extension, Montréal
- Centre d'accueil et de référence pour immigrants (CARI), Saint-Laurent
- Centre d'action bénévole de Montréal-Nord, Montréal-Nord
- Centre d'aide aux immigrants (ancien Centre d'aide hispano-américain), Villeray, Montréal
- Centre d'appui aux communautés immigrantes (CACI), Bordeaux-Cartierville
- Centre de promotion, référence, information et services multi-ethniques (PRISME), LaSalle
- Centre multi-ethnique de Notre-Dame-de-Grâce, Notre-Dame-de-Grâce, Montréal
- Centre social d'aide aux immigrants (CSAI), Westmount
- La Maisonnée, service d'aide et de liaison pour les immigrants, Villeray-Rosemont, Montréal
- L'Hirondelle, service d'accueil et d'intégration des immigrants, Mile-End, Montréal
- PROMIS (Promotion - Intégration - Société nouvelle), Côte-des-Neiges, Montréal

Annexe 2 :

Guide d'entretien auprès des intervenants communautaires

1. Les services fournis

Quel genre de services fournit votre centre ? Les immigrants qui viennent dans votre centre sont sur place depuis combien de temps ? S'agit-il de personnes capables de s'exprimer en français ? Dans quelle langue fournissez-vous les renseignements ? Cherchez-vous exclusivement des logements pour les personnes d'origine latino-américaine ? Comment les immigrants latino-américains arrivent-ils à votre centre ? Quelle est la proportion d'hommes/femmes que vous rencontrez ? La clientèle latino-américaine a-t-elle changé au fil du temps ? Sont-ce des personnes d'origine urbaine ou paysanne ? Dans quel secteur professionnel travaillaient-ils dans leur pays d'origine ?

2. Le processus migratoire - L'arrivée

Pourquoi quittent-ils leurs pays ? Arrivent-ils directement de leur pays ? Comment arrivent-ils au Canada ? Quel genre de trajectoire, d'itinéraire croyez-vous caractérise le parcours des personnes que vous rencontrez avant de se rendre à Montréal ? Trouvez-vous des similitudes ou des différences selon les pays d'origine ? Lesquelles ? Quel genre de stratégie, de motivation croyez-vous caractérise le choix de s'installer à Montréal ? Viennent-ils d'abord à Montréal « en visite prospective » avant de s'y installer ? Avec qui ? Ils demeurent où ? Pourquoi choisissent-ils de s'installer ici, à Montréal ?

3. La recherche de logement

Avant le premier logement

Où demeurent-ils lorsqu'ils viennent se renseigner afin de se procurer un logement ? Avec qui habitent-ils ? Où peut-on retrouver les immigrants latino-américains immédiatement après leur arrivée à Montréal ? Leur recherche de logement diffère-t-elle de celle d'autres groupes ethniques que vous côtoyez ?

Le premier logement

Quels sont les caractéristiques de la recherche d'un premier logement chez les immigrants latino-américains ? Comment trouvez-vous ou suggérez-vous des logements ? Où dirigez-vous les Latino-Américains afin de se procurer un logement ? Y a-t-il des endroits que vous cherchez à éviter ? Essayez-vous d'éviter les concentrations

trop latino-américaines ? Quel genre de logements cherchez-vous ? Essayez-vous d'éviter certains types de logements ? Pourquoi croyez-vous qu'ils choisissent cette localisation ?

Après le premier logement

Lorsqu'ils sont déjà installés dans un logement (sans compter leur séjour dans des hôtels ou chez quelqu'un qui les a accueilli à leur arrivée) veulent-ils déménager ailleurs ? Retournent-ils afin d'obtenir des renseignements ?

4. La trajectoire et la stratégie résidentielle

Quelles sont les tendances sur le plan résidentiel : ont-ils tendance à se regrouper ? Voyez-vous des différences selon l'origine nationale, la religion, le niveau socio-économique ? Ont-ils tendance à s'éloigner les uns des autres ? Quel est l'*idéal* exprimé par les immigrants latino-américains en matière de logement ? Croyez-vous que les immigrants latino-américains sont en train de constituer une communauté ?

Croyez-vous qu'ils sont plutôt en train de se disperser et qu'ils n'ont pas tendance à constituer une communauté ? Si vous aviez à nous diriger vers la clientèle latino-américaine où pensez-vous que nous pourrions trouver des personnes originaires de l'Argentine, de la Bolivie, du Chili, de la Colombie, du Costa Rica, de Cuba, du Salvador, de l'Équateur, du Guatemala, du Honduras, du Mexique, du Nicaragua, du Panama, du Paraguay, du Pérou, de la République Dominicaine, de l'Uruguay, du Venezuela, de l'Amérique Centrale, de l'Amérique du Sud ?

5. La vie quotidienne à Montréal

Croyez-vous à l'existence de réseaux d'entraide *latinos* ? Par origine nationale ? Fondés sur la langue espagnole ? Sur la croyance religieuse ? Laquelle ? Sur d'autres facteurs de cohésion, d'entraide ? Lesquels ? Croyez-vous à l'existence de filières d'emploi *latinos* à Montréal ? Dans quels secteurs ? Où se retrouvent-elles ? Les employeurs sont de quels pays d'origine ? Croyez-vous à l'existence de filières de services *latinos* à Montréal ? Dans quels secteurs ? Où se retrouvent-elles ? Les employeurs sont de quels pays d'origine ? Croyez-vous à l'existence de filières de logements *latinos* à Montréal ? Dans quels quartiers ? Où exactement ? Les propriétaires sont de quelle(s) origine(s) nationale(s) ? S'agit-il de personnes ayant la foi religieuse, pratiquantes ? Croient-ils à une vierge concrète ? À un saint spécifique ? À quelle religion appartiennent-ils ? À quelle église ? À quelle secte ? Où pratiquent-ils ? Avec quelle fréquence ? Y a-t-il des changements de religion ? De quelle sorte de changements s'agit-il ? Sont-ils athées ? Où vont-ils pour leurs loisirs ?

Annexe 3 :

Guide d'entretien adressé aux immigrants latino-américains

Avant le début de l'entretien on procède à la vérification des informations de la fiche de recrutement (pays d'origine, adresse actuelle, au Québec depuis, code, date d'entretien, observations, répondant principal, répondant complémentaire, référé par) afin de nous assurer que la personne répond bien aux critères de sélection. En outre, on fait un rappel de la confidentialité des informations qu'ils nous fournissent et de leur droit à ne pas répondre à des questions qu'ils considèrent gênantes.

A. Processus migratoire - caractéristiques de l'arrivée

Où habitez-vous dans votre pays ? Quel métier aviez-vous lorsque vous avez quitté votre pays ? Quelles ont été les principales raisons pour lesquelles vous avez émigré ? Êtes-vous arrivé seul(e) ou en famille ? Êtes-vous venu directement au Canada ? À Montréal ? Comment vous êtes-vous retrouvé à Montréal ? En quelle année êtes vous arrivé ? Avec quel statut êtes-vous arrivé ? Et maintenant quel est votre statut ? Parliez-vous le français ou l'anglais au moment de votre arrivée à Montréal ? Aviez-vous des amis ou de la famille sur place ? Au moment de votre arrivée, où avez-vous logé ? Pendant combien de temps ?

B. Trajectoire résidentielle : du premier logement occupé au logement actuel

(Cet axe se répète jusqu'à l'arrivée au logement actuel)

Qu'est-ce qui vous a amené à choisir ce logement ? Quant y avez-vous emménagé ? Où se trouvait-il ? De quel type de logement s'agissait-il ? Vous étiez... locataire ?

- Si locataire, origine ethnique du propriétaire ?
- Si colocataire, origine ethnique des colocataires ? Du propriétaire ?
- Si copropriétaire, origine ethnique du copropriétaire ?

Quelle était la composition du ménage à l'arrivée dans ce logement ? (nombre de personnes, âge, lien de parenté) Y a-t-il eu des changements par la suite ? Quelle langue parliez-vous à la maison dans ce logement ? En dehors de la maison où parliez-vous l'espagnol ? Connaissiez-vous des gens dans ce secteur avant de vous y installer ? Si oui, de quels origines étaient-ils ? Lorsque vous habitez ce logement, fréquentez-vous d'autres compatriotes ? Avec qui aviez-vous plus de contacts ? Avec des *latinos* (si oui, de quels pays) ? Avec d'autres immigrants ? Avec des Québécois ?

Connaissiez-vous vos voisins ? Si oui de quelles origines étaient-ils ? Avez-vous développé un réseau d'amis dans le voisinage ? De qui était-il composé ? Connaissiez-vous des lieux où vous pouviez rencontrer d'autres hispanophones dans ce secteur ? Les fréquentez-vous ? Participez-vous à des activités sportives ou de loisir organisées par d'autres compatriotes ? Lesquelles ? Faisiez-vous vos courses dans des épiceries ou commerces hispanophones ? Où ? À quelle fréquence ? Alliez-vous à l'église « en espagnol » ?

Note : ne pas poser les deux questions suivants s'il s'agit du logement actuel. Dans ce cas, passer à la section C.

Pendant combien de temps y êtes-vous resté ? Quelles raisons vous ont motivé à quitter ce logement ?

C. Logement actuel et vie quotidienne, inscription dans le monde du travail

Pour combien de temps encore comptez-vous demeurer dans ce logement ? Quelles sont les principales raisons qui vous mènent à demeurer ici ? Aimerez-vous habiter ailleurs ? Où ? Pour quelles raisons ? Entretenez-vous des liens avec d'autres hispanophones ? Participez-vous à des activités avec d'autres hispanophones ? Quelle langue parlez-vous davantage dans votre vie quotidienne : à la maison ? à l'extérieur ? Avez-vous travaillé avec d'autres compatriotes ou avec d'autres hispanophones ici à Montréal ? Quel métier avez-vous en ce moment ? Quelle langue y parlez-vous ? (si la personne ne travaille pas demander quelle langue elle parlait dans son dernier emploi ou occupation)

D. Affiliation identitaire et processus d'identification ethnique

Quelle(s) est (sont) votre (vos) citoyenneté(s) actuelle(s) ?

- Si citoyen canadien, depuis quand ? Quelles raisons vous ont amené à la demander ?
- Si non, quelles raisons vous ont amené à garder exclusivement votre citoyenneté d'origine ?

Comment vous définissez-vous maintenant ? Surtout comme...(pays d'origine, Canadien, Québécois, Latino-Américain, Montréalais....) Est-ce que cela a changé depuis votre arrivée ? Si vous aviez à vous situer par rapport aux groupes suivants, diriez-vous que vous avez tendance à rechercher leur compagnie, à les éviter ou vous êtes indifférent : vos compatriotes, d'autres *latinos*, d'autres immigrants, des Québécois francophones, des Québécois anglophones ? Comment vous sentez-vous par rapport à vos compatriotes : plutôt différent d'eux, plus proche d'eux que d'autres personnes, ni l'un ni l'autre ? De quels groupes vous sentez-vous le plus près : vos compatriotes,

d'autres *latinos*, d'autres groupes d'immigrants, des Québécois francophones, des Québécois anglophones ? Vos contacts avec les personnes suivantes ont augmenté ou diminué au fil du temps : vos compatriotes, d'autres *latinos*, d'autres immigrants, des Québécois francophones, des Québécois anglophones ? Comment décriviez-vous votre cercle d'amis actuel, de qui se compose-t-il ? (nom, origine, lien de parenté s'il y a lieu, lieu de résidence) Est-ce que votre cercle d'amis a changé dans le temps ?

Annexe 4 :
Guide d'enquête auprès des commerçants

Nom du commerce :

Type d'établissement :

Adresse :

Votre commerce existe depuis ? 19... Il a toujours été situé ici sur la rue X ? Pourquoi avez-vous choisi cette localisation ? Votre clientèle est de quelle(s) origine(s) ? de quels pays ? Amérique centrale ? du Sud ? Y a-t-il eu des changements dans l'origine nationale de la clientèle depuis le début ? Quelle est la langue que vous parlez le plus souvent ici ? Les clients viennent de quels secteurs de la ville ? Vos employés parlent espagnol ?

Commentaires et observations à propos du commerce :

Annexe 5 :

Profil des ménages latino-américains interviewés

Salvadoriens

1. **Sara** quitte le Salvador en 1984, où elle était étudiante à l'université. Elle part avec sa fille aînée pour suivre son conjoint à New York où elle demeure pendant trois ans. Elle suit de nouveau son conjoint qui décide, en 1987, de s'installer en Ontario, dans la région des chutes du Niagara. Elle arrive à Montréal en 1989, avec ses deux filles, séparée de son conjoint qui, lui, demeure en Ontario. Au moment de l'entretien elle a une trentaine d'années et habite seule avec ses trois filles, dont la plus jeune, née à Montréal, est issue d'une relation avec un compatriote salvadorien avec lequel elle a vécu, en 1993, pendant six mois. Elle est bénéficiaire de l'aide sociale, situation qu'elle compte quitter bientôt car elle a commencé à travailler dans un centre communautaire.
2. **Carlota** arrive à Montréal en 1982, à l'âge de 18 ans. L'idée de s'installer pour de bon à Montréal surgit lorsqu'elle passe des vacances aux États-Unis chez ses oncles et que d'autres oncles déjà installés à Montréal s'offrent à la parrainer à cause de la situation difficile que traverse le Salvador. Elle ne retourne plus dans son pays et ses oncles « montréalais » viennent la chercher à la frontière du Québec avec les États-Unis. Depuis son arrivée à Montréal, elle a épousé un compatriote salvadorien, rencontré sur place, avec lequel elle a deux enfants. Elle a 35 ans au moment de l'entretien et elle est mère de deux petites filles. Elle s'occupe de garder des enfants chez elle. Son mari travaille comme ouvrier dans une entreprise.
3. **David et Dorotea** arrivent respectivement en 1985 et en 1986 à Montréal à cause de la guerre au Salvador. David habite d'abord à Hull jusqu'à l'arrivée de Dorotea avec leurs deux enfants âgés de 11 et 16 ans. À l'époque il a 50 ans et elle 46. Il travaille en ce moment dans le domaine de la santé, comme préposé, bien que sa profession au Salvador était liée au domaine artistique car il faisait des gravures. Elle œuvre dans des centres communautaires, comme bénévole. Ils habitent toujours avec leurs deux fils, maintenant âgés de 24 et 28 ans.
4. **Esther et Pepe** arrivent pour la première fois à Montréal dans les années 1970 : elle en 1972, à l'âge de 22 ans, avec son père et lui en 1974, âgé d'une trentaine d'années. Les raisons sont liées à leur situation économique et à la guerre au Salvador qui a obligé la famille d'Esther à se déplacer au Honduras, où ils ont vécu avant de quitter la région pour se rendre à Montréal. Esther et Pepe ont été contraints de retourner au Salvador afin de régulariser leur situation. Esther y est retournée de 1973 à 1975 car elle n'a pas pu bénéficier de l'amnistie accordée à ceux arrivés au

Canada avant le 30 novembre 1972. En 1975, une fois sa situation régularisée, elle revient à Montréal rejoignant sa famille déjà installée sur place. Quant à Pepe, il a dû, lui aussi, retourner au Salvador car il a été renvoyé après avoir été arrêté comme employé illégal dans un restaurant du centre-ville de Montréal. Ils se sont retrouvés à Montréal mais ils se connaissaient déjà au Salvador, où ils étaient camarades d'études bien qu'elle soit plus jeune que lui. Ils se sont mariés à Montréal et ils ont eu deux filles dont l'une est déjà mariée. Ils travaillent comme ouvriers dans des manufactures de confection. Au Salvador, Pepe travaillait à la mairie de son village et dans le service des télégraphes.

5. **Roberto et Clara.** Il arrive à Montréal en 1972, à l'âge de 30 ans, en tant qu'étudiant. Son épouse, Clara, arrive une année plus tard avec leur fille aînée. En ce moment lui et son épouse exercent des professions libérales, elle dans le milieu médical et lui dans le domaine du bâtiment, dans le milieu anglophone. Leurs deux enfants, adolescents, résident toujours avec eux. Les parents de Clara ont vécu avec eux de 1974 à 1988, moment où ils sont allés vivre seuls, dans un appartement.
6. **Miguel** fuit le Salvador en 1978, à cause de la guerre et de l'instabilité politique, à l'âge de 38 ans. Il rejoint son épouse et ses enfants qui l'ont précédé à Montréal d'un mois. Il est employé dans une entreprise de nettoyage bien qu'au Salvador il travaillait comme superviseur agronome du Ministère de l'agriculture. Il est toujours marié, avec quatre enfants déjà adultes dont plusieurs sont mariés et habitent en dehors du foyer familial.
7. **Maria** arrive à Montréal en 1990, veuve, âgée de plus de 50 ans, après avoir fui le Salvador à cause de la réforme agraire lancée en mars 1980, qui lui a fait perdre la totalité de ses propriétés héritées de son mari d'origine espagnole, déjà décédé. Au Salvador elle travaillait dans l'agriculture et s'occupait du bétail. Un de ses fils est porté disparu au Salvador lorsqu'il est parti se procurer un emploi en tant qu'ouvrier agricole. Maria doit fuir vers la Californie car au Salvador elle se sent menacée. Elle travaille dans des restaurants de cuisine rapide. Deux de ses fils viennent la rejoindre à Los Angeles, aidés par un compatriote du même village natal. Elle s'installe à Montréal avec ses deux fils, aidée par sa fille aînée, déjà sur place. Sa fille a épousé un Québécois francophone et travaille comme concierge d'un bâtiment. En ce moment elle est à la retraite et habite seule.

Chiliens

8. **Elisa et Jesus** arrivent à Montréal en 1990, avec leur mère. Ils décident de quitter le Chili lorsque des membres de leur famille, des exilés politiques installés à Montréal, s'offrent à les parrainer. Les raisons qui les poussent sont de nature économique car leur père est décédé et ils décident de tenter leur chance au Québec. Au moment de leur arrivée ils ont 21 et 23 ans, respectivement. Elle travaille dans une garderie et

son frère dans un hôtel. Ils habitent toujours avec leur mère et avec une colocataire à laquelle ils louent une chambre.

9. **Leonora** arrive vers 1976, avec son époux et leur fils aîné, après avoir fui le Chili. Au Chili, ils étaient alors étudiants et se sont vus expulsés de l'université pour leurs activités politiques. À Montréal il travaille dans le domaine de la métallurgie et elle dans une garderie. Divorcée depuis 1985, elle travaille maintenant comme secrétaire médicale et étudie à temps partiel. Elle réside avec ses deux enfants.
10. **Enrique** quitte le Chili avec un copain, en 1978, à l'âge de 25 ans. Au Chili il était étudiant à l'université. À Montréal, il réussit à œuvrer dans le domaine de la coopération internationale en Amérique centrale après avoir exercé plusieurs métiers depuis son arrivée (musicien dans le métro et dans des bars, ouvrier dans une usine de produits alimentaires). En ce moment il travaille comme enseignant. Il a épousé une Québécoise anglophone et divorcé par la suite définitivement en 1996, après deux séparations. Il réside seul à présent avec sa petite fille dont il a la garde.
11. **Estefania** arrive à Montréal en 1987, à l'âge de 34 ans, avec son mari et son fils. Au Chili elle était professeur de français dans une école. Depuis son arrivée elle a eu une fille et elle a divorcé de son mari peu de temps après, en 1998. En ce moment elle habite seule avec ses deux enfants et travaille comme réceptionniste dans un centre communautaire.
12. **Ignacio et Aitana**. Il arrive à Montréal en 1974 à l'âge de 31 ans, avec sa première épouse, Chilienne, âgée de 27 ans, et leurs deux petites filles, en tant qu'exilés politique à cause du coup d'état. Au Chili il était professeur de français. Il divorce de son épouse tout suite après son arrivée, en 1974. Il part seul en France à la fin de 1974, pour y effectuer des études, jusqu'à 1975. Il revient au Québec avec sa deuxième conjointe, Française, qui emmène ses deux enfants avec elle. En 1985, il divorce de sa deuxième conjointe après avoir retrouvé une ancienne camarade d'études chilienne d'origine catalane lors d'une visite au Chili. Elle arrive à Montréal en 1987 et ils se marient par la suite. Ils résident ensemble au moment de l'entretien et les deux travaillent dans le milieu de la francisation des immigrants.
13. **Esteban** fuit le Chili en 1974, à l'âge de 33 ans. Il arrive d'abord à Québec avec son épouse et ses deux enfants. Au Chili il était professeur assistant à l'université et au Québec il travaille successivement dans un restaurant comme plongeur, à la construction du stade olympique et, plus tard, comme enseignant. Son épouse travaille alors comme femme de chambre dans un hôtel. Il divorce de son épouse en 1980 et décide de s'installer à Montréal où il commence à travailler dans une entreprise en tant que traducteur. Au moment de l'entretien il est professeur dans un collège et habite seul à Montréal depuis son divorce.
14. **Claudio et Barbara** arrivent à Québec en 1974, âgés de 31 ans, avec leur fils unique âgé de 5 ans. Ils sont accueillis en tant que réfugiés. Dans son pays Claudio était professeur d'université. Plus tard, la mère de son épouse qui habitait avec eux

au Chili vient les rejoindre. À Québec il travaille dans un restaurant. Il décide d'étudier dans une université montréalaise où il débute en tant que chargé de cours en 1975. En 1976, l'ensemble de la famille décide de déménager à Montréal où il travaille actuellement en tant que professeur d'université. Son épouse travaille auprès des enfants. Il habite avec son épouse et sa belle-mère car leurs fils a déjà quitté le foyer familial.

- 15. Rita** arrive à Montréal en 1977 avec ses deux filles, après avoir fui le Chili suite au coup d'état et au mandat d'arrêt lancé contre elle au Chili. Elle a 40 ans au moment de son arrivée et ses filles 15 et 8 ans et elle est déjà veuve. Dans son pays elle était propriétaire d'un établissement de nettoyage de vêtements à sec. À Montréal elle a eu des emplois dans des restaurants, comme gardienne d'enfants, dans un hôpital et comme femme de ménage. Elle a vécu avec ses filles jusqu'à ce que celles-ci quittent la maison. Elle a épousé un Canadien d'origine suisse, décédé aussitôt si bien qu'ils n'ont jamais vécu ensemble. En 1997, elle a été hospitalisée plusieurs mois à cause d'une longue maladie. En ce moment elle est à la retraite, veuve, et habite seule.
- 16. Ricardo et Micaela** arrivent en 1974, lui âgé de 38 ans et elle âgée de 35 ans. Ils ont trois enfants qui avaient au moment de leur exil du Chili 12, 11 et 9 ans. Au Chili il travaillait comme ouvrier d'une entreprise textile et son épouse était employée du ministère de la santé, dans un hôpital. À Montréal Ricardo a toujours travaillé comme mécanicien d'automobiles et Micaela comme employée dans un hôpital. En ce moment il est à la retraite. Ils habitent avec un de leurs enfants, toujours célibataire.

Péruviens

- 17. Marta** arrive à Montréal en 1984, comme touriste, avec son conjoint péruvien. Au Pérou elle travaillait comme assistante chez un dentiste et étudiait le français, les soirs. Elle sollicite le statut de réfugiée, qu'elle obtient, une fois son visa de touriste expiré. Depuis, elle a divorcé de son conjoint en 1989. Elle s'est toute de suite remariée avec un Argentin avec lequel elle a un enfant et attend son deuxième bébé au moment de l'entretien. Elle et son mari sont employés dans une entreprise de nettoyage de chambres d'hôtel.
- 18. Carmen** arrive à Montréal en 1988, âgée de 24 ans, après avoir obtenu un visa lui permettant de s'installer au Canada. Bien qu'elle voyage seule vers Montréal, deux de ses frères sont déjà sur place. Elle travaille dans une garderie, a étudié dans une université montréalaise, francophone, et elle envisage le mariage avec son fiancé, un Québécois francophone. Au moment de l'entretien, elle a 34 ans et habite toujours avec ses parents.

- 19. Domingo** arrive seul à Montréal en 1987, âgé de 28 ans. Originaire d'un milieu aisé, il s'installe à Montréal après avoir vécu en Europe. Il est célibataire, habite seul et travaille dans le milieu des affaires.
- 20. Lupicinia** arrive à Montréal en 1985 et sollicite le statut de réfugié. Elle a déjà habité dans la région de Los Angeles, après avoir quitté le Pérou à l'âge de 27 ans. Au Pérou elle travaillait comme secrétaire dans une chaîne de grands magasins. Elle bénéficie d'une amnistie qui lui permet de rester à Montréal et d'obtenir son permis de résidence. En ce moment elle a 44 ans et habite avec son conjoint, péruvien, rencontré à Montréal, et ses deux enfants. Elle est bénéficiaire de l'aide sociale et son conjoint travaille, de façon occasionnelle, dans des restaurants ou dans des entreprises de ménage.
- 21. Santiago**, âgé de 46 ans au moment de l'entretien, arrive seul à Montréal en 1969, à l'âge de 17 ans, après avoir eu un enfant au Pérou avec une compatriote. À Montréal Il commence à travailler dans une entreprise de fabrication de meubles. En 1971, il marie une Québécoise francophone avec laquelle il a deux enfants. Son fils aîné arrive du Pérou et habite avec eux. En 1996, il se sépare de son épouse québécoise et commence une liaison avec un autre femme d'origine italienne. Il réside provisoirement chez sa sœur. Il a un enfant avec cette dame d'origine italienne, habite avec elle pendant quelque temps, mais retourne plus tard vivre avec son épouse. Il travaille comme chauffeur et au moment de l'entretien il ne sait pas s'il va revenir auprès de sa conjointe d'origine italienne ou bien s'il va demeurer auprès de son épouse.
- 22. Isabel** arrive à Montréal en 1984, âgée de 30 ans, avec ses deux enfants dont l'aîné a alors 7 ans, pour rejoindre son mari péruvien qui est déjà sur place depuis peu de temps. Ils revendiquent le statut de réfugié qu'ils obtiennent ultérieurement. Dans son pays elle travaillait comme professeur d'éducation physique. En 1988, sa belle-famille s'installe avec eux. Elle divorce de son époux cette même année et demeure avec ses deux enfants. En 1989 elle cohabite avec un deuxième conjoint jusqu'à 1993. Elle part seule à Miami pendant quelques mois, où elle travaille pour une dame âgée, et revient à Montréal lorsqu'elle reprend la relation avec son conjoint. Ils partent ensemble en automne 1993 en Colombie Britannique mais ils se séparent définitivement en 1994. Elle s'installe avec ses enfants dans la région de Vancouver, aidée par des amies latino-américaines qui se trouvent sur place, où elle travaille dans des restaurants. En 1995, elle part dans la région de Boston, aidée par son amie de Miami, où elle travaille comme gardienne d'enfants. Elle revient à Montréal pour des raisons de santé. Au moment de notre enquête elle est bénéficiaire de l'aide sociale et habite seule.
- 23. Mariano** arrive en 1974, à l'âge de 21 ans. À Lima il travaille comme comptable et dans une bijouterie. Il arrive seul, parrainé par sa sœur déjà établie à Montréal. Au début, il travaille dans une bijouterie au centre-ville de Montréal, de 1974 à 1978. Il suit des cours professionnels dans une école de métiers. En 1980 il part à New York,

pendant quelques mois, mais il préfère revenir à Montréal. En 1981 il marie une compatriote péruvienne avec laquelle il a un fils. Ils habitent les trois ensemble. Il travaille dans une entreprise, comme ouvrier spécialisé, à Laval. Son épouse travaille au centre-ville de Montréal.

- 24. Pedro** arrive en 1979, seul, célibataire, à l'âge de 26 ans, avec un visa de touriste. Une fois son visa expiré, il demeure à Montréal dans l'illégalité, jusqu'à la régularisation de sa situation. En 1981 il marie une Colombienne, de laquelle il divorce en 1988. Il habite seul de 1988 jusqu'à 1993, moment où il épouse une Chilienne. Il n'a pas d'enfants et il habite en ce moment chez sa belle-sœur pendant que son épouse actuelle travaille au Chili. Il projette de rentrer au Pérou dès que possible. Il termine un doctorat et travaille à temps partiel dans le domaine de la restauration.
- 25. Clemente** arrive à Montréal en 1985, encouragé par des amis Québécois, après avoir travaillé dans différents pays d'Amérique du Sud dans le domaine du spectacle. Il a partagé son logement avec un cohabitant à la fois, des hommes latino-américains de différents pays (Salvador, Uruguay, Mexique). En ce moment il a environ 50 ans et bien qu'il travaillait dans le milieu artistique au Pérou, il travaille à Montréal dans le milieu communautaire, comme traducteur et interprète auprès d'autres Latino-Américains. Il habite seul et demeure célibataire au moment de l'entretien.

Guatémaltèques

- 26. Gregorio** arrive à Montréal en 1985, à l'âge de 20 ans, après avoir vécu comme exilé au Mexique et à Cuba. Son épouse, Mexicaine, et sa petite fille le rejoignent plus tard, en 1986. En 1989 il divorce de son épouse et cohabite avec un vieux camarade d'école du Guatemala. Depuis 1993 il réside avec sa conjointe Québécoise et il travaille comme professeur assistant à l'université.
- 27. Edna** arrive à Montréal en 1982, âgée de 24 ans, avec une copine. Elle quitte le Guatemala à cause de problèmes politiques et économiques qui rendent sa vie d'étudiante très pénible. Elle rejoint son frère qui se trouve déjà sur place. En ce moment elle habite avec son époux, également Guatémaltèque qu'elle a rencontré en 1987, leurs trois enfants âgés de 11, 10 et 4 ans, plus les deux grands-mères, donc, sa mère et sa belle-mère. Elle travaille auprès des personnes âgées, après avoir travaillé dans un hôpital et comme femme de ménage. Son mari travaille en tant qu'ouvrier.
- 28. Jairo et Antonia** arrivent à Montréal en 1972, avec un visa de tourisme. Ils se sont connus à Lynn (Massachusetts), où ils ont travaillé auparavant. Après leur mariage au Salvador ils décident de s'installer à Montréal après la naissance de leur fille aînée. Leur fille aînée, restée au Salvador et la grand-mère n'arrivent que vers 1973. Après avoir vécu de manière illégale, après l'expiration du visa de touriste, ils

régularisent leur situation grâce à une amnistie promulguée en 1973. En ce moment ils habitent avec leurs trois enfants, dont les deux plus jeunes sont nés au Québec. Il travaille dans une entreprise, comme ouvrier, depuis son arrivée et elle a travaillé dans des restaurants et dans des manufactures de textiles. Elle a 48 ans au moment de l'entretien et son mari frôle la cinquantaine.

29. Pablo est âgé de 45 ans au moment de l'entretien. Il arrive à Montréal en 1972 avec son oncle après avoir quitté le Guatemala à cause de l'incertitude qui règne au pays, notamment dans le milieu étudiant. Il rencontre sa future épouse, une compatriote guatémaltèque. En 1974 il retourne au Guatemala mais il se voit forcé de revenir à Montréal car sa conjointe et son fils aîné se trouvent à Montréal. Il a un autre enfant avec sa conjointe et ils divorcent en 1997. Depuis son divorce il habite seul et il aimerait retourner au Guatemala. Il est ouvrier dans une usine et il étudie à temps partiel.

30. Juan et Remedios. Lui est Guatémaltèque et elle est Québécoise d'origine espagnole. Il est âgé d'une cinquantaine d'années au moment de notre entretien. Il arrive à Montréal en 1981 avec sa première épouse, Guatémaltèque et ses deux enfants, qu'il a rejoints en Californie. Il a fui le Guatemala, seul, trois ans auparavant à cause des problèmes politiques. Il était comptable de profession dans son pays. Au début il a travaillé comme employé et en ce moment il a son propre commerce. Après avoir divorcé de son épouse en 1997 il habite en ce moment avec sa conjointe Québécoise depuis seulement quelques mois.

31. Paulo et Andrea. Il arrive en 1970, lorsqu'il a une trentaine d'années, avec un visa de touriste, pour passer un mois de vacances avec sa sœur et d'autres amis compatriotes. Une fois sur place il décide de s'établir en permanence. Son épouse, Andrea, arrive en 1978 et ils décident de se marier en 1979. Ils ont deux fils, déjà adultes, qui habitent toujours avec eux. Il est à la retraite après avoir travaillé dans le domaine de la restauration à Montréal et dans une boulangerie au Guatemala. Elle ne travaille pas.

Annexe 6 :
Liste des lieux de culte

1	Mission Catholique espagnole Sainte-Thérèse-d'Avila	4200, rue Drolet
2	Mission Catholique latino-américaine Notre-Dame-de-Guadalupe	2020, rue de Bordeaux
3	Église Catholique Notre-Dame-du-Rosaire	805, rue Villeray
4	Iglesia Catolica de Pascal Baylon	6560, chemin de la Côte-des-Neiges
5	Église Saint-Grégoire-Le-Grand	7950, rue Marquette
6	Église Catholique Saint-Roch	7735, rue d'Outremont
7	Église catholique Saint-Jean-de-la-Croix	6651, boulevard Saint-Laurent
9	Église Saint-Gilbert	5420, rue Angevin
10	Église catholique Sainte-Angèle	5275, boulevard Lavoisier
11	Église catholique Santa-Rosa	1055, rue Tassé
12	Église catholique Sainte-Catherine-Labouret latino	9370, Clément
13	Église Saint-Benoit	500, Fleury Ouest
14	Église Adventiste Espagnole centrale	7980, Marquette
15	Église Évangélique Hispanique Bethel de l'Alliance Chrétienne et Missionnaire	6286, Papineau
16	Église Hispanique Sendero Hacia la luz	7190, Saint-Michel
17	Église Luso-Latino	4381, Papineau
18	Iglesia Triumfantes de Jesucristo	163, Bellechasse
19	Iglesia Bautista Hispana Luz y Verdad	1661, St.Grégorie
20	Iglesia de Dios Pentecostal	5380, boulevard Saint-Laurent
21	Église "Vie et réveil"	1815, St.Catherine Est
22	Iglesia Bautista Getsemani	3480, boulevard Décarie
23	Iglesia Evangélica Maranatha	7325, Ouimet, Montréal
24	Iglesia Evangélica Casa de Oracion	1829, rue Bélanger E.
25	Iglesia Hispano-Metropolitana (Pentecostal)	813, rue Rosemont
26	Templo de Jesucristo de los Ultimos dias	470, rue Gilford
27	Église évangélique : "L'assemblée du pleine evangile"	300, rue Lafleur
28	Iglesia Hispana Montréal-Nord	11405, Racette
29	Église Chrétienne	5797, boulevard Guoin O.